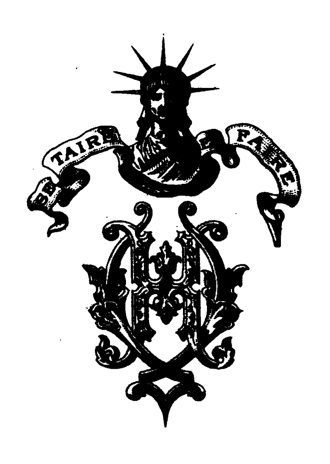
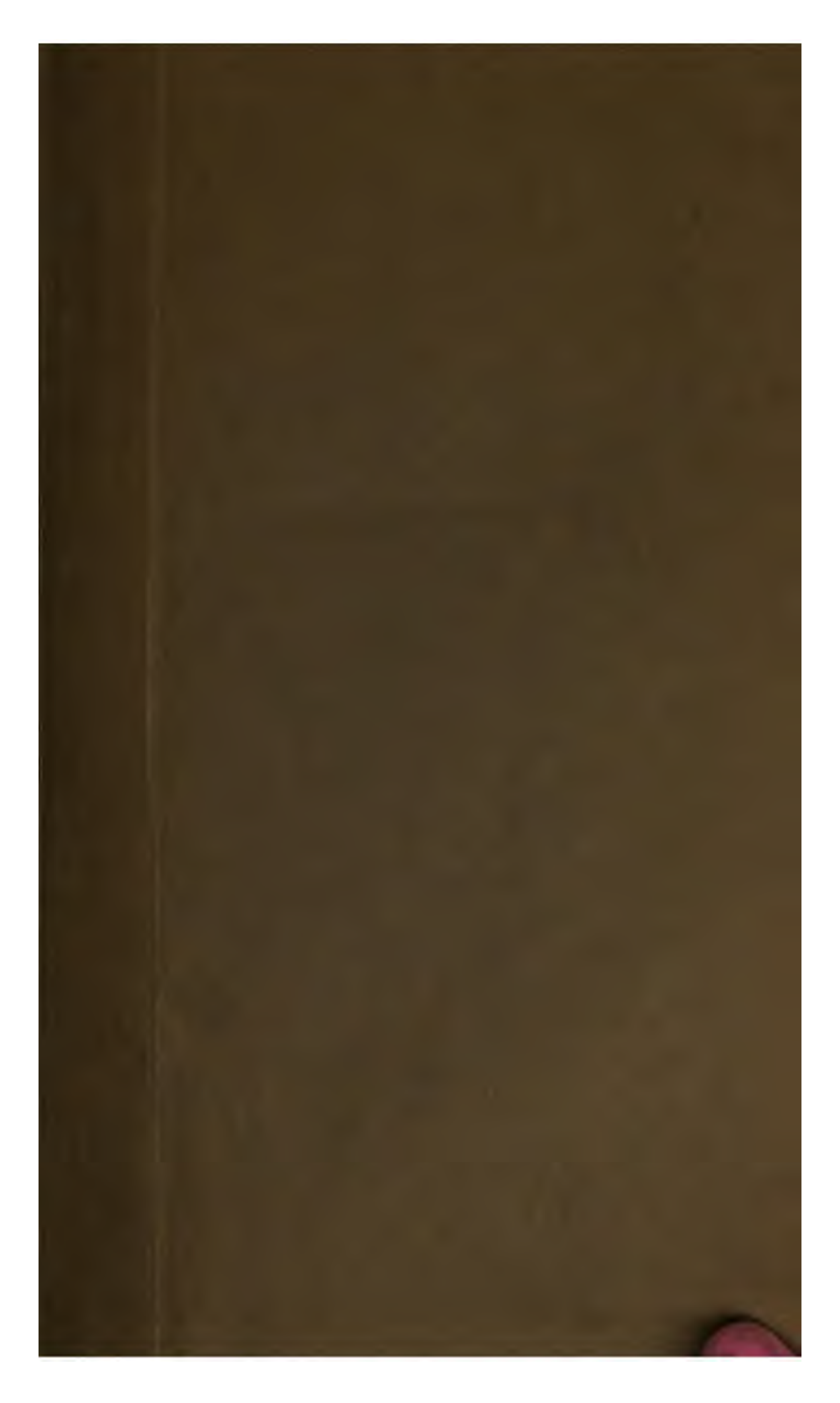

SE TAIRE



BIBLIOTHÈQUE LATINE-FRANÇAISE

COLLECTION DES CLASSIQUES LATINS

AVEC LA TRADUCTION EN REGARD

PUBLIÉE

PAR JULES PIERROT

PROFESSEUR DE RHÉTORIQUE AU COLLÈGE ROYAL DE LOUIS-LE-GRAND
ET PROFESSEUR SUPPLÉANT D'ÉLOQUENCE FRANÇAISE
A LA FACULTÉ DES LETTRES DE L'ACADÉMIE DE PARIS.

HUITIÈME LIVRAISON.

PARIS
G. L. F. PANCKOUCKE
MEMBRE DE L'ORDRE ROYAL DE LA LÉGION D'HONNEUR
ÉDITEUR, RUE DES POITEVINS, N°. 14.

M DCCC XXVII.

Justinus, Marcus Junianus

HISTOIRE

UNIVERSELLE

DE JUSTIN

EXTRAITE DE TROGUE POMPÉE

TRADUCTION NOUVELLE

PAR JULES PIERROT

PROFESSEUR DE RHÉTORIQUE AU COLLÉGE ROYAL DE LOUIS-LE-GRAND
ET PROFESSEUR SUPPLÉANT D'ÉLOQUENCE FRANÇAISE
A LA FACULTÉ DES LETTRES DE L'ACADÉMIE DE PARIS

ET PAR E. BOITARD.

TOME PREMIER.

PARIS

C. L. F. PANCKOUCKE

MEMBRE DE L'ORDRE ROYAL DE LA LÉGION D'HONNEUR

ÉDITEUR, RUE DES POITEVINS, N°. 14.

M DCCC XXVII.

INTRODUCTION.

Pour la plupart des détails relatifs à la vie et à l'ouvrage de notre auteur, nous renvoyons aux deux morceaux qui suivent cette introduction : l'on y retrouvera, approuvés ou combattus, les jugemens de Vossius, de Fabricius, de Rollin, de l'abbé Paul, de Mably, de La Harpe, de Sainte-Croix, du président Hénault, quoique leurs noms n'y soient pas rappelés et attachés aux opinions qu'ils ont soutenues.

Justin a été très-diversement jugé. La lecture de son livre est sans fruit, selon plus d'un critique, et l'abréviateur Hénault va même jusqu'à traiter son devancier de *ver rongeur de l'histoire, qui n'en a laissé que les lambeaux.* D'autres, au contraire, ont su gré à notre historien de promener son lecteur de siècle en siècle, de nation en nation, et de tracer seulement une esquisse rapide des révolutions et des mœurs : ils trouvent à la fois, dans son ébauche, de la variété, du naturel et de

l'éclat. Ces contradictions s'expliquent, comme la plupart des dissentimens sur les productions de l'esprit, par la différence des points de vue, et par la préoccupation qui cache tour à tour à des esprits prévenus ou les défauts ou les mérites d'un même ouvrage.

Il faut reconnaître avec les sévères appréciateurs de Justin, que, fidèle à son plan de choisir seulement les traits les plus connus, et *de ne composer qu'un léger bouquet de fleurs*, il brise quelquefois la chaîne des faits, supprime au lieu d'abréger, et mutile l'histoire avec une hardiesse qui peut servir l'impatience des esprits frivoles, mais qui dérobe aux esprits sérieux le plaisir et l'utilité d'une instruction complète. C'est ainsi que, dès le premier livre, il franchit les longues années de la domination des Mèdes, et, se bornant à parler du premier et du dernier de leurs rois, efface, autant qu'il est en lui, de l'histoire du monde les évènemens de plusieurs siècles. C'est ainsi que, dans le même livre, il nomme à peine les Babyloniens, qui ont joué un si grand rôle entre les peuples de l'antiquité, et que des rois qui précédèrent Crésus au trône de Lydie, il ne rappelle que Candaule, sans doute pour l'anecdote que lui fournissait son règne (*Voyez* WETZEL, *Prolegomena de Justino*).

On doit encore accorder qu'il se trompe assez souvent sur les temps, les faits, les personnes et les lieux, comme lorsqu'il avance que Démophon fut le successeur de Thésée et qu'il assista au siège de Troie (II, 6); que Philippe ne resta que trois ans en otage à Thèbes (VI, 9); que Dercyllide fut le premier général envoyé en Asie par les Lacédémoniens, pour faire la guerre aux Perses (VI, I); que Conón succéda à Tissapherne dans le commandement de la flotte des Perses (VI, I. *Voyez* DIOD., XIV, 39 et 79); que Séleucus était arrière-petit-fils d'Antiochus, et que, sous son règne, les Parthes se révoltèrent contre les Syriens (XLI, 4); lorsqu'il assure que le pays des Phocéens était aride (XLIII, 3), confondant, par une erreur plus d'une fois reproduite après lui, le territoire de Phocée avec celui de la Phocide; lorsqu'il raconte que Xerxès, vaincu et fugitif, s'embarqua à Abydos pour retourner en Asie (II, 13), transportant ainsi en Europe une ville placée jusqu'à lui sur la rive Asiatique de l'Hellespont, etc., etc. (*Voyez* les notes de l'édition de Wetzel.)

Enfin, à examiner le style de Justin avec une rigoureuse impartialité, il faudra convenir que l'on y trouve des fautes de plus d'un genre, des négligences, des ré-

pétitions, des mots rarement employés par les bons auteurs, comme *adunare*, *impossibilis*, *restaurare*, *etc.*; le fréquent usage des participes de verbes déponens dans le sens passif, comme *aggressus*, *comitatus*, *consolatus*, *depopulatus*, *deprecatus*, *expertus*, *exsecutus*, *etc.*, *etc.*; l'alliance de temps différens dans la même phrase (*Voyez* II, 10, 14; VII, 4, 6; IX, 7; XI, 14; XII, 6, 8, 14, 15, 16; XIII, 4; XIV, 5; XV, 2; XXVIII, 2; XXXI, 1, 2; XXXIV, 3, etc., etc.); des constructions irrégulières et forcées (XI, 3, 4, 5, 13, 15; XVIII, 6; XXVIII, 2; VIII, 4; XIV, 5; XXII, 8; XXXVIII, 1; etc., etc.); l'emploi des ablatifs de participes passés, dans un sens absolu, comme *petitoque ut liceret* (XLIII, 5), *deinde cognito, quod Athenienses, etc.* (II, 5; *voyez* aussi XVI, 5; XXVII, 3; XXXII, 3, etc., etc.); enfin de véritables fautes de latinité, comme *visa est sibi gravidam jactam* (XV, 4); *spero ut* (V, 3); *polliceor ut* (IX, 2); *ignarus quod* (XXV, 1), etc.

Ces défauts sont réels; mais plusieurs tiennent au temps où Justin écrivait, et prouvent du moins, contre ses détracteurs, qu'il n'a point emprunté de Trogue Pompée jusqu'aux formes et aux détails de son style. S'il s'était borné, comme on l'a dit, à retrancher des développemens et à supprimer des liaisons dans un ou-

vrage du siècle d'Auguste, rencontrerait-on, au milieu même des récits, ces licences de langage, ces altérations de la pureté latine, irrécusables témoignages de la décadence du goût?

Au reste, nous devons le dire dans l'intérêt de la vérité et de la gloire de Justin, cette preuve de son originalité (et l'argument n'en perd rien de sa force) n'est fondée que sur un caractère accidentel de son style : l'expression de Justin est ordinairement aussi pure et aussi naturelle qu'elle est vive et animée. Son livre est un corps d'histoire fort incomplet sans doute, mais du moins la narration a de la clarté, de l'intérêt, de la couleur. L'élégance y est quelquefois sans recherche et l'élévation sans enflure; le retour d'Alcibiade, la mort de Darius, les remords d'Alexandre après le meurtre de Clytus, les guerres entre les successeurs d'Alexandre, et cette dernière lutte entre Lysimaque et Séleucus, rivaux encore d'ambition et de gloire à près de quatre-vingts ans; la défaite de Brennus et des Gaulois devant le temple d'Éphèse, les premiers accroissemens de Mithridate et sa harangue contre les Romains, la description des mœurs des Parthes, et beaucoup d'autres tableaux, font honneur au pinceau de notre historien et au génie de son modèle.

Faut-il aussi rappeler que plusieurs livres de son ouvrage (XVIII-XXIII) sont à peu près les seuls monumens qui nous restent de plus d'un fait important et digne de mémoire?

En balançant les défauts et les mérites de Justin, on trouvera, d'une part, un plan frivole, une chronologie incertaine, un tout incomplet et sans proportion, peu de science et de critique, des négligences de style, des tours et des mots d'une latinité suspecte; de l'autre, des renseignemens précieux qui ont éclairé plusieurs époques de l'histoire, une narration intéressante et animée, une élégance naturelle, et quelquefois même de l'éloquence. On blâmera justement l'ensemble de l'ouvrage; mais il faudra louer, dans le détail, des traits dont s'honoreraient les plus habiles écrivains.

Les principales éditions de Justin sont celles de Venise (1470), de Rome (1472), de Milan (1474); l'édition donnée à Venise par Sabellicus, vers la fin du quinzième siècle, celle que publia dans la même ville, en 1522, Andr. Asulanus; l'édition de Paris (1581), accompagnée des excellentes notes de Bongars, celle d'Utrecht (1668), donnée par Grævius; l'édition Dauphine du jésuite Cantel (1677), où l'abbé Paul a puisé la substance

du plus grand nombre de ses notes; les éditions de A. Gronovius (1719), Fischer (1757); l'édition de Deux-Ponts (1784), celles de Londres, données par Maittaire (1713) et par Bailey (1732); l'édition publiée à Paris par Barbou (1770), enfin l'édition de Wetzel, qui a paru en 1806. Nous avons généralement suivi les leçons de cette dernière, qui ne diffère pas essentiellement de l'édition de Grævius.

La première traduction de Justin fut publiée sous François Ier par Claude de Seyssel, archevêque de Turin, le premier, dit Nicéron dans ses mémoires, qui ait écrit en français avec quelque pureté : Colomby en donna une nouvelle (1666), inexacte et mal écrite; un anonyme, qui se disait de Port-Royal, en fit paraître une troisième (1692) : la version est contrainte et enflée, mais les notes ne sont pas sans utilité et sans mérite. En 1726, un autre anonyme publia une traduction de Justin, que l'abbé Paul a jugée froide et prolixe. On attribue au poète Ferrier, sieur de La Martinière, une autre traduction qui avait paru sans nom d'auteur, à Paris, en 1693 et 1708. Celle de l'abbé Favier du Boulay (1737) fut assez long-temps estimée, et il fallut la traduction de l'abbé Paul (1774) pour la faire oublier. C'est contre

cette dernière que nous avons eu à lutter. A titre de critiques, nous pourrions la juger sévèrement; comme émules, nous devons nous taire, et laisser le lecteur prononcer sans prévention entre la version de l'abbé Paul et la nôtre.

Le premier essai et le fond de cette traduction est de M. Boitard, l'un de nos jeunes humanistes les plus habiles. Il m'a permis d'associer mes efforts aux siens, et de retoucher ou de refaire une grande partie de l'ouvrage. Je lui ai soumis mon travail, comme il m'avait soumis le sien, et l'on peut dire que le livre entier a été composé sous une seule inspiration.

J. P.

NOTICE SUR JUSTIN.

Avant de nous entretenir de Justin, il faut dire quelques mots d'un auteur sans lequel Justin ne serait peut-être pas connu de nous, ou, du moins, n'aurait pas écrit l'*Histoire universelle* que nous possédons. Les ouvrages de Trogue Pompée ne sont pas venus jusqu'à nous ; mais on sait qu'il était auteur d'une *Histoire générale des peuples*, dont Justin n'est que l'abréviateur.

Les ancêtres de Trogue Pompée étaient originaires du pays des Voronces, qui a pour capitale Vaison. C'est lui-même qui nous l'apprend à la fin de son quarante-troisième livre ; et c'est Justin qui, à la fin d'un livre, qui est de même le quarante-troisième de son Histoire (car il suit fidèlement son auteur), répète ce renseignement biographique laissé par Trogue Pompée. Son aïeul, dont il portait le nom, avait reçu de Pompée le droit de bourgeoisie romaine pendant la guerre de Sertorius, et son père avait obtenu des distinctions militaires sous C. César. Trogue Pompée enfin descendait de parens non moins illustrés par leur mérite personnel que par leur nom; et il fut digne de ce glorieux héritage d'estime et de considération publique que lui laissaient ses pères. Les écrivains ne nous don-

nent aucune lumière sur les évènemens de sa vie. Comme homme privé, il nous est tout à fait inconnu; et, malheureusement, nous ne le connaissons pas davantage comme écrivain, puisque le seul de ses titres qui pouvait le faire apprécier nous a été ravi par le temps. Voici ce que nous pouvons établir de plus positif. Il composa, dit-on, sa grande Histoire sous Auguste et sous Tibère; ce qui est présumable, puisqu'à la fin de son ouvrage il parle de ce dernier empereur.

Cette histoire générale fut produite sous le titre trop particulier d'*Histoire philippique*, sans doute parce que l'écrivain s'y occupait très-longuement de Philippe, père d'Alexandre-le-Grand, et de ses Macédoniens. Quelques scrutateurs des monumens de l'antiquité assurent que Trogue Pompée aurait quelques obligations à l'historien Théopompe, chez lequel il aurait fait plus d'un emprunt. Théopompe, au rapport de ces savans, et de Lamothe Levayer qui écrit d'après eux, avait publié cinquante-huit livres de *Philippiques*, cités par Athénée et Diodore. Ces titres se donnaient légèrement à certains ouvrages sur lesquels on croyait, par ce petit artifice, attirer davantage l'attention du lecteur. Ainsi, l'orateur Cicéron donnait à ses sorties contre Antoine le nom de *Philippiques :* mais Cicéron voulait peut-être, par ce titre, avertir qu'il avait songé à imiter les formes de l'éloquence athénienne, les tours oratoires et la chaleur entraînante de Démosthènes; qu'il avait, pour ainsi dire, saisi ses foudres pour les lancer contre l'ennemi de la république. Ce titre restreint d'*Histoire philippique,* donné par Trogue Pompée à son *Histoire universelle,* peut être

regardé encore comme un aveu tacite qu'il avait raconté les faits du père d'Alexandre avec beaucoup de complaisance, et par conséquent avec étendue.

Les sept premiers livres de ce grand ouvrage contenaient les origines du monde et l'histoire des premiers peuples qui l'habitaient. On n'est pas dédommagé de cette perte par Justin, qui ne s'est pas occupé de ces premiers livres, et à qui l'on reproche d'avoir fait trop de retranchemens dans tout ce qui tient à la partie descriptive et topographique de l'ouvrage; on croit même qu'il a supprimé les prologues. Les nouveaux argumens ont, en effet, un caractère moderne; et l'abbé Paul assure qu'ils manquent de *justesse*, il veut dire de vérité.

Trogue Pompée était placé au rang des bons historiens latins. Son Histoire universelle, tracée sur une grande échelle, était divisée en quarante-quatre livres: elle renfermait l'histoire des nations de la terre, considérées, depuis leur origine, dans leurs développemens, leur accroissement, leur décadence, leur destruction. Il menait ainsi l'intelligence humaine de siècle en siècle, l'instruisant de ce qu'elle a le plus d'intérêt à connaître; et ses annales qu'il prolongeait jusqu'au siècle d'Auguste, en supposant qu'elles fussent composées dans un sage esprit d'observation et de philosophie, devaient être une sorte d'école pratique, plus faite pour former l'expérience des lecteurs, que les plus belles leçons des moralistes, en ce que la morale se trouvait en action dans ses annales: et l'on sait que l'exemple a plus de pouvoir que le précepte. M. de La Harpe regrette beaucoup qu'on ait perdu l'ouvrage de Trogue Pompée. « Si nous l'avions,

dit-il, nous pourrions savoir comment les anciens concevaient le plan d'une histoire universelle. » Je me permettrai de faire remarquer que cette phrase est jetée bien légèrement par l'auteur du Cours de littérature; car comme l'ouvrage de Justin n'est que l'ouvrage abrégé, et réduit comme par un procédé d'optique, du grand ouvrage de Trogue Pompée; comme il est prouvé que Justin a suivi presque servilement le plan de l'auteur original, qu'il n'a rien changé aux divisions de ses livres, qui se retrouvent numériquement les mêmes, lesquels renferment aussi les mêmes faits qui sont seulement moins développés, il est très-clair que Justin a reproduit, mais dans un plus petit cadre, l'Histoire universelle de Trogue Pompée, et que, par conséquent, nous n'avons pas rigoureusement besoin de l'œuvre originale de ce dernier pour juger *comment les anciens concevaient le plan d'une histoire universelle*. M. de La Harpe ajoute que si le plan de Trogue Pompée se trouve reproduit dans le travail de Justin (je pense que c'est mettre en doute une chose positive et prouvée), mais, enfin, si le plan, dit-il, *est le même, une histoire universelle ainsi conçue n'est pas ce que nous voudrions aujourd'hui*. Cela est possible; mais c'est une autre question à traiter. Si j'avais le droit d'avoir un avis dans cette autre question si importante, j'oserais penser qu'à juger d'après l'idée qu'on doit se faire d'un si grand travail, on pourrait prononcer que le monde ne possède pas encore une *Histoire universelle* proprement dite. Mes principes paraîtront rigoureux : mais des principes peuvent être sévères et pourtant justes. Un seul homme peut-être a senti et es-

sayé de résoudre ce grand problème : c'est Bossuet. Voilà bien le génie tel que je me le suis figuré, qui sait se rendre maître de la matière qu'il traite, qui la divise, la distribue, la classe à sa volonté. Les fils de la trame immense qu'il va former sont tous dans ses mains; ils prendront la place qu'il leur réserve. Mais, il faut le dire, cette trame, d'un tissu admirable, est trop serrée, ce travail a trop de délicatesse : c'est un de ces ouvrages qu'on voudrait voir exécuter en grand; c'est la miniature d'un vaste tableau. Le livre de Bossuet sera, si l'on veut, le modèle en or d'un grand édifice; mais ce grand édifice, quand sera-t-il élevé?.... On peut le dire : c'est quand au génie capable d'embrasser dans le cadre le plus étendu toutes les époques caractéristiques de l'histoire du genre humain, et assez fécond pour suppléer à ses lacunes, se joindront la capacité de la mémoire qui s'empare de tous les faits, l'esprit de critique qui les discute, le jugement qui les apprécie, l'esprit d'analyse et d'ordre qui les classe et les ordonne, et que de toutes ces opérations faites simultanément, aucune ne l'aura été au détriment de l'autre, qu'on n'aura pas sacrifié le tout à quelques parties, ou quelques parties au tout; c'est quand il y aura une judicieuse proportion entre les matières qu'il faudra traiter, et qu'on n'aura exagéré ni diminué leur importance. Le cercle des facultés humaines est borné, et celui des forces que demande cette œuvre prodigieuse est sans limites. Un homme peut exceller dans un art qui n'exige que le concours de quelques sciences; mais il n'atteindra qu'à une perfection relative dans celui qui semble appeler à sa culture les efforts de l'esprit hu-

main : car, ici, l'homme que j'imagine doit rassembler en lui seul toutes les lumières que nous voyons partagées entre plusieurs. On lui demandera la brillante imagination d'Hérodote; il faudra qu'il parle de la guerre, de ses opérations, de ses ruses, comme Thucydide, Arrien, Polybe, César, Végèce, etc.; il faudra qu'il soit aussi profondément versé dans les secrets de la politique et dans ceux de l'homme d'état que Xénophon; qu'il ait l'abondante élocution de Tite-Live; qu'il possède l'art de rattacher les époques, comme Paterculus, la science des antiquités, comme Denys d'Halicarnasse; et enfin la première de toutes les sciences, celle du cœur humain, à l'égal de Salluste et de Tacite, etc., etc. Comme nous ne pourrons jamais peut-être obtenir ce *mieux* qu'on peut sentir et souhaiter, contentons-nous du *bien* que nous possédons. Ainsi, pour revenir au point où je suis resté avant ma digression, je pense, comme M. de La Harpe, qu'en effet nous ne voudrions peut-être pas aujourd'hui d'une *Histoire universelle* conçue d'après le plan de Trogue Pompée ou de Justin, parce que ce plan nous paraîtrait manquer de méthode ou de critique; parce que surtout la partie des mœurs, la seule qui soit d'un intérêt bien général, y est traitée et offerte au lecteur de la manière la plus commune : ce qui n'empêche pas pourtant que Justin ne doive être considéré comme peintre de mœurs; car on trouve dans son ouvrage beaucoup de portraits et de peintures locales fidèlement tracées, mais qui manquent de force dans l'expression, et de ce *fini* qu'on ne trouve que dans les historiens de première classe.

Lamothe Levayer pense qu'on a beaucoup d'obligations à Justin, et, en général, à ce qu'il nomme les *Épitomateurs*, c'est-à-dire les *faiseurs d'abrégés;* mais particulièrement, dit-il, à Justin, de ce qu'il a réduit si heureusement *en petit* le grand travail de Trogue Pompée. Il estime que *nous n'avons guère de compositions latines plus considérables que l'Épitome de Justin, soit qu'on en considère le style ou qu'on en examine la matière.*

Il faut convenir pourtant, d'après le peu de reconnaissance qu'on a témoignée en général aux *abréviateurs* pour toutes les peines qu'ils ont prises, qu'ils se sont livrés à un travail bien ingrat. Les uns ont été accusés d'avoir causé la perte des écrivains originaux, afin d'attirer uniquement sur eux-mêmes les regards et la gratitude des lecteurs; et, en effet, il n'y a pas, à traits de temps, de manière plus sûre de faire oublier un écrivain que de détruire les monumens qui restaient de lui. Ces malheureux *abréviateurs* ou faiseurs de *résumés* d'autrefois, moins en faveur que ceux d'aujourd'hui, ont été attaqués par des outrages; on les a appelés les *teignes*, les *vers rongeurs* des écrivains originaux. A la place de narrations historiques complètes, ils ne nous ont laissé que des écrits tronqués, morcelés, que des *rognures*. Dans cette accusation, comme dans beaucoup d'autres, on s'est dispensé d'apporter les preuves. Justin a été l'objet d'une attaque pareille, qui me semble, non-seulement dénuée de justice, mais même de raison. Il y a un concours de choses qui militent en sa faveur; et, si l'on veut prendre la peine de faire quelques rappro-

chemens qui viennent comme s'offrir de soi-même, il sera impossible de ne pas absoudre Justin de l'accusation, commune à presque tous les abréviateurs, d'avoir causé la perte de l'écrivain qu'il a abrégé.

« Doit-on hériter de ceux qu'on assassine? » Non-seulement il n'a pas songé à *assassiner* Trogue Pompée, mais il n'a pas voulu non plus *hériter* de lui : cela est démontré jusqu'à l'évidence.

Justin, dans sa préface, rend une entière justice au mérite de l'historien dont il entreprend d'extraire les livres. Je vais dire comment il s'exprime, afin d'apprécier plus sûrement ce grave reproche qu'on lui fait d'*avoir soustrait et livré aux flammes* l'original qu'il avait pris la peine de réduire.

« Plusieurs Romains, dit-il, et même des consuls « (entre autres Posthumius Albinus et Rutilius Rufus) « ont écrit l'histoire romaine en grec. Trogue Pompée, « homme *aussi éloquent* que les anciens, aspirant à leur « gloire, ou entraîné par le plaisir de faire un ouvrage « aussi piquant par sa variété que par sa nouveauté, « écrivit en latin l'histoire de la Grèce et du monde en- « tier, afin qu'on pût lire les actions des Grecs dans notre « langue, comme on lisait en grec celles des Romains. « Une pareille entreprise exigeait à la fois et un grand « génie et un grand travail; car si la plupart des au- « teurs regardent l'histoire particulière d'un prince ou « d'une nation comme un ouvrage difficile, ne doit-on « pas supposer dans Trogue Pompée le courage et l'au- « dace d'Hercule (*Herculea audacia*), puisque, envisa- « geant l'univers, il a embrassé les évènemens de tous

« les siècles, les actions de tous les rois et de tous les « peuples, et enchaîné dans un ordre chronologique et « distinct, en n'omettant que les choses inutiles, toute « cette série de faits dont les historiens grecs ont déta- « ché chacun une partie, et qu'ils ont écrits séparément « et de la manière qui leur a été la plus commode? Pour « moi, pendant le loisir dont je jouissais à Rome, j'ai « *extrait*, des quarante-quatre livres qu'il a publiés, « tout ce qui m'a paru mériter d'être connu, sans tou- « cher à ce qui s'y trouve de peu agréable et de peu « utile, et j'en ai fait, en quelque sorte, un petit bou- « quet de fleurs (*breve veluti florum corpusculum* « *feci*), m'étant proposé par là de rappeler l'histoire « grecque à ceux qui la savent, et de l'apprendre à ceux « qui l'ignorent. Je vous présente, seigneur[1], cet ou- « vrage, non pour vous instruire, mais pour le sou- « mettre à vos lumières, et pour vous montrer en même « temps, suivant le précepte de Caton, l'emploi que j'ai « fait de mon loisir. Votre suffrage suffit présentement; « la postérité, quand l'envie se sera tue, réglera son ju- « gement sur le vôtre. »

Dans cette épître dédicatoire, témoignage irrécusable, Justin fait clairement la part de Trogue Pompée, et sa propre part. Après cet hommage, qu'il rend à son devancier, peut-on raisonnablement admettre comme possible le crime littéraire dont on l'accuse? Ce crime n'eut

[1] On croit que Justin acheva son Abrégé de Trogue Pompée sous le règne d'Antonin le Pieux, à qui l'on pense aussi qu'il le dédia.

été commis que dans un mouvement de basse envie, qui peut n'être pas sans exemple dans l'histoire des lettres; mais alors l'homme qui eût été atteint de cette passion méprisable, ne se serait pas sans doute exécuté d'aussi bonne grâce que le fait Justin, n'aurait pas fait si largement, je le répète, la part des autres, je veux dire le plus complet éloge de l'écrivain, au lieu et place de qui il aspirait à se subroger. Il eût fait, au contraire, tout ce qu'il eût été possible de faire pour qu'on oubliât l'écrivain original; il n'eût pas suivi avec un respect scrupuleux et presque religieux les divisions de ses livres; il n'eût pas voulu qu'on remarquât qu'il le suivait à la trace (*vestigia semper adorat*); que, sans ce devancier, il n'eût su ni inventer un plan, ni établir l'ordonnance d'un livre, ni, peut-être, l'écrire, car, tout en resserrant son auteur, il imite les formes de son style, du moins à ce qu'assurent quelques érudits qui ont donné des éditions de Justin, entre autres le savant Grævius. Ces procédés contradictoires ne sont pas d'un homme qui aurait voulu se parer de l'œuvre d'autrui, comme le geai de la fable, ou bien cet homme-là serait aussi maladroit que ce vil oiseau.

Mais c'est peu de cette épître, qui est un trophée élevé en l'honneur de Trogue Pompée; en plusieurs endroits du corps même de son *abrégé*, vous remarquez d'autres témoignages d'estime et de respect adressés à cet historien, lesquels ne permettent plus de penser que Justin eût seulement conçu l'idée de la lâcheté qu'on lui impute. Il parle de Trogue Pompée toutes les fois que l'occasion se présente de parler de lui, et il en parle tou-

jours honorablement. Il rapporte des passages de son texte; par exemple, il dit au livre trente-huitième : «J'ai « cru devoir rapporter dans mon Abrégé la harangue de « Mithridate à ses soldats, que Trogue Pompée a rendue « en *style indirect* (*quam obliquam Pompeius Trogus « exposuit*), parce qu'il accusait Tite-Live et Salluste « d'avoir péché contre les lois de l'histoire, en insérant « dans leurs narrations des harangues *directes*, pour « étaler leur éloquence. »

D'après ces rapprochemens et quelques autres que le lecteur peut faire de lui-même en lisant Justin, est-il raisonnable d'entretenir toujours l'idée de cette spoliation dont on flétrit sa mémoire? Je viens de parler des *harangues indirectes* : eh bien! il vénère tout ce qui vient de son modèle, jusqu'à partager son opinion, ou, si l'on veut, ses préjugés sur ce genre d'éloquence; et il se déclare aussi, par le fait, contre les discours *directs*. Pour donner le change et détourner tout soupçon d'imitation, il semble qu'il aurait pu prendre cette dernière forme oratoire, qu'il voyait établie d'ailleurs dans beaucoup de bons historiens, soit latins, soit grecs; et, en supposant que ce fût une faute, c'est, du moins, en plusieurs, une de ces *fautes heureuses* qu'on n'a pas le courage de blâmer. Non, Trogue Pompée avait censuré, dans Tite-Live et dans Salluste, la forme de la harangue *directe ;* et Justin, respectant les scrupules de son maître, comme nous le disions, n'emploie ordinairement que le style *indirect* dans ses discours. Dans cette harangue même, adressée par Mithridate à ses soldats pour les exciter contre les Romains, c'est encore le tour *indirect* et

oblique dont il se sert, ainsi que dans la plupart des occasions où il fait parler ses personnages. Cette conduite, si constamment respectueuse envers l'écrivain que l'on déclare à plusieurs reprises vouloir reproduire dans un abrégé, n'est pas le fait d'un homme qui voudrait effacer cet écrivain afin de prendre sa place. La justice donc et le sens commun s'accordent ici pour laver la tache qu'on a voulu imprimer au nom de Justin, que nous allons maintenant tâcher de juger d'après le mérite particulier qui le recommande.

L'abréviateur de Trogue Pompée commence son résumé de l'Histoire générale des peuples à la fondation de la monarchie des Assyriens, sous Ninus, et il le termine à la conquête de l'Espagne par Auguste; ce qui comprend une période de deux mille ans. Il ne suit pas une marche très-régulière, ou, pour me faire entendre clairement, il n'a pas un ordre de narration bien suivi : on remarque des interpositions dans l'énonciation des faits historiques, dont il change les époques, qu'il altère même quelquefois, ne les ayant pas assez soumis à l'examen de la critique. On lui reproche des inexactitudes : faut-il les mettre sur le compte de Trogue Pompée, ou sur son propre compte? Il faudrait, pour prendre un parti à cet égard, confronter les deux ouvrages : or, cela ne se peut, puisque nous ne possédons que le dernier. Par exemple, il diffère avec Arrien dans le récit de divers évènemens du règne d'Alexandre. Prenez le récit du sac de Thèbes et du supplice de Callisthène, et vous déciderez que les deux auteurs sont loin d'être d'accord sur les particularités de ce grand siège et de cette grande

cause : or, on ne peut raisonnablement croire que ce soit Arrien qui ait manqué à la vérité historique. On lui reproche d'avoir tout à fait interverti le système de chronologie suivi par Trogue Pompée, ce qui l'aurait fait tomber dans de graves méprises, dans des bévues extraordinaires. Les bévues et les méprises paraissent prouvées; mais ont-elles la cause qu'on leur assigne? Pour prononcer cette fois encore, il faudrait que l'ouvrage de Trogue Pompée fût là, afin que l'on pût vérifier si les erreurs n'ont pas leur source dans ce même ouvrage. Si l'on en croit Vopiscus, Justin ne mériterait pas la confiance de son lecteur : il aurait *menti* souvent avec impudence. Cela peut être; mais Vopiscus ne voit aussi dans Tacite, dans Salluste, dans Tite-Live, etc., que d'*effrontés menteurs :* or, le faible Justin se met à l'abri de ces grands noms, et l'on prend le parti du doute, malgré l'autorité de Vopiscus, accusé lui-même par d'autres autorités, aussi respectables que la sienne, d'avoir composé souvent avec la vérité. Quant aux *récits fabuleux* qu'on a droit de reprocher à Justin, qui pousse la crédulité jusqu'à recevoir et vouloir donner comme vrais des contes absurdes, quand il serait présumable que le premier tort dût être rejeté sur Trogue Pompée, Justin n'en reste pas moins blâmable, pour avoir conservé si scrupuleusement ce qu'on lui aurait su gré d'avoir passé sous silence.

Les livres de Justin offrent quelques digressions étendues, qu'on lit avec plaisir, mais qui sont peut-être un défaut dans un abréviateur. Ces digressions ont quelquefois de l'intérêt et aussi un but d'instruction. J'en

citerais plusieurs exemples, s'il ne fallait pas se borner.

Quelquefois, Justin a le tort de s'arrêter où l'on aimerait qu'il courût rapidement, donnant alors trop d'importance à des détails frivoles, insignifians ou de peu d'intérêt; d'autres fois, il serre les évènemens d'un lien si étroit, qu'on pourrait dire qu'il les étrangle: il y a telle page qui renferme ce qui s'est passé dans l'espace d'un demi-siècle ou d'un siècle, et davantage. Cela ressemble trop aux sommaires d'un livre, ou à sa table de matières; cela n'instruit pas ceux qui savent, et encore moins ceux qui ne savent rien. Un fait n'est bien retenu, que lorsqu'il frappe vivement l'imagination et l'intelligence. Dans le cas dont je parle, tout glisse, au contraire, et tout est perdu. D'autres fois, il sait garder un juste milieu entre la prolixité et la sécheresse. Alors, il vous fait lire de belles pages; alors, on sent qu'il écrit avec inspiration; et, ce qui le prouve, c'est que cette inspiration passe dans votre âme : alors on ne soupçonnerait pas qu'il *abrège* l'œuvre d'autrui, on croit qu'il travaille avec ses propres idées; vous vous abandonnez à ses récits, que vous écoutez avec confiance; vous le suivez avec intérêt de siècle en siècle; il vous fait connaître les différens peuples qui ont brillé sur la terre d'un éclat plus ou moins soutenu, et il vous laisse une idée assez philosophique de leur caractère et de leur esprit. C'est alors qu'il devient (quoique La Harpe lui refuse ce titre) un peintre de mœurs très-attachant, surtout quand ses dessins ou ses tableaux sont composés dans les proportions, je veux dire lorsque les objets n'y sont pas pressés de manière à produire des effets confus.

On remarque dans sa narration un peu d'uniformité, dans sa diction un peu de goût pour l'antithèse. Rollin le juge peut-être sévèrement, lorsqu'il dit que sa latinité n'est pas bien pure; d'autres juges, très-compétens en cette matière, entre autres Lamotte Levayer et plusieurs bons humanistes, lui ont été plus favorables. Il n'a pas le coloris brillant de Quinte Curce; mais les tours de ses phrases ont de l'élégance et quelquefois aussi ce caractère de briéveté qui fait qu'on retient facilement la pensée, parce qu'elle est aiguisée en trait, et, pour suivre la comparaison, qu'elle *pique* dans la mémoire : c'est le mot de Montaigne. Sa philosophie n'a rien d'affecté; il ne prodigue pas les sentences, il ne se les interdit pas. Les sentences ou maximes de morale, quand il en admet dans son récit, n'y sont souvent qu'une remarque philosophique très-simple, très-naturelle, et, pour ainsi dire, commandée par la pensée qui précède ou qui va suivre, ou bien une assez bonne transition d'une idée à une autre idée. Ses pensées, ses aperçus, du reste, ont peu de profondeur en général et d'élévation. Il ne sort pas trop de l'ordre commun; il ne surprend pas; il n'éblouit pas : on ne l'admire pas, on l'approuve. Il faut convenir pourtant qu'il a quelques morceaux qui se distinguent et qui le placent sur la ligne des meilleurs écrivains : ces bonnes fortunes sont rares. Elles lui arrivent, lorsqu'il ne gâte pas ses inspirations par l'abus de l'esprit. Là où domine l'antithèse, on sait bien que le sentiment ne règne plus. Je ne dis pas qu'il faille proscrire cette figure : nos écrivains les plus éloquens s'en servent avec succès; mais ils la ménagent, et ils placent les

oppositions plutôt dans les choses que dans les mots. C'est dans ses parallèles que Justin a le plus abusé de l'antithèse. Le parallèle, en général, est un genre faux, en ce qu'il ne se forme le plus souvent que de rapprochemens forcés. On veut établir des rapports de similitude ou de dissimilitude entre deux personnages, et l'on *fausse* leur caractère pour marquer les points de comparaison. Les meilleurs écrivains ont échoué ou n'ont qu'à moitié réussi dans cette partie difficile de la rhétorique : pardonnons à Justin d'y laisser beaucoup à désirer. On lui fera moins de reproches en ce qui tient, chez lui, à la partie descriptive. Il a, en effet, des descriptions d'un assez brillant effet, et quelques discours oratoires en style *indirect*, où l'on remarque des mouvemens de véritable éloquence.

De toutes les traductions de Justin, la meilleure, jusqu'à ce moment, était celle de l'abbé Paul. Elle est écrite avec facilité, clarté, fidélité, et n'est pas dénuée d'élégance. Le style est correct, mais il manque de coloris. Les notes, qui accompagnent le travail, (et le traducteur lui-même le déclare) sont un extrait substantiel de celles qu'on trouve dans l'édition Dauphine du père Cantel, jésuite. Justin doit offrir peu de difficultés à ses interprêtes, parce que sa manière tient au *genre tempéré;* et Rollin semble reconnaître aussi qu'il est d'une interprétation facile, puisqu'il le place parmi les auteurs qu'*on peut livrer*, dit-il, *à l'explication des élèves de la quatrième,* dans les collèges. Le seul embarras qu'il puisse causer, c'est, en quelques endroits où il est nécessaire d'adoucir, dans la version, des traits qui sont trop acé-

rés dans le texte, ou de jeter un voile sur certaines peintures, trop libres dans notre langue :

> Le latin dans les mots brave l'honnêteté;
> Mais le lecteur français veut être respecté.

Pour dernière remarque sur Justin, j'ajouterai que quelques critiques superficiels, ou d'un esprit qui se plaît à n'être jamais de l'opinion reçue, assurent que Justin écrivit lorsque les lettres, subissant le destin des conquêtes, furent transportées à Constantinople, après que l'empire y eut établi son siège, c'est-à-dire deux siècles plus tard qu'on ne marque l'époque où Justin publiait ses livres. Cette assertion est dénuée de preuves et de vraisemblance. Il faut s'accorder à placer Justin sous Antonin le Pieux, comme nous l'avons dit; et il ne faut pas non plus le confondre avec saint Justin, qui, dans ses écrits, ne s'est jamais exprimé que dans l'idiôme grec, et qu'Eusèbe, Photius et saint Jérôme n'ont jamais regardé comme l'abréviateur de Trogue Pompée.

LAYA, DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

EXTRAIT

DE

L'HISTOIRE ABRÉGÉE DE LA LITTÉRATURE LATINE

PAR SCHOELL.

ON place communément sous le règne des Antonins l'abréviateur Justin, nommé, dans un ancien manuscrit de Florence, M. Junianus Justinus, et dans d'autres, M. Justinus Frontinus. On n'a cependant d'autre motif, pour lui assigner cette époque, que la dédicace de son ouvrage adressée à Marc Aurèle; mais plusieurs critiques regardent la ligne qui, dans les manuscrits, exprime cette dédicace, comme ayant été ajoutée au texte par quelque copiste ignorant qui aurait confondu cet écrivain avec Justin le Martyr. On ne sait au reste rien sur la vie de Justin. Il a fait un extrait du grand ouvrage historique de Trogue Pompée. Cet abrégé est intitulé : *Historiarum Philippicarum et totius mundi originum, et terræ situs, ex Trogo Pompeio excerptarum libri* XLIV *a Nino ad Cæsarem Augustum.*

Nous avons déjà remarqué plus haut que, dans ses extraits, Justin a choisi de préférence les faits et les passages qu'il jugeait particulièrement intéressans; les autres évènemens ne sont rapportés que brièvement et seulement par forme de transition. Pour apprécier l'ou-

vrage de Trogue Pompée et celui de Justin, sous le rapport de la confiance qu'ils méritent comme historiens, il faudrait connaître les sources où le premier a puisé. Son abréviateur ne les indique pas. A force de recherches, des critiques modernes se sont flattés de parvenir à deviner en partie les autorités que Trogue Pompée a eues sous les yeux. Nous allons réunir l'indication de ces sources à un aperçu du plan suivi par Trogue Pompée:

Livre I. Histoire des empires des Assyriens, des Mèdes et des Perses, jusqu'à Darius, fils d'Hystaspe.

Livre II. Digression sur les Scythes, les Amazones et les Athéniens; des rois d'Athènes, de la législation de Solon, de la tyrannie des Pisistratides, de leur expulsion qui engagea Athènes dans une guerre avec les Perses, de la bataille de Marathon. Histoire de Xerxès, successeur de Darius, et de sa guerre avec les Grecs.

Livre III. Avènement d'Artaxerxe. Digression sur les Lacédémoniens, sur la législation de Lycurgue et la première guerre de Messène. Commencement de la guerre du Péloponèse.

Livre IV. Suite de la guerre du Péloponèse. Expédition en Sicile; digression sur cette île.

Livre V. Fin de la guerre du Péloponèse. Les trente tyrans et leur expulsion par Thrasybule. Expédition de Cyrus, et retraite des dix mille.

Livre VI. Expéditions de Dercyllidas et d'Agésilas en Asie. Guerre des Thébains. Paix d'Antalcidas. Exploits d'Épaminondas. Philippe de Macédoine commence à s'immiscer dans les affaires de la Grèce.

Dans ces six premiers livres, qui doivent être regardés comme une espèce d'introduction à l'Histoire de l'empire de Macédoine, véritable objet de Trogue Pompée, son principal guide a été Théopompe; il a cependant complété les données que lui fournissait cet écrivain par

celles qu'il trouvait dans Hérodote et Ctésias, et même dans les mythographes.

Livre VII. Digression sur la Macédoine antérieurement à Philippe.

Livre VIII. Histoire de Philippe et de la guerre sacrée.

Livre IX. Fin de l'histoire de Philippe.

Livre X. Suite et fin de l'histoire des Perses sous Artaxerxès Mnémon, Ochus et Darius Codoman.

Dans ces quatre livres, Trogue Pompée paraît n'avoir fait que traduire Théopompe.

Livre XI. Histoire d'Alexandre-le-Grand depuis son avènement au trône jusqu'à la mort de Darius.

Livre XII. Évènemens arrivés en Grèce pendant l'absence d'Alexandre; expéditions de ce prince en Hyrcanie et dans l'Inde; sa mort.

Dans ces deux livres, on ne trouve aucun fait qui ne soit connu par les autres écrivains dont les ouvrages nous restent.

Livres XIII - XV. Histoire des guerres entre les généraux d'Alexandre-le-Grand jusqu'à la mort de Cassandre.

Livre XVI. Suite de l'histoire de la Macédoine jusqu'à l'avènement de Lysimaque.

Cette partie de l'Histoire de Justin est si peu complète, qu'on ne saurait deviner les sources où Trogue Pompée a puisé; on suppose que les digressions sur Cyrène et sur Héraclée sont tirées de Théopompe, et que l'épisode de l'Inde est de Mégasthènes.

Livre XVII. Histoire de Lysimaque. Digression sur l'Épire avant Pyrrhus.

Comme dans ce livre Justin se montre très-partial en faveur de Séleucus et contraire à Lysimaque, on pense que Jérôme de Cardie a été le guide de son original.

Livre XVIII. Guerre de Pyrrhus en Italie et en Sicile. Digression sur l'histoire ancienne de Carthage.
Livre XIX. Guerre des Carthaginois en Sicile.
Livre XX. Denys de Syracuse transporte le théâtre de la guerre dans la grande Grèce. Digression sur Métaponte.
Livre XXI. Histoire de Denys le Jeune.
Livres XXII et XXIII. Histoire d'Agathocle.

Ces six livres de Justin sont fort importans; ils renferment à peu près tout ce que nous savons sur les Carthaginois avant leurs démêlés avec les Romains. Ce qu'il dit de Syracuse et de la grande Grèce, Trogue Pompée l'a tiré de Théopompe, et, par forme de supplément, de Timée : ce dernier paraît notamment la source de l'histoire d'Agathocle.

Livre XXIV. Suite de l'histoire de la Macédoine. Invasion des Gaulois sous Brennus.
Livre XXV. Antigone Gonatas, roi de Macédoine. Établissement des Gaulois en Bithynie.
Livre XXVI. Suite de l'histoire de la Macédoine.
Livre XXVII. Séleucus, roi de Syrie.
Livre XXVIII. Suite de l'histoire de la Macédoine jusqu'à l'avènement de Philippe.
Livre XXIX. Guerre de Philippe avec les Romains.

Phylarque a été la principale autorité de Trogue Pompée dans ces six livres.

Livre xxx. Suite de la guerre de Macédoine. Alliance des Étoliens avec Antiochus-le-Grand.

Livre xxxi. Annibal engage Antiochus à faire la guerre aux Romains. Guerre de Syrie.

Livre xxxii. Mort de Philopœmen. Guerre des Romains avec Persée. Mort d'Annibal.

Livre xxxiii. Fin du royaume de Macédoine.

Livre xxxiv. Guerre des Achéens. Suite de l'histoire de Syrie.

Livre xxxv. Démétrius i et ii, rois de Syrie.

Ces six livres sont extraits de Polybe.

Livre xxxvi. Suite de l'histoire des rois de Syrie. Digression sur les Juifs. Le royaume de Pergame devient une province romaine.

Livre xxxvii. Histoire de Mithridate-le-Grand.

Livre xxxviii. Suite de l'histoire de Mithridate-le-Grand. Ptolémée Physcon, roi d'Espagne. Suite de l'histoire de Démétrius, roi de Syrie.

Livre xxxix. Suite de l'histoire de Syrie et d'Égypte.

Livre xl. Fin du royaume de Syrie.

Livre xli. Histoire des Parthes.

Livre xlii. Suite de l'histoire des Parthes. Histoire de l'Arménie.

Pour une grande partie de ce qui est rapporté dans ces sept livres, Justin est la principale source historique. La comparaison de ces livres avec les fragmens de Posidonius de Rhodes, qui nous ont été conservés par Athénée, a fait voir que cet historien a été le guide de Trogue Pompée. Posidonius, qui était lié d'amitié avec Pompée, avait publié une histoire de quatre-vingt-deux années qui se sont écoulées entre la destruction de Corinthe et le bouleversement de l'empire de Syrie; c'était un ouvrage considérable, composé de cinquante-deux livres. La digression sur les Juifs est remplie de confusion : on sait quelles idées fausses on avait de ce peuple

du temps d'Auguste et même encore à l'époque de Tacite; mais on est surpris que Justin n'ait pas été en état de rectifier les erreurs qui se trouvaient dans son original.

Livre XLIII. Histoire ancienne de Rome et de Marseille. Dans la dernière partie, Dioclès de Péparèthe a été la source de Trogue Pompée.

Livre XLIV. Histoire de l'Espagne, tirée probablement de Posidonius.

Telles sont les autorités suivies par Trogue Pompée, et, par conséquent, par son abréviateur. On doit observer, au reste, que la chronologie est entièrement négligée dans l'ouvrage de Justin, comme dans la plupart des historiens anciens. Justin manque souvent de critique, et ses réflexions ne montrent pas beaucoup de sagacité. Son style est correct, simple, élégant, mais inégal; il est bien préférable à celui de Florus.

HISTOIRE

UNIVERSELLE

DE JUSTIN.

PRÆFATIO JUSTINI.

Quum multi ex Romanis, etiam consularis dignitatis viri, res romanas græco peregrinoque sermone in historiam contulissent, sive æmulatione gloriæ, sive varietate et novitate operis delectatus, vir priscæ eloquentiæ Trogus Pompeius, Græcas et totius orbis historias latino sermone composuit, ut, quum nostra græce, græca quoque nostra lingua legi possent, prorsus rem magni et animi et corporis aggressus. Nam, quum plerisque auctoribus, singulorum regum vel populorum res gestas scribentibus, opus suum ardui laboris videatur, nonne nobis Pompeius Herculea audacia orbem terrarum aggressus videri debet, cujus libris omnium seculorum, regum, nationum, populorumque res gestæ continentur? Et quæ historici Græcorum, prout commodum cuique fuit, inter sese gregatim occuparunt, omissis, quæ sine fructu erant, ea omnia Pompeius divisa temporibus, et serie rerum digesta composuit. Horum igitur quatuor et quadraginta voluminum (nam totidem edidit) per otium, quo in urbe versabar, cognitione quæque dignissima excerpsi; et omissis his, quæ nec cognoscendi voluptate

PRÉFACE DE JUSTIN.

Des Romains, dont plusieurs même avaient porté le titre de consuls[1], ont employé une langue étrangère, la langue des Grecs, pour écrire l'histoire de leur patrie : Trogue Pompée, digne rival de l'antique éloquence, jaloux de leur disputer le prix du génie, ou séduit par la richesse et la nouveauté du sujet, a écrit en latin l'histoire de la Grèce et de l'univers, pour que les actions des Grecs pussent se lire en notre langue, comme on lit en grec celles des Romains ; entreprise qui atteste tout ensemble un esprit vaste et une application infatigable. Les historiens d'une seule nation, ou même d'un seul prince, s'effraient des difficultés de leur tâche : et c'est le monde entier que Trogue Pompée a osé embrasser avec l'audace d'Hercule, en retraçant dans ses récits l'histoire de tous les siècles, de tous les rois et de tous les peuples! Les sujets que les historiens de la Grèce se sont partagés sans ordre et suivant leurs convenances particulières, ceux mêmes qu'ils ont dédaignés, comme trop peu féconds, Trogue Pompée les a tous rassemblés, tous classés dans un seul ouvrage, selon la succession des temps et l'enchaînement des faits[2]. Des quarante-quatre livres qu'il a publiés, j'ai extrait, pendant le repos dont je jouissais à Rome, les faits les plus dignes d'être connus ; et, laissant

jucunda, nec exemplo erant necessaria, breve veluti florum corpusculum feci, ut haberent, et qui Græca didicissent, quo admonerentur, et qui non didicissent, quo instruerentur. Quod ad te, non tam cognoscendi, quam emendandi causa transmisi : simul ut et otii mei, cujus et Cato reddendam operam putat, apud te ratio constaret. Sufficit enim mihi in hoc tempore judicium tuum, apud posteros, quum obtrectationis invidia decesserit, industriæ testimonium habituro.

de côté ce qui n'offrait ni une lecture agréable, ni une instruction utile, j'en ai composé, pour ainsi dire, un léger bouquet de fleurs, dans le dessein de rappeler l'histoire grecque à ceux qui la connaissent, de l'enseigner à ceux qui l'ignorent. C'est à vous [3], que je présente cet ouvrage, non pour vous instruire, mais pour le soumettre à vos lumières, et en même temps pour vous rendre compte de mon loisir, dont le sage Caton veut qu'on justifie l'emploi. Votre suffrage est aujourd'hui l'unique objet de mes vœux; la postérité, dans le silence de l'envie, saura rendre justice à mes efforts.

JUSTINI

HISTORIARUM PHILIPPICARUM

EX TROGO POMPEIO

LIBER I.

I. PRINCIPIO rerum, gentium nationumque imperium penes reges erat : quos ad fastigium hujus majestatis non ambitio popularis, sed spectata inter bonos moderatio provehebat. Populus nullis legibus tenebatur : arbitria principum pro legibus erant. Fines imperii tueri magis, quam proferre, mos erat : intra suam cuique patriam regna finiebantur. Primus omnium Ninus, rex Assyriorum, veterem, et quasi avitum gentibus morem, nova imperii cupiditate mutavit. Hic primus intulit bella finitimis, et rudes adhuc ad resistendum populos, ad Libyæ terminos usque perdomuit. Fuere quidem temporibus antiquiores, Sesostris Ægypti, et Scythiæ rex Tanaus : quorum alter in Pontum, alter usque Ægyptum excessit. Sed longinqua, non finitima bella gerebant; nec imperium sibi,

HISTOIRE

UNIVERSELLE[1]

DE JUSTIN

EXTRAITE

DE TROGUE POMPÉE.

LIVRE I.

I. Le genre humain fut d'abord gouverné par des rois, qui devaient cette suprême dignité, non à la faveur d'un peuple séduit, mais à leurs vertus et au suffrage des gens de bien. Les peuples n'étaient régis par aucune loi : la loi, c'était la volonté du souverain. Les princes s'attachaient plus à défendre qu'à reculer les limites de leur empire : chacun en bornait l'étendue aux frontières de la patrie. Ninus, roi d'Assyrie[2], guidé par une ambition jusque là inconnue, porta la première atteinte à cet usage antique, et pour ainsi dire héréditaire. Le premier, il entra en ennemi sur les terres de ses voisins, et soumit, jusques aux confins de la Libye, des nations encore inhabiles à se défendre. Avant lui, il est vrai, on avait vu Sésostris[3], roi d'Égypte, Tanaus, roi de Scythie, pénétrer, l'un jusqu'au Pont, et l'autre jusqu'à l'Égypte. Mais

sed populis suis gloriam quærebant; contentique victoria, imperio abstinebant. Ninus magnitudinem quæsitæ dominationis continua possessione firmavit. Domitis igitur proximis, quum accessione virium fortior ad alios transiret, et proxima quæque victoria instrumentum sequentis esset, totius Orientis populos subegit. Postremum illi bellum cum Zoroastre, rege Bactrianorum, fuit, qui primus dicitur artes magicas invenisse, et mundi principia, siderumque motus diligentissime spectasse. Hoc occiso, ipse decessit, relicto impubere adhuc filio Ninya, et uxore Semiramide.

II. Hæc nec immaturo puero ausa tradere imperium, nec ipsa palam tractare, tot ac tantis gentibus vix patienter uni viro, nedum feminæ parituris, simulat se pro uxore Nini, filium; pro femina, puerum. Nam et statura utrique mediocris, et vox pariter gracilis, et lineamentorum qualitas matri ac filio similis. Igitur brachia ac crura velamentis, caput tiara tegit; et ne novo habitu aliquid occultare videretur, eodem ornatu et populum vestiri jubet: quem morem vestis exinde gens universa tenet. Sic primis initiis sexum mentita, puer credita est. Magnas deinde res gessit: quarum amplitudine ubi invidiam superatam putat, quæ sit fatetur, quemve simulasset. Nec hoc illi dignitatem regni ademit, sed admirationem auxit; quod mulier non feminas modo virtute,

c'était dans des contrées lointaines qu'ils avaient porté leurs armes; et, songeant à la gloire de leurs peuples, plus qu'à leur propre puissance, ils se contentaient de vaincre, sans chercher à commander. Ninus, au contraire, affermit son vaste pouvoir par une longue domination : maître des pays voisins, il ajouta leurs forces aux siennes, pour subjuguer les autres peuples; et, faisant de chaque victoire l'instrument d'une victoire nouvelle, il soumit l'Orient tout entier[4]. La dernière guerre qu'il entreprit fut contre Zoroastre, roi de Bactriane, qui inventa, dit-on, la magie, et se livra le premier à l'étude approfondie des principes de l'univers et de la révolution des astres. Ce prince fut tué : Ninus mourut bientôt après, laissant son fils Ninyas encore enfant, et son épouse Sémiramis.

II. Cette princesse n'osant confier le sceptre aux mains débiles de son fils, ni se déclarer ouvertement la reine de tant de nations puissantes, trop peu disposées à supporter le joug d'un homme pour souffrir celui d'une femme, déguise son sexe, son âge, et l'épouse de Ninus se fait passer pour son fils. La mère et le fils étaient d'une taille médiocre; tous deux avaient une voix grêle et des traits à peu près semblables : elle couvre son corps de longs voiles, cache sa tête sous une tiare; et pour que la nouveauté de ce costume n'excitât aucun soupçon, elle le fait prendre à ses peuples, qui depuis en ont fidèlement gardé l'usage. A la faveur de ce déguisement, elle régna d'abord sous le nom de son fils; elle se signala ensuite par des actions d'éclat; et lorsqu'elle crut avoir vaincu l'envie par sa gloire, elle déclara son nom et son artifice :

sed etiam viros anteiret. Hæc Babyloniam condidit, murumque urbis cocto latere circumdedit, arenæ vice, bitumine interstrato: quæ materia in illis locis passim e terra exæstuat. Multa et alia præclara hujus reginæ fuere. Siquidem non contenta acquisitos a viro regni terminos tueri, Æthiopiam quoque imperio adjecit. Sed et Indiæ bellum intulit; quo præter illam et Alexandrum Magnum nemo intravit. Ad postremum, quum concubitum filii petisset, ab eodem interfecta est, duo et quadraginta annos post Ninum regno potita. Filius ejus Ninyas contentus elaborato a parentibus imperio, belli studia deposuit, et veluti sexum cum matre mutasset, raro a viris visus, in feminarum turba consenuit. Posteri quoque ejus id exemplum secuti, responsa gentibus per internuntios dabant. Imperium Assyrii, qui postea Syri dicti sunt, mille trecentis annis tenuere.

III. Postremus apud eos regnavit Sardanapalus, vir muliere corruptior. Ad hunc videndum (quod nemini ante eum permissum fuerat) præfectus ipsius, Medis præpositus, nomine Arbaces, quum admitti magna ambitione ægre obtinuisset, invenit eum inter scortorum greges purpuram colo nentem, et muliebri habitu, quum mollitia corporis, et oculorum lascivia omnes feminas anteiret, pensa inter virgines partientem. Quibus visis, indignatus tali feminæ tantum virorum subjectum, tractantique lanam ferrum et arma portantes parere, progressus ad so-

cet aveu, loin de lui coûter le trône, ajouta à l'admiration des peuples; on s'étonna de ce courage, qui l'élevait au dessus de son sexe et même au dessus des héros. Cette princesse fonda Babylone, et l'entoura d'un mur de briques, cimentées, non avec du sable, mais avec le bitume qui sort en bouillonnant du sol de ce pays. Elle s'illustra encore par beaucoup d'autres faits éclatans : non contente de conserver les conquêtes de son époux, elle ajouta l'Éthiopie à son empire, et porta la guerre jusque dans l'Inde, où Alexandre-le-Grand pénétra seul après elle. Enfin, égarée par une passion incestueuse, elle périt de la main de son fils : elle avait régné quarante-deux ans depuis la mort de Ninus. Ninyas, goûtant en paix le fruit des travaux de sa famille, vécut loin des combats; et, comme s'il eût en effet changé de sexe avec sa mère, il se déroba aux regards des hommes, pour vieillir obscur au milieu de ses femmes. A son exemple, ses descendans ne répondirent aux demandes de leurs peuples que par la bouche des gouverneurs. L'empire des Assyriens, appelés plus tard Syriens, dura treize cents ans[5].

III. Leur dernier roi fut Sardanapale, homme plus énervé qu'une femme. Arbaces, son lieutenant, gouverneur de la Médie, ayant obtenu, à force d'instances, la permission de paraître devant lui, jusque là refusée à tout autre, le trouva couvert d'une robe de femme, formant un tissu de pourpre, au milieu de ses courtisanes, dont il dirigeait les travaux, et qu'il effaçait par la mollesse de ses attitudes et la lubricité de ses regards. Indigné de voir une telle femme commander à tant d'hommes de cœur, et des guerriers armés du glaive s'humilier sous

cios, quid viderit refert; negat, « Se ei parere posse, qui se feminam malit esse, quam virum. » Fit igitur conjuratio : bellum Sardanapalo infertur[1]: quo ille audito, non, ut vir, regnum defensurus, sed, ut metu mortis mulieres solent, primo latebras circumspicit : mox deinde cum paucis et incompositis in bellum progreditur. Victus in regiam se recipit; ubi exstructa incensaque pyra et se et divitias suas in incendium mittit, hoc solo imitatus virum. Post hunc, rex constituitur interfector ejus Arbaces, qui præfectus Medorum fuerat. Is imperium ab Assyriis ad Medos transfert.

IV. Post multos deinde reges, per ordinem successionis, regnum ad Astyagen descendit. Hic per somnum vidit ex naturalibus filiæ, quam unicam habebat, vitem enatam, cujus palmite omnis Asia obumbraretur. Consulti harioli, « Ex eadem filia nepotem ei futurum, cujus magnitudo prænuntietur, regnique ei amissionem portendi, » responderunt. Hoc responso exterritus, neque claro viro, neque civi filiam, ne paterna maternaque nobilitas nepoti animos extolleret, sed ex gente, obscura tunc temporis, Persarum, Cambysi, mediocri viro, in matrimonium tradidit. Ac ne sic quidem somnii metu deposito, gravidam ad se filiam arcessit, ut sub avi potissimum oculis partus necaretur. Natus infans datur occidendus Harpago, regis amico et arcanorum participi. Is veritus, si ad filiam, mortuo rege, venisset imperium, quia nullum Astyages virilis sexus genuerat, ne illa ne-

une main qui manie la quenouille, il retourne vers les siens; il leur rapporte ce qu'il a vu; il refuse d'obéir plus long-temps à un prince qui renonce honteusement à son sexe. On conspire, on s'arme contre Sardanapale. Celui-ci, à l'approche des révoltés, loin de défendre courageusement sa couronne, cherche d'un œil timide un asile qui protège sa vie; puis, à la tête de quelques soldats en désordre, il ose enfin marcher au combat. Vaincu, assiégé dans son palais, il fait élever un vaste bûcher, s'y jette avec ses trésors, et sait du moins mourir en homme. Arbaces, l'auteur de sa mort, lui succède au trône, et transfère l'empire des Assyriens aux Mèdes, dont il était gouverneur.

IV. Après une longue suite de rois, le sceptre passa, par droit de succession, aux mains d'Astyage. Ce monarque vit en songe une vigne naître du sein de sa fille unique, et étendre sur l'Asie entière l'ombrage de ses rameaux. Les devins consultés répondirent que la princesse lui donnerait un petit-fils, dont ce prodige annonçait la grandeur, mais qui ravirait le sceptre à son aïeul. Astyage épouvanté ne voulut marier sa fille ni à un homme de haut rang, ni à un Mède, de peur de trouver dans son petit-fils la fierté d'une origine doublement illustre : il choisit donc pour gendre Cambyse, homme sans nom, issu de la nation des Perses, alors presqu'inconnue. Mais ses terreurs n'étaient pas calmées; et, pendant la grossesse de sa fille, il la fit venir près de lui, pour qu'on pût immoler le petit-fils sous les yeux même de son aïeul. A peine l'enfant eut-il vu le jour, qu'Astyage le livre à Harpagus, son confident, avec ordre de le mettre

cati infantis ultionem, quam a patre non potuisset, a ministro exigeret, pastori regii pecoris puerum exponendum tradit. Forte eodem tempore et ipsi pastori filius natus erat. Ejus igitur uxor, audita regii infantis expositione, summis precibus rogat, « Sibi afferri ostendique puerum. » Cujus precibus fatigatus pastor, reversus in silvam, invenit juxta infantem canem feminam, parvulo ubera præbentem, et a feris alitibusque defendentem. Motus et ipse misericordia, qua motam etiam canem viderat, puerum defert ad stabula, eadem cane anxie prosequente. Quem ubi in manus mulier accepit, veluti ad notam puer allusit : tantusque in illo vigor, et dulcis quidam blandientis risus apparuit, ut pastorem uxor ultro rogaret, « Quo suum partum pro illo exponeret permitteretque sibi, sive fortunæ ipsius, sive spei suæ puerum nutrire. » Atque ita permutata sorte parvulorum, hic pro filio pastoris educatur; ille pro nepote regis exponitur. Nutrici Spaco postea nomen fuit, qui canem Persæ sic vocant.

V. Puer deinde quum inter pastores esset, Cyri nomen accepit. Mox rex inter ludentes sorte delectus, quum per lasciviam contumaces flagellis cecidisset, a parentibus puerorum querela est regi delata, indignantibus, a servo regio ingenuos homines servilibus verberibus affectos. Ille arcessito puero et interrogato, quum, nihil mutato vultu, « Fecisse se ut regem, » respondisset, admiratus

à mort. Celui-ci, craignant que la princesse, appelée un jour au trône d'Astyage, qui n'avait aucun enfant mâle, ne vengeât sur lui le meurtre dont elle ne pouvait punir son père, fait exposer le nouveau-né par un pasteur des troupeaux du roi. Un fils venait aussi de naître au berger. Sa femme, sachant qu'il avait exposé le jeune prince, conjura son mari de le lui apporter pour le voir. Celui-ci, cédant à ses prières, rentre dans la forêt, trouve près de l'enfant une chienne qui le nourrissait de son lait, et écartait de lui les bêtes sauvages et les oiseaux de proie. Touché lui-même d'une pitié dont une bête lui donnait l'exemple, il rapporte l'enfant dans sa chaumière, où la chienne le suit avec inquiétude. Placé dans les bras de sa femme, le jeune prince sembla la connaître, et se joua sur son sein; étonnée de sa force, charmée de la grâce et de la douceur de son sourire, elle supplia son mari, au nom de la fortune de cet enfant, au nom de leur intérêt, d'exposer leur propre fils, et de nourrir le prince à sa place. Ainsi change le sort des deux enfans; l'un est élevé comme fils du pasteur, l'autre exposé comme petit-fils du roi : la nourrice reçut plus tard le nom de *Spacos*, mot qui signifie chienne dans la langue des Perses [6].

V. L'enfant, élevé parmi les bergers, reçut plus tard le nom de Cyrus. Un jour que, dans les jeux de son âge, le sort l'avait nommé roi, il fit frapper de verges quelques-uns de ses compagnons, qui bravaient en riant son autorité. Leurs parens, indignés qu'un esclave du roi eût fait subir à des enfans de race libre la honte d'un tel châtiment, vont se plaindre à Astyage; mais Cyrus,

constantiam, in memoriam somnii responsique revocatur. Atque ita quum et vultus similitudo, et expositionis tempora, et pastoris confessio convenirent, nepotem agnovit. Et quoniam defunctus sibi somnio videretur, agitato inter pastores regno, animum minacem duntaxat in illo fregit. Ceterum Harpago amico suo infestus, in ultionem servati nepotis, filium ejus interfecit, epulandumque patri tradidit. Sed Harpagus ad præsens tempus dissimulato dolore, odium regis in vindictæ occasionem distulit. Interjecto deinde tempore, quum adolevisset Cyrus, dolore orbitatis admonitus, scribit ei : « Ut ablegatus in Persas ab avo fuerit : ut occidi eum parvulum avus jusserit : ut beneficio suo servatus sit : ut regem offenderit : ut filium amiserit. » Hortatur, « Exercitum paret, et pronam ad regnum viam ingrediatur, » Medorum transitionem pollicitus. Epistola, quia palam ferri nequibat, regis custodibus omnes aditus obsidentibus, exenterato lepori inseritur, lepusque in Persas Cyro ferendus fido servo traditur : addita retia, ut sub specie venationis dolus lateret.

VI. Lectis ille epistolis, eadem somnio aggredi jussus est : sed præmonitus, ut, quem primum postera die obvium habuisset, socium cœptis assumeret. Igitur, antelucano tempore, ruri iter ingressus obvium habuit servum de ergastulo cujusdam Medi, nomine Sœbarem.

appelé devant lui, répond, sans s'émouvoir, qu'il s'est conduit en roi. Le monarque, étonné d'une si grande fermeté, se rappelle alors son rêve et les menaçantes prédictions qui l'ont suivi. La conformité des traits, l'époque de l'exposition, l'aveu du berger, tout concourt à convaincre Astyage : il reconnaît son petit-fils. Cependant, croyant l'oracle accompli par cette royauté exercée entre les pasteurs, il consent à épargner Cyrus. Mais, irrité contre Harpagus, et voulant punir son infidélité, il égorge son fils, et le lui fait servir dans un festin. Harpagus déguise son ressentiment, et attend l'occasion de se venger. Quelque temps après, toujours animé par sa douleur et ses regrets, il écrit à Cyrus, dont l'âge avait développé les forces, lui dévoile les ordres donnés par Astyage pour le reléguer chez les Perses et le faire périr dès sa naissance; il raconte comment lui-même a sauvé les jours du jeune prince, et comment ce bienfait, en allumant la colère du roi, a coûté au bienfaiteur la vie de son fils. Il exhorte Cyrus à lever une armée, lui promet l'appui des Mèdes, et une route facile au trône. Pour soustraire la lettre aux gardes placés par le roi sur toutes les routes, on la cache dans le corps d'un lièvre, qu'un esclave affidé, un filet à la main, et sous le déguisement d'un chasseur, va porter en Perse et remet à Cyrus.

VI. Après la lecture de cette lettre, un songe vint confirmer Cyrus dans les desseins qu'on lui proposait d'embrasser, et lui prescrivit en même temps d'associer à son entreprise l'homme qui le lendemain se présenterait le premier à ses regards. Il sort de la ville avant le jour, et

Hujus requisita origine, ut in Persis genitum audivit, demptis compedibus, assumptoque comite, Persepolim regreditur. Ibi convocato populo, jubet omnes præsto cum securibus esse, et silvam viæ circumdatam excidere. Quod quum strenue fecissent, eosdem postera die apparatis epulis invitat. Deinde, quum alacriores ipso convivio factos videret, rogat, si conditio proponatur, utrius vitæ sortem legant, hesternine laboris, an præsentium epularum? præsentium, ut acclamavere omnes, ait, hesterno similem labori omnem vitam acturos, quoad Medis pareant : se secutos, hodiernis epulis. Lætis omnibus, Medis bellum infert.

Astyages meriti sui in Harpagum oblitus, summam belli eidem committit : qui exercitum acceptum statim Cyro per deditionem tradidit, regisque crudelitatem perfidia defectionis ulciscitur. Quod ubi Astyages audivit, contractis undique auxiliis, ipse in Persas proficiscitur; et repetito alacrius certamine, pugnantibus suis, partem exercitus a tergo ponit, et tergiversantes ferro agi in hostes jubet; ac denuntiat suis, ni vincerent, non minus fortes etiam post terga inventuros, quam a frontibus viros : proinde videant, fugientibus hæc, an illa pugnantibus acies rumpenda sit. Ingens, post necessitatem pugnandi, animus exercitui et vis accessit. Pulsa itaque quum Persarum acies paullatim cederet, matres et uxores eorum obviam occurrunt : orant, in prœlium

rencontre Sébaris, esclave d'un Mède, l'interroge sur son origine, et, apprenant qu'il est né dans la Perse, il lui ôte ses liens, l'adopte pour compagnon, et rentre à Persépolis. Là, il assemble le peuple, ordonne à tous les citoyens de prendre la hache, et d'abattre une forêt qui gênait la route : ce travail achevé, il les invite pour le lendemain à un festin magnifique; puis, voyant les convives animés par la gaîté de la table, il leur demande si, maîtres du choix, ils préféreraient les fatigues de la veille aux plaisirs de ce jour : tous s'écriant qu'ils préféreraient les plaisirs : « Eh bien, dit-il, vos jours seront tous pénibles comme celui d'hier, si vous restez esclaves des Mèdes; tous joyeux comme celui-ci, si vous consentez à me suivre. » On lui répond par des cris de joie, et la guerre est déclarée.

Astyage, oubliant ce qu'il doit attendre d'Harpagus, le met à la tête de ses troupes : celui-ci les livre à Cyrus, et se venge, par une trahison, de la cruauté de son maître. A cette nouvelle, Astyage rassemble des forces de toutes parts, et marche en personne contre les Perses : il engage la bataille avec vigueur, et place ensuite derrière les combattans une partie de son armée, avec ordre de présenter le fer à quiconque reculerait, et de le ramener à l'ennemi : il annonce aux autres, qu'ils trouveront, en tournant le dos, des adversaires aussi redoutables que devant eux, et que, pour fuir comme pour vaincre, il leur faudra renverser une armée. La nécessité de combattre redouble leur valeur et leur force. Déjà les Perses commençaient à plier, quand leurs mères et leurs épouses accourent à eux pour les rappeler au combat; et, les voyant hésiter, elles découvrent

revertantur. Cunctantibus, sublata veste, obscœna corporis ostendunt, rogantes, num in uteros matrum vel uxorum velint refugere. Hac repressi castigatione, in prœlium redeunt; et, facta impressione, quos fugiebant, fugere compellunt. In eo prœlio Astyages capitur : cui Cyrus nihil aliud quam regnum abstulit; nepotemque in illo magis, quam victorem egit : eumque maximæ genti Hyrcanorum præposuit; nam in Medos reverti ipse noluit. Hic finis Medorum imperii fuit. Regnaverunt annos CCCL.

VII. Initio regni, Cyrus Sœbarem cœptorum socium, quem juxta nocturnum visum ergastulo liberaverat, comitemque in omnibus rebus habuerat, Persis præposuit, sororemque suam ei in matrimonium dedit. Sed civitates, quæ Medorum tributariæ fuerant, mutato imperio, etiam conditionem suam mutatam arbitrantes, a Cyro defecerunt : quæ res multorum bellorum Cyro causa et origo fuit. Domitis demum plerisque, quum adversus Babylonios bellum gereret, Babyloniis rex Lydorum Crœsus, cujus opes et divitiæ insignes ea tempestate erant, in auxilium venit; victusque jam ac de se sollicitus, in regnum refugit. Cyrus quoque post victoriam, compositis in Babylonia rebus, bellum transfert in Lydiam. Ibi fortuna prioris prœlii perculsum jam Crœsi exercitum nullo negotio fundit; Crœsus ipse capitur. Sed quanto bellum minoris periculi, tanto et mitior victoria fuit. Crœso et vita, et patrimonii partes, et urbs Barene concessa sunt, in qua, etsi non regiam vitam, proximam tamen majestati

leurs corps, et, présentant leurs flancs, demandent s'ils veulent se réfugier dans le sein de leurs mères et de leurs femmes. Émus de ces reproches, ils retournent au combat, et, par un dernier effort, renversent à leur tour les troupes devant lesquelles ils fuyaient : Astyage lui-même reste prisonnier. Cyrus se contenta de lui ôter le sceptre : il le traita en aïeul plutôt qu'en ennemi vaincu; et ce prince ayant refusé de retourner en Médie, il lui confia le gouvernement d'une vaste province, de l'Hyrcanie. Ainsi finit l'empire des Mèdes, qui avait duré trois cent cinquante ans [7].

VII. Dès le commencement de son règne, Cyrus donna à Sébaris (cet esclave qu'il avait, sur la foi d'un songe, délivré de ses fers et associé à tous ses projets) le gouvernement de la Perse avec la main de sa sœur. Mais les villes autrefois tributaires des Mèdes, croyant leur condition changée avec le sort de l'empire, se révoltèrent contre Cyrus, qui, par cette défection, fut entraîné dans une longue suite de guerres. Il avait enfin soumis la plupart des rebelles, et marchait contre Babylone, lorsque Crésus, roi de Lydie, fameux alors par sa puissance et ses richesses, vint au secours de cette ville; il fut défait, trembla pour lui-même [8], et se réfugia dans ses états. Cyrus ne se contenta pas de l'avoir vaincu : maître de Babylone, il porte la guerre en Lydie, et dissipe aisément l'armée de Crésus, découragée par un premier revers; Crésus lui-même est fait prisonnier. Mais la victoire fut aussi généreuse qu'elle avait été facile : Crésus reçut du vainqueur, avec la vie, une partie de son patrimoine et la ville de Barene [9], pour y vivre, sinon en roi, du moins

regiæ degeret. Hæc clementia non minus victori, quam victo utilis fuit. Quippe ex universa Græcia, cognito, quod illatum Crœso bellum esset, auxilia velut ad commune exstinguendum incendium confluebant : tantus Crœsi amor apud omnes urbes erat; passurusque Cyrus grave bellum Græciæ fuit, si quid in Crœsum crudelius consuluisset. Interjecto deinde tempore, occupato in aliis bellis Cyro, Lydi rebellavere. Quibus iterum victis arma et equi adempti; jussique cauponias et ludicras artes, et lenocinia exercere. Et sic gens, industria quondam potens et manu strenua, effeminata mollitie luxuriaque, virtutem pristinam perdidit; et quos ante Cyrum invictos bella præstiterant, in luxuriam lapsos otium ac desidia superavit.

Fuere Lydis multi ante Crœsum reges, variis casibus memorabiles : nullus tamen fortuna Candauli comparandus. Hic uxorem, quam propter formæ pulchritudinem deperibat, prædicare omnibus solebat, non contentus voluptatum suarum tacita conscientia, nisi etiam matrimonii reticenda publicaret; prorsus quasi silentium damnum pulchritudinis esset. Ad postremum, ut affirmationi suæ fidem faceret, nudam sodali suo Gygi ostendit. Quo facto, et amicum in adulterium uxoris sollicitatum, hostem sibi fecit, et uxorem, veluti tradito alii amore, a se alienavit. Namque brevi post tempore, cædes Candaulis nuptiarum præmium fuit; et

dans l'éclat d'une brillante fortune. Cette clémence ne fut pas moins utile au vainqueur qu'au vaincu; car toute la Grèce, à la nouvelle de la guerre allumée en Lydie, avait envoyé ses forces avec autant d'empressement que si l'incendie l'eût menacée elle-même [10]. Les Grecs étaient dévoués à Crésus, et, sans la modération de Cyrus, ils devenaient pour ce conquérant des ennemis redoutables. Quelque temps après, tandis que Cyrus était occupé à d'autres guerres, les Lydiens secouèrent le joug : défaits encore une fois, et forcés de livrer leurs chevaux et leurs armes, ils furent réduits aux vils métiers de baladins, d'hôteliers, et à l'exercice des plus infâmes trafics. Cette nation avait été active, puissante, belliqueuse; amollie par le luxe, elle perdit son antique valeur : avant Cyrus, l'habitude des combats la rendait invincible; elle se livra à de honteux plaisirs, et fut vaincue par l'oisiveté.

De tous les rois qui précédèrent Crésus au trône de Lydie, et dont le règne fut marqué par des évènemens mémorables, aucun n'eut une destinée comparable à celle de Candaule. Ce prince, follement épris des charmes de son épouse, ne cessait de les vanter à tous ses courtisans, et, non content de jouir en secret des douceurs de l'hyménée, il se plaisait à en révéler les mystères; on eût dit que le silence lui paraissait un outrage à tant de beauté. Enfin, pour justifier ses éloges, il l'expose nue aux regards de Gygès, son confident. Cette imprudence lui coûta cher : son confident devint son rival et son ennemi, et la reine cessa d'aimer un époux qui semblait l'abandonner aux désirs d'un étranger : bientôt le meurtre de Candaule fut le prix d'un nouvel hymen [11], et, dotée du

uxor mariti sanguine dotata, regnum viri et se pariter adultero tradidit.

VIII. Cyrus, subacta Asia, et universo Oriente in potestatem redacto, Scythis bellum infert. Erat eo tempore Scytharum regina Tomyris, quæ non muliebriter adventu hostium territa, quum prohibere eos transitu Araxis fluminis posset, transire permisit, et sibi faciliorem pugnam intra regni sui terminos rata, et hostibus objectu fluminis fugam difficiliorem. Itaque Cyrus, trajectis copiis, quum aliquantisper in Scythiam processisset, castra metatus est. Dein postera die, quum simulato metu, quasi refugiens, castra deseruisset, vini affatim, et ea, quæ epulis erant necessaria, reliquit. Quod quum nuntiatum reginæ esset, adolescentulum filium ad insequendum eum cum tertia parte copiarum mittit. Quum ventum ad Cyri castra esset, ignarus rei militaris adolescens, veluti ad epulas, non ad prœlium venisset, omissis hostibus, insuetos barbaros vino se onerare patitur; priusque Scythæ ebrietate, quam bello vincuntur. Nam cognitis his, Cyrus reversus per noctem, securos opprimit, omnesque Scythas cum reginæ filio interficit. Amisso tanto exercitu, et, quod gravius dolet, unico filio, Tomyris orbitatis dolorem non in lacrymas effudit, sed in ultionis solatia intendit; hostesque recenti victoria exsultantes, pari insidiarum fraude circumvenit. Quippe, simulata diffidentia propter vulnus acceptum, refugiens, Cyrum ad angustias usque produxit. Ibi compositis in montibus insidiis, ducenta millia Persarum cum ipso rege trucidavit. In

sang de son mari, elle livra son sceptre et sa personne à son amant adultère[12].

VIII. Cyrus, vainqueur de l'Asie et maître de tout l'Orient, porte la guerre en Scythie. Les Scythes avaient alors pour reine Tomyris, qui, sans s'effrayer de l'approche des ennemis, qu'elle pouvait arrêter aux bords de l'Araxe, leur permit de le franchir, pour se ménager au sein de son royaume une victoire plus facile, et opposer l'obstacle du fleuve à la fuite de l'ennemi. Cyrus traverse l'Araxe, pénètre dans la Scythie, et campe à quelque distance du fleuve; puis, le lendemain, feignant une alarme, il sort en désordre de son camp, qu'il laisse rempli de vin et de vivres. A cette nouvelle, la reine envoie à sa poursuite son fils, avec le tiers de l'armée. Arrivé au camp de Cyrus, ce jeune prince, sans aucune expérience de la guerre, semble avoir conduit ses soldats au festin, et non au combat : il ne songe plus à poursuivre l'ennemi, et, quoique les barbares ne fussent pas habitués au vin, il leur permet d'en boire avec excès : aussi les Scythes furent-ils vaincus par l'ivresse, avant de l'être par le fer. Instruit de leurs débauches, Cyrus revient pendant la nuit, les surprend sans défense, les égorge tous, et avec eux le fils de la reine. Ni la destruction d'une puissante armée, ni la perte plus cruelle d'un fils unique, n'arrachèrent de larmes à Tomyris; sa douleur n'aspire qu'aux consolations de la vengeance. A son tour, elle fait tomber dans le piège ses ennemis, enivrés de leur triomphe : elle recule, comme découragée par ce désastre, et attire Cyrus dans les gorges de ses montagnes : une embuscade y était pré-

qua victoria etiam illud memorabile fuit, quod ne nuntius quidem tantæ cladis superfuit. Caput Cyri amputatum in utrem humano sanguine repletum conjici regina jubet, cum hac exprobratione crudelitatis : « Satia te, inquit, sanguine quem sitisti, cujusque insatiabilis semper fuisti. » Cyrus regnavit annos xxx, non initio tantum regni, sed continuo totius temporis successu, admirabiliter insignis.

IX. Huic successit filius Cambyses, qui imperio patris Ægyptum adjecit : sed offensus superstitionibus Ægyptiorum, Apis, ceterorumque deorum ædes dirui jubet. Ad Hammonis quoque nobilissimum templum expugnandum exercitum mittit; qui tempestatibus et arenarum molibus oppressus, interiit. Post hæc per quietem vidit fratrem suum Smerdim regnaturum. Quo somnio exterritus, non dubitavit post sacrilegia etiam parricidium facere. Erat enim difficile, ut parceret suis, qui, cum contemptu religionis, grassatus etiam adversus deos fuerat. Ad hoc tam crudele ministerium, magum quemdam ex amicis delegit, nomine Prexaspem. Interim ipse, gladio sua sponte evaginato, in femore graviter vulneratus, occubuit; pœnasque luit, seu imperati parricidii, seu sacrilegii perpetrati. Quo nuntio accepto, magus ante famam amissi regis occupat facinus, prostratoque Smerde, cui regnum debebatur, fratrem suum subjecit Orospasten. Erat enim et oris et corporis lineamentis persimilis; ac nemine subesse dolum arbitrante, pro Smerde rex

parée, et le roi est massacré avec deux cent mille Perses. Ce qu'il y eut de particulier dans cette victoire, c'est qu'il n'échappa point un seul homme au massacre pour en publier la nouvelle. La reine fit couper la tête de Cyrus, et, la plongeant dans une outre pleine de sang humain, lui reprocha ainsi sa cruauté : « Bois, dit-elle, bois ce sang; apaise cette soif que rien n'a pu calmer[13]. » Cyrus avait régné trente ans, et non-seulement les premières années, mais tout le cours de son règne avait été marqué par les succès les plus éclatans.

IX. Cambyse, son fils et son successeur, réunit l'Égypte à l'empire de son père; mais, plein de mépris pour les superstitions du pays, il fit renverser les autels d'Apis et des autres dieux; il envoya même, contre le temple fameux de Jupiter Ammon, une armée qui périt tout entière dans les tourbillons de vent, et sous les sables brûlans de ces déserts. Plus tard, effrayé d'un songe qui promettait la couronne à son frère Smerdis, il ajouta, sans hésiter, un parricide à tant de sacrilèges : quelle pitié un frère pouvait-il attendre d'un homme qui, dans son impiété, n'avait pas même épargné les dieux! Il venait de confier à un mage de sa cour, nommé Prexaspes[14], l'exécution de ce crime, lorsque son épée, sortie par hasard du fourreau, lui fit à la cuisse une blessure dont il mourut; juste châtiment du parricide qu'il avait ordonné, du sacrilège qu'il avait accompli. Le mage[15], instruit de sa mort, se hâte d'en prévenir le bruit; il égorge Smerdis, légitime héritier de Cambyse, et lui substitue Orospaste, son propre frère : leur taille et leurs traits étaient semblables; nul ne soupçonna l'artifice, et Orospaste régna sous le nom de Smerdis.

Orospasta constituitur. Quæ res eo occultior fuit, quod apud Persas personna regis sub specie majestatis occulitur. Igitur magi, ad favorem populi conciliandum, tributa et militiæ vacationem in triennium remittunt, ut regnum, quod fraude quæsierant, indulgentia et largitionibus confirmarent. Quæ res suspecta prima Otani, viro nobili et in conjecturis sagacissimo, fuit. Itaque per internuntios quærit de filia, quæ inter regias pellices erat, an Cyri regius filius rex esset. Illa, nec se ipsam scire, ait, nec de alia posse cognoscere, quia singulæ separatim recludantur. Tum pertractare dormienti caput jubet; nam mago Cambyses aures utrasque præciderat. Factus deindè per filiam certior, sine auribus regem esse, optimatibus Persarum rem indicat, et in cædem falsi regis impulsos sacramenti religione obstringit. Septem tantum conscii fuere hujus conjurationis : qui ex continenti, ne, dato in pœnitentiam spatio, res per quemquam narraretur, occultato sub veste ferro, ad regiam pergunt. Ibi obviis interfectis, ad magos perveniunt : quibus ne ipsis quidem animus in auxilium sui defuit; siquidem stricto ferro duos de conjuratis interficiunt. Ipsi tamen corripiuntur a pluribus : quorum alterum Gobryas medium amplexus, cunctantibus sociis, ne ipsum pro mago transfoderent, quia res obscuro loco gerebatur, vel per suum corpus adigi mago ferrum jussit : fortuna tamen ita regente, illo incolumi magus interficitur.

X. Occisis magis, magna quidem gloria recepti regni

Le secret fut d'autant mieux gardé, que, chez les Perses, il est de la majesté des rois de se soustraire aux regards de leurs peuples [16]. Les mages, pour se concilier la faveur de la nation, suspendent pour trois années les impôts et les levées de troupes, espérant affermir par la douceur et les largesses une domination usurpée. Mais cette bonté affectée excita les soupçons d'Otane, homme de haute naissance et d'une grande pénétration. Il fit demander à sa fille, l'une des femmes du roi, si son époux était vraiment le fils de Cyrus : elle répondit qu'elle l'ignorait, et ne pouvait le savoir de ses compagnes, toujours renfermées dans des appartemens séparés. Il lui ordonna alors de toucher les oreilles du prince pendant son sommeil; car Cambyse avait fait couper celles du mage. La réponse de sa fille confirma ses soupçons; et aussitôt, réunissant les grands de la Perse, il leur révéla ce secret, et leur fit solennellement jurer la mort de l'imposteur. Les conjurés n'étaient qu'au nombre de sept: pour prévenir tout remords, toute trahison, ils courent aussitôt au palais, armés de poignards qu'ils cachent sous leurs vêtemens. Ils égorgent ceux qui les arrêtent, et arrivent aux mages, qui, se défendant eux-mêmes avec valeur, tuent de leur main deux des conjurés; enfin, ils cèdent au nombre. Gobryas saisit l'un d'eux dans ses bras, et, voyant ses compagnons hésiter à frapper, de peur de le percer lui-même dans l'obscurité, il leur crie d'immoler le traître, le fer dût-il traverser son propre sein; cependant, par un heureux hasard, ils tuèrent le mage sans atteindre Gobryas.

X. La mort des usurpateurs fut glorieuse pour leurs

principium fuit; sed multo major in eo, quod, quum de regno ambigerent, concordare potuerunt. Erant enim virtute et nobilitate ita pares, ut difficilem ex his populo electionem æqualitas faceret. Ipsi igitur viam invenerunt, qua de se judicium religioni et fortunæ committerent. Pactique inter se sunt, ut die statuta omnes equos ante regiam primo mane perducerent, et cujus equus inter solis ortum hinnitum primus edidisset, is rex esset: nam et solem Persæ unum deum esse credunt, et equos eidem deo sacratos ferunt. Erat inter conjuratos Darius, Hystaspis filius: cui de regno sollicito equi custos ait, si ea res victoriam moraretur, nihil negotii superesse. Per noctem deinde equum, pridie constitutam diem, ad eumdem locum ducit, ibique equæ admittit, ratus, ex voluptate Veneris futurum, quod evenit. Postera die itaque, quum ad statutam horam omnes convenissent, Darii equus, cognito loco, ex desiderio feminæ hinnitum statim edidit, et, segnibus aliis, felix auspicium domino primus emisit. Tanta moderatio ceteris fuit, audito auspicio, ut confestim equis desilierint, et Darium regem salutaverint. Populus quoque universus, secutus judicium principum, eumdem regem constituit. Sic regnum Persarum, septem nobilissimorum virorum virtute quæsitum, tam levi momento in unum collatum est. Incredibile prorsus, tanta patientia cessisse eo, quod ut eriperent magis, mori non recusaverint. Quanquam, præter formam, virtutemque hoc imperio dignam, etiam cognatio Dario juncta cum pristinis regibus fuit. Principio

meurtriers, mais ce qui fut plus honorable encore, c'est que leurs prétentions au même trône ne purent les désunir. Leur vertu était pareille, comme leur noblesse, et l'égalité du mérite eût rendu le choix du peuple difficile : pour décider entre eux, ils trouvèrent donc le moyen d'interroger le sort et la volonté des dieux. Ils convinrent de se rendre tous à cheval devant le palais, à un jour fixé, dès le lever de l'aurore, et de prendre pour roi celui dont le cheval hennirait le premier, au lever du soleil; car le soleil est le seul dieu des Perses, et les chevaux lui sont consacrés. Au nombre des conjurés était Darius, fils d'Hystaspe : son écuyer, témoin de ses inquiétudes, lui dit que si la couronne est à ce prix, il lui garantit le succès; et, la veille du jour fixé, pendant la nuit, il mène devant le palais le cheval de son maître, et là lui livre une cavale, dans un espoir que l'évènement confirma. Le lendemain, quand tous furent réunis à l'heure convenue, le cheval de Darius reconnaît le lieu, hennit aussitôt, au souvenir des plaisirs de la veille, et, le premier, donne le signal qui assure l'empire à son maître. Telle fut la modération des rivaux de Darius, qu'à l'instant même, se prosternant à ses pieds, ils le saluèrent du nom de roi : le peuple entier suivit leur exemple et confirma leur jugement. C'est ainsi que l'empire de la Perse, reconquis par le courage de sept illustres seigneurs, passa aux mains d'un seul, sans autre droit qu'une épreuve si frivole : on ne peut trop admirer, qu'ils aient cédé avec tant de résignation ce qu'ils avaient arraché aux mages en exposant leur propre vie. Au reste, le nouveau prince joignait à la dignité de la figure, à l'éclat d'un courage vraiment digne du trône, l'avantage d'une naissance qui l'attachait

igitur regni, Cyri regis filiam in matrimonium recepit, regalibus nuptiis regnum firmaturus; ut non tam in extraneum translatum, quam in familiam Cyri reversum videretur. Interjecto deinde tempore, quum Assyrii descivissent, et Babyloniam occupassent, difficilisque urbis expugnatio esset, æstuante rege, unus de interfectoribus magorum, Zopyrus domi se verberibus lacerari toto corpore jubet, nasum, aures, et labia sibi præcidi; atque ita regi inopinanti se offert. Attonitum, et quærentem Darium causas auctoremque tam fœdæ lacerationis, tacitus, quo proposito fecerit, edocet; formatoque in futura consilio, transfugæ titulo Babyloniam proficiscitur. Ibi ostendit populo laniatum corpus; queritur crudelitatem regis, a quo in regni petitione, non virtute, sed auspicio, non judicio hominum, sed hinnitu equi superatus sit : jubet illos ex amicis exemplum capere, quid hostibus cavendum sit : hortatur, ne mœnibus magis quam armis confidant, patianturque se commune bellum recentiore ira gerere. Nota nobilitas viri pariter et virtus omnibus erat : nec de fide timebant, cujus veluti pignora vulnera corporis et injuriæ notas habebant. Constituitur ergo dux omnium suffragio : et accepta parva manu, semel atque iterum cedentibus consulto Persis, secunda prœlia facit. Ad postremum universum sibi creditum exercitum Dario prodit, urbemque ipsam in potestatem ejus redigit. Post hæc Darius bellum Scythis infert, quod sequenti volumine referetur.

à la dynastie ancienne. Dès le commencement de son règne, il épousa la fille de Cyrus, pour affermir sa puissance en s'alliant au sang royal : par cette union, la couronne semblait moins passer à des étrangers que rentrer dans la famille de Cyrus. Quelque temps après, les Assyriens se révoltèrent, et s'emparèrent de Babylone. Le roi, après de vains efforts pour reprendre la ville, ne savait à quel moyen recourir, lorsque Zopyre, un de ceux qui avaient tué les mages, se fait déchirer le corps à coups de fouet, couper le nez, les lèvres, les oreilles, et vient s'offrir aux yeux de son maître. Darius étonné demande la cause et l'auteur de cette cruauté; Zopyre l'instruit en secret de ses desseins, en concerte le plan avec lui, et se présente comme transfuge aux portes de Babylone. Il montre au peuple ses membres mutilés, il accuse la barbarie du roi, son rival heureux, qui cependant doit le sceptre au hasard, et non au mérite, au hennissement d'un cheval, et non au suffrage de ses peuples : ennemis de Darius, que n'ont-ils pas à craindre d'un prince qui traite ainsi ses amis? Il les exhorte à compter moins sur leurs remparts que sur leurs armes; il offre d'ajouter à leurs efforts la première chaleur de son ressentiment. Tous connaissaient sa noblesse et ses talens; l'outrage qu'il venait d'essuyer, les blessures dont il était couvert, semblaient des gages assurés de sa bonne foi. Proclamé général d'une voix unanime, il remporte, à la tête d'une petite troupe, quelques succès sur les Perses, qui se retirent à dessein devant lui. Enfin, dès que l'armée entière est confiée à ses ordres, il la livre avec la ville au pouvoir de Darius. Après cette expédition, Darius fit la guerre aux Scythes, comme on le verra dans le livre suivant.

LIBER II.

I. In relatione rerum a Scythis gestarum, quæ satis amplæ magnificæque fuerunt, principium ab origine repetendum est : non enim minus illustria initia, quam imperium habuere. Nec virorum imperio magis, quam feminarum virtutibus claruere, quippe quum ipsi Parthos Bactrianosque, feminæ autem eorum Amazonum regna condiderint; prorsus ut res gestas virorum mulierumque considerantibus incertum sit, uter apud eos sexus illustrior fuerit. Scytharum gens antiquissima semper habita : quanquam inter Scythas et Ægyptios diu contentio de generis vetustate fuit, Ægyptiis prædicantibus : « Initio rerum, quum aliæ terræ nimio fervore solis arderent, aliæ rigerent frigoris immanitate, ita ut non modo primæ generare homines, sed ne advenas quidem recipere ac tueri possent, priusquam adversus calorem vel frigus velamenta corporis invenirentur, vel locorum vitia, quæsitis arte remediis mollirentur, Ægyptum ita temperatam semper fuisse, ut neque hiberna frigora, nec æstivi solis ardores incolas ejus premerent; solum ita fecundum, ut alimentorum in usus hominum nulla terra feracior fuerit : jure igitur ibi primum homines natos videri debere, ubi

LIVRE II.

I. Pour retracer les actions des Scythes [1], et leurs brillans exploits, il faut remonter à leur origine; car cette nation jeta autant d'éclat dès sa naissance, qu'au temps même de sa puissante domination. Et elle ne se signala pas moins par la valeur de ses femmes, que par les victoires de ses guerriers : s'ils ont fondé l'empire des Parthes et des Bactriens, leurs femmes ont fondé celui des Amazones; en sorte qu'à comparer les hauts faits de l'un et de l'autre sexe, on ne saurait auquel décerner le prix du courage. Le peuple Scythe a toujours été regardé comme le plus ancien de l'univers, quoique les Égyptiens lui aient long-temps disputé ce titre. Selon ceux-ci, dans les premiers temps du monde, la plupart des contrées étaient ou brûlées par les ardeurs excessives du soleil, ou glacées par la rigueur du froid; et, bien loin d'avoir les premières produit des hommes, elles ne pouvaient pas même les recevoir et les conserver, avant que l'on n'eût inventé des vêtemens pour préserver de la chaleur et du froid, et que l'art n'eût remédié aux influences du climat. L'Égypte, au contraire, avait toujours joui d'une température si douce, que ses habitans n'avaient à souffrir ni des feux de l'été, ni des rigueurs de l'hiver; et son sol était si fertile, que jamais pays ne produisit avec plus d'abon-

educari facillime possent. » Contra, Scythæ cœli temperamentum nullum esse vetustatis argumentum putabant: « Quippe naturam, quum primum incrementa caloris ac frigoris regionibus distinxit, statim ad locorum patientiam animalia quæque generasse; sed et arborum atque frugum, pro regionum conditione, apte genera variata: et quanto Scythis sit cœlum asperius quam Ægyptiis, tanto et corpora et ingenia esse duriora.

« Ceterum si mundi, quæ nunc partes sunt, aliquando unitas fuit, sive illuvies aquarum principio rerum terras obrutas tenuit, sive ignis, qui et mundum genuit, cuncta possedit, utriusque primordii Scythas origine præstare. Nam si ignis prima possessio rerum fuit, qui paulatim exstinctus, sedem terris dedit, nullam prius, quam Septentrionalem partem, hiemis rigore ab igne secretam; adeo ut, nunc quoque, nulla magis rigeat frigoribus. Ægyptum vero et totum Orientem tardissime temperatum; quippe qui etiam nunc torrenti calore solis exæstuet. Quod si omnes quondam terræ submersæ profundo fuerunt, profecto editissimam quamque partem, decurrentibus aquis, primum detectam; humillimo autem solo eamdem aquam diutissime immoratam; et quanto prior quæque pars terrarum siccata sit, tanto prius animalia generare cœpisse. Porro Scythiam adeo editiorem omnibus terris esse, ut

dance tous les alimens nécessaires à l'homme. On devait donc regarder comme le berceau du genre humain le pays qui avait pu le plus facilement fournir à ses premiers besoins. Les Scythes répondaient que la douceur du ciel n'était point une preuve d'antiquité. La nature, en assignant aux diverses contrées divers degrés de chaleur ou de froid, avait dû y placer des êtres capables d'en supporter les rigueurs, comme elle en variait, par un heureux mélange, les productions et les fruits : en donnant à la Scythie une température plus froide qu'à l'Égypte, elle avait accommodé le corps et l'esprit de ses habitans à l'âpreté de son climat.

D'ailleurs, si la terre, maintenant divisée, ne formait autrefois qu'un seul corps, soit que d'immenses masses d'eau en aient d'abord chargé la surface, soit que le feu, principe générateur du monde, l'ait occupé tout entier, l'une et l'autre hypothèse attestaient l'antiquité des Scythes. Car, si partout avait d'abord régné le feu, qui s'était éteint par degrés pour laisser place à la terre, le Nord avait dû le premier trouver dans ses glaces un rempart contre la fureur des flammes, puisque, maintenant même, sur aucune terre, le froid n'est aussi grand; tandis que l'Égypte et l'Orient tout entier semblent ressentir encore l'ardeur des feux, qui n'ont pu s'y calmer que fort tard. Si, au contraire, la terre n'était à sa naissance que le lit d'un immense Océan, les eaux, en se retirant, avaient dû découvrir d'abord les terrains les plus élevés, et séjourner long-temps dans les plus bas; et la contrée desséchée la première avait dû la première aussi se couvrir d'êtres animés : ils prouvaient que la Scythie est

cuncta flumina ibi nata, in Mæotim, tum deinde in Ponticum et Ægyptium mare decurrant. Ægyptum autem, quæ tot regum, tot seculorum cura impensaque munita sit, et adversus vim incurrentium aquarum tantis structa molibus, tot fossis concisa, ut, quum his arceantur, illis recipiantur aquæ, nihilominus coli, nisi excluso Nilo, non potuerit, non posse videri hominum vetustate ultimam, quæ sive exaggerationibus regum, sive Nili trahentis limum terrarum recentissima videatur. » His igitur argumentis superatis Ægyptiis, antiquiores semper Scythæ visi.

II. Scythia autem in Orientem porrecta, includitur ab uno latere Ponto, ab altero montibus Riphæis : a tergo Asia et Phasi flumine. Multum in longitudinem et latitudinem patet. Hominibus inter se nulli fines; neque enim agrum exercent : nec domus illis ulla, aut tectum, aut sedes est, armenta et pecora semper pascentibus, et per incultas solitudines errare solitis. Uxores liberosque secum in plaustris vehunt, quibus, coriis imbrium hiemisque causa tectis, pro domibus utuntur.

Justitia gentis ingeniis culta, non legibus. Nullum scelus apud eos furto gravius : quippe sine tecto munimentoque pecora et armenta inter sylvas habentibus quid salvum esset, si furari liceret? Aurum et argentum perinde aspernantur, ac reliqui mortales appetunt. Lacte et melle

le point le plus élevé de la terre, en citant tous les fleuves qui, sortis de son sein, vont se jeter dans les Palus Méotides, et de là dans la mer du Pont et de l'Égypte. L'Égypte, au contraire, disputée aux ondes par les travaux de tant de rois et de tant de siècles, défendue contre la violence des flots par des digues énormes, coupée par tant de canaux, destinés à recevoir les eaux que les digues ont refoulées; l'Égypte, qui ne pouvait encore recevoir de culture qu'après la retraite du Nil, n'était point la mère du genre humain, puisque les constructions de ses rois, ou le limon déposé par son fleuve, semblaient attester sa jeunesse. Ces argumens, meilleurs que ceux des Égyptiens, ont toujours fait considérer les Scythes comme le plus ancien des deux peuples[2].

II. La Scythie s'étend vers l'Orient : bornée d'un côté par le Pont, de l'autre par les monts Riphées, elle est adossée à l'Asie et au Phase. Elle embrasse, en longueur et en largeur des contrées immenses; ses champs ne sont point divisés par des limites, car l'agriculture y est ignorée : ses habitans n'ont ni maison, ni demeure, ni séjour fixe; ils passent leur vie à faire paître leurs troupeaux, et à parcourir des déserts incultes; ils traînent avec eux leurs enfans et leurs femmes, dans des chariots couverts de cuir, qui leur servent de maisons et les préservent du froid et de la pluie.

La justice est gravée dans les cœurs, plutôt qu'imposée par les lois[3]; le vol est à leurs yeux le plus grand des crimes : habitués à laisser leurs nombreux troupeaux errer en liberté dans les bois, sur quel bien pourraient-ils compter, si le vol restait impuni. Ils dédaignent l'or

vescuntur. Lanæ iis usus ac vestium ignotus : quanquam continuis frigoribus urantur; pellibus tamen ferinis aut murinis utuntur. Hæc continentia illis morum quoque justitiam edidit, nihil alienum concupiscentibus. Quippe ibidem divitiarum cupido est, ubi et usus. Atque utinam reliquis mortalibus similis moderatio, et abstinentia alieni foret! profecto non tantum bellorum per omnia secula terris omnibus continuaretur, neque plus hominum ferrum et arma, quam naturalis fatorum conditio raperet. Prorsus ut admirabile videatur, hoc illis naturam dare, quod Græci longa sapientium doctrina, præceptisque philosophorum consequi nequeunt, cultosque mores incultæ barbariæ collatione superari. Tanto plus in illis proficit vitiorum ignoratio, quam in his cognitio virtutis!

III. Imperium Asiæ ter quæsivere : ipsi perpetuo ab alieno imperio aut intacti, aut invicti mansere. Darium, regem Persarum, turpi ab Scythia submoverunt fuga; Cyrum cum omni exercitu trucidaverunt; Alexandri Magni ducem Zopyriona pari ratione cum copiis universis deleverunt; Romanorum audivere, non sensere arma. Parthicum et Bactrianum imperium ipsi condiderunt. Gens laboribus et bellis aspera; vires corporum immensæ : nihil parare, quod amittere timeant : nihil victores præter gloriam concupiscunt. Primus Scythis bellum indixit Sesostris rex Ægyptius, missis primo legatis, qui hostibus parendi legem dicerent. Sed Scythæ,

et l'argent, autant que le reste des hommes les convoitent. Ils se nourrissent de lait et de miel. Le vêtement de laine leur est inconnu, et ils n'opposent à la rigueur perpétuelle du froid que des peaux de bêtes fauves[4]: cette simplicité inspire la justice, en prévenant les désirs; car la soif de l'or en accompagne l'usage. Que ne trouve-t-on chez les autres hommes la même modération, le même respect pour le bien d'autrui! l'univers ne serait point, depuis tant de siècles, un théâtre de carnage, et le fer, les batailles, ne raviraient pas plus d'hommes que la volonté du sort et la loi de la nature. Étrange prodige! que ces sauvages aient trouvé sans effort ce que les maximes des sages, les leçons des philosophes n'ont pu donner à la Grèce, et que notre élégante politesse reste encore tant au dessous de leur sauvage ignorance! Ils ont donc plus gagné à ignorer le vice, que les Grecs à connaître la vertu!

III. Trois fois les Scythes aspirèrent à la conquête de l'Asie, sans avoir été jamais eux-mêmes attaqués ou soumis par aucune force étrangère. Ils ont chassé honteusement de leur pays Darius, roi de Perse; ils ont massacré Cyrus et son armée, détruit de même Zopyrion, général d'Alexandre, avec toutes ses troupes; ils n'ont connu de Rome que la gloire de ses armes, sans en avoir éprouvé la puissance. Enfin, l'empire des Parthes et des Bactriens est leur ouvrage. Endurcis à la fatigue et habitués aux combats, leur vigueur est prodigieuse. Ils ne recherchent rien qu'on puisse leur enlever: vainqueurs, ils ne demandent que la gloire. Sésostris[5], roi d'Égypte, osa le premier marcher contre eux, précédé de députés chargés

jam ante de adventu regis a finitimis certiores facti, legatis respondent : « Tam opulenti populi ducem stolide adversus inopes occupasse bellum, quod magis domi fuerit illi timendum ; quod belli certamen anceps, præmia victoriæ nulla, damna manifesta sint. Igitur non exspectaturos Scythas dum ad se veniatur, quum tanto sibi plura in hoste concupiscenda sint, ultroque prædæ ituros obviam. » Nec dicta res morata : quos quum tanta celeritate venire rex addidicisset, in fugam vertitur, exercituque cum omni apparatu belli relicto, in regnum trepidus se recepit. Scythas ab Ægypto paludes prohibuere : inde reversi, Asiam perdomitam vectigalem fecere, modico tributo, magis in titulum imperii, quam in victoriæ præmium, imposito. Quindecim annis pacandæ Asiæ immorati, uxorum flagitatione revocantur, per legatos denuntiantium, « ni redeant, sobolem se e finitimis quæsituras, nec passuras, ut in posteritatem Scytharum genus per feminas intercidat. » His igitur Asia per mille quingentos annos vectigalis fuit. Pendendi tributi finem Ninus, rex Assyriorum, imposuit.

IV. Sed apud Scythas medio tempore duo regii juvenes, Ylinos et Scolopitus, per factionem optimatum domo pulsi, ingentem juventutem secum traxere, et in Cappadociæ ora, juxta amnem Thermodonta consederunt, subjectosque Themiscyrios campos occupavere. Ibi per multos annos spoliare finitimos assueti, conspiratione populorum per insidias trucidantur. Horum uxores, quum

de leur dicter ses lois. Mais les Scythes avaient été instruits par leurs voisins de l'approche de l'ennemi : ils répondent aux envoyés, « qu'il est bien imprudent au souverain d'une riche nation de provoquer un peuple pauvre, dont il devait plutôt redouter l'attaque au sein de son pays ; que l'issue de la guerre sera douteuse, sa victoire sans espérance, et sa défaite sans ressource ; qu'enfin, loin d'attendre un ennemi contre lequel ils ont tout à gagner, eux-mêmes vont courir à lui, comme à une proie assurée » ; et ils partent aussitôt. A la nouvelle de leur marche rapide, le roi épouvanté prend la fuite, et, laissant son armée et ses vastes préparatifs, il se retire dans son royaume[6]. Arrêtés par les marais de l'Égypte, les Scythes reviennent sur leurs pas, et imposent à l'Asie subjuguée un léger tribut, plutôt comme monument de leur puissance, que comme fruit de leur victoire. Après quinze ans employés à la conquête de l'Asie, ils sont rappelés par les menaces de leurs femmes, résolues, si cette absence se prolonge encore, de chercher d'autres époux chez les peuples voisins, et de ne pas laisser la nation des Scythes s'éteindre par leur faute. L'Asie paya tribut pendant quinze cents ans : elle fut affranchie par Ninus, roi d'Assyrie.

IV. Cependant, deux princes du sang royal, Ylinos et Scolopitus, chassés de leur pays par la faction des grands, entraînèrent à leur suite une nombreuse jeunesse, et vinrent s'établir en Cappadoce, près du fleuve Thermodon, dans les plaines de Themiscyre[7] : après s'y être enrichis, pendant une longue suite d'années, des dépouilles des peuples voisins, ils furent surpris et mis en pièces par

viderent exsilio additam orbitatem, arma sumunt, finesque suos, submoventes primo, mox etiam inferentes bella, defendunt. Nubendi quoque finitimis animum omisere, servitutem, non matrimonium appellantes. Singulare omnium seculorum exemplum ausæ, auxere rempublicam sine viris : jam etiam cum contemptu virorum se tuentur. Et, ne feliciores aliæ aliis viderentur, viros qui domi remanserant interficiunt. Ultionem quoque cæsorum conjugum excidio finitimorum consequuntur. Tum pace armis quæsita, ne genus interiret, concubitum finitimorum ineunt. Si qui mares nascerentur, interficiebant. Virgines in eumdem ipsis morem, non otio, neque lanificio, sed armis, equis, venationibus exercebant, inustis infantum dexterioribus mammis, ne sagittarum jactus impediretur : unde Amazones dictæ sunt. Duæ his reginæ fuere, Marpesia et Lampedo, quæ in duas partes agmine diviso, inclytæ jam opibus, vicibus gerebant bella, solæ terminos alternis defendentes : et, ne successibus deesset auctoritas, genitas se Marte prædicabant.

Itaque majore parte Europæ subacta, Asiæ quoque nonnullas civitates occupavere. Ibi Epheso, multisque aliis urbibus conditis, partem exercitus cum ingenti præda domum dimittunt. Reliquæ, quæ ad tuendum Asiæ imperium remanserant, concursu barbarorum cum Marpesia regina interficiuntur. In hujus locum filia ejus Orithya regno succedit : cui, præter singularem belli scientiam, eximia

ces nations liguées. Leurs femmes, à la fois veuves et bannies, courent aux armes, repoussent l'ennemi, l'attaquent bientôt à leur tour. Elles renoncent au mariage, qui ne leur semble plus qu'une servitude; et donnant un exemple que nul siècle n'a imité, elles étendent et conservent leur nouvel empire sans le secours des hommes qu'elles méprisent : pour prévenir toute jalousie, elles égorgent ceux qui restaient parmi elles, et vont enfin venger, par la ruine de leurs voisins, le massacre de leurs époux. Dans la paix qui suivit cette victoire, elles s'unirent aux nations voisines, pour ne pas laisser éteindre leur race : elles égorgeaient tous leurs enfans mâles, et élevaient les filles, non dans l'oisiveté ou dans les travaux des femmes, mais dans les fatigues où elles-mêmes passaient leur vie; elles les exerçaient au maniement des armes, à l'équitation, à la chasse : pour leur rendre plus facile l'usage de l'arc, elles leur brûlaient, dès l'enfance, la mamelle droite, d'où leur vint le nom d'*Amazones*[8]. Deux de leurs reines, Marpesia et Lampedo, divisant en deux troupes la nation déjà puissante, se chargeaient tour à tour de porter la guerre au dehors : une seule restait pour la défense du pays : afin d'ajouter à l'éclat de leurs succès, elles se disaient filles de Mars.

Ayant ainsi conquis une grande partie de l'Europe, elles soumettent encore quelques états de l'Asie, y fondent Éphèse et plusieurs autres villes, et renvoient en Europe la moitié de l'armée, chargée de butin. Celles qui étaient restées pour la défense de l'empire d'Asie, succombèrent sous les efforts réunis des barbares; leur reine Marpesia périt avec elles. Sa fille Orithye lui succéda,

servatæ in omne ævum virginitatis admiratio fuit. Hujus virtute tantum additum gloriæ et famæ Amazonum est, ut Herculi rex, cui XII stipendia debebat, quasi impossibile, imperaverit, ut arma reginæ Amazonum sibi afferret. Eo igitur profectus longis novem navibus, comitante principum Græciæ juventute, inopinantes aggreditur. Duæ tum sorores Amazonum regna tractabant, Antiope et Orithya : sed Orithya foris bellum gerebat. Igitur quum Hercules ad litus Amazonum applicuit, infrequens multitudo cum Antiopa regina, nihil hostile metuente, erat. Qua re effectum est, ut paucæ, repentino tumultu excitæ, arma sumerent, facilemque victoriam hostibus darent. Multæ itaque cæsæ captæque : in his duæ Antiopæ sorores, Menalippe ab Hercule, Hippolyte a Theseo. Sed Theseus, obtenta in præmium captiva, eamdem in matrimonium assumpsit, et ex ea genuit Hippolytum. Hercules, post victoriam, Menalippen captivam sorori reddidit, et pretium arma reginæ accepit. Atque ita functus imperio, ad regem revertitur. Sed Orithya, ubi comperit bellum sororibus illatum, et raptorem esse Atheniensium principem, hortatur comites, « frustraque et Ponti sinum, et Asiam edomitam esse dicit, si Græcorum non tam bellis, quam rapinis pateant. » Auxilium deinde a Sagillo, rege Scythiæ, petit : « Genus se Scytharum esse : cladem virorum, necessitatem armorum, belli causas ostendit ; assecutasque virtute, ne segniores viris feminas habere Scythæ viderentur. » Motus ille domestica gloria, mittit cum ingenti equitatu filium Panasagoram

et joignit à ses talens militaires l'honneur d'une vertu toujours conservée sans tache. Ses exploits couvrirent de tant de gloire le nom des Amazones, qu'Eurysthée ordonna à Hercule, en lui imposant ses douze travaux, de lui apporter les armes de leur reine, qu'il croyait invincible. Hercule conduit avec lui, sur neuf vaisseaux, l'élite des guerriers de la Grèce, et débarque à l'improviste. Orithye et sa sœur Antiope étaient alors reines des Amazones; mais la première faisait la guerre au dehors. Aussi, à l'arrivée d'Hercule, la reine Antiope, qui d'ailleurs ne craignait aucune attaque, n'avait près d'elle qu'une escorte peu nombreuse. Dans la surprise de cette irruption soudaine, à peine quelques-unes de ces guerrières purent-elles prendre leurs armes : la victoire fut facile. La plupart des Amazones furent tuées ou prises. Deux sœurs d'Antiope, Hippolyte et Ménalippe, tombèrent, l'une aux mains de Thésée, l'autre au pouvoir d'Hercule : le premier épousa sa captive, dont il eut un fils qui porta le même nom; le second rendit Ménalippe à sa sœur, reçut pour rançon l'armure de la reine, et retourna vers son frère, dont il avait accompli les ordres. A la nouvelle de ce désastre, Orithye excite ses compagnes contre le roi d'Athènes, ravisseur d'Hippolyte : en vain auront-elles conquis le Pont et subjugué l'Asie, s'il leur faut subir l'outrage de ces pirates de la Grèce. Elle demande des secours à Sagillus, roi de Scythie; elle lui rappelle que les Amazones sont filles des Scythes; privées de leurs époux, elles ont été forcées de soutenir par les armes la justice de leur cause, et elles ont montré que chez les Scythes les femmes ne le cèdent point aux hommes en va-

in auxilium. Sed ante prœlium dissensione orta, ab auxiliis desertæ, bello ab Atheniensibus vincuntur; receptaculum tamen habuere castra sociorum, quorum auxilio intactæ ab aliis gentibus, in regnum revertuntur. Post Orithyam, Penthesilea regno potita est, cujus Trojano bello inter fortissimos viros, quum auxilium adversus Græcos ferret, magna virtutis documenta exstitere. Interfecta demum Penthesilea, exercituque ejus absumpto, paucæ, quæ in regno remanserant, ægre se adversus finitimos defendentes, usque tempora Alexandri Magni duraverunt. Harum Minithya, sive Thalestris regina, concubitu Alexandri per dies XIII ad sobolem ex eo generandam obtento, reversa in regnum, brevi tempore cum omni Amazonum nomine intercidit.

V. Scythæ autem tertia expeditione Asiana, quum annis octo a conjugibus et liberis abfuissent, servili bello domi excipiuntur. Quippe conjuges eorum longa exspectatione virorum fessæ, nec jam teneri bello, sed deletos ratæ, servis ad custodiam pecorum relictis nubunt; qui reversos cum victoria dominos, velut advenas, armati finibus prohibent. Quibus quum varia victoria fuisset, admonentur Scythæ mutare genus pugnæ, memores, non cum hostibus, sed cum servis prœliandum, nec armorum, sed dominorum jure vincendos; verbera in aciem, non tela afferenda, omissoque ferro, virgas ac flagella,

leur. Touché de la gloire de sa nation, Sagillus envoie à leur secours son fils Panasagore, avec une nombreuse cavalerie; mais, avant le combat, la discorde éclate entre les deux peuples, et, abandonnée de ses alliés, Orithye est battue par les Athéniens : cependant ses troupes trouvèrent un asile dans le camp des Scythes, et, sous cette sauve-garde, traversant l'Asie sans obstacle, elles rentrèrent dans leur empire. Après Orithye, régna Penthésilée, qui, au siége de Troie, se signala si glorieusement contre les Grecs, parmi tant d'illustres guerriers 9. Elle y périt enfin avec son armée, et les faibles restes de la nation, qu'elle avait laissés dans son empire, se maintinrent avec peine contre les attaques de leurs voisins, jusqu'au temps d'Alexandre-le-Grand. Minithye ou Thalestris, leur reine, partagea treize jours le lit de ce prince, pour en avoir un enfant [10], et rentra dans son royaume, où elle mourut peu de temps après. Le nom des Amazones s'éteignit avec elle.

V. Les Scythes, dans leur troisième expédition d'Asie, séparés huit ans de leurs femmes et de leurs enfans, trouvent à leur retour leurs esclaves armés contre eux. Leurs épouses, lassées d'une si longue attente, et les croyant, non pas retenus par la guerre, mais exterminés, s'étaient unies aux esclaves laissés pour la garde des troupeaux, et ceux-ci repoussent en ennemis leurs maîtres qui revenaient victorieux. Les Scythes, après des succès balancés, songent enfin qu'ils n'ont pas à combattre des ennemis, mais des esclaves; qu'il faut vaincre, non en guerriers, mais en maîtres, par des coups plutôt que par des blessures, et quitter le glaive et la lance pour

ceteraque servilis metus paranda instrumenta. Probato omnes consilio, instructi sicut præceptum erat, postquam ad hostem accessere, inopinantibus verbera intentant, adeoque illos perculerunt, ut, quos ferro non poterant, metu verberum vincerent, fugamque, non ut hostes victi, sed ut fugitivi servi, capesserent. Quicunque capi potuerunt, supplicia crucibus luerunt. Mulieres quoque male sibi consciæ, partim ferro, partim suspendio, vitam finierunt. Post hæc pax apud Scythas fuit usque tempora Jancyri regis. Huic Darius, rex Persarum, sicut supra dictum est, quum filiæ ejus nuptias non obtinuisset, bellum intulit; et, armatis septingentis millibus hominum, Scythiam ingressus, non facientibus hostibus pugnæ potestatem, metuens, ne, interrupto ponte Istri, reditus sibi intercluderetur, amissis octoginta millibus hominum, trepidus refugit; quæ jactura, abundante multitudine, inter damna numerata non est. Inde Asiam et Macedoniam domuit : Ionas quoque navali prœlio superat. Deinde cognito, quod Athenienses Ioniis auxilium contra se tulissent, omnem impetum belli in eos convertit.

VI. Nunc, quoniam ad bella Atheniensium ventum est, quæ non modo ultra spem gerendi, verum etiam ultra gesti fidem patrata sunt, operaque Atheniensium effectu majora, quam voto fuere, paucis urbis origo repetenda est, quia non, ut ceteræ gentes, a sordidis initiis ad summa crevere. Soli enim, præterquam incremento, etiam origine gloriantur. Quippe non advenæ, neque passim collecta populi colluvies originem urbi de-

s'armer de fouets et de verges, effroi des esclaves. Ce projet adopté, ils s'avancent ainsi armés; et dès qu'ils sont près de l'ennemi, agitant tout à coup leurs fouets, ils portent l'épouvante dans ses rangs étonnés : l'on vit ces hommes, que le fer n'avait pu vaincre, trembler devant les verges, et disparaître du champ de bataille, non en ennemis battus, mais en esclaves fugitifs. Tous les prisonniers furent mis en croix, et les femmes punirent elles-mêmes, par le fer ou par la corde, le crime dont elles se sentaient coupables. La Scythie resta en paix jusqu'au règne de Jancyrus[11]. Ce prince refusa la main de sa fille à Darius, roi de Perse, qui vint, comme nous l'avons dit, lui apporter la guerre à la tête de sept cent mille hommes; et, ne pouvant atteindre les ennemis qu'il voulait combattre, craignant d'ailleurs qu'on ne coupât sa retraite en détruisant le pont jeté sur l'Ister, il se retira en désordre, et laissa quatre-vingt mille morts, perte qui sur une telle multitude dut lui paraître légère. Il poursuit ses conquêtes en Asie, soumet la Macédoine, remporte sur les Ioniens une victoire navale, et dirige ensuite contre Athènes, qui les avait secourus, tous les efforts de la guerre.

VI. Arrivé au récit des victoires d'Athènes, dont les succès passent notre croyance, comme ils passèrent son espoir, et même ses désirs, je vais donner quelques détails sur l'origine de cette ville, qu'on n'a pas vu s'élever, comme toute autre, de l'obscurité à la gloire, et du néant à la puissance[12]; son illustration remonte à son berceau; son peuple n'est issu ni de colonies étrangères, ni d'un ramas obscur d'aventuriers : enfans de la terre qu'ils

dit : sed eodem innati solo, quod incolunt; et quæ illis sedes, eadem origo est. Primi, lanificii, et olei, et vini usum docuere. Arare quoque, et serere frumenta, glande vescentibus monstrarunt. Litteræ certe ac facundia, et hic civilis ordo disciplinæ, veluti templum, Athenas habent. Ante Deucalionis tempora regem habuere Cecropem : quem, ut omnis antiquitas fabulosa est, biformem tradidere, quia primus marem feminæ matrimonio junxit. Huic successit Cranaus, cujus filia Atthis regioni nomen dedit. Post hunc Amphictyon regnavit, qui primus Minervæ urbem sacravit, et nomen civitati Athenas dedit. Hujus temporibus, aquarum illuvies majorem partem populorum Græciæ absumpsit. Superfuerunt, quos refugia montium receperunt, aut ad regem Thessaliæ Deucalionem ratibus evecti sunt; a quo propterea genus hominum conditum dicitur. Per ordinem deinde successionis regnum ad Erechtheum descendit, sub quo frumenti satio apud Eleusin a Triptolemo reperta est : in cujus muneris honorem noctes initiorum sacratæ.

Tenuit et Ægeus, Thesei pater, Athenis regnum : a quo per divortium decedens Medea, propter adultam privigni ætatem, Colchos cum Medo filio, ex Ægeo suscepto, concessit. Post Ægeum Theseus, ac deinceps Thesei filius Demophoon, qui auxilium Græcis adversus Trojanos tulit, regnum possedit. Erant inter Athenienses et Dorienses si-

habitent, les Athéniens sont nés sur le sol qui les nourrit. Les premiers ils enseignèrent aux mortels l'usage de la laine, de l'huile et du vin : ils instruisirent même ces sauvages, qui vivaient de gland, à semer et à labourer la terre. Enfin, les belles-lettres, l'éloquence, la science des lois et de la politique, semblent avoir choisi Athènes pour temple. Avant le siècle de Deucalion, elle eut pour roi Cécrops, et les anciennes traditions, toujours mêlées de fables, font de ce prince un être à double sexe, parce que le premier il unit l'homme à la femme par les liens du mariage. Il eut pour successeur Cranaüs, dont la fille Atthis donna son nom à l'*Attique*[13]. Ensuite régna Amphictyon, qui consacra la ville à Minerve, en lui donnant le nom d'Athènes. Vers cette époque, la plupart des peuples de la Grèce furent submergés par un déluge[14]. Quelques hommes échappèrent à ce désastre en cherchant un asile au sommet des montagnes, ou en se réfugiant sur des barques, chez Deucalion, roi de Thessalie, qui fut appelé depuis le père du genre humain. Le sceptre d'Athènes passa, par droit de succession, à Érechthée : sous ce règne, Triptolème découvrit à Éleusis l'art de semer le blé; des cérémonies religieuses, des fêtes nocturnes ont consacré le souvenir de ce bienfait.

Égée, père de Thésée, régna aussi sur les Athéniens : Médée lui donna un fils appelé Medus; et lorsque Thésée fut parvenu à l'adolescence, remplie de haine pour ce fils d'un autre lit, elle se sépara d'Égée et se retira à Colchos avec Medus. Après Égée, Athènes fut gouvernée par Thésée, et ensuite par Démophoon, son fils, qui secourut les Grecs au siége de Troie[15]. Plus tard,

multatum veteres offensæ : quas vindicaturi bello, Dorienses de eventu prœlii oracula consuluerunt. Responsum, superiores fore, ni regem Atheniensium occidissent. Quum ventum esset in bellum, militibus ante omnia, custodia regis præcipitur. Atheniensibus eo tempore rex Codrus erat; qui et responso dei et præceptis hostium cognitis, permutato regis habitu, pannosus, sarmenta collo gerens, castra hostium ingreditur : ibi in turba obsistentium, a milite, quem falce astu vulneraverat, interficitur. Cognito regis corpore, Dorienses sine prœlio discedunt. Atque ita Athenienses virtute ducis, pro salute patriæ morti se offerentis, bello liberantur.

VII. Post Codrum nemo Athenis regnavit : quod memoriæ nominis ejus tributum est. Administratio reipublicæ annuis magistratibus permissa. Sed civitati nullæ tunc leges erant, quia libido regum pro legibus habebatur. Legitur itaque Solon, vir justitiæ insignis, qui velut novam civitatem legibus conderet : qui tanto temperamento inter plebem senatumque egit (quum, si quid pro altero ordine tulisset, alteri displiciturum videretur), ut ab utrisque parem gratiam traheret. Hujus viri inter multa egregia illud memorabile fuit : inter Athenienses et Megarenses de proprietate Salaminæ insulæ, prope usque interitum armis dimicatum fuerat. Post clades multas, capitale esse apud Athenienses cœpit, si quis legem de vindicanda insula tulisset. Sollicitus igitur Solon, ne

les Doriens, depuis long-temps ennemis d'Athènes, lui ayant déclaré la guerre, l'oracle, consulté sur le succès de leurs armes, répondit qu'ils seraient vainqueurs, s'ils ne tuaient point le roi des Athéniens. Le premier ordre donné aux soldats fut donc de respecter la vie de ce prince. Codrus était alors roi d'Athènes : instruit de la réponse de l'oracle et du projet de l'ennemi, il quitte les ornemens royaux, se couvre de haillons, charge son dos de sarmens, et entre dans le camp dorien; là, se faisant jour dans la foule, il blesse de sa faux un soldat, qui l'égorge à l'instant. Les Doriens reconnurent bientôt son corps, et se retirèrent sans combat. Ainsi, par le courage de son roi, qui se dévoua à la mort pour le salut de la patrie, Athènes fut délivrée d'un ennemi redoutable.

VII. A la mort de Codrus, les Athéniens, pour honorer sa mémoire, ne lui donnèrent point de successeur : le gouvernement fut confié à des magistrats annuels[16]. L'état n'avait point de lois; tout s'était réglé jusqu'alors par la volonté du souverain. Solon, dont la justice était connue, fut donc choisi pour donner, avec des lois, une existence nouvelle à sa patrie. Ce législateur sut ménager avec tant d'adresse les intérêts du sénat et du peuple, et éviter de déplaire à l'un en se déclarant pour l'autre, qu'il se rendit également cher aux deux ordres. Voici l'une des actions qui honorent le plus la mémoire de ce grand homme : la propriété de l'île de Salamine avait excité entre Mégare et Athènes une guerre meurtrière, qui avait compromis l'existence des deux peuples. Enfin, après de nombreux désastres, les Athéniens défendirent, sous peine de mort, de proposer aucun décret sur la conquête de cette île.

aut tacendo parum reipublicæ consuleret, aut censendo, sibi, subitam dementiam simulat, cujus venia non dicturus modo prohibita, sed et facturus erat. Deformis habitu, more vecordium in publicum evolat; factoque concursu hominum, quo magis consilium dissimularet, insolitis sibi versibus suadere populo cœpit, quod vetabatur, omniumque animos ita cepit, ut extemplo bellum adversus Megarenses decerneretur, insulaque, devictis hostibus, Atheniensium fieret.

VIII. Interea Megarenses, memores illati ab Atheniensibus belli, et veriti, ne frustra arma movisse viderentur, matronas Atheniensium in Eleusiniis sacris noctu oppressuri, naves conscendunt. Qua re cognita, dux Atheniensium Pisistratus juventutem in insidiis locat, jussis matronis solito clamore ac strepitu, etiam in accessu hostium, ne intellectos se sentiant, sacra celebrare : egressosque navibus Megarenses inopinantes aggressus delevit; ac protinus classe captiva intermixtis mulieribus, ut speciem captarum matronarum præberent, Megara contendit. Illi quum et navium formam et petitam prædam cognoscerent, obvii ad portum procedunt, quibus cæsis, Pisistratus paulum a capienda urbe abfuit. Ita Megarenses suis dolis hosti victoriam dedere. Sed Pisistratus, quasi sibi, non patriæ vicisset, tyrannidem per dolum occupat : quippe verberibus voluntariis domi affectus, lacerato corpore, in publicum progreditur : advocata concione, vulnera populo ostendit : de crudelitate

Solon, craignant de trahir sa patrie par son silence, ou de se perdre lui-même par ses conseils, feint un soudain accès de démence, qui devait servir d'excuse à ce qu'il voulait dire, et même à ce qu'il se proposait de faire. Couvert de lambeaux, il parcourt la ville, comme un insensé : le peuple s'attroupe autour de lui; pour mieux déguiser ses desseins, il s'exprime, pour la première fois, en vers; et, bravant les menaces de la loi, il entraîne tous les cœurs : on déclare la guerre aux Mégariens, et Athènes victorieuse reprend l'île de Salamine.

VIII. Cependant les Mégariens, irrités de leur défaite, et ne voulant pas laisser leurs efforts inutiles, s'embarquent pour enlever les femmes Athéniennes dans les fêtes nocturnes d'Éleusis. Instruit de leur projet, Pisistrate, général athénien, place ses soldats en embuscade, ordonne aux femmes de célébrer la fête de la déesse, même à l'approche de l'ennemi, avec leurs chants et leurs cris ordinaires, pour l'entretenir dans son erreur; puis il attaque brusquement les Mégariens au sortir de leurs vaisseaux, les massacre, s'empare de leur flotte, y place parmi les soldats quelques femmes pour figurer des captives, et fait voile vers Mégare. Les habitans reconnaissent leurs vaisseaux, et cette proie tant désirée; ils accourent en foule vers le port, et tombent sous les coups de Pisistrate, qui faillit s'emparer de la ville. Ainsi les Mégariens furent vaincus par leurs propres armes. Mais Pisistrate, comme s'il eût triomphé pour lui seul, et non pour sa patrie, s'élève, par ruse, à la tyrannie : il se fait secrètement battre de verges; et, le corps déchiré, il paraît aux yeux du peuple assemblé; il lui montre les plaies dont il est couvert; il se plaint

principum, a quibus hæc se passum simulabat, queritur : adduntur vocibus lacrymæ, et invidiosa oratione multitudo credula accenditur : amore plebis invisum se senatui affirmat : obtinet ad custodiam corporis sui satellitum auxilium : per quos occupata tyrannide, per annos XXXIII regnavit.

IX. Post ejus mortem Diocles, alter ex filiis, per vim stuprata virgine, a fratre puellæ interficitur. Alter, Hippias nomine, quum imperium paternum teneret, interfectorem fratris comprehendi jubet : qui quum per tormenta conscios cædis nominare cogeretur, omnes amicos tyranni nominavit. Quibus interfectis, quærenti tyranno, an adhuc aliqui conscii essent, neminem, ait, superesse, quem amplius mori gestiat, quam ipsum tyrannum. Qua voce ejusdem se tyranni victorem, post vindictam pudicitiæ sororis, ostendit. Hujus virtute quum admonita civitas libertatis esset, tandem Hippias regno pulsus in exsilium agitur : qui profectus in Persas, ducem se Dario, inferenti Atheniensibus bellum, sicuti supra significatum est, adversus patriam suam offert. Igitur Athenienses, audito Darii adventu, auxilium a Lacedæmoniis, sociatum civitate, petiverunt. Quos ubi viderunt quatridui teneri religione, non exspectato auxilio, instructis decem millibus civium, et Platæensibus auxiliaribus mille, adversus sexcenta millia hostium, in campos Marathonios in prœlium egrediuntur. Miltiades et dux belli erat et auctor non exspectandi auxilii : quem tanta fiducia ceperat, ut plus præsidii in celeritate, quam in sociis duceret.

de la cruauté des grands, dont il se dit la victime; il joint les larmes aux discours, et parvient à enflammer une multitude crédule, en accusant le sénat d'avoir puni en lui l'amour qu'il porte au peuple; enfin, il obtient des gardes pour sa sûreté : avec leur secours, il s'empare du souverain pouvoir, qu'il conserva trente-trois ans.

IX. Après sa mort, Dioclès[17], l'un de ses fils, tombe sous les coups d'un jeune homme dont il avait outragé la sœur. Hippias, son second fils, héritier de sa puissance, fait saisir le meurtrier, qui, forcé dans les tortures de déclarer ses complices, nomme tous les amis du tyran : Hippias, les ayant fait égorger, lui demande s'il a encore des complices : « Non, tyran, lui dit-il, tu es maintenant le seul dont je désire la mort; » et, par cette noble réponse, il sut vaincre le tyran, comme il avait su venger sa sœur. Son courage rappela les Athéniens au souvenir de leur liberté; et bientôt Hippias, détrôné et banni, se réfugie dans la Perse. Darius, comme nous l'avons dit, se disposait à faire la guerre aux Athéniens : Hippias lui offre de le guider contre sa patrie. A la nouvelle de l'approche des Perses, les Athéniens demandent du secours aux Spartiates, leurs alliés; mais, apprenant qu'une fête religieuse retardait de quatre jours la marche de ces auxiliaires, ils vont se poster, sans les attendre, dans la plaine de Marathon; et, avec dix mille citoyens et mille soldats de Platée, ils présentent la bataille à six cent mille ennemis. Miltiade les commandait; c'était lui qui les avait décidés à ne point attendre le secours de Sparte : dans sa confiance, il comptait plus sur la rapidité de l'attaque, que sur l'appui des alliés. Les Grecs marchent au

Magna igitur in pugnam euntibus alacritas animorum fuit, adeo ut, quum mille passus inter duas acies essent, citato cursu ante jactum sagittarum ad hostem venerint. Nec audaciæ ejus eventus defuit. Pugnatum est enim tanta virtute, ut hinc viros, inde pecudes putares. Victi Persæ in naves confugerunt : ex quibus multæ suppressæ, multæ captæ sunt. In eo prœlio tanta virtus singulorum fuit, ut, cujus laus prima esset, difficile judicium videretur. Inter ceteros tamen Themistoclis adolescentis gloria emicuit, in quo jam tunc indoles futuræ imperatoriæ dignitatis apparuit. Cynægiri quoque, militis Atheniensis, gloria magnis scriptorum laudibus celebrata est : qui post prœlii innumeras cædes, quum fugientes hostes ad naves egisset, onustam navem dextra manu tenuit, nec prius dimisit, quam manum amitteret : tum quoque amputata dextra, navem sinistra comprehendit : quam et ipsam quum amisisset, ad postremum morsu navem detinuit. Tantam in eo virtutem fuisse, ut non tot cædibus fatigatus, non duabus manibus amissis victus, truncus ad postremum, et veluti rabida fera, dentibus dimicaverit. Ducenta millia Persæ eo prœlio, sive naufragio, amisere. Cecidit et Hippias, tyrannus Atheniensis, auctor et concitor ejus belli, diis patriæ ultoribus pœnas repetentibus.

X. Interea et Darius, quum bellum restauraret, in ipso apparatu decedit, relictis multis filiis, et in regno, et ante regnum susceptis. Ex his Artemenes maximus

combat remplis d'ardeur et d'espoir, et franchissant à la course l'espace d'un mille, qui les séparait de l'ennemi, ils arrivent à lui sans avoir lancé leurs traits. Le succès répondit à cette audace. Aux exploits qui signalèrent leur courage, il semblait que d'un côté ce fussent des hommes de cœur, et de l'autre de vils troupeaux. Les vaincus se réfugièrent sur leur flotte, dont une grande partie fut prise ou coulée à fond. Chacun des Athéniens déploya tant de valeur dans ce combat, qu'il eût été difficile d'assigner le premier rang. On distingua cependant les brillantes actions du jeune Thémistocle, et l'on put présager la gloire qui l'attendait dans le commandement des armées. L'histoire a consacré aussi le nom de Cynégire, soldat Athénien, qui, après avoir versé des flots de sang ennemi, poursuivit les fuyards jusqu'à leurs vaisseaux, retint de la main droite une barque chargée de leurs soldats, et ne la lâcha qu'en perdant la main; il la saisit alors de la gauche, et, quand celle-ci fut aussi coupée, il s'attacha au navire avec ses dents; ainsi cet intrépide guerrier, sans être rassasié d'un si long carnage, ni arrêté par la perte de ses mains, combattit encore, tout mutilé, avec l'arme qu'emploie la bête féroce dans sa rage. Cette bataille, et la tempête qui la suivit, coûtèrent aux Perses deux cent mille soldats; Hippias, tyran d'Athènes, coupable auteur de cette guerre, y périt lui-même, puni par les dieux vengeurs de la patrie.

X. Bientôt la mort frappa Darius au milieu des préparatifs d'une guerre nouvelle; il laissait plusieurs enfans nés, les uns avant, les autres depuis son avènement à

natu, ætatis privilegio, regnum sibi vindicabat: quod jus, et ordo nascendi, et natura ipsa gentibus dedit. Porro Xerxes controversiam non de ordine, sed de nascendi felicitate referebat. Namque Artemenem primum quidem Dario, sed privato provenisse: se regi primum natum. Fratres itaque suos, qui ante geniti essent, privatum patrimonium, quod eo tempore Darius habuisset, non regnum sibi vindicare posse: se esse, quem primum in regno jam rex pater sustulerit. Huc accedere, quod Artemenes non patre tantum, sed et matre privatæ adhuc fortunæ, avo quoque materno privato, procreatus sit: se vero et matre regina natum, et patrem non nisi regem vidisse; avum quoque maternum Cyrum se regem habuisse, non heredem, sed conditorem tanti regni; et, si in æquo jure utrumque fratrem pater reliquisset, materno tamen se jure et avito vincere.

Hoc certamen concordi animo ad patruum suum Artaphernem, veluti ad domesticum judicem, deferunt; qui domi cognita causa, Xerxem præposuit: adeoque fraterna contentio fuit, ut nec victor insultaverit, nec victus doluerit, ipsoque litis tempore invicem munera miserint, et jucunda quoque inter se, non solum credula convivia habuerint, judicium quoque ipsum sine arbitris, sine convicio fuerit. Tanto moderatius tum fratres inter se regna maxima dividebant, quam nunc exigua patrimonia partiuntur.

l'empire. Artémène, l'aîné de tous, alléguait pour titre à la couronne, le privilège de sa naissance, droit naturel consacré par tous les peuples. Xerxès, son frère, voulait qu'on décidât le différent, non d'après l'ordre, mais d'après les circonstances heureuses de leur naissance. Selon lui, Artémène était le fils aîné de Darius, mais de Darius encore sujet; lui, au contraire, était le premier né du roi; ses frères aînés pourraient donc réclamer la fortune qu'avait alors possédée leur père, mais non lui disputer le trône, puisqu'il avait, le premier de tous, reçu le jour dans le palais du souverain. D'ailleurs la mère et l'aïeul maternel d'Artémène étaient d'une condition privée, comme l'avait été son père; lui, il avait eu une reine pour mère, et n'avait jamais vu son père que revêtu du pouvoir royal : son aïeul maternel était Cyrus, non l'héritier, mais le fondateur de l'empire des Perses; de sorte qu'en supposant même leurs droits égaux, du fait de leur père, il l'emportait encore du côté de son aïeul et de sa mère.

Rivaux, mais toujours amis, les deux princes confièrent la décision de leur cause à un tribunal domestique : Artapherne, leur oncle paternel, la jugea dans son palais, et se déclara pour Xerxès. Mais les deux princes n'oublièrent pas qu'ils étaient frères, et l'on ne trouva pas plus d'orgueil dans le vainqueur, que de jalousie dans le vaincu. Pendant le débat, ils s'envoyèrent mutuellement des présens, et s'invitèrent à des festins où régnait, non-seulement la joie, mais la plus sincère confiance. Enfin, le jugement fut prononcé, sans qu'ils aient eu recours à d'autres arbitres, ou qu'ils se soient adressé une parole offensante. Ainsi les frères partageaient alors de vastes

Igitur Xerxes bellum, a patre cœptum adversus Græciam, quinquennium instruxit. Quod ubi primum didicit Demaratus, rex Lacedæmoniorum, qui apud Xerxem exsulabat, amicior patriæ post fugam, quam regi post beneficia, ne inopinato bello opprimerentur, omnia in tabellis ligneis magistratibus perscribit, eademque cera superinducta delet, ne aut scriptura sine tegmine judicium daret, aut recens cera dolum proderet: fido deinde servo perferendas tradit, jusso, magistratibus Spartanorum tradere. Quibus perlatis, Lacedæmone quæstioni res diu fuit, quod neque scriptum aliquid viderent, nec frustra missas suspicarentur, tantoque rem majorem, quanto sit occultior, putabant. Hærentibus in conjectura viris, soror regis Leonidæ consilium scribentis invenit. Erasa igitur cera, belli consilia deteguntur. Jam Xerxes septingenta millia de regno armaverat, et trecenta millia de auxiliis, ut non immerito proditum sit, flumina ab exercitu ejus siccata, Græciamque omnem vix capere exercitum ejus potuisse. Naves quoque mille ducentas numero habuisse dicitur. Huic tanto agmini dux defuit. Ceterum, si regem spectes, divitias, non ducem laudes; quarum tanta copia in regno ejus fuit, ut, quum flumina multitudine consumerentur, opes tamen regiæ superessent. Ipse autem primus in fuga, postremus in prœlio, semper visus est; in periculis timidus; sicubi metus abesset, inflatus; denique ante experimentum belli, fiducia

empires avec plus de modération qu'ils ne partagent aujourd'hui la plus mince fortune.

Xerxès poursuivit pendant cinq ans les préparatifs de guerre que son père avait commencés contre la Grèce. Démarate, roi de Lacédémone, vivait alors à la cour de Xerxès : plus attaché à la patrie qui l'avait banni, qu'au roi qui le comblait de bienfaits, et craignant pour Lacédémone les périls d'une guerre inattendue, il écrivit aux magistrats les projets de l'ennemi sur le bois de tablettes qu'il recouvrit ensuite de leur ancienne couche de cire, afin de n'être trahi ni par les caractères qu'il avait tracés, ni par la fraîcheur de la cire. Un esclave affidé fut chargé de les porter aux magistrats de Sparte : quand elles eurent été déposées en leurs mains, on chercha long-temps le secret qu'elles renfermaient : on n'y voyait rien d'écrit, et on ne présumait pas cependant qu'elles fussent envoyées sans dessein; on jugeait même le mystère d'autant plus important qu'il avait été mieux caché : après bien de vaines conjectures, ce fut une femme, la sœur du roi Léonidas, qui découvrit l'intention de Démarate; la cire fut enlevée, et l'on apprit les desseins de l'ennemi. Déjà Xerxès avait armé sept cent mille Perses et trois cent mille auxiliaires : aussi a-t-on dit, sans trop d'invraisemblance, que son armée avait desséché les fleuves, et que la Grèce entière pouvait à peine la contenir. La flotte comptait, dit-on, douze cents voiles. Mais cette nombreuse armée resta sans chef. Xerxès était un prince opulent, et non un habile capitaine : ses richesses étaient immenses, et cette multitude de soldats, qui tarissait les fleuves, ne pouvait épuiser ses trésors : pour lui, on

virium, veluti naturæ ipsius dominus, et montes in planum ducebat, et convexa vallium æquabat, et quædam maria pontibus sternebat, quædam ad navigationis commodum per compendium ducebat.

XI. Cujus introitus in Græciam quam terribilis, tam turpis ac fœdus discessus fuit. Nam quum Leonidas, rex Spartanorum, cum quatuor millibus militum angustias Thermopylarum occupasset, Xerxes, contemptu paucitatis, eos pugnam capessere jubet, quorum cognati Marathonia pugna interfecti fuerant; qui, dum ulcisci suos quærunt, principium cladis fuere : succedente deinde inutili turba, major cædes editur. Triduo ibi cum dolore et indignatione Persarum dimicatum : quarta die, quum nuntiatum esset Leonidæ, a xx millibus hostium summum cacumen teneri, tunc hortatur socios, « Recedant, et se ad meliora patriæ tempora reservent : sibi cum Spartanis fortunam experiendam; plura se patriæ, quam vitæ debere : ceteros ad præsidia Græciæ servandos. » Audito regis imperio, discessere ceteri, soli Lacedæmonii remanserunt. Initio hujus belli sciscitantibus Delphis oracula responsum fuerat, aut regi Spartanorum, aut urbi cadendum. Et idcirco rex Leonidas quum in bellum proficisceretur, ita suos firmaverat, ut ire se parato ad moriendum animo scirent. Angustias propterea occupaverat, ut cum paucis aut majore gloria vinceret,

le vit toujours le premier à fuir, et le dernier à combattre; timide dans le péril, orgueilleux loin du danger, plein de confiance en ses forces, avant d'en avoir fait l'épreuve, il voulut commander à la nature même; il aplanit les montagnes, combla les vallées, jeta des ponts sur les mers, ou creusa des canaux pour ouvrir à ses vaisseaux une route plus facile et plus courte[18].

XI. Autant son entrée dans la Grèce avait été terrible, autant sa retraite fut honteuse. Il trouve Léonidas, roi de Sparte, posté, avec quatre mille soldats[19], aux défilés des Thermopyles; et, plein de mépris pour cette poignée d'hommes, il n'envoie contre eux que les soldats dont les parens étaient morts à Marathon : ceux-ci, marchant à la vengeance, trouvèrent la mort les premiers; la foule impuissante qui vint prendre leur place offrit au carnage de nouvelles victimes. Trois jours de combat ne firent qu'augmenter la honte et l'indignation des Perses : au quatrième, Léonidas, apprenant que vingt mille ennemis se sont saisis des hauteurs, exhorte les alliés à se retirer, à réserver leur vie pour des temps plus heureux : lui, il doit, avec les Spartiates, tenter encore la fortune, et moins songer à la vie qu'à la patrie; mais il faut que les autres lui survivent pour la défense de la Grèce. A l'ordre du roi, les alliés se retirent et les Spartiates restent seuls. Dès le commencement de la guerre, l'oracle de Delphes avait déclaré que Sparte, ou son roi, devait périr : aussi Léonidas, à son départ, avait-il affermi le courage de ses soldats, en leur montrant une âme disposée à la mort. Il s'était placé aux défilés des Thermopyles pour y trouver, avec une si

aut minore damno reipublicæ caderet. Dimissis igitur sociis, hortatur Spartanos, « Meminerint, qualitercunque prœliantibus cadendum esse : caverent, ne fortius mansisse, quam dimicasse videantur; nec exspectandum, ut ab hoste circumvenirentur, sed dum nox occasionem daret, securis et lætis superveniendum : nusquam victores honestius, quam in castris hostium perituros. » Nihil erat difficile persuadere persuasis mori : statim arma capiunt, et sexcenti viri castra quingentorum millium irrumpunt; statimque regis prætorium petunt, aut cum illo, aut, si ipsi oppressi essent, in ipsius potissimum sede morituri. Tumultus totis castris oritur. Spartani, posteaquam regem non inveniunt, per omnia castra victores vagantur; cædunt, sternuntque omnia : ut qui sciant se pugnare non spe victoriæ, sed in mortis ultionem. Prœlium a principio noctis in majorem partem diei tractum. Ad postremum non victi, sed vincendo fatigati, inter ingentes stratorum hostium catervas occiderunt. Xerxes, duobus vulneribus terrestri prœlio acceptis, experiri maris fortunam statuit.

XII. Sed Atheniensium dux Themistocles, quum animadvertisset, Ionas, propter quos bellum Persarum susceperant, in auxilium regis classe venisse, sollicitare eos in partes suas statuit. Et, quum colloquendi copiam non haberet, quo applicituri erant, symbolos proponi, et saxis proscribi curat : « Quæ vos, Iones, dementia te-

faible troupe, ou une victoire plus glorieuse, ou une défaite moins fatale à sa patrie. Après le départ des alliés, le roi rappelle à ses Spartiates « que, de quelque manière qu'ils combattent, leur mort est inévitable : mais veulent-ils borner leur gloire à n'avoir pas reculé? laisseront-ils aux barbares le temps de les envelopper, quand ils peuvent eux-mêmes surprendre les barbares à la faveur de la nuit, de leur sécurité, de leur joie tumultueuse? Le plus digne tombeau d'un vainqueur est dans le camp ennemi. » Quelle résolution eût coûté à des guerriers résolus de mourir? Ils courent aux armes, et six cents hommes fondent sur un camp de cinq cent mille soldats : ils volent à la tente du roi pour l'égorger, ou périr eux-mêmes à ses yeux, s'ils sont accablés par le nombre : ils portent avec eux le tumulte et l'effroi. N'ayant pas trouvé le roi, ils se répandent en vainqueurs dans le camp : tout tombe et meurt sous les coups de ces hommes, moins avides de triompher que de venger eux-mêmes leur trépas. Le combat, commencé avec la nuit, dura une partie du jour suivant; enfin, lassés de vaincre plutôt que vaincus, ils tombent sur des monceaux de cadavres ennemis. Alors Xerxès, deux fois battu sur terre, prit le parti de tenter la fortune sur ses vaisseaux.

XII. Cependant Thémistocle, chef des Athéniens, voyant que les Ioniens, pour lesquels ils s'étaient armés contre la Perse, avaient joint leur flotte à celle du roi, résolut de les attirer dans son parti; mais, ne pouvant leur parler, il place des signaux près des rochers où ils devaient aborder, et y fait graver ces mots : « Ioniens,

net? quod facinus agitatis? bellum inferre olim conditoribus vestris, nuper etiam vindicibus, cogitatis? An ideo mœnia vestra condidimus, ut essent qui nostra delerent? quid, si non hæc et Dario prius, et nunc Xerxi, belli causa nobiscum foret, quod vos rebellantes non destituimus? Quin vos in hæc nostra castra ex ista obsidione transitis? Aut, si hoc parum tutum est, at vos commisso prœlio ite cessim, inhibete remis, et a bello discedite. » Ante navalis prœlii congressionem miserat Xerxes quatuor millia armatorum Delphos, ad templum Apollinis diripiendum : prorsus, quasi non cum Græcis tantum, sed et cum diis immortalibus, bellum gereret : quæ manus tota imbribus et fulminibus deleta est, ut intelligeret, quam nullæ essent hominum adversus deos vires. Post hæc Thespias, et Platæas, et Athenas vacuas hominibus incendit; et, quoniam ferro in homines non poterat, in ædificia igne grassatur. Namque Athenienses, post pugnam Marathoniam, præmonente Themistocle, victoriam illam de Persis, non finem, sed causam majoris belli fore, CC naves fabricaverant. Adventante igitur Xerxe, consulentibus Delphis oraculum, responsum fuerat, « Salutem muris ligneis tuerentur. » Themistocles navium præsidium demonstratum ratus, persuadet omnibus, « Patriam municipes esse, non mœnia; civitatemque non in ædificiis, sed in civibus positam : melius itaque salutem navibus, quam urbi commissuros.

quel est votre égarement? quel crime allez-vous commettre? Vous êtes armés contre un peuple qui jadis vous donna l'existence, qui, depuis, s'arma pour vous défendre! Avons-nous fondé vos murailles pour que vous vinssiez renverser les nôtres? N'est-ce pas en protégeant votre révolte, que nous avons allumé contre nous le ressentiment de Darius, et plus tard, celui de Xerxès? Fuyez cette honteuse captivité, venez vous ranger parmi nous; ou, si la crainte vous retient, l'action une fois engagée, retirez-vous, restez en arrière[20], sans prendre part au combat. » Avant de livrer bataille, Xerxès avait envoyé à Delphes quatre mille soldats pour piller le temple d'Apollon, comme s'il eût voulu, avec les Grecs, combattre les dieux eux-mêmes. La foudre et les orages détruisirent ce corps d'armée, et montrèrent au roi quelle est l'impuissance de l'homme contre la divinité. Ensuite, il livre aux flammes les murs abandonnés de Thespies, de Platée et d'Athènes : ne pouvant vaincre les hommes par le fer, il attaque les édifices avec le feu. Après la victoire de Marathon, Thémistocle avait prédit aux siens que ce triomphe, loin de terminer la guerre, serait le signal d'une guerre plus terrible encore; et, par ses conseils, les Athéniens avaient équipé deux cents vaisseaux. A l'approche de Xerxès, l'oracle de Delphes leur avait ordonné de chercher leur salut dans des murailles de bois. Persuadé que l'oracle désignait les vaisseaux, Thémistocle représente au peuple que « la patrie n'est point dans les murailles, mais dans les hommes; que ce sont les citoyens, et non les maisons, qui forment la cité; qu'ils trouveront un asile plus sûr dans leurs vaisseaux

Hujus sententiæ etiam deum auctorem esse. » Probato consilio, conjuges liberosque, cum pretiosissimis rebus, abditis insulis, relicta urbe, demandant : ipsi naves armati conscendunt. Exemplum Atheniensium et aliæ urbes imitatæ. Itaque, quum adunata omnis sociorum classis et intenta in bellum navale esset, angustiasque Salaminii freti, ne circumveniri a multitudine posset, occupassent, dissensio inter civitatum principes oritur. Qui quum, deserto bello, ad sua tuenda dilabi vellent, timens Themistocles, ne discessu sociorum vires minuerentur, per servum fidum Xerxi nuntiat, « Uno in loco eum contractam Græciam capere facillime posse : quod si civitates, quæ jam abire vellent, dissipentur, majori labore ei singulas consectandas. » Hoc dolo impellit regem signum pugnæ dare. Græci quoque, adventu hostium occupati, prœlium collatis viribus capessunt. Interea rex, velut spectator pugnæ, cum parte navium in litore remanet. Artemisia autem, regina Halicarnassi, quæ in auxilium Xerxi venerat, inter primos duces bellum acerrime ciebat : quippe, ut in viro muliebrem timorem, ita in muliere virilem audaciam cerneres. Quum anceps prœlium esset, Iones, juxta præceptum Themistoclis, pugnæ se paulatim subtrahere cœperunt : quorum defectio animos ceterorum fregit. Itaque circumspicientes fugam pelluntnr Persæ, et mox prœlio victi, in fugam vertuntur. In qua trepidatione multæ captæ naves,

que dans leur ville, et qu'enfin un dieu même leur en donne le conseil. » Son avis est adopté. Les Athéniens déposent dans des îles écartées[21] leurs femmes, leurs enfans, leurs trésors, et quittent eux-mêmes leur ville pour monter en armes sur la flotte; plusieurs villes grecques suivirent cet exemple. La flotte alliée, réunie et prête à combattre, s'était postée dans le détroit de Salamine, pour n'être point enveloppée par le nombre des ennemis, quand la discorde éclate entre les chefs. Déjà chacun songe à se retirer pour aller défendre son propre pays; mais Thémistocle, craignant de voir les alliés s'affaiblir en se divisant, mande à Xerxès, par un esclave affidé, que la Grèce, rassemblée au même lieu, va tomber tout entière en ses mains; que si, au contraire, il laisse se disperser tous les peuples qui préparent leur retraite, il lui sera plus difficile de les atteindre et de les vaincre tour à tour. Le roi, trompé par cet avis, donne le signal du combat, et les Grecs, prévenus par l'approche de l'ennemi, se rallient pour combattre ensemble. Xerxès retint près de lui une partie des vaisseaux, et resta sur le rivage simple témoin de la bataille. Cependant Artémise, reine d'Halicarnasse, qui combattait pour Xerxès, s'illustrait par le plus brillant courage; et tandis qu'un homme montrait la lâcheté d'une femme, une femme déployait l'audace d'un héros. La victoire était indécise, quand les Ioniens, dociles à l'avis de Thémistocle, se retirent peu à peu du combat. Cette retraite abat le courage des Perses; déjà ils songent à la fuite : pressés par l'ennemi, ils sont bientôt vaincus et mis en déroute. Dans ce désordre, plusieurs vaisseaux

multæ mersæ; plures tamen non minus sævitiam regis, quam hostem timentes, domum dilabuntur.

XIII. Hac clade perculsum, et dubium consilii Xerxem Mardonius aggreditur. Hortatur, « In regnum abeat, ne quid seditionis moveat fama adversi belli, in majus, sicuti mos est, omnia extollens : sibi CCC millia armatorum lecta ex omnibus copiis relinquat : qua manu aut cum gloria ejus perdomiturum se Græciam : aut, si aliter eventus ferat, sine ejusdem infamia hostibus cessurum. » Probato consilio, Mardonio exercitus traditur : reliquas copias rex ipse reducere in regnum parat. Sed Græci, audita regis fuga, consilium ineunt pontis interrumpendi, quem ille Abydo veluti victor maris fecerat; ut, intercluso reditu, aut cum exercitu deleretur, aut desperatione rerum, pacem victus petere cogeretur. Sed Themistocles, timens, ne interclusi hostes desperationem in virtutem verterent, et iter, quod aliter non pateret, ferro patefacerent, « Satis multos hostes in Græcia remanere, dictitans, nec augeri numerum retinendo oportere, » quum vincere consilio ceteros non posset, eumdem servum ad Xerxem mittit, certioremque consilii facit, et occupare transitum, maturata fuga, jubet. Ille perculsus nuntio, tradit ducibus milites perducendos; ipse cum paucis Abydon contendit. Ubi quum solutum pontem hybernis tempestatibus offendisset, piscatoria scapha trepidus trajecit. Erat res spectaculo digna, et

furent pris ou coulés à fond; d'autres, en plus grand nombre, redoutant la cruauté de Xerxès autant que les armes de leurs vainqueurs, firent aussitôt vóile vers la Perse.

XIII. Xerxès, découragé par cette défaite, ne savait à quel parti se résoudre : Mardonius se présente devant lui; il lui conseille de retourner en Perse, pour prévenir les troubles qu'y pourrait exciter la nouvelle de ses revers, grossis par la renommée toujours mensongère; de lui laisser trois cent mille soldats choisis dans l'armée; la Grèce soumise, Xerxès recueillerait la gloire de la conquête, et, si la fortune se déclarait pour les Grecs, il ne partagerait pas la honte de la défaite. Le roi approuve cet avis, confie à Mardonius l'armée qu'il demandait, et se prépare à ramener dans ses états le reste des troupes. A la nouvelle de sa fuite, les Grecs songèrent à rompre le pont qu'il avait fait construire à Abydos, comme monument de sa victoire sur la mer : ils espéraient, en lui fermant tout passage, le détruire avec son armée, ou le contraindre à s'avouer vaincu et à demander la paix. Mais Thémistocle craignant que l'ennemi, renfermé au sein de la Grèce, ne passât du désespoir au courage, et ne s'ouvrît, le fer à la main, la route qu'on voulait lui couper, représenta que trop d'ennemis restaient dans la Grèce sans qu'il fallût augmenter leur nombre en y retenant une armée; et, ne pouvant faire prévaloir son avis, il dépêche vers Xerxès l'esclave dont il s'était déjà servi, lui révèle le dessein des Grecs, l'exhorte à presser sa retraite, à se saisir du passage. Le monarque épouvanté confie à ses capitaines la conduite de son armée, court

æstimatione sortis humanæ, rerum varietate mirandæ, in exiguo latentem videre navigio, quem paulo ante vix æquor omne capiebat; carentem etiam omni servorum ministerio, cujus exercitus propter multitudinem terris graves erant. Nec pedestribus copiis, quas ducibus assignaverat, felicius iter fuit: siquidem quotidiano labori (neque enim ulla est metuentibus quies) etiam fames accesserat. Multorum deinde dierum inopia contraxerat et pestem; tantaque fœditas morientium fuit, ut viæ cadaveribus implerentur, alitesque et bestiæ, escæ illecebris sollicitatæ, exercitum sequerentur.

XIV. Interim Mardonius in Græcia Olynthum expugnat. Athenienses quoque in spem pacis, amicitiamque regis sollicitat, spondens incensæ eorum urbis etiam in majus restitutionem. Posteaquam nullo pretio libertatem videt his venalem, incensis, quæ ædificare cœperant, copias in Bœotiam transfert. Eo et Græcorum exercitus, qui centum millium fuit, secutus est: ibique prœlium commissum. Sed fortuna regis cum duce mutata non est: nam victus Mardonius, veluti ex naufragio, cum paucis profugit. Castra referta regalis opulentiæ capta: unde primum Græcos, diviso inter se auro Persico, divitiarum luxuria cepit. Eodem forte die, quo Mardonii copiæ deletæ sunt, etiam navali prœlio in Asia, sub monte Mycale, adversus Persas dimicatum est. Ibi

à Abydos avec une faible escorte, et, trouvant le pont détruit par des orages, passe à la hâte le détroit, sur un bateau de pêcheur. Étrange spectacle! exemple terrible des caprices de la fortune et des vicissitudes de la destinée humaine, de voir caché au fond d'une barque ce prince que naguère encore la mer entière pouvait à peine contenir! et privé même des secours d'un esclave, celui qui surchargeait la terre de ses nombreux soldats! L'armée confiée à ses lieutenans n'eut pas un sort plus heureux : à la fatigue des marches (car l'effroi ne permettait aucun repos) vint se joindre la famine; et la famine prolongée amena bientôt la peste. Les routes étaient partout jonchées de cadavres infects, et, attirés par cet horrible appât, les oiseaux de proie, les bêtes sauvages suivaient l'armée.

XIV. Cependant Mardonius, resté en Grèce, se rend maître d'Olynthe. Il offre aux Athéniens la paix et l'amitié de son roi, promettant de relever, d'agrandir leur ville consumée par les flammes. Voyant qu'ils ne voulaient à aucune condition vendre leur liberté, il brûle les édifices qu'ils commençaient à relever, et passe dans la Béotie : cent mille Grecs y entrent après lui; le combat s'engage entre les deux armées. Mais la fortune des Perses n'avait point changé avec leur chef : Mardonius vaincu fuit avec quelques soldats, triste débris de son naufrage : son camp, rempli des trésors de l'Asie, fut pillé par les vainqueurs, et le partage qu'ils firent de ces richesses fut la source du luxe et de la corruption de la Grèce. Le jour même où périt l'armée de Mardonius, un combat naval se livra en Asie, au promontoire de My-

ante congressionem, quum classes ex adverso starent, fama ad utrumque exercitum venit, vicisse Græcos, et Mardonii copias occidione occidisse. Tantam famæ velocitatem fuisse, ut quum matutino tempore prœlium in Bœotia commissum sit, meridianis horis in Asiam, per tot maria, et tantum spatii, tam brevi horarum momento, de victoria nuntiatum sit! Confecto bello, quum de præmiis civitatum ageretur, omnium judicio, Atheniensium virtus ceteris prælata. Inter duces quoque, Themistocles princeps civitatum testimonio judicatus, gloriam patriæ suæ auxit.

XV. Igitur Athenienses, aucti et præmiis belli et gloria, urbem ex integro condere moliuntur. Quum mœnia majora complexi fuissent, suspecti esse Lacedæmoniis cœpere, recte reputantibus, quibus ruina urbis tantum incrementi dedisset, quantum sit datura munita civitas. Mittunt ergo legatos, qui monerent, « Ne munimenta hostibus, et receptacula futuri belli exstruant. » Themistocles, ut vidit spei urbis invideri, non existimans abrupte agendum, respondit legatis, « Ituros Lacedæmona, qui de ea re pariter cum illis consulant. » Sic dimissis Spartanis, hortatur suos, « opus maturent. » Dein ipse, interjecto tempore, in legationem proficiscitur; et nunc in itinere infirmitate simulata, nunc tarditatem collegarum accusans, sine quibus agi jure nihil possit, diem de die proferendo, spatium consummando operi quærebat; quum interim nuntiatur Spartanis, opus

cale[22]. Là, tandis que les deux flottes, rangées en bataille, n'attendaient que le signal de l'action, le bruit de la victoire des Grecs et de la sanglante défaite de Mardonius se répandit dans les deux armées. Le combat avait eu lieu le matin en Béotie, et la renommée franchit ces vastes mers et cet immense intervalle avec une si étonnante rapidité, que vers le milieu du jour, c'est-à-dire en quelques heures, la nouvelle de la victoire était parvenue en Asie. Lorsqu'après la guerre on décerna des récompenses aux peuples qui s'y étaient signalés, les Athéniens furent placés au premier rang : parmi les généraux, Thémistocle, honoré du suffrage unanime des alliés, ajouta encore un nouveau lustre à la gloire de sa patrie.

XV. Ainsi les Athéniens, comblés de richesses et de gloire, entreprirent de relever entièrement leur ville; mais ils voulurent étendre l'enceinte de leurs remparts, et les Lacédémoniens commencèrent à voir leur grandeur d'un œil inquiet, prévoyant qu'un peuple qui, de la ruine de ses murs, avait su tirer tant de puissance, en trouverait bien plus encore dans une ville fortifiée. Lacédémone envoie donc des ambassadeurs, pour conseiller aux Athéniens de ne pas élever des murailles qui pourraient servir de rempart et d'asile à leurs ennemis communs. Thémistocle pénétra aisément leur jalousie; mais, voulant éviter une rupture, il répond à ces députés, qu'on enverrait à Sparte des ambassadeurs pour conférer avec eux sur ce sujet; et, les ayant ainsi congédiés, il exhorte ses concitoyens à presser leurs travaux. Quelque temps après, il part lui-même pour Lacédémone, et, ne cherchant qu'à traîner l'affaire en longueur, afin que l'ou-

Athenis maturari, propter quod denuo legatos mittunt ad inspiciendam rem. Tum Themistocles per servum magistratibus scribit Atheniensium, « Legatos vinciant, pignusque teneant, ne in se gravius consulatur. » Adiit deinde concionem Lacedæmoniorum : indicat, « Permunitas Athenas esse, et posse jam illatum bellum non armis tantum, sed etiam muris sustinere : si quid ob eam rem de se crudelius statuerent, legatos eorum in hoc pignus Athenis retentos. » Graviter deinde castigat eos, « Quod non virtute, sed imbecillitate sociorum, potentiam quærerent. » Sic dimissus, veluti triumphatis Spartanis, a civibus excipitur. Post hæc Spartani, ne vires otio corrumperent, et ut bis illatum a Persis Græciæ bellum ulciscerentur, ultro fines eorum depopulantur. Ducem suo sociorumque exercitui deligunt Pausaniam : qui, pro ducatu, regnum Græciæ affectans, proditionis præmium cum Xerxe nuptias filiæ ejus paciscitur, redditis captivis, ut fides regis aliquo beneficio obstringeretur. Scribit præterea Xerxi, « Quoscunque ad se nuntios misisset, interficeret, ne res loquacitate hominum proderetur. » Sed dux Atheniensium Aristides, belli socius, collegæ conatibus obviam eundo, simul et in rem sapienter consulendo, proditionis consilia discussit. Nec multo post accusatus Pausanias, damnatur. Igitur Xerxes, quum proditionis dolum publicatum videret, ex integro bellum instituit. Græci quoque ducem constituunt Ci-

vrage entrepris puisse se terminer, tantôt il allègue une maladie qui retarde sa marche, tantôt il accuse la lenteur de ses collègues, sans lesquels il ne peut, dit-il, rien conclure. Cependant les Spartiates, instruits que les Athéniens poursuivaient leurs travaux, envoient une nouvelle députation pour s'assurer de la vérité; Thémistocle écrit alors aux magistrats d'Athènes de saisir ces ambassadeurs et de les garder en otage, pour le garantir de la fureur des Spartiates. Enfin, il paraît devant les Lacédémoniens assemblés, et déclare que « les fortifications d'Athènes sont élevées, et qu'elle peut désormais opposer à ses ennemis, non-seulement la force de ses armes, mais aussi celle de ses remparts; que si les Spartiates songent à s'en venger sur lui, leurs envoyés, retenus à Athènes, répondront de sa sûreté; » puis il leur reproche de vouloir fonder la puissance de Sparte, non sur leur courage, mais sur la faiblesse de leurs alliés. On le laisse partir, et Athènes le reçoit en triomphe, comme le vainqueur de Lacédémone. Ce fut alors que les Spartiates, pour ne pas s'amollir au sein du repos, et pour venger la Grèce, deux fois envahie par les Perses, allèrent eux-mêmes ravager les frontières de leurs ennemis : Pausanias est mis à la tête de leurs troupes et de l'armée des alliés; mais il aspire à se rendre le maître de la Grèce, qui l'a choisi pour chef. Il renvoie sans rançon les prisonniers perses, et s'assure ainsi la confiance et l'amitié de Xerxès, qui lui promet la main de sa fille pour prix de sa trahison. Il écrit aussi au roi de faire périr tous les envoyés, de peur que leur indiscrétion ne découvre le complot. Mais Aristide l'athé-

monem Atheniensem, filium Miltiadis, quo duce apud Marathonem pugnatum est, juvenem, cujus magnitudinem futuram pietatis documenta prodiderant. Quippe patrem ob crimen peculatus in carcerem conjectum ibique defunctum, translatis in se vinculis, ad sepulturam redemit. Nec in bello judicium deligentium fefellit: siquidem non inferior virtutibus patris, Xerxem, terrestri navalique bello superatum, trepidum recipere se in regnum coegit.

nien, par sa résistance, et la sagesse de ses mesures, fit échouer les projets de son collègue, et bientôt Pausanias fut mis en jugement et condamné. Xerxès, voyant ses desseins découverts, eut encore recours aux armes; les Grecs mettent à leur tête le fils de ce Miltiade qui avait vaincu à Marathon, le jeune Cimon, qui déjà, par un dévouement généreux, avait annoncé sa gloire future: son père, accusé de péculat, étant mort en prison, il racheta, au prix de sa liberté, les restes de ce grand homme, pour leur donner la sépulture. Ses exploits dans cette guerre justifièrent le choix de la Grèce. Digne fils d'un si habile capitaine, il battit Xerxès sur terre et sur mer, et le força de se réfugier tremblant dans son royaume [22].

LIBER III.

I. Xerxes rex Persarum, terror ante gentium, bello in Græciam infeliciter gesto, etiam suis contemptui esse cœpit. Quippe Artabanus, præfectus ejus, deficiente quotidie regis majestate, in spem regni adductus, cum septem robustissimis filiis regiam vesperi ingreditur (nam amicitiæ jure semper illi patebat), trucidatoque rege, voto suo obsistentes filios ejus dolo aggreditur. Securior de Artaxerxe, puero admodum, fingit regem a Dario, qui erat adolescens, quo maturius regno potiretur, occisum; impellit Artaxerxem parricidium parricidio vindicare. Quum ventum ad domum Darii esset, dormiens inventus, quasi somnum fingeret, interficitur. Dein quum unum ex regis filiis sceleri suo superesse Artabanus videret, metueretque de regno certamina principum, assumit in societatem consilii Bacabasum : qui præsenti statu contentus, rem prodit Artaxerxi, « Ut pater ejus occisus; ut frater falsa parricidii suspicione oppressus; ut denique ipsi pararentur insidiæ. » His cognitis Artaxerxes, verens Artabani numerum filiorum, in posterum diem paratum esse armatum exercitum jubet, quasi recogniturus et numerum militum, et in armis industriam singulorum. Itaque quum inter ceteros et ipse Artabanus armatus assisteret, rex simulat se breviorem

LIVRE III.

I. Xerxès, roi de Perse, naguère la terreur du monde, perdit, par ses revers dans la Grèce, le respect de ses propres sujets. Artabanus, son lieutenant, voyant la majesté royale s'affaiblir de jour en jour, conçut l'espoir de régner : un soir, suivi de ses sept fils, jeunes gens pleins de vigueur et d'audace, il pénètre dans le palais, dont la faveur du prince lui avait pour toujours ouvert l'entrée; il égorge le roi, et cherche ensuite à se délivrer, par la ruse, des fils de Xerxès, dernier obstacle à son ambition. Ne redoutant rien d'Artaxerxe[1], à peine sorti de l'enfance, il lui fait croire que son frère Darius, déjà dans l'adolescence, a tué le roi pour monter plus tôt sur le trône, et l'engage à venger le meurtre d'un père par un fratricide. On court à la maison de Darius : on le trouve endormi, et on l'égorge, comme s'il feignait de dormir. Mais il restait un fils du roi, et Artabanus craignait d'ailleurs la rivalité des grands de l'empire : il associe donc à son secret Bacabasus[2], qui, satisfait de sa fortune présente, révèle tout à Artaxerxe, « comment son père a été égorgé, comment son frère est mort victime d'un faux soupçon de parricide, quels pièges enfin menacent sa propre vie. » Sur cet avis, Artaxerxe, qui redoutait le nombre des fils d'Artabanus, annonce pour le lendemain une revue générale de ses troupes; il veut, dit-il, savoir combien il a de soldats, et connaître l'adresse

loricam habere : jubet Artabanum secum commutare : exuentem se, ac nudatum, gladio trajicit; tum et filios ejus corripi jubet. Atque ita egregius adolescens et cædem patris et se ab insidiis Artabani vindicavit.

II. Dum hæc in Persis geruntur, interea Græcia omnis, ducibus Lacedæmoniis et Atheniensibus, in duas divisa partes, ab externis bellis, velut in viscera sua, arma convertit. Fiunt igitur de uno populo duo corpora, et eorumdem castrorum homines in duos hostiles exercitus dividuntur. Hinc Lacedæmonii communia quondam civitatum auxilia ad vires suas trahebant : inde Athenienses, et vetustate gentis et gestis rebus illustres, propriis viribus confidebant. Atque ita duo potentissimi Græciæ populi, institutis Solonis et Lycurgi legibus pares, ex æmulatione virium in bellum ruebant. Namque Lycurgus quum fratri suo Polydectæ, Spartanorum regi, successisset, regnumque sibi vindicare potuisset, Charilao, filio ejus, qui natus posthumus fuerat, quum ad ætatem adultam pervenisset, regnum summa fide restituit : ut intelligerent omnes, quanto plus apud bonos pietatis jura, quam omnes opes, valerent. Medio igitur tempore dum infans convalescit, tutelamque ejus administrat, non habentibus Spartanis leges instituit, non inventione earum magis, quam exemplo clarior.

de chacun d'eux dans les exercices militaires. Artabanus se présente en armes, comme tous les autres : le jeune prince se plaint d'avoir une cuirasse trop courte, et invite Artabanus à lui donner la sienne : tandis que celui-ci la détache, il perce de son glaive son ennemi désarmé, et fait aussitôt arrêter ses fils. Ce fut ainsi qu'il sut à la fois, par son courage, venger la mort de son père et se soustraire lui-même aux embûches qu'on lui préparait.

II. Tel était l'état de la Perse, lorsque la Grèce entière, partagée entre Athènes et Lacédémone, et comme divisée en deux factions, tourna contre elle-même des armes que la guerre étrangère n'occupait plus. D'une seule nation on vit se former deux peuples ; et des hommes qui avaient combattu pour la même cause, se partagèrent en deux camps ennemis. Les Spartiates attiraient à eux les forces des républiques grecques, employées autrefois à la défense de la commune patrie : les Athéniens, fiers de l'antiquité de leur origine et de leurs exploits récens, mettaient en eux-mêmes toute leur confiance. C'est ainsi que les deux premières nations de la Grèce, que les institutions de Solon et les lois de Lycurgue avaient égalées l'une à l'autre, furent entraînées à la guerre par la rivalité de leur puissance. Lycurgue, successeur de son frère Polydecte, roi de Sparte, eût pu occuper le trône après lui ; mais pour montrer à ses peuples, par un exemple éclatant, que la probité a plus d'empire que l'ambition sur le cœur de l'homme de bien, il remit fidèlement le sceptre à Charilaüs, fils posthume de son frère, dès que ce prince eut atteint l'âge de régner. Chargé de l'administration[3], pendant la minorité

Siquidem nihil lege ulla in alios sanxit, cujus non ipse primus in se documenta daret. Populum in obsequia principum, principes ad justitiam imperiorum formavit. Parcimoniam omnibus suasit, existimans, laborem militiæ assidua frugalitatis consuetudine faciliorem fore. Emi singula non pecunia, sed compensatione mercium jussit. Auri argentique usum, velut omnium scelerum materiam, sustulit.

III. Administrationem reipublicæ per ordines divisit: regibus potestatem bellorum; magistratibus judicia per annuas successiones; senatui custodiam legum; populo sublegendi senatum, vel creandi quos vellet magistratus, potestatem permisit. Fundos omnium æqualiter inter omnes divisit, ut æquata patrimonia neminem potentiorem altero redderent. Convivari omnes publice jussit, ne cujus divitiæ vel luxuria in occulto essent. Juvenibus non amplius una veste uti toto anno permisit, nec quemquam cultius quam alterum progredi, nec epulari opulentius, ne imitatio in luxuriam verteretur. Pueros puberes non in forum, sed in agrum deduci præcepit, ut primos annos non in luxuria, sed in opere et laboribus agerent. Nihil eos somni causa substernere, et vitam sine pulmento degere, neque prius in urbem redire, quam viri facti essent, statuit. Virgines sine dote nubere jussit, ut uxores eligerentur, non pecuniæ, severiusque matrimonia sua viri coercerent, quum nullis dotis frenis tenerentur. Maximum honorem non divitum et potentium, sed pro

de son pupille, il donna des lois aux Spartiates, qui n'en avaient point encore : il se montra aussi grand par sa fidélité à les suivre, que par le génie qui les créa; il n'en imposa aucune qu'il ne justifiât par sa conduite. Il enseigna aux peuples la soumission, aux rois la justice; il recommanda la frugalité à tous les citoyens, persuadé qu'une longue habitude de sobriété adoucit les privations de la guerre; partout il substitua l'échange à la vente, et proscrivit l'or et l'argent, comme la source de tous les crimes.

III. Il partagea le gouvernement entre les différens ordres de l'état : il attribua aux rois le pouvoir de faire la guerre; à des magistrats annuels[4], celui de rendre la justice; au sénat, la garde des lois; au peuple, le choix des sénateurs, et la libre élection des magistrats. Pour maintenir l'égalité des rangs par celle des biens, il fit entre tous les citoyens un partage égal des terres; il voulut que les repas fussent communs et publics, pour fermer toute retraite à la profusion et à l'intempérance. Il défendit aux jeunes gens d'avoir plus d'un vêtement chaque année, de se distinguer l'un de l'autre par aucune recherche dans l'habillement ou la nourriture : il craignait que la rivalité en ce genre ne vînt à enfanter le luxe. Il voulut que les jeunes gens, parvenus à l'âge de puberté, fussent élevés hors de la ville, qu'ils passassent leurs premières années à la campagne, loin des plaisirs, dans le travail et la fatigue. Il leur était interdit de dormir sur un lit, de préparer leurs mets avec délicatesse, et de rentrer dans Sparte avant l'âge viril. L'usage de doter les filles fut aboli, d'abord pour qu'on

gradu ætatis, senum esse voluit. Nec sane usquam terrarum locum honoratiorem senectus habet. Hæc quoniam primo, solutis antea moribus, dura videbat esse, auctorem eorum Apollinem Delphicum fingit, et inde se ea ex præcepto numinis detulisse, ut consuescendi tædium metus religionis vincat. Dein ut æternitatem legibus suis daret, jurejurando obligat civitatem, nihil eos de ejus legibus mutaturos, priusquam reverteretur; et simulat, se ad oraculum Delphicum proficisci, consulturum, quid addendum mutandumve legibus videretur. Proficiscitur autem Cretam, ibique perpetuum exsilium egit, abjicique in mare ossa sua moriens jussit, ne relatis Lacedæmonem, solutos se Spartani religione jurisjurandi in dissolvendis legibus arbitrarentur.

IV. His igitur moribus ita brevi civitas convaluit, ut, quum Messeniis, propter stupratas virgines suas in solenni Messeniorum sacrificio, bellum intulissent, gravissima se exsecratione obstrinxerint, non prius, quam Messenam expugnassent, reversuros; tantum sibi vel de viribus suis, vel de fortuna spondentes. Quæ res initium dissensionis Græciæ, et intestini belli causa et origo fuit. Itaque quum contra præsumptionem suam annis decem in obsidione urbis tenerentur, et querelis uxorum post tam longam viduitatem revocarentur, veriti,

choisît dans une épouse la personne et non la fortune; ensuite, pour que le mari usât plus librement de son autorité sur une femme dont il n'aurait rien reçu. La vénération publique fut attachée, non pas à la richesse ou à la puissance, mais à l'âge : aussi la vieillesse n'est-elle nulle part plus honorée qu'à Lacédémone. Prévoyant que ces lois sembleraient d'abord trop dures à un peuple qui jusque là avait vécu dans la licence, Lycurgue déclara qu'Apollon même en était l'auteur, et lui avait ordonné de les imposer à Sparte : il triomphait ainsi, par une crainte religieuse, des premiers instans de dégoût. Ensuite, pour assurer à ses institutions une éternelle durée, il fait jurer à ses concitoyens de n'y rien changer avant son retour, et publie qu'il va consulter l'oracle de Delphes sur les additions ou les changemens qui pouvaient lui rester à faire : il se rend en Crète, et s'y exile pour jamais. A sa mort, il recommanda de jeter ses restes dans la mer, de peur qu'en les faisant rapporter à Sparte, le peuple ne se crût affranchi de son serment et n'abolît ses lois [5].

IV. Sous l'empire de cette législation, les Spartiates devinrent bientôt si puissans, qu'en déclarant la guerre aux Messéniens, qui avaient outragé leurs filles dans un sacrifice solennel, ils s'engagèrent, par les plus terribles sermens, à ne rentrer dans leur patrie qu'après avoir détruit Messène, tant ils comptaient, ou sur la force, ou sur la fortune de leurs armes. Telle fut la source des dissensions et des guerres intestines de la Grèce. L'attente des Spartiates fut trompée : arrêtés dix ans sous les murs de Messène, rappelés par les plaintes de leurs épouses, fatiguées d'un si long veuvage, ils craignirent enfin que

ne hac perseverantia belli gravius sibi, quam Messêniis nocerent (quippe illis, quantum juventutis bello intercidat, mulierum fecunditate suppleri; sibi et belli damna assidua, et fecunditatem uxorum, absentibus viris, nullam esse), itaque legunt juvenes ex eo genere militum, qui post jusjurandum in supplementum venerant; quibus Spartam remissis promiscuos omnium feminarum concubitus permisere, maturiorem futuram conceptionem rati, si eam singulæ per plures viros experirentur. Ex his nati, ob notam materni pudoris, Partheniæ vocati. Qui quum ad annos xxx pervenissent, metu inopiæ (nulli enim pater exsistebat, cujus in patrimonium successio speraretur), ducem Phalanthum assumunt, filium Arati, qui auctor Spartanis fuerat juventutis ad generandam sobolem domum remittendæ; ut, sicuti dudum patrem ejus nascendi auctorem habuissent, sic ipsum spei ac dignitatis suæ haberent. Itaque nec salutatis matribus, e quarum adulterio infamiam collegisse videbantur, ad sedes inquirendas proficiscuntur; diuque et per varios casus jactati, tandem in Italiam deferuntur; et occupata arce Tarentinorum, expugnatis veteribus incolis, sedes ibi constituunt. Sed post annos plurimos dux eorum Phalanthus, per seditionem in exsilium proturbatus, Brundusium se contulit, quo expulsi sedibus suis veteres Tarentini concesserant. His moriens persuadet, « Ut ossa sua, postremasque reliquias conterant, et tacite spargi in foro Tarentinorum curent. Hoc enim modo recuperare illos patriam suam posse, Apollinem Delphis

cette obstination ne leur fût plus fatale qu'aux Messéniens eux-mêmes, puisque ceux-ci réparaient la mort de leurs soldats par la fécondité de leurs femmes, et que pour eux, séparés de leurs épouses, ils essuyaient chaque jour des pertes sans ressource. Ils choisissent donc les jeunes soldats, qui, partis plus tard de Sparte, n'avaient pas prêté le serment; ils les renvoient dans leur patrie, pour s'unir à leur gré à toutes les femmes, espérant que chacune d'elles concevrait plus tôt en se livrant à plusieurs hommes. Les enfans nés de ces unions reçurent le nom de *Parthéniens*, qui rappelait le déshonneur de leurs mères. Arrivés à l'âge de trente ans, craignant la pauvreté (car ils ne pouvaient recueillir la succession de leurs pères qu'aucun d'eux ne connaissait), ils se réunirent sous un chef; ils choisirent Phalanthe, fils de cet Aratus qui avait conseillé aux Spartiates de renvoyer les jeunes gens à Lacédémone pour en avoir des enfans : ils devaient le jour aux conseils du père, ils attendirent du fils leurs succès et leur fortune. Ainsi, sans prendre congé de leurs mères, dont ils semblaient partager l'infamie, ils allèrent chercher une nouvelle patrie; et, après de longues traverses, ils abordèrent en Italie, se rendirent maîtres de Tarente, en chassèrent les habitans et s'y établirent. Longtemps après, Phalanthe, banni par sédition de la colonie qu'il avait fondée, se retira dans les murs de Brindes, qui avaient servi d'asile aux anciens Tarentins. A ses derniers momens, il leur persuada de réduire ses restes en cendres, de les faire répandre en secret sur la place publique de Tarente : « l'oracle de Delphes, ajouta-t-il, avait prédit que c'était le moyen de recouvrer leur patrie. »

cecinisse.» Illi arbitrantes eum, in ultionem sui, civium fata prodidisse, præceptis paruere. Sed oraculi diversa sententia fuerat : perpetuitatem enim urbis, non amissionem, hoc facto promiserat. Ita ducis exsulis consilio, et hostium ministerio, possessio Tarentina Partheniis in æternum fundata. Ob cujus beneficii memoriam Phalantho divinos honores decrevere.

V. Interea Messenii, quum virtute non possent, per insidias expugnantur. Dein quum per annos LXXX gravia servitutis verbera, plerumque et vincula, ceteraque captivitatis mala perpessi essent, post longam pœnarum patientiam, bellum restaurant. Lacedæmonii quoque eo conspiratius ad arma concurrunt, quod adversus servos dimicaturi videbantur. Itaque quum hinc injuria, inde indignitas animos acueret, Lacedæmonii, de belli eventu oraculo Delphis consulto, jubentur ducem belli ab Atheniensibus petere. Porro Athenienses, quum responsum cognovissent, in contemptum Spartanorum Tyrtæum poetam, claudum pede, misere : qui tribus prœliis fusus, eo usque desperationis Spartanos adduxit, ut, ad supplementum exercitus, servos suos manumitterent, hisque interfectorum matrimonia pollicerentur, ut non numero tantum amissorum civium, sed et dignitati succederent. Sed reges Lacedæmoniorum, ne, contra fortunam pugnando, majora detrimenta civitati infligerent, reducere exercitum voluerunt; ni intervenisset Tyrtæus, qui com-

Ceux-ci, persuadés que Phalanthe, irrité contre son peuple ingrat, leur avait révélé le secret de ses destinées, s'empressent de suivre ses conseils. Mais l'oracle avait un sens tout contraire; et les Tarentins, en pensant ravir aux Parthéniens la possession de leur nouvelle ville, la leur assuraient à jamais. Ainsi, l'adresse de ce généreux exilé, secondée par leurs ennemis eux-mêmes, les rendit pour toujours maîtres de Tarente. Ils reconnurent ce bienfait en décernant à Phalanthe les honneurs divins.

V. Cependant les Messéniens, que la force n'avait pu réduire, succombent à la ruse des Spartiates. Après quatre-vingts ans de servitude, les coups, les chaînes, et toutes les souffrances de l'esclavage, épuisèrent leur patience; ils reprirent les armes. Les Spartiates, ne voyant dans leurs ennemis que des esclaves, courent au combat, pleins de confiance et d'ardeur : d'une part, le ressentiment; de l'autre, le dédain et l'orgueil, animaient l'une contre l'autre les deux nations. Les Lacédémoniens consultèrent, sur l'issue de cette guerre, l'oracle de Delphes, qui leur ordonna de demander un chef aux Athéniens. A cette nouvelle, Athènes leur envoya, par mépris, le poète Tyrtée, qui était boiteux. Trois fois vaincus sous ce général, et réduits au désespoir, les Spartiates, pour recruter leurs rangs affaiblis, rendirent la liberté aux esclaves, et leur promirent les veuves des citoyens morts dans les batailles, pour leur donner, avec la place, le rang et les titres des guerriers que perdrait la république. Cependant les deux rois, craignant d'essuyer de nouveaux désastres, s'ils persistaient à lutter contre le sort, allaient ramener l'armée; le poète

posita carmina exercitui pro concione recitavit, in quibus hortamenta virtutis, damnorum solatia, belli consilia conscripserat. Itaque tantum ardorem militibus injecit, ut non de salute, sed de sepultura solliciti, tesseras, insculptis suis et patrum nominibus, dextro brachio deligarent : ut, si omnes adversum prœlium consumpsisset, et temporis spatio confusa corporum lineamenta essent, ex indicio titulorum tradi sepulturæ possent. Quum sic animatum reges exercitum viderent, curant rem hostibus nuntiari. Messeniis autem non timorem res, sed æmulationem mutuam dedit. Itaque tantis animis concursum est, ut raro unquam cruentius prœlium fuerit. Ad postremum tamen victoria Lacedæmoniorum fuit.

VI. Interjecto tempore, tertium quoque bellum Messenii reparavere : in cujus auxilium Lacedæmonii, inter reliquos socios, etiam Athenienses adhibuere. Quorum fidem quum suspectam haberent, supervacaneos simulantes, a bello eosdem dimiserunt. Hanc rem Athenienses graviter ferentes, pecuniam, quæ erat in stipendium Persici belli ab universa Græcia collata, a Delo Athenas transferunt, ne, deficientibus a fide societatis Lacedæmoniis, prædæ ac rapinæ esset. Sed nec Lacedæmonii quievere : qui, quum Messeniorum bello occupati essent, Peloponnenses immisere, qui bellum Atheniensibus facerent. Parvæ tunc temporis, classe in Ægyptum missa, vires Atheniensibus erant. Itaque navali prœlio

Tyrtée les arrête; il chante aux soldats assemblés des vers destinés à ranimer leur courage, à les consoler de leurs pertes, à leur assurer la victoire. Enflammés par ces chants guerriers[6], les Spartiates, oubliant le soin de leur vie pour ne plus songer qu'à leur sépulture, attachent à leurs bras droits des cachets où étaient gravés leurs noms et celui de leurs pères, afin que, s'ils périssaient tous dans une défaite, et que le temps effaçât les traits de leur visage, on pût les distinguer à ces signes et leur rendre les derniers devoirs. Les deux rois, voyant l'ardeur de leurs soldats, font répandre cette nouvelle dans le camp ennemi. Les Messéniens, loin d'en ressentir de l'effroi, n'en conçurent que de l'émulation : on combattit avec tant de fureur, que jamais peut-être bataille ne fut plus sanglante. Cependant la victoire resta enfin aux Lacédémoniens[7].

VI. Peu de temps après, les Messéniens reprirent pour la troisième fois les armes; Sparte demanda des secours à ses alliés, et même aux Athéniens. Mais leur fidélité parut suspecte; ils furent congédiés comme inutiles. Irrités de cet affront, ils vont enlever à Délos, et transportent à Athènes, le trésor destiné par toutes les cités de la Grèce aux frais de la guerre d'Asie[8] : ils craignaient que les Spartiates, en se détachant de l'alliance commune, ne vinssent à s'en emparer. Sparte n'est pas moins prompte à se venger; la guerre de Messénie occupait ses forces, elle soulève le Péloponèse contre les Athéniens, alors affaiblis par le départ d'une flotte qu'ils avaient envoyée en Égypte[9]. Aussi, attaqués sur mer, ils laissent à l'ennemi une victoire facile. Mais bientôt, fortifiés

dimicantes facile superantur. Interjecto deinde tempore, post reditum suorum aucti et classis et militum robore, prœlium reparavere. Jam et Lacedæmonii, omissis Messeniis, adversus Athenienses arma verterant. Diu varia victoria fuit : ad postremum æquo marte utrinque discessum. Inde revocati Lacedæmonii ad Messeniorum bellum, ne medium tempus otiosum Atheniensibus relinquerent, cum Thebanis paciscuntur, ut Bœotiorum imperium his restituerent, quod temporibus Persici belli amiserant, ut illi Atheniensium bella susciperent. Tantus furor Spartanorum erat, ut, duobus bellis impliciti, suscipere tertium non recusarent, dummodo inimicis suis hostes acquirerent. Igitur Athenienses, adversus tantam tempestatem belli duos duces deligunt, Periclem spectatæ virtutis virum, et Sophoclem scriptorem tragœdiarum : qui diviso exercitu, et Spartanorum agros vastaverunt, et multas Achaiæ civitates Atheniensium imperio adjecerunt.

VII. His malis fracti Lacedæmonii, in annos xxx pepigerunt pacem : sed tam longum otium inimicitiæ non tulerunt. Itaque quinto decimo anno, rupto fœdere, cum contemptu deorum hominumque, fines Atticos populantur; et ne prædam potius, quam pugnam, expetiisse viderentur, hostes ad prœlium provocant. Sed Athenienses, consilio Periclis ducis, populationis injuriam differunt in tempus ultionis; supervacuam pugnam existimantes, quum ulcisci hostem sine periculo possent.

par le retour de leur flotte et de leurs soldats, ils réparent ce premier revers. Les Spartiates abandonnent la Messénie, et tournent leurs armes contre Athènes : les succès se balancent long-temps ; enfin, les deux armées se retirent avec un avantage égal. Rappelés par la guerre de Messénie, les Lacédémoniens, pour ne pas laisser Athènes en repos, promettent aux Thébains la restitution de la Béotie, perdue dans la guerre des Mèdes, s'ils veulent se déclarer contre Athènes. Tel était l'acharnement de Sparte, que, déjà pressée par deux ennemis[10], elle consentait à entreprendre une troisième guerre, pour susciter des dangers à sa rivale. Menacés d'un si violent orage, les Athéniens nomment deux généraux, Périclès, déjà connu par ses talens, et Sophocle, le poète tragique : ces capitaines, divisant leur armée en deux corps, ravagèrent le territoire de Sparte, et prirent plusieurs villes de l'Achaïe[11].

VII. Épuisés par ces revers, les Spartiates conclurent une trève de trente ans, que leur haine trouva bientôt trop longue. Quinze ans s'étaient à peine écoulés, lorsque, rompant le traité, au mépris des lois divines et humaines, ils viennent ravager les frontières de l'Attique ; et, pour se montrer moins avides de butin que de gloire, ils présentent bataille à l'ennemi. Mais, cédant aux conseils de Périclès, les Athéniens diffèrent leur vengeance, et ne la commettent pas aux hasards d'un combat, quand ils peuvent se l'assurer sans péril. Quelques jours après, ils

Deinde interjectis diebus, naves conscendunt; et nihil sentientibus Lacedæmoniis, totam Spartam deprædantur, multoque plura auferunt, quam amiserant; prorsus ut, in comparatione damnorum, longe pluris fuerit ultio, quam injuria. Clara quidem hæc Periclis expeditio habita: sed multo clarior privati patrimonii contemptus fuit. Hujus agros, in populatione ceterorum, intactos hostes reliquerant, sperantes acquirere se illi posse aut periculum ex invidia, aut ex suspicione proditionis infamiam. Quod ante prospiciens Pericles, et futurum populo prædixerat, et ad invidiæ impetum declinandum, agros ipsos dono reipublicæ dederat: atque ita, unde periculum quæsitum fuerat, ibi maximam gloriam invenit. Post hæc interjectis diebus, navali prœlio dimicatum est: victi Lacedæmonii fugerunt. Nec cessatum deinceps est, quin aut terra, aut mari, varia prœliorum fortuna, invicem se trucidarent. Denique fessi tot malis, pacem in annos quinquaginta fecere, quam non nisi sex annis servaverunt. Nam inducias quas proprio nomine condixerant, ex sociorum persona rumpebant: quippe quasi minus perjurii contraherent, si ferentes sociis auxilia, potius quam si ipsi aperto prœlio dimicassent. Hinc bellum in Siciliam translatum: quod priusquam expono, de Siciliæ situ pauca dicenda sunt.

s'embarquent, et vont, à l'insu des Spartiates, ravager la Laconie : leur butin surpassa leurs pertes, et, dans ces faciles représailles, la vengeance alla plus loin que l'injure. Illustré par cette expédition, Périclès mérita, par son désintéressement, une gloire plus brillante encore. L'ennemi, en ravageant l'Attique, avait épargné ses biens, dans l'espoir d'attirer sur lui, soit les traits de l'envie, soit les soupçons et le déshonneur. Périclès avait prévu ce dessein; il en avertit le peuple; et, pour se mettre à l'abri de la haine, il fit don de ses terres à la république. Ainsi, le piège même qn'on lui avait tendu servit d'instrument à sa gloire. Peu de temps après se livra un combat naval, où les Spartiates vaincus furent contraints de fuir. Depuis, dans une suite non interrompue de batailles sur terre et sur mer, on vit les deux peuples rivaux, tour à tour victorieux et vaincus, se poursuivre et s'égorger. Lassés enfin de tant de désastres, ils conclurent pour cinquante ans une trève qui n'en dura que six : chacun fit rompre par ses alliés le traité que lui-même avait conclu en son nom, comme s'il y eut eu un moindre parjure à prêter secours à un allié, qu'à renouveler ouvertement la guerre. La Sicile devint alors le théâtre des hostilités [12]. Mais avant d'en tracer les détails, je dois faire une courte description de ce pays.

LIBER IV.

I. SICILIAM ferunt angustis quondam faucibus Italiæ adhæsisse; diremptamque velut a corpore, majore impetu superi maris, quod toto undarum onere illuc vehitur. Est autem ipsa terra tenuis ac fragilis; et cavernis quibusdam fistulisque ita penetrabilis, ut ventorum tota ferme flatibus pateat; nec non et ignibus generandis nutriendisque soli ipsius naturalis materia, quippe intrinsecus stratum sulphure et bitumine traditur : quæ res facit, ut spiritu cum igne inter interiora luctante, frequenter et compluribus locis nunc flammas, nunc vaporem, nunc fumum eructet. Inde denique Ætnæ montis per tot secula durat incendium. Et ubi acrior per spiramenta cavernarum ventus incubuit, arenarum moles egeruntur. Proximum Italiæ promontorium Rhegium dicitur, ideo, quia Græce *abrupta* hoc nomine pronuntiantur. Nec mirum, si fabulosa est loci hujus antiquitas, in quem res tot coiere miræ. Primum quod nusquam alias tam torrens fretum, nec solum citato impetu, verum etiam sævo, neque experientibus modo terribile, verum etiam procul videntibus. Undarum porro inter se concurrentium tanta pugna est, ut alias veluti terga

LIVRE IV.

I. On dit qu'un isthme étroit unissait autrefois la Sicile à l'Italie, et qu'elle en fut détachée, comme un membre est arraché de son corps, par le choc impétueux de la mer Adriatique, qui se précipite contre cette côte de tout le poids de ses eaux[1]. La terre y est légère et friable; percée de cavernes et de longues crevasses, elle s'ouvre presque tout entière au souffle des vents : d'un autre côté, par la nature même du sol, le feu se produit et s'alimente facilement dans son sein; car des couches de soufre et de bitume en couvrent le fond. De là une lutte souterraine entre le vent et les flammes, et, en plus d'un lieu, ces éruptions fréquentes de feux, de vapeur ou de fumée; de là, enfin, ce volcan de l'Etna, allumé depuis tant de siècles. Lorsque le vent, à travers les conduits que la nature lui a ouverts, vient en agiter le fond avec violence, il fait jaillir d'énormes monceaux de sable. Le point le plus voisin de l'Italie est un promontoire nommé Rhegium, d'un mot grec qui signifie *rompu*[2] : ce lieu, qui réunit tant de merveilles, devait servir de matière aux fables de l'antiquité. D'abord nulle mer n'est plus impétueuse; telle est la rapidité, ou plutôt la fureur de ses vagues, qu'on ne peut ni les franchir, ni même les regarder sans effroi. Dans la vio-

dantes in imum desidere, alias quasi victrices in sublime ferri videas; nunc hic fremitum ferventis æstus, nunc illic gemitum in voraginem desidentis exaudias. Accedunt vicini et perpetui Ætnæ montis ignes, et insularum Æolidum, veluti ipsis undis alatur incendium. Neque enim in tam angustis terminis aliter durare tot seculis tantus ignis potuisset, nisi humoris nutrimentis aleretur. Hinc igitur fabulæ Scyllam et Charybdin peperere; hinc latratus auditi; hinc monstri credita simulacra, dum navigantes, magnis vorticibus pelagi desidentis exterriti, latrare putant undas, quas sorbentis æstus vorago collidit. Eadem causa etiam Ætnæ montis perpetuos ignes facit. Nam aquarum ille concursus raptum secum spiritum in imum fundum trahit, atque ibi suffocatum tamdiu tenet, donec per spiramenta terræ diffusus, nutrimenta ignis incendat. Jam ipsa Italiæ Siciliæque vicinitas, jam promontoriorum altitudo ipsa ita similis est, ut, quantum nunc admirationis, tantum antiquis terroris dederit, credentibus, coeuntibus in se promontoriis, ac rursum discedentibus, solida intercipi absumique navigia. Neque hoc ab antiquis in dulcedinem fabulæ compositum, sed metu et admiratione transeuntium. Ea est enim procul inspicientibus natura loci, ut sinum maris, non transitum putes; quo quum accesseris, discedere ac sejungi promontoria, quæ antea juncta fuerint, arbitrere.

lence de leur choc, on les voit, tantôt vaincues, se précipiter dans l'abîme, et tantôt victorieuses, s'élancer en écumant vers les nues : ici, on entend le mugissement des flots, qui s'enflent et bouillonnent; là, le gémissement de l'onde qui s'engloutit. Non loin de là sont le mont Etna et les îles Éoliennes, dont les feux éternels semblent nourris par les eaux elles-mêmes : peut-on croire en effet qu'un tel embrasement eût subsisté tant de siècles dans un si étroit espace, si elles ne lui eussent servi d'aliment. De là les fabuleux récits de Charybde et de Sylla, et ces aboiemens terribles, et ces monstres dont on crut voir les figures menaçantes : à l'aspect des vastes abîmes qui s'ouvrent dans les ondes, le navigateur effrayé prit pour des hurlemens le bruit des eaux qui se brisaient au milieu du gouffre. La même cause perpétue les feux de l'Etna; les flots, en s'entrechoquant, entraînent au fond de la mer des masses d'air, qu'ils y retiennent jusqu'à ce que, s'échappant par les conduits souterrains, elles enflamment les matières ignées. Le voisinage de l'Italie et de la Sicile, la hauteur partout égale des deux rivages, aujourd'hui l'objet de notre admiration, n'était pour les anciens qu'un sujet de terreur; ils croyaient que les promontoires, tout à coup rapprochés, pour se séparer bientôt, arrêtaient et brisaient les navires dans le choc de leurs rochers; et cette fiction était l'ouvrage, non d'une imagination amie des fables, mais de l'étonnement et de l'épouvante des voyageurs : en effet, le bras de mer paraît, de loin, plutôt un golfe qu'un passage; on approche, et les promontoires, qui d'abord étaient unis, semblent se rompre et se séparer.

II. Siciliæ primo Trinacriæ nomen fuit; postea Sicania cognominata est. Hæc a principio patria Cyclopum fuit; quibus exstinctis, Cocalus regnum insulæ occupavit: post quem singulæ civitates in tyrannorum imperium concesserunt, quorum nulla terra feracior fuit. Horum ex numero Anaxilaus justitia cum ceterorum crudelitate certabat; cujus moderationis haud mediocrem fructum tulit. Quippe decedens quum filios parvulos reliquisset, tutelamque eorum Micytho, spectatæ fidei servo, commisisset, tantus amor memoriæ ejus apud omnes fuit, ut parere servo, quam deserere regis filios, mallent, principesque civitatis, obliti dignitatis suæ, regni majestatem administrari per servum paterentur. Imperium Siciliæ etiam Carthaginienses tentavere; diuque varia victoria cum tyrannis dimicatum. Ad postremum, amisso Amilcare imperatore cum exercitu, aliquantisper quievere victi.

III. Medio tempore quum Rhegini discordia laborarent, civitasque per dissensionem divisa in duas partes esset, veterani ab altera parte ab Himera in auxilium vocati, pulsis civitate, contra quos implorati fuerant, et mox cæsis, quibus tulerant auxilium, urbem cum conjugibus et liberis sociorum occupavere; ausi facinus nulli tyranno comparandum: quippe ut Rheginis melius fuerit vinci, quam vicisse. Nam sive victoribus captivitatis jure servissent, sive amissa patria exsulare necesse habuissent, non tamen, inter aras et patrios lares truci-

II. La Sicile porta d'abord le nom de Trinacrie[3], plus tard, celui de Sicanie. Ses premiers habitans furent les Cyclopes : quand leur race fut éteinte, Cocalus s'empara de la souveraine autorité; après lui, chaque ville tomba au pouvoir d'un tyran : car aucune contrée n'en a produit un plus grand nombre[4]. L'un d'eux, Anaxilaüs, se distingua autant par sa justice que les autres par leur cruauté. Ses vertus furent dignement récompensées à sa mort : il avait confié à Micythe, esclave d'une fidélité à l'épreuve, la tutèle de ses enfans en bas âge; tel fut le respect du peuple pour la mémoire de ce bon prince, qu'il aima mieux obéir à un esclave[5], qu'abandonner les fils de son roi; et les grands, oubliant la dignité de leur rang, laissèrent en des mains si viles l'administration de l'état. Les Carthaginois essayèrent d'envahir la Sicile, et combattirent long-temps, avec des succès balancés, les tyrans qui la gouvernaient; abattus enfin par la mort d'Amilcar et par la perte de leur armée, ils suspendirent pour quelque temps la guerre[6].

III. Dans cet intervalle, la discorde ayant éclaté dans Rhegium, et divisé les habitans en deux factions rivales, l'une d'elles implora le secours des vieux soldats d'Himère, qui, chassant le parti qu'ils venaient combattre, égorgèrent ensuite ceux qu'ils avaient secourus, et s'emparèrent de leur ville, de leurs enfans et de leurs femmes, crime plus affreux que tous ceux des tyrans[7]. Une défaite eût été moins fatale aux Rhégiens qu'une telle victoire : vaincus, ils n'eussent eu à redouter que l'esclavage ou l'exil, mais le fer ne les eût point frappés au pied de leurs autels, devant leurs dieux domestiques; ils n'eussent

dati, crudelissimis tyrannis patriam cum conjugibus ac liberis prædam reliquissent. Catinienses quoque, quum Syracusanos graves paterentur, diffisi viribus suis, auxilium ab Atheniensibus petivere : qui, seu studio majoris imperii, quo Asiam Græciamque penitus occuparent, seu metu factæ pridem a Syracusanis classis, ne Lacedæmoniis illæ vires accederent, Lamponium ducem cum classe in Siciliam misere, ut, sub specie ferendi Catiniensibus auxilii, tentarent Siciliæ imperium. Et quoniam prima initia, frequenter cæsis hostibus, prospera fuerant, majore denuo classe, et robustiore exercitu, Lachete et Chariade ducibus, Siciliam petivere : sed Catinienses, sive metu Atheniensium, sive tædio belli, pacem cum Syracusanis, remissis Atheniensium auxiliis, fecerunt.

IV. Interjecto deinde tempore, quum fides pacis a Syracusanis non servaretur, denuo legatos Athenas mittunt; qui sordida veste, capillo barbaque promissis, et omni squaloris habitu ad misericordiam commovendam acquisito, concionem deformes adeunt : adduntur precibus lacrymæ; et ita misericordem populum supplices movent, ut damnarentur duces, qui ab his auxilia deduxerant. Igitur classis ingens decernitur : creantur duces Nicias, et Alcibiades, et Lamachus; tantisque viribus Sicilia repetitur, ut ipsis terrori essent, in quorum auxilia mittebantur. Brevi post tempore, revocato ad reatum Alcibiade, duo prœlia pedestria secunda Nicias et Lamachus faciunt : munitionibus deinde circumdatis, hostes etiam marinis commeatibus in urbe clausos inter-

pas laissé leur patrie, leurs enfans, leurs épouses en proie à leurs assassins. Les habitans de Catane, ne pouvant secouer eux-mêmes le joug pesant de Syracuse, implorèrent aussi l'appui des Athéniens. Ceux-ci, excités, soit par l'ambition de soumettre à leur empire l'Asie et la Grèce entière, soit par la crainte de voir Syracuse unir ses flottes aux forces navales de Sparte, envoyèrent Lamponius, qui, sous prétexte de secourir Catane, devait essayer la conquête de la Sicile. Ils furent vainqueurs en plusieurs rencontres : Athènes, encouragée par ces premiers succès, fit bientôt partir Lachès et Chariade, avec plus de vaisseaux et de troupes; mais Catane se défiant de ses alliés, ou fatiguée de la guerre, fit la paix avec Syracuse, et renvoya ses secours.

IV. Mais les Syracusains violent bientôt le traité, et de nouveaux députés paraissent à Athènes; ils se présentent en supplians devant l'assemblée, vêtus de deuil, la barbe et les cheveux longs, dans tout l'appareil de la douleur et du désespoir. Ils prient, ils pleurent; et le peuple, ému de leurs larmes, condamne les généraux qui ont ramené les secours destinés à Catane. On ordonne l'équipement d'une flotte puissante : Nicias, Alcibiade et Lamachus, nommés pour la commander, rentrent en Sicile avec de telles forces, que Catane elle-même en est effrayée. Bientôt après, malgré le départ d'Alcibiade, rappelé pour comparaître devant les juges [8], Nicias et Lamachus remportent deux victoires sur terre, bloquent l'ennemi dans les murs de Syracuse, et ferment même l'accès du port aux convois de mer. Les Syracu-

cludunt. Quibus rebus fracti Syracusani auxilium a Lacedæmoniis petiverunt. Ab his mittitur Gylippus solus, sed in quo instar omnium auxiliorum erat. Is, audito in itinere belli jam inclinato statu, auxiliis partim in Græcia, partim in Sicilia contractis, opportuna bello loca occupat. Duobus deinde prœliis victus, congressus tertio, occiso Lamacho, et hostes in fugam compulit, et socios obsidione liberavit. Sed quum Athenienses a bello terrestri in navale se transtulissent, Gylippus classem Lacedæmone cum auxiliis arcessit. Quo cognito, et ipsi Athenienses in locum amissi ducis Demosthenem et Eurymedonta cum supplemento copiarum mittunt : Peloponnesii quoque, communi civitatum decreto, ingentia Syracusanis auxilia misere : et quasi Græciæ bellum in Siciliam translatum esset, ita ex utraque parte summis viribus dimicabatur.

V. Prima igitur congressione navalis certaminis, Athenienses vincuntur. Castra quoque cum omni publica ac privata pecunia amittunt. Super hæc mala, quum etiam terrestri prœlio victi essent, tunc Demosthenes censere cœpit, « Ut abirent Sicilia, dum res, quamvis afflictæ, nondum tamen perditæ forent : neque in bello male auspicato amplius perseverandum esse; domi graviora et forsitan infeliciora bella, in quæ servare hos urbis apparatus oporteat. » Nicias, seu pudore male actæ rei, seu metu destitutæ spei civium, seu impellente fato, manere contendit. Reparatur igitur navale bellum, et animi a prioris fortunæ procella ad spem certaminis revocantur :

sains découragés implorent le secours de Sparte : elle se contente de leur envoyer Gylippe, qui valait seul toute une armée. Ce général, instruit à son départ de l'état des affaires et des revers de Syracuse, avait levé des troupes dans la Grèce et dans la Sicile : il se saisit des postes importans. Deux fois repoussé, il livre un troisième combat, où Lamachus perd la vie; Nicias est vaincu et Syracuse délivrée. Les Athéniens ayant transporté sur mer le théâtre de la guerre, Gylippe obtient de Lacédémone une flotte et des soldats : à cette nouvelle, les Athéniens envoient Démosthène et Eurymédon, avec de nouvelles forces, pour remplacer le chef qu'ils ont perdu : de leur côté, les villes du Péloponèse, d'un commun accord, font passer aux Syracusains de puissans secours. Aux efforts des deux partis, on eût dit une guerre des Grecs transportée en Sicile.

V. Dans le premier combat naval, les Athéniens furent vaincus : leur camp, leur trésor, le bagage de chaque soldat, tombèrent aux mains de l'ennemi. Ce désastre ayant été suivi d'une seconde défaite sur terre, Démosthène conseillait de sortir de la Sicile, tandis que leur fortune, quoique chancelante, n'était point désespérée; de ne pas poursuivre une expédition commencée sous de si tristes auspices, et de réserver le débris de leurs forces pour les guerres plus redoutables, et peut-être plus fatales, qui les attendaient dans l'Attique. Mais, soit honte de ses revers, soit crainte du ressentiment d'Athènes, dont il avait trompé l'espoir, entraîné peut-être par la puissance du destin, Nicias résolut de rester

sed inscitia ducum, qui inter angustias maris tuentes se Syracusanos aggressi fuerant, vincuntur. Eurymedon dux, in prima acie fortissime dimicans, primus cadit : triginta naves, quibus præfuerat, incenduntur. Demosthenes et Nicias, et ipsi victi, exercitum in terram deponunt, tutiorem fugam rati itinere terrestri. Ab his relictas centum triginta naves Gylippus invasit : ipsos deinde insequitur : fugientes partim capit, partim cædit. Demosthenes, amisso exercitu, a captivitate gladio et voluntaria morte se vindicat : Nicias autem, ne Demosthenis quidem exemplo, ut sibi consuleret, admonitus, cladem suorum auxit dedecore captivitatis.

en Sicile. On se prépare donc à combattre encore sur mer, et de la douleur d'une défaite récente, on passe à l'espoir d'un succès prochain : l'imprudence des généraux, qui attaquèrent la flotte ennemie, protégée par des détroits, donna à Gylippe une victoire facile. Eurymédon, qui conduisait l'avant-garde, périt le premier après des prodiges de valeur; les trente vaisseaux qu'il commandait furent livrés aux flammes. Démosthène et Nicias, vaincus à leur tour, débarquent leurs troupes, espérant que sur terre leur fuite serait plus facile : mais Gylippe s'empare des cent trente vaisseaux qu'ils abandonnaient, et court aussitôt à leur poursuite : tout tombe dans ses mains ou sous ses coups. Démosthène, voyant son armée détruite, se soustrait à l'esclavage par une mort volontaire; Nicias, malgré l'exemple même de son collègue, ne sut pas sauver son honneur, et il ajouta l'opprobre de sa captivité aux malheurs de sa patrie 9.

LIBER V.

I. Dum Athenienses in Sicilia bellum per biennium cupidius quam felicius gerunt, interim, concitor et dux ejus, Alcibiades absens Athenis insimulatur, mysteria Cereris Initiorum sacra, nullo magis quam silentio solennia, enuntiavisse: revocatusque a bello ad judicium, sive conscientiam, sive indignitatem rei non ferens, tacitus in exsilium Elidem profectus est. Inde, ubi non damnatum se tantum, verum etiam diris per omnium sacerdotum religiones devotum cognovit, Lacedæmona se contulit; ibique regem Lacedæmoniorum impellit, turbatis Atheniensibus adverso Siciliæ prœlio, ultro bellum inferre. Quo facto, omnia Græciæ regna, velut ad exstinguendum commune incendium, concurrunt: tantum odii Athenienses immoderati imperii cupiditate contraxerant! Darius quoque, rex Persarum, memor paterni avitique in hanc urbem odii, facta cum Lacedæmoniis per Tissaphernem, præfectum Lydiæ, societate, omnem sumptum belli pollicetur. Et erat hic quidem titulus cum Græcis coeundi: re autem vera timebat, ne, victis Atheniensibus, ad se Lacedæmonii arma transferrent. Quis igitur miretur, tam florentes Atheniensium opes ruisse,

LIVRE V.

I. Nous avons vu les Athéniens combattre deux années en Sicile avec plus d'ambition que de succès. Cependant l'auteur de la guerre, le chef de l'expédition, Alcibiade, est accusé à Athènes, en son absence, d'avoir révélé le mystère de Cérès, dont le silence était la loi la plus sainte. Rappelé de l'armée pour paraître devant ses juges, et cédant, soit à son indignation, soit aux reproches de sa conscience, il s'exila volontairement en Élide. Bientôt, condamné par les juges, frappé même par tous les pontifes des anathêmes les plus terribles, il se rendit à Lacédémone, et y engagea le roi[1] à attaquer les Athéniens, abattus par les revers qu'ils venaient d'essuyer en Sicile. Aussitôt les peuples de la Grèce vinrent à l'envi se joindre aux Spartiates, comme pour éteindre un incendie qui les menaçait tous; tant les Athéniens s'étaient rendus odieux par leur domination tyrannique! Le roi de Perse lui-même, Darius[2], héritier de la haine qui avait armé contre Athènes son père et son aïeul, s'unit avec Lacédémone par les intrigues de Tissapherne, satrape de Lydie, et se chargea des frais de la guerre. Sa haine pour les Athéniens n'était cependant que le prétexte de son alliance avec les Grecs : il craignait que, vainqueurs d'Athènes, les Spartiates ne tournassent leurs

8.

quum ad opprimendam unam urbem, totius Orientis vires concurrerent? Non tamen inerti, neque incruento cecidere bello; sed prœliati ad ultimum, victores etiam interdum, consumpti magis fortunæ varietate, quam vi victi sunt. Principio belli omnes ab his etiam socii desciverant, ut fit: quo se fortuna, eodem etiam favor hominum inclinat.

II. Alcibiades quoque motum adversus patriam bellum, non gregarii militis opera, sed imperatoris virtutibus adjuvat. Quippe acceptis quinque navibus, in Asiam contendit, et tributarias Atheniensium civitates, auctoritate nominis sui, ad defectionem compellit. Sciebant enim domi clarum, nec exsilio videbant factum minorem; nec tam ablatum Atheniensibus ducem, quam Lacedæmoniis traditum; partaque cum amissis imperia pensabant. Sed apud Lacedæmonios virtus Alcibiadis plus invidiæ quam gratiæ contraxit. Itaque quum principes velut æmulum gloriæ suæ interficiendum insidiis mandassent, cognita re Alcibiades per uxorem Agidis regis, quam adulterio cognoverat, ad Tissaphernem, præfectum Darii regis, profugit: cui se celeriter officii comitate, et obsequendi gratia insinuavit. Erat enim et ætatis flore, et formæ veneratione, nec minus eloquentia, etiam inter Athenienses, insignis: sed in conciliandis amicitiarum studiis, quam in retinendis, vir melior, quia morum vitia sub umbra eloquentiæ primo latebant.

armes contre lui. Faut-il donc s'étonner que la puissance d'Athènes ait succombé, lorsque toutes les forces de l'Orient conjuré s'étaient réunies contre elle seule? Mais sa résistance ne fut pas sans gloire, et sa défaite coûta des flots de sang : elle lutta jusqu'au dernier soupir, et, souvent victorieuse, elle fut plutôt épuisée par les caprices de la fortune, que vaincue par la force. La guerre commençait à peine[3], que ses alliés même l'avaient déjà trahie : tel est l'usage des hommes, toujours fidèles au parti que semble favoriser le sort.

II. Alcibiade déploya, dans la guerre qu'il avait allumée contre sa patrie, non le courage d'un simple soldat, mais les talens d'un grand capitaine. A la tête de cinq vaisseaux[1], il fit voile vers l'Asie, et souleva, par l'ascendant de son nom, les villes tributaires des Athéniens : on savait qu'il s'était illustré dans sa patrie, et l'exil, aux yeux des peuples, n'avait point obscurci sa gloire : on voyait en lui un général donné aux Spartiates, plutôt qu'enlevé aux Athéniens, et son pouvoir nouveau semblait égaler celui qu'il avait perdu. Mais son mérite excita à Lacédémone plus d'envie que de bienveillance; les principaux citoyens dressèrent des embûches à ce dangereux rival : Alcibiade, instruit de leurs complots par la femme du roi Agis, qu'il avait séduite, se réfugia près de Tissapherne, satrape de Darius. Il sut bientôt gagner son amitié, par l'affabilité de son langage et sa complaisance officieuse : aux grâces de la jeunesse, à la beauté majestueuse de ses traits, il joignait une éloquence qu'Athènes même avait admirée : mais comme des vices étaient cachés sous ce talent, il savait mieux

Igitur persuadet Tissapherni, « ne tanta stipendia classi Lacedæmoniorum præberet : vocandos enim in portionem muneris Ionios, quorum pro libertate, quum tributa Atheniensibus penderent, bellum susceptum sit : sed nec auxiliis nimis enixe Lacedæmonios juvandos; quippe memorem esse debere, alienam se victoriam, non suam instruere; et eatenus bellum sustinendum, ne inopia deseratur : nam regem Persarum, dissidentibus Græcis, arbitrum pacis ac belli fore; et quos suis non possit, ipsorum armis victurum; perfecto autem bello, statim ei cum victoribus dimicandum : domesticis itaque bellis Græciam atterendam, ne externis vacet, exæquandasque vires partium, et inferiores auxilio levandos. Non enim quieturos post hanc victoriam Spartanos, qui vindices se libertatis Græciæ professi sint. » Grata oratio Tissapherni fuit. Itaque commeatus maligne præbere; classem regiam non totam mittere, ne aut victoriam totam daret, aut necessitatem deponendi belli imponeret.

III. Interea Alcibiades hanc operam civibus venditabat : ad quem quum legati Atheniensium venissent, pollicetur his amicitiam regis, si respublica a populo translata ad senatum foret; sperans, ut aut, concordante civitate, dux belli ab omnibus legeretur, aut, discordia inter ordines facta, ab altera parte in auxilium vocaretur. Sed Atheniensibus, imminente periculo belli, major salutis, quam dignitatis cura fuit. Itaque, permittente

acquérir que conserver des amis. Il engagea donc Tissapherne à ne pas fournir tant d'argent à la flotte de Sparte; à faire peser une partie de ce fardeau sur les Ioniens, puisque la guerre devait les affranchir du tribut qu'ils payaient à Athènes; à ne pas même prodiguer ses secours aux Spartiates, qui voulaient vaincre pour eux, et non pour lui; à leur fournir les moyens de poursuivre, non de terminer la guerre. Il ajoute que, dans les dissensions des Grecs, le roi de Perse, arbitre de la guerre et de la paix, soumettra par leurs propres armes ceux que ses forces n'auraient pu dompter; mais que, dès la fin de la guerre, il aura les vainqueurs à combattre : qu'il faut donc épuiser la Grèce par des divisions intestines, pour la détourner de toute conquête étrangère, rendre les forces égales, et venir à l'appui du plus faible; que les Spartiates ne sont pas disposés à rentrer dans le repos après la victoire, puisqu'ils se sont déclarés hautement les vengeurs de la liberté grecque. Tissapherne approuva ces conseils; il n'envoya aux Lacédémoniens que des sommes assez faibles, et une partie de la flotte royale, ne voulant ni leur assurer la victoire, ni les contraindre à renoncer à la guerre.

III. Cependant Alcibiade vantait à ses concitoyens le service qu'il leur avait rendu; il accueille leurs députés, et leur promet l'amitié du roi, s'ils consentent à faire passer du peuple au sénat le gouvernement de la république : il espérait se faire ainsi rappeler, soit à la tête des troupes par les deux ordres réunis, soit au secours de l'un des partis, si la discorde éclatait dans l'état. Athènes, menacée d'une guerre dangereuse, sacrifia sa

populo, imperium ad senatum transfertur. Qui quum insita genti superbia crudeliter in plebem consuleret, singulis tyrannidis sibi impotentiam vindicantibus, ab exercitu Alcibiades exsul revocatur, duxque classi constituitur. Statim igitur Athenas mittit, « ex continenti se cum exercitu venturum, recepturumque a quadringentis jura populi, ni ipsi redderent. » Hac denuntiatione optimates territi, primo urbem prodere Lacedæmoniis tentavere : dein, quum id nequissent, in exsilium profecti sunt. Igitur Alcibiades, intestino malo patria liberata, summa cura classem instruit; atque ita in bellum adversus Lacedæmonios pergit.

IV. Jam Sesti Mindarus et Pharnabazus, Lacedæmoniorum duces, instructis navibus exspectabant. Prœlio commisso, victoria penes Athenienses fuit. In eo bello major pars exercitus, et omnes ferme hostium duces cæsi : naves LXXX raptæ. Interjectis quoque diebus, quum bellum Lacedæmonii a mari in terram transtulissent, iterato vincuntur. His malis fracti, pacem petiere : quam ne acciperent, opera eorum effectum est, quibus ea res quæstum præstabat. Interea et Syracusanorum auxilia illatum a Carthaginiensibus Siciliæ bellum domum revocavit : quibus rebus destitutis Lacedæmoniis, Alcibiades cum classe victrici Asiam vastat; multis locis prœlia facit; ubique victor recipit civitates, quæ defecerant; nonnullas capit, et imperio Atheniensium adjicit : atque ita prisca navali gloria vindicata, adjecta etiam laude

gloire à son salut, et, du consentement du peuple, le sénat recouvra le pouvoir. Mais ses membres, égarés par la fierté naturelle aux nobles, devinrent bientôt pour le peuple autant d'oppresseurs et de tyrans; et Alcibiade, rappelé par les soldats, reçut le commandement de la flotte. Il mande aussitôt à Athènes qu'il va s'y rendre, à la tête d'une armée, pour arracher aux Quatre-Cents un pouvoir ravi au peuple, s'ils ne s'en dépouillent eux-mêmes. Effrayés de ces menaces, les grands, après une tentative inutile pour livrer la ville aux Spartiates, s'exilèrent volontairement. Alcibiade, ayant délivré sa patrie de ces dissensions intestines, équipa une puissante flotte, à la tête de laquelle il se dirigea contre les Lacédémoniens.

IV. Mindare et Pharnabaze, chefs de la flotte ennemie, l'attendaient à Sestos, en ordre de bataille. La victoire resta aux Athéniens; elle coûta aux Spartiates le plus grand nombre de leurs soldats, presque tous leurs généraux, et quatre-vingts navires. Peu de jours après, les Spartiates, ayant quitté leur flotte pour combattre sur terre, sont une seconde fois vaincus : épuisés par ces désastres, ils demandèrent la paix; mais les intrigues de ceux qui voulaient la guerre les empêchèrent de réussir. Enfin, l'invasion des Carthaginois dans la Sicile [4] rappela les troupes Syracusaines à la défense de leur patrie, et Alcibiade, voyant les Spartiates accablés de tant de pertes, alla ravager l'Asie avec sa flotte victorieuse. Il livre de nombreux combats, rentre en triomphe dans toutes les villes révoltées, en soumet plusieurs autres, et étend, par ses nouvelles conquêtes, la puis-

terrestris belli, desideratus civibus suis Athenas revertitur. His omnibus prœliis ducentæ naves hostium, et præda ingens capta. Ad hunc redeuntis exercitus triumphum effusa omnis multitudo obviam procedit, et universos quidem milites, præcipue tamen Alcibiadem mirantur : in hunc oculos civitas universa, in hunc suspensa ora convertit : hunc quasi de cœlo missum, et ut ipsam Victoriam contuentur : laudant quæ pro patria, nec minus admirantur quæ exsul contra gesserit, excusantes ipsi, iratum provocatumque fecisse. Enimvero tantum in uno viro fuisse momenti, ut maximi imperii subversi et rursum recepti auctor esset; et unde stetisset, eo se victoria transferret; fieretque cum eo mira quædam fortunæ inclinatio. Igitur omnibus non humanis tantum, verum et divinis eum honoribus onerant; certant secum ipsi, utrum contumeliosius eum expulerint, an revocaverint honoratius. Ipsos illi deos gratulantes tulere obviam, quorum exsecrationibus erat devotus; et cui paulo ante omnem humanam opem interdixerant, eum, si queant, in cœlo posuisse cupiunt. Explent contumelias honoribus, detrimenta muneribus, exsecrationes precibus. Non Siciliæ illis adversa pugna in ore est, sed Græciæ victoria : non classes per illum amissæ, sed acquisitæ; nec Syracusarum, sed Ioniæ Hellespontique meminerunt. Sic Alcibiades nunquam mediocribus, nec in offensa, nec in favore, studiis suorum exceptus est.

sance de son pays, rend à la marine athénienne son ancienne gloire, s'illustre même par plusieurs victoires sur terre, et retourne vers le peuple, qui l'appelait de ses vœux. Il était suivi de deux cents vaisseaux enlevés à l'ennemi, et chargés d'un immense butin. A son approche, une foule innombrable sort de la ville, et accourt au devant de l'armée victorieuse [5]. On admire tous ces guerriers, mais surtout Alcibiade; partout, les yeux étonnés se fixent sur lui : on le contemple comme un génie tutélaire, comme le dieu de la victoire : on vante les bienfaits dont il a comblé sa patrie : on admire jusqu'aux talens qu'il a déployés contre elle; il avait cédé, disait-on, au ressentiment d'un injuste exil. On s'étonne qu'un seul homme ait été assez puissant pour renverser un si grand empire et le relever ensuite, pour traîner, dans chaque parti, la victoire sur ses pas, et maîtriser à son gré la fortune. C'est peu de lui décerner les récompenses accordées aux héros, on lui prodigue encore les honneurs qui ne sont dus qu'aux dieux; tous s'efforcent à l'envi d'effacer, par l'éclat de son rappel, l'opprobre de son exil. Ils portent au devant de lui, pour rendre hommage à ses triomphes, les images de ces mêmes dieux dont ils avaient imploré contre lui la vengeance, et semblent vouloir placer au rang des immortels cet homme qu'ils ont naguère privé de tout secours humain. Les honneurs succèdent aux outrages, les présens aux confiscations, les vœux publics aux malédictions de la haine. On ne parle pas des revers de la Sicile, mais des victoires remportées dans la Grèce; on ne songe pas aux flottes qu'il a perdues, mais à celles qu'il vient de conquérir; on oublie Syracuse, pour ne se

V. Dum hæc aguntur, a Lacedæmoniis Lysander classi belloque præficitur; et in locum Tissaphernis Darius, rex Persarum, filium suum Cyrum Ioniæ Lydiæque præposuit : qui Lacedæmonios auxiliis opibusque ad spem fortunæ prioris erexit. Aucti igitur viribus, Alcibiadem cum centum navibus in Asiam profectum, dum agros longa pace divites securius populatur, et prædæ dulcedine sine insidiarum metu sparsos milites habet, repentino adventu oppressere : tantaque cædes palantium fuit, ut plus vulneris eo prœlio Athenienses acciperent, quam superioribus dederant : et tanta desperatio apud Athenienses erat, ut ex continenti Alcibiadem ducem Conone mutarent; arbitrantes, victos se non fortuna belli, sed fraude imperatoris, apud quem plus prior offensa valuisset, quam recentia beneficia. Vicisse autem eum priore bello ideo tantum, ut ostenderet hostibus, quem ducem sprevissent, et ut carius eis ipsam victoriam venderet. Omnia enim credibilia in Alcibiade vigor ingenii, et morum luxuria faciebat. Veritus itaque multitudinis impetum, denuo in voluntarium exsilium proficiscitur.

VI. Itaque Conon Alcibiadi suffectus, habens ante oculos, cui duci successisset, classem maxima industria exornat : sed navibus exercitus deerat, fortissimis quibusque in Asiæ populatione amissis. Armantur tamen

souvenir que de l'Hellespont et de l'Ionie. C'est ainsi qu'Alcibiade, dans la faveur ou dans la disgrace, inspira toujours à ses concitoyens des sentimens extrêmes.

V. Cependant les Spartiates confient à Lysandre le commandement de leur flotte et la conduite de la guerre : Cyrus, fils de Darius, roi de Perse, substitué à Tissapherne dans le gouvernement de l'Ionie et de la Lydie, leur prodigua ses trésors, ses secours, et leur rendit l'espoir et le courage. Avec ces nouvelles forces, ils firent voile vers l'Asie, où Alcibiade venait de passer à la tête de cent vaisseaux; et tandis que ses soldats épars, entraînés par l'appât du butin, pillent sans crainte des campagnes qu'une longue paix avait enrichies, l'ennemi surprend, écrase leurs bataillons dispersés[6]. Les Athéniens perdirent dans cette seule défaite plus qu'ils n'avaient gagné par tant de victoires; et, dans leur désespoir, attribuant ce désastre, non au caprice de la fortune, mais à la trahison de leur chef, en qui d'anciens ressentimens avaient prévalu sans doute sur le souvenir de leurs derniers bienfaits, ils déposent sur-le-champ Alcibiade, pour lui substituer Conon[7]. Le premier n'avait, disaient-ils, remporté quelques succès que pour montrer à l'ennemi quel général il avait dédaigné, et lui vendre à plus haut prix la victoire. On pouvait tout croire, en effet, d'un homme aussi habile et aussi corrompu qu'Alcibiade. Craignant la fureur du peuple, il s'exila pour la seconde fois[8].

VI. Conon, animé par l'idée toujours présente des talens de son prédécesseur, travaille avec ardeur à équiper une flotte : mais l'élite de l'armée venait de périr en Asie, et ses vaisseaux manquaient de soldats. En vain on appelle

senes, aut impuberes pueri, et numerus militum sine exercitus robore expletur. Sed non magnam bello moram ætas fecit imbellis : cæduntur passim, aut fugientes capiuntur : tantaque strages, aut occisorum, aut captivorum fuit, ut Atheniensium deletum non imperium tantum, verum etiam nomen videretur. Quo prœlio perditis et desperatis rebus, ad tantam inopiam rediguntur, ut consumpta militari ætate, peregrinis civitatem, servis libertatem, damnatis impunitatem darent. Ex qua colluvione hominum conscripto exercitu, domini antea Græciæ, vix libertatem tuebantur. Iterum tamen fortunam maris experiendam decernunt : tanta virtus animorum erat, ut, quum paulo ante salutem desperaverint, nunc non desperent victoriam. Sed neque is miles erat, qui nomen Atheniensium tueretur; neque eæ vires, quibus vincere consuerant; neque ea scientia militaris in his, quos vincula, non castra, continuerant. Itaque omnes aut capti, aut occisi. Quum dux Conon eo prœlio superfuisset solus, crudelitatem civium metuens, cum octo navibus ad regem Cyprium concedit Evagoram.

VII. At dux Lacedæmoniorum, rebus feliciter gestis, fortunæ hostium insultat; captivas naves, cum præda bellica, in triumphi modum ornatas mittit Lacedæmona; ac tributarias Atheniensium civitates, quas metus dubiæ belli fortunæ in fide tenuerat, voluntarias recipit; nec aliud ditionis Atheniensium præter urbem ipsam relinquit. Quæ cuncta quum Athenis nuntiata essent, omnes, relictis domibus, per urbem discurrere pavidi : alius

aux armes les vieillards et les enfans; l'armée devient plus nombreuse et reste aussi faible. De tels combattans ne soutinrent pas long-temps le choc de l'ennemi : ils tombent pêle-mêle sous le glaive ou dans les mains du vainqueur; et tel fut le nombre des prisonniers et des morts, que l'empire et le nom même d'Athènes paraissaient près de s'éteindre. Épuisée par ce dernier revers et ne trouvant plus de soldats, elle reçoit les étrangers au nombre de ses citoyens; elle donne la liberté aux esclaves, l'impunité aux criminels; de ce ramas d'hommes, elle forme une armée: naguère maîtresse de toute la Grèce, elle peut à peine défendre sa liberté. Cependant elle se décide à tenter encore une fois la fortune de la mer, assez hardie pour espérer la victoire, alors même qu'elle venait de désespérer de son salut. Mais ce n'était point avec de tels soldats qu'Athènes pouvait défendre son nom; ce n'était point à de tels appuis qu'elle avait dû tant de victoires: quels talens militaires lui promettaient des hommes habitués à vivre dans les fers, et non dans les camps? aussi presque tous furent pris ou tués; et Conon, échappé seul au carnage, redoutant la vengeance des Athéniens, se réfugia avec huit vaisseaux près d'Evagoras, roi de Chypre 9.

VII. Enivré de tant de succès, le général Spartiate insulte aux malheurs des vaincus : il envoie en triomphe dans sa patrie, chargés d'ornemens et de dépouilles, les vaisseaux dont il s'est rendu maître. Les villes tributaires d'Athènes, que l'incertitude du sort des armes avait contenues dans le devoir, se livrent volontairement à lui, et toute la puissance d'Athènes est renfermée dans ses murailles. A ces tristes nouvelles, tous les habitans quit-

alium sciscitari; auctorem nuntii requirere : non pueros imprudentia, non senes debilitas, non mulieres sexus imbecillitas domi tenet : adeo ad omnem ætatem tanti mali sensus penetraverat! In foro deinde coeunt : atque ita perpeti nocte fortunam publicam questibus iterant. Alii fratres, aut filios, aut parentes deflent; cognatos alii, alii amicos cognatis cariores; et cum privatis casibus querelam publicam miscent, jam se ipsos, jam ipsam patriam perituram, miserioremque incolumium, quam amissorum fortunam judicantes; sibi quisque ante oculos obsidionem, famem, et superbum victoremque hostem proponentes; jam ruinam urbis et incendia, jam omnium captivitatem et miserrimam servitutem recordantes; feliciores prorsus priores urbis ruinas ducentes, quæ, incolumibus filiis parentibusque, tectorum tantum ruina taxatæ sint : nunc autem non classem, in quam, sicuti pridem, confugiant, superesse; non exercitum, cujus virtute servati pulchriora possent mœnia exstruere.

VIII. Sic defletæ ac prope perditæ urbi hostes superveniunt, et obsidione circumdatos fame urgent. Sciebant enim, neque ex advectis copiis multum superesse, et, ne novæ advehi possent, providerant. Quibus malis Athenienses fracti, post longam famem, et assidua suorum funera, pacem petivere : quæ an dari deberet, diu inter Spartanos sociosque deliberatum. Quum multi delendum Atheniensium nomen, urbemque incendio consumendam censerent, negarunt se Spartani, « ex duobus Græ-

tent leurs maisons, et courent épouvantés de rue en rue : ils s'interrogent l'un l'autre; ils cherchent l'auteur de ce bruit fatal. Vieillards, femmes, enfans, tous se répandent dans la ville; un si horrible désastre frappe à la fois tous les cœurs. On se réunit sur la place publique; on y passe la nuit à verser des larmes sur l'infortune d'Athènes : l'un pleure un frère, un fils ou un père; l'autre des proches, ou des amis plus chers encore, et, unissant dans leurs plaintes les pertes particulières et les désastres publics, ils s'écrient qu'ils vont périr, et la patrie avec eux; que les citoyens morts dans le combat sont heureux et dignes d'envie. Chacun se retrace les horreurs d'un siège, les souffrances de la famine, les cruautés du vainqueur; la ville anéantie par le fer et la flamme; ses citoyens captifs et traînés en esclavage : autrefois du moins les murs d'Athènes étaient seuls tombés, sans écraser sous leurs débris les enfans et les pères; mais aujourd'hui ils n'avaient ni flotte qui pût leur servir d'asile, ni armée qui pût les défendre et relever un jour une ville plus vaste et plus belle.

VIII. Dans cet abattement général, l'ennemi paraît devant les murs, et presse les assiégés par la famine. Il savait que les vivres qu'on y avait reçus touchaient à leur fin, et il fermait l'accès de la ville à de nouveaux convois. Épuisée par une longue disette et la perte de tant de citoyens, Athènes demanda la paix [10]. Alors s'éleva une longue discussion parmi les Lacédémoniens et leurs alliés : les uns disaient [11] qu'il fallait brûler les murs et anéantir le nom d'Athènes; mais les Spartiates, ayant déclaré « qu'ils n'arracheraient point l'un des deux yeux de la Grèce, »

ciæ oculis alterum eruturos, » pacem polliciti, « si demissa Piræeum versus muri brachia dejicerent, navesque, quæ reliquæ forent, traderent, resque publica ex semet ipsis xxx rectores acciperet. » In has leges traditam sibi urbem Lacedæmonii formandam Lysandro tradiderunt. Insignis hic annus et expugnatione Athenarum, et morte Darii regis Persarum, et exsilio Dionysii Siciliæ tyranni fuit. Mutato statu Athenarum, etiam civium conditio mutatur. Triginta rectores reipublicæ constituuntur, qui fiunt tyranni : quippe a principio tria millia sibi satellitum statuunt, quantum ex tot cladibus prope nec civium superfuerat; et quasi parvus hic ad continendam civitatem exercitus esset, septingentos milites a victoribus accipiunt. Cædes deinde civium ab Alcibiade auspicantur, ne iterum rempublicam sub obtentu liberationis invaderet. Quem quum profectum ad Artaxerxem, Persarum regem, comperissent, citato itinere miserunt, qui eum interciperent : a quibus occupatus, quum occidi aperte non posset, vivus in cubiculo, in quo dormiebat, crematus est.

IX. Liberati hoc ultoris metu tyranni, miseras urbis reliquias cædibus et rapinis exhauriunt. Quod quum displicere uni ex numero suo Therameni didicissent, ipsum quoque ad terrorem omnium interficiunt. Fit igitur ex urbe passim omnium fuga, repleturque Græcia Atheniensium exsulibus. Quod etiam ipsum auxilium quum miseris eriperetur (nam Lacedæmoniorum edicto civi-

promirent la paix aux vaincus, s'ils consentaient à renverser les murailles qui unissaient la ville au Pirée, à livrer le reste de leurs vaisseaux, à recevoir trente gouverneurs choisis par Lacédémone. La ville se rendit sous ces conditions, et le gouvernement en fut confié à Lysandre. Cette année, signalée par la prise d'Athènes, le fut aussi par la mort de Darius, roi de Perse, et par l'exil de Denys, tyran de Sicile[12]. Avec l'état de la république, changea bientôt le sort de ses citoyens : les trente magistrats nommés pour la gouverner s'érigent en tyrans; ils s'entourent d'abord de trois mille satellites, garde plus nombreuse peut-être que les citoyens échappés à tant de désastres; et, trouvant cette armée trop faible pour contenir la ville, ils obtiennent encore des vainqueurs sept cents soldats. Bientôt ils commencent leurs massacres; et, craignant qu'Alcibiade ne se rendît de nouveau maître d'Athènes, sous prétexte de briser ses fers, ils le choisissent pour première victime. Il se rendait vers Artaxerxe[13], roi de Perse, lorsque des meurtriers, envoyés à la hâte à sa poursuite, l'atteignirent, et, n'osant l'attaquer à force ouverte, le brûlèrent vif dans la maison où il reposait.

IX. Délivrés de l'ennemi dont ils redoutaient la vengeance, les tyrans, par leur cruauté et leurs rapines, épuisent les faibles débris d'une si belle nation[14]. Théramène, l'un de leurs collègues, désapprouvait leurs violences : sa mort répandit partout l'épouvante. Les citoyens s'empressent de quitter la ville, et la Grèce se remplit d'Athéniens fugitifs. Privés même de cette dernière ressource par l'édit des Spartiates, qui défendait

tates exsules recipere prohibebantur), omnes se Argos et Thebas contulere. Ibi non solum tutum exsilium egerunt, verum etiam spem recuperandæ patriæ receperunt. Erat inter exsules Thrasybulus, vir strenuus, et domi nobilis, qui audendum aliquid pro patria et pro salute communi, etiam cum periculo, ratus, adunatis exsulibus, castellum Phylen Atticorum finium occupat : nec deerat quarumdam civitatum, tam crudeles casus miserantium, favor. Itaque Ismenias, Thebanorum princeps, etsi publicis non poterat, privatis tamen viribus adjuvabat : et Lysias Syracusanus orator, exsul tunc, quingentos milites, stipendio suo instructos, in auxilium patriæ communis eloquentiæ misit. Fit itaque asperum prœlium. Sed, quum hinc pro patria summis viribus, inde pro aliena dominatione securius pugnaretur, tyranni vincuntur : victi in urbem refugiunt, quam, exhaustam cædibus, suis etiam armis spoliant. Deinde, quum omnes Athenienses proditionis suspectos haberent, demigrare eos ex urbe jubent, et in brachiis muri, quæ diruta fuerant, habitare, extraneis militibus imperium tuentes. Post hæc Thrasybulum corrumpere, imperii societatem pollicentes, conantur. Quod quum non contigisset, auxilia a Lacedæmoniis petivere : quibus accitis, iterato prœliantur. In eo bello Critias et Hippolochus, omnium tyrannorum sævissimi, cadunt.

X. Ceteris victis, quum exercitus eorum, ex quibus

aux villes grecques de donner asile aux exilés, ils se réfugièrent à Argos et à Thèbes; ils y trouvèrent non-seulement un refuge, mais aussi l'espoir de recouvrer leur patrie. Au nombre des exilés était Thrasybule, homme d'une naissance illustre et d'un esprit entreprenant, qui résolut d'affronter la mort pour la patrie et pour le salut commun. A la tête de ses compagnons d'exil, il s'empara de Philé, château situé sur les frontières de l'Attique : plusieurs villes, touchées de tant de malheurs, lui prêtèrent quelques secours. Isménias, le premier citoyen de Thèbes, ne pouvant disposer en leur faveur des forces de sa patrie, les aidait en secret de ses propres secours, et l'orateur Lysias[15], alors exilé de Syracuse, leva à ses frais cinq cents soldats destinés à délivrer la mère commune de l'éloquence. La première bataille fut sanglante; mais les uns combattaient avec plus d'ardeur pour le salut de leur patrie, que les autres pour le maintien d'une domination étrangère. Les tyrans furent vaincus et se réfugièrent dans la ville, pour y désarmer le peu de citoyens dont ils avaient épargné la vie. Bientôt même, craignant une trahison, ils chassent de la ville tous les Athéniens, leur assignent pour demeure l'espace compris entre les murailles qu'on avait abattues, et confient à des soldats étrangers la défense de leur pouvoir. Ils essayèrent ensuite de séduire Thrasybule, en promettant de l'associer à leur puissance; mais, n'ayant pas réussi, ils firent venir des troupes de Lacédémone, et livrèrent une seconde bataille, où périrent Critias et Hippolochus, les plus cruels d'entre eux.

X. Les autres furent également vaincus, et Thrasy-

major pars Atheniensium erat, fugeret, magna voce Thrasybulus exclamat : « Cur se victorem fugiant potius, quam ut vindicem communis libertatis adjuvent? Civium illam meminerint aciem, non hostium esse; nec se ideo arma cepisse, ut aliqua victis adimat, sed ut adempta restituat : triginta se dominis, non civitati bellum inferre. » Admonet deinde cognationis, legum, sacrorum communium; tum vetusti per tot bella commilitii : orat, « misereantur exsulum civium, si tam patienter ipsi serviant : reddant sibi patriam, accipiant libertatem! » His vocibus tantum promotum est, ut reversus in urbem exercitus, triginta tyrannos emigrare Eleusina juberet, substitutis decem, qui rempublicam regerent : qui, nihil exemplo prioris dominationis territi, eamdem viam crudelitatis aggressi sunt. Dum hæc aguntur, nuntiatur Lacedæmone, bellum Athenis exarsisse; ad quod comprimendum Pausanias rex mittitur : qui misericordia exsulis populi permotus, patriam miseris civibus restituit, et decem tyrannos ex urbe Eleusina migrare ad ceteros jubet. Quibus rebus quum pax statuta esset, interjectis diebus, repente tyranni non minus restitutos exsules, quam se in exsilium actos indignantes, quasi vero aliorum libertas sua servitus esset, bellum Atheniensibus inferunt : sed ad colloquium, veluti dominationem recepturi, progressi, per insidias comprehensi, ut pacis victimæ trucidantur : populus, quem emigrare jusserant, in urbem revocatur. Atque ita per multa membra civitas dissipata, in unum tandem corpus redigitur; et, ne qua dissensio

bule, voyant fuir leurs soldats, presque tous Athéniens, leur demande à grands cris, pourquoi ils fuient devant lui, comme des vaincus, au lieu de l'aider à venger leur liberté commune? Il leur rappelle qu'il est leur concitoyen, non leur ennemi; qu'il n'a pas pris les armes pour les dépouiller, mais pour leur rendre les biens qu'ils ont perdus; qu'il fait la guerre, non à la patrie, mais à ses tyrans. Il leur rappelle qu'issus du même sang, soumis aux mêmes lois, au même culte, ils ont long-temps combattu pour la même cause; que si eux-mêmes supportent patiemment l'esclavage, ils aient du moins pitié de leurs concitoyens exilés; qu'ils rendent une patrie à ceux qui leur apportent la liberté. Telle fut la puissance de ces discours, que l'armée, à son retour dans la ville, relégua les tyrans à Éleusis, et confia le gouvernement à dix magistrats nouveaux; mais, insensibles à l'exemple menaçant de leurs devanciers, ceux-ci marchèrent sur leurs traces et se souillèrent des mêmes crimes. Cependant les Spartiates, instruits de ce soulèvement, envoient pour le réprimer le roi Pausanias, qui, touché des malheurs de ce peuple banni, lui rend enfin sa patrie, et exile à Éleusis les dix nouveaux tyrans. Le calme semblait rétabli : mais quelque temps après, également indignés et du retour des bannis, et de leur propre exil, se croyant esclaves parce que leurs concitoyens étaient libres, les tyrans prennent les armes. Séduits par l'espoir de recouvrer leur empire, ils se laissent attirer à des conférences où ils sont saisis, et cimentent de leur sang le rétablissement de la paix : les citoyens proscrits par eux sont rappelés dans la ville. C'est ainsi que les membres

ex ante actis nasceretur, omnes jurejurando obstringuntur, discordiarum oblivionem fore. Interea Thebani Corinthiique legatos ad Lacedæmonios mittunt, qui ex manubiis portionem prædæ communis belli periculique peterent. Quibus negatis, non quidem aperte bellum adversus Lacedæmonios decernunt : sed tacitis animis tantam iram concipiunt, ut subesse bellum intelligi posset.

XI. Eodem fere tempore Darius, rex Persarum, moritur, Artaxerxe et Cyro filiis relictis. Regnum Artaxerxi, Cyro civitates, quarum præfectus erat, testamento legavit. Sed Cyro judicium patris injuria videbatur : itaque occulte adversus fratrem bellum parabat. Quod quum nuntiatum Artaxerxi esset, arcessitum ad se fratrem, et innocentiam dissimulatione belli simulantem, compedibus aureis vinxit; interfecissetque, ni mater prohibuisset. Dimissus igitur Cyrus, jam non occulte bellum, sed palam, nec per dissimulationem, sed aperta professione parare cœpit; auxilia undique contrahit. Lacedæmonii memores, Atheniensi bello enixe se ejus opera adjutos, velut ignorantes, contra quem bellum pararetur, decernunt auxilia Cyro mittenda, ubi res ejus exegisset, quærentes apud Cyrum gratiam, et apud Artaxerxem, si vicisset, veniæ patrocinia, quum nihil adversus eum aperte decrevissent. Sed quum in bello fors prœlii utrumque fratrem pugnæ obtulisset, prior Artaxerxes a fratre vulneratur: quem quum

dispersés d'Athènes se réunirent enfin en un seul corps; et, pour prévenir les ressentimens et les vengeances, tous s'engagèrent, par serment, à l'oubli des discordes passées. Cependant Thèbes et Corinthe envoient des députés aux Spartiates, pour demander leur part dans le butin d'une guerre dont elles avaient partagé les périls. Cette demande est rejetée, et les deux républiques, sans se déclarer ouvertement ennemies, montrent assez, par leur colère à peine retenue, que la concorde est près de se rompre.

XI. Vers cette époque mourut Darius, roi de Perse; ce prince laissa deux fils, Artaxerxe et Cyrus : il légua l'empire au premier, et ne laissa au second que les villes dont il était gouverneur. Cyrus trouvait ce partage injuste, et se préparait en secret à la guerre. Instruit de ses complots, Artaxerxe l'appela près de lui, et, malgré ses protestations de soumission et d'innocence, il le fit charger de chaînes d'or, et lui eût ôté la vie, si sa mère ne l'avait sauvé. Cyrus, à peine en liberté, continue ses préparatifs, non plus en secret, mais ouvertement[16]; et, déclarant hautement ses projets, il réunit de toutes parts des soldats. Les Spartiates, qui, dans la guerre du Péloponèse, avaient reçu de lui de puissans secours, feignent d'ignorer le but de ses préparatifs, et promettent de lui envoyer des troupes dès qu'il en aura besoin : par là, ils cherchaient à se ménager à la fois et l'amitié de Cyrus, et une excuse près d'Artaxerxe, s'il était vainqueur; puisqu'ils n'auraient rien arrêté directement contre lui. Les deux frères s'étant rencontrés dans la mêlée, Artaxerxe fut le premier blessé par Cyrus; mais la vitesse de son cheval le tira du danger, et son rival fut tué par ses gardes. Vain-

equi fuga periculo subtraxisset, Cyrus a cohorte regia oppressus interficitur. Sic victor Artaxerxes, et præda fraterni belli, et exercitu potitur. In eo prœlio decem millia Græcorum in auxilio Cyri fuere : quæ et in cornu, in quo steterant, vicerunt; et post mortem Cyri, neque armis a tanto exercitu vinci, neque dolo capi potuerunt; revertentesque inter tot indomitas nationes et barbaras gentes, per tanta itineris spatia, virtute se usque terminos patriæ defenderunt.

---

queur, il resta maître des dépouilles et de l'armée de son frère. Dix mille Grecs, auxiliaires de Cyrus, furent vainqueurs à l'aile où ils avaient combattu : même après la mort de ce prince, la nombreuse armée qui les entourait ne put ni les écraser par la force, ni les surprendre par la ruse; et, à travers tant de peuples barbares et de nations ennemies, ces braves guerriers surent, par leur courage, se frayer dans ces immenses contrées une route jusqu'à leur patrie.

LIBER VI.

I. Lacedæmonii, more ingenii humani, quo plura habent, eo ampliora cupientes, non contenti accessione Atheniensium opum vires sibi duplicatas, totius Asiæ imperium affectare cœperunt: sed major pars sub regno Persarum erat. Itaque Dercyllides, dux in hanc militiam electus, quum videret sibi adversus duos præfectos Artaxerxis, Pharnabazum et Tissaphernem, maximarum gentium viribus succinctos, dimicandum, pacificari cum altero statuit. Aptior visus Tissaphernes, vir et industria potior, et militibus Cyri quondam regis instructior, in colloquium vocatur, et statutis conditionibus, ab armis dimittitur. Hanc rem Pharnabazus apud communem regem criminatur, « Ut Lacedæmonios Asiam ingressos non repulerit armis, sed impensis regiis aluerit; merceturque ab his, quæ differant bella, quæ gerant, tanquam non ad unius summum imperii detrimentum omne perveniat. Indignum, ait, bella non perfici, sed redimi; hostem pretio, non armis submoveri. » His vocibus regem a Tissapherne alienatum hortatur, ut in locum ejus navalis belli ducem eligat Conona Atheniensem, qui, amissa bello patria, Cypri exsulabat; quippe Atheniensibus, etsi fractæ sint opes, manere tamen navalem

LIVRE VI.

I. Telle est la nature du cœur de l'homme, que son ambition croît avec sa puissance : aussi vit-on les Spartiates, non contens d'avoir doublé leurs forces par la réunion de celles d'Athènes, aspirer à la conquête de l'Asie. Mais ce vaste pays était presqu'entièrement soumis à la Perse : Dercyllide, chargé de l'expédition, voyant que les deux satrapes qu'il aurait à combattre, Pharnabaze et Tissapherne, avaient réuni autour d'eux les forces des plus puissantes nations, résolut de traiter avec l'un ou l'autre de ces généraux. Il préféra Tissapherne, le plus habile, auquel obéissaient d'ailleurs la plupart des soldats qui avaient autrefois servi sous Cyrus; et, dans une conférence, Tissapherne s'engagea, par un traité particulier, à ne pas prendre les armes. Mais bientôt Pharnabaze l'accuse devant leur maître commun « de n'avoir point repoussé les Spartiates à leur entrée en Asie, de leur avoir même ouvert les trésors du roi, d'acheter des ennemis le droit de régler quelles guerres ils doivent différer, quelles guerres ils doivent entreprendre, comme si les désastres d'une province n'intéressaient pas tout l'empire. » Il ajoute, qu'il est honteux d'acheter la paix, au lieu de repousser la guerre, et d'opposer à un ennemi l'or et non le fer; enfin il propose au roi, irrité contre Tissapherne, de lui substituer dans le commandement de la flotte l'Athénien

usum; nec, si eligendus sit ex universis, meliorem alium esse. Acceptis igitur quingentis talentis, jussus est Conona classi præficere.

II. His cognitis, Lacedæmonii et ipsi a rege Ægypti Hercynione auxilia navalis belli per legatos petunt; a quo centum triremes, et sexcenta millia modiorum frumenti missa : a ceteris quoque sociis ingentia auxilia contracta sunt. Sed tanto exercitui, et contra tantum ducem, deerat dignus imperator. Itaque postulantibus sociis Agesilaum ducem, regem tunc Lacedæmoniorum, propter responsum oraculi Delphici, diu Lacedæmonii, an eum summæ rei præponerent, deliberaverunt : quibus futurus imperii finis denuntiabatur, quum regium claudicasset imperium : erat enim pede claudus. Ad postremum statuerunt, melius esse incessu regem, quam imperio regnum claudicare. Posteaquam Agesilaum cum ingentibus copiis in Asiam misere, non facile dixerim, quod aliud par ducum tam bene comparatum fuerit : quippe ætas, virtus, consilium, sapientia utrique prope una, gloria quoque rerum gestarum eadem : quibus quum paria omnia fortuna dederit, invictum tamen ab altero utrumque servavit. Magnus igitur amborum apparatus belli, magnæ res gestæ fuerunt. Sed Cononem seditio militum invadit, quos præfecti regis fraudare sti-

Conon, qui, depuis que la guerre l'avait privé de sa patrie, vivait retiré dans l'île de Chypre. Il lui représente que les Athéniens, en perdant l'empire des mers, ont conservé leurs talens maritimes, et qu'à choisir un général dans toute leur nation, nul n'est préférable à Conon. Ainsi Pharnabaze, ayant reçu cinq cents talens, eut ordre de confier à Conon le commandement de la flotte.

II. A cette nouvelle, les Spartiates font demander des secours à Hercynion [1], roi d'Égypte, qui leur envoie cent trirèmes et six cent mille boisseaux de blé : tous leurs alliés fournirent également de puissans renforts. Mais il manquait à une si nombreuse armée un chef digne de la conduire; à un si habile ennemi, un rival digne de le combattre. Les alliés demandèrent Agésilas, alors roi de Lacédémone : les Spartiates hésitèrent long-temps à lui confier le commandement, effrayés par un oracle de Delphes, qui annonçait la ruine de leur empire, lorsque chancellerait la puissance royale; et Agésilas était boiteux. Enfin ils s'y décidèrent, aimant mieux voir chanceler leur général, que l'état. Agésilas passa en Asie, à la tête d'une forte armée. Jamais peut-être l'on ne vit opposés l'un à l'autre deux athlètes mieux assortis : tous deux semblaient avoir même âge, même habileté, même bravoure; tous deux s'étaient également illustrés par leurs victoires; et la fortune, en les rendant de tout point égaux, ne permit pas néanmoins que l'un triomphât de l'autre. L'éclat de leurs exploits répondit à la grandeur de leurs préparatifs. Mais les soldats de Conon, souvent privés de leur solde par les officiers du roi, se soulevèrent, et leurs demandes étaient d'autant

pendio soliti erant, eo instantius debita poscentibus, quo graviorem sub magno duce militiam præsumebant. Itaque Conon, diu rege per epistolas frustra fatigato, ad postremum ipse ad eum pergit; a cujus aspectu et colloquio prohibitus est, quod eum more Persarum adorare nollet : agit tamen cum eo per internuntios, et queritur, « Opulentissimi regis bella inopia dilabi; et, qui exercitum parem hostibus habeat, pecunia vinci, qua præstet; inferioremque eum ea parte virium inveniri, qua longe superior sit. » Postulat, dari sibi ministrum impensæ, quia pluribus id mandare perniciosum sit. Dato stipendio, ad classem remittitur; nec moram agendis rebus facit : multa fortiter, multa feliciter agit : agros hostiles vastat : urbes expugnat; et, quasi tempestas quædam, cuncta prosternit. Quibus rebus territi Lacedæmonii ad patriæ subsidium revocandum ab Asia Agesilaum decernunt.

III. Interim Pisandrus, ab Agesilao proficiscente dux patriæ relictus, ingentem classem summis viribus instruit, fortunam belli tentaturus. Nec non et Conon, tunc primum cum hostium exercitu concursurus, magna cura ordinat suos. Summa igitur tam ducum in eo prœlio, quam militum æmulatio fuit. Nam et ipse dux Conon non tam Persis, quam patriæ studebat; et sicut, afflictis Atheniensium rebus, auctor amissæ dominationis fuerat, sic volebat idem haberi redditæ, patriamque vincendo recipere, quam victus amiserat : eo speciosius,

plus pressantes, que l'activité de leur chef leur présageait une campagne pénible. Conon fatigua vainement Artaxerxe de ses lettres. Enfin, il se rend en personne à la cour; et, ne pouvant ni parler au roi, ni le voir, parce qu'il ne voulait point l'adorer selon l'usage des Perses, il traite avec lui par envoyés, et se plaint « que l'armée du plus opulent des rois s'épuise dans la pauvreté; qu'un prince aussi fort que l'ennemi par le nombre de ses soldats, consente, quoique plus riche, à lui céder en richesse, et se laisse vaincre du côté même où l'avantage lui est le plus assuré. Il demande qu'on charge des frais de la guerre un seul trésorier, parce qu'il est dangereux d'en multiplier le nombre. » Enfin la solde lui est remise; et, de retour sur sa flotte, il se hâte de signaler, par de nombreux exploits, son courage et son bonheur. Il dévaste les campagnes, force les villes, et renverse tout avec l'impétuosité de la foudre. Épouvantés de ses succès, les Spartiates rappellent Agésilas de la conquête de l'Asie à la défense de la patrie[2].

III. Cependant Pisandre, à qui Agésilas avait confié à son départ le gouvernement de l'état, équipe une flotte puissante, et vient tenter le sort des combats. Conon, près de livrer la première bataille, range son armée avec le plus grand soin. Des deux côtés, les généraux, les soldats rivalisaient de zèle et d'ardeur[3] : Conon combattait moins pour les Perses que pour son pays; s'il avait naguère porté le dernier coup à la puissance expirante des Athéniens, il brûlait de la relever, et de conquérir par sa victoire une patrie qu'il avait perdue par sa défaite; projet d'autant plus beau, que l'exécution en était con-

quod ne ipsorum quidem Atheniensium, sed alieni imperii viribus dimicet, pugnaturus periculo regis, victurus præmio patriæ, gloriamque diversis artibus, quam priores civitatis suæ duces, consecuturus; quippe illos, vincendo Persas, patriam defendisse, se, Persas victores faciendo, restituturum patriam esse. Porro Pisandrus pro conjunctione Agesilai, etiam virtutum æmulator erat, contendebatque, ne a rebus gestis ejus et gloriæ splendore decederet, neve tot bellis ac seculis quæsitum imperium brevis momenti culpa subverteret. Eadem militum et omnium remigum cura erat : quos major sollicitudo cruciabat, non tam ne ipsi quæsitas opes amitterent, quam ne pristinas Athenienses reciperent. Sed quanto majus prœlium fuit, tanto et clarior victoria Cononis. Victi Lacedæmonii fugam capessunt; præsidia hostium Athenis deducuntur; populo, restituta dignitate, conditio servilis eripitur; multæ quoque civitates recipiuntur.

IV. Hoc initium Atheniensibus resumendæ potentiæ, et Lacedæmoniis habendæ finis fuit. Namque, velut cum imperio etiam virtutem perdidissent, contemni a finitimis cœpere. Primi igitur Thebani, auxiliantibus Atheniensibus, bellum his intulere : quæ civitas ex infimis incrementis, virtute Epaminondæ ducis, ad spem imperii Græciæ erecta est. Fit itaque terrestre prœlium; eadem Lacedæmoniorum fortuna, qua pugnatum adversus Conona navali prœlio fuerat. In eo bello Lysander, quo duce Athenienses victi a Lacedæmoniis fuerant, interfi-

fiée, non pas aux forces d'Athènes, mais à un peuple étranger; que les dangers en étaient pour la Perse, et les fruits pour sa patrie; qu'enfin il s'ouvrait à la gloire une route nouvelle, inconnue aux généraux des siècles passés: c'était par la défaite des Perses qu'ils avaient sauvé la république; c'était en leur assurant la victoire que lui-même allait la relever. Quant à Pisandre, à la fois le parent et l'émule d'Agésilas, il brûlait d'égaler ses exploits et sa renommée; il craignait de détruire en un instant, par sa faute, une puissance qui avait coûté tant de siècles et de combats : chaque soldat, chaque rameur semblait prendre part à ses craintes; tous tremblaient de voir leur patrie dépouillée de sa puissance, et plus encore de voir cette puissance passer aux mains des Athéniens. Plus la victoire fut disputée, plus elle fut glorieuse pour Conon. Les Spartiates, vaincus, prennent la fuite; leurs garnisons sont chassées d'Athènes, qui, affranchie de la servitude, rentra dans ses premiers droits, et recouvra la plupart des villes qu'elle avait perdues.

IV. De cette victoire date le rétablissement de la puissance d'Athènes et la décadence de celle de Sparte : comme si les Spartiates eussent perdu leur valeur avec l'empire, ils devinrent l'objet du mépris de leurs voisins. Les Thébains, aidés des Athéniens, s'armèrent les premiers contre eux; les talens d'Épaminondas avaient inspiré à ce peuple, jusque là faible et obscur, l'espoir de dominer sur toute la Grèce. Les Spartiates furent aussi malheureux sur terre contre les Thébains, qu'ils l'avaient été sur mer contre Conon. Dans la bataille, ils perdirent Lysandre, le vainqueur d'Athènes; et le second de leurs chefs, Pausa-

citur. Pausanias quoque, alter dux Lacedæmoniorum, proditionis accusatus, in exsilium abiit. Igitur Thebani, potiti victoria, universum exercitum ad urbem Lacedæmoniorum ducunt, facilem expugnationem rati, quoniam deserti a sociis omnibus erant. Quod metuentes Lacedæmonii, regem suum Agesilaum ex Asia, qui ibi magnas res gerebat, ad defensionem patriæ arcessunt: occiso enim Lysandro, nullius alterius fiduciam ducis habebant. Cujus quoniam serus adventus erat, conscripto exercitu, obviam hosti procedunt. Sed victis adversus paulo ante victores nec animus neque vires pares fuere : prima igitur congressione funduntur. Deletis jam suorum copiis, supervenit rex Agesilaus, qui restituto prœlio, non difficulter, recenti et multis expeditionibus indurato milite, hostibus victoriam eripuit; ipse tamen graviter sauciatur.

V. Quibus rebus cognitis, Athenienses verentes, ne, iterum Lacedæmoniis victoribus, in pristinam sortem servitutis redigerentur, exercitum contrahunt, eumque in auxilium Bœotiorum per Iphicratem, viginti quidem annos natum, sed magnæ indolis juvenem, duci jubent. Hujus adolescentis supra ætatem virtus admirabilis fuit; nec unquam ante eum Athenienses, inter tot tantosque duces, aut spei majoris, aut indolis maturioris imperatorem habuerunt : in quo non imperatoriæ tantum, verum et oratoriæ artes fuere. Conon quoque, audito reditu Agesilai, et ipse ex Asia ad populandos Lacedæmoniorum agros revertitur; atque ita, undique belli formidine

nias, accusé de trahison, s'exila lui-même. Les Thébains victorieux marchent sur Lacédémone avec toutes leurs forces, espérant emporter sans résistance une ville abandonnée de ses alliés. Ce fut alors que les Spartiates épouvantés rappelèrent à la défense de sa patrie Agésilas[4], leur roi, qui se signalait alors en Asie : depuis la mort de Lysandre, nul autre général n'avait leur confiance. Ce prince tardant à reparaître, ils lèvent eux-mêmes une armée, et marchent à l'ennemi. Mais des soldats si récemment vaincus ne purent opposer à une armée triomphante assez de forces ni de courage : le premier choc suffit pour les renverser. Ce fut pendant la déroute et le massacre des siens que parut enfin Agésilas : à la tête de ses troupes fraîches et endurcies par de longues campagnes, il rétablit le combat et arracha facilement la victoire à l'ennemi; mais il fut lui-même grièvement blessé.

V. A cette nouvelle, les Athéniens, craignant de perdre encore leur liberté si Sparte recouvrait sa puissance, lèvent une armée et l'envoient au secours des Thébains, sous les ordres d'Iphicrate, jeune homme de vingt ans, mais doué des plus brillantes qualités. Son mérite était au dessus de son âge; et parmi tant de grands capitaines qui avaient illustré Athènes, aucun n'avait donné une plus haute idée de ses talens, ni montré un génie plus précoce : il était à la fois habile général et orateur éloquent. Instruit du retour d'Agésilas, Conon quitte aussitôt l'Asie pour venir dévaster le territoire de Sparte, qui, partout menacée du bruit effrayant des armes, et entourée d'ennemis, est réduite à désespérer de son salut. Conon, après quelques

circumstrepente, clausi Spartani ad summam desperationem rediguntur. Sed Conon, vastatis hostium terris, Athenas pergit : ubi magno civium gaudio exceptus, plus tamen tristitiæ ipse ex incensa et diruta a Lacedæmoniis patria, quam lætitiæ ex recuperata post tantum temporis, cepit. Itaque, quæ incensa fuerant, prædarum sumptu et exercitu Persarum restituit; quæ diruta fuerant, reficit. Fatum illud Athenarum fuit, ut ante a Persis crematæ, manibus eorum, et nunc, a Lacedæmoniis dirutæ, ex spoliis Lacedæmoniorum, restituerentur : versa quoque vice, nunc haberent socios, quos tunc hostes habuerant, et hostes nunc paterentur, cum quibus juncti tunc arctissimis societatis vinculis fuerant.

VI. Dum hæc geruntur, Artaxerxes, rex Persarum, legatos in Græciam mittit, per quos jubet, « omnes ab armis discedere; qui aliter fecisset, eum se pro hoste habiturum : » civitatibus libertatem suaque omnia restituit : quod non Græciæ laboribus, assiduisque bellorum internecivis odiis consulens fecit; sed, ne occupato sibi Ægyptio bello, quod propter auxilia, adversus præfectos suos Lacedæmoniis missa, susceperat, exercitus sui in Græcia distinerentur. Fessi igitur tot bellis Græci cupide paruere. Hic annus non eo tantum insignis fuit, quod repente pax tota Græcia facta est, sed etiam eo, quod eodem tempore urbs Romana a Gallis capta est. Sed Lacedæmonii securis insidiantes, absentiam Arcadum speculati, castellum eorum expugnant, occupatoque præsidium imponunt. Itaque, armato instructoque

ravages sur les terres de l'ennemi, se dirigea vers Athènes, où il fut reçu avec des transports de joie. Mais l'aspect de sa patrie, détruite et embrasée par les Spartiates, lui causa plus de douleur qu'il ne ressentit de plaisir en y rentrant après tant d'années d'exil. Il répara donc par la main des Perses, et avec les richesses enlevées dans cette guerre, les ravages du fer et du feu : par une étrange fatalité, Athènes vit les Perses relever les maisons que les Perses avaient brûlées, et les dépouilles de Sparte employées à rétablir ces murs renversés par les Spartiates; et tels furent les caprices du sort, qu'elle trouva des alliés dans ses anciens ennemis, et des ennemis dans ceux qui avaient été naguère ses plus fidèles alliés.

VI. Cependant Artaxerxe, roi de Perse, envoie en Grèce des ambassadeurs, ordonne à tous les partis de poser les armes, et menace de traiter en ennemi quiconque refuserait d'obéir. Il rend à chaque république sa liberté, ses possessions, non pour mettre un terme aux maux de la Grèce et aux haines meurtrières qui sans cesse l'armaient contre elle-même, mais pour en retirer ses armées et les employer contre l'Égypte, qui avait fourni des secours aux Spartiates. Épuisés par tant de combats, les Grecs s'empressent d'obéir. Cette année, déjà mémorable par la pacification subite et générale de la Grèce, le fut encore par la prise de Rome, qui tomba à cette époque au pouvoir des Gaulois [5]. Mais bientôt la perfidie des Spartiates troubla le repos de leurs voisins : ils profitent de l'absence des Arcadiens, pour s'emparer de leur forteresse et y mettre une garnison. Les Arcadiens

exercitu, Arcades, adhibitis in auxilium Thebanis, amissa bello repetunt. In eo prœlio Archidamus, dux Lacedæmoniorum, vulneratur : qui, quum cædi suos jam et victos videret, per præconem corpora interfectorum ad sepulturam poscit : hoc est enim signum apud Græcos victoriæ traditæ. Qua confessione contenti, Thebani signum parcendi dedere.

VII. Paucis deinde post diebus, neutris quicquam hostile facientibus, quum quasi tacito consensu induciæ essent, Lacedæmoniis alia bella adversus finitimos gerentibus, Thebani, Epaminonda duce, occupandæ urbis eorum spem ceperunt. Igitur principio noctis taciti Lacedæmona proficiscuntur : non tamen aggredi incautos potuerunt. Quippe senes, et cetera imbellis ætas, quum adventum hostium præsensissent, in ipsis portarum angustiis armati occurrunt, et adversus quindecim millia militum, non amplius centum jam effetæ ætatis viri pugnæ se offerunt : tantum animorum viriumque patriæ et penatium conspectus subministrat, tantoque præsentia, quam recordatione sui, majores spiritus largiuntur! Nam, ut videre, inter quæ, et pro quibus starent, aut vincendum sibi, aut moriendum censuerunt. Pauci igitur sustinuere senes aciem, cui par ante diem universa juventus esse non potuit. In eo prœlio duo duces hostium cecidere : quum interim, Agesilai adventu nuntiato, Thebani recessere. Nec bellum diu dilatum; siquidem Spartanorum juventus, senum virtute et gloria

levèrent une armée, et, avec le secours des Thébains, reprirent ce qu'ils avaient perdu. Archidamus, général des Spartiates, fut blessé dans ce combat; et, voyant ses soldats tomber sans résistance sous le fer ennemi, il fit demander aux vainqueurs le droit d'ensevelir ses morts: c'est ainsi que chez les Grecs un général reconnaît sa défaite. Contens de cet aveu, les Thébains firent cesser le carnage.

VII. Peu de jours après, une trève tacite semblait avoir suspendu les hostilités; et les Spartiates poursuivaient d'autres guerres contre leurs voisins, lorsque les Thébains, sous les ordres d'Épaminondas, conçurent l'espoir de s'emparer de Lacédémone. Ils marchent sans bruit contre cette ville, à l'entrée de la nuit; mais ils ne purent la surprendre : les vieillards et les citoyens les plus faibles, avertis de l'approche de l'ennemi, courent en armes aux portes de la ville[6], et cent hommes, courbés sous le poids des ans, se disposent à repousser une armée de quinze mille soldats : tant il est vrai que l'aspect, la présence des pénates et de la patrie remplit le cœur de courage, et agit sur l'âme bien plus puissamment que leur souvenir! Songeant à la cause et aux lieux qu'ils défendaient, ces hommes généreux résolurent de mourir ou de vaincre; et l'on vit quelques vieillards soutenir le choc d'une armée qui venait de faire plier toute la jeunesse du pays : deux généraux ennemis périrent dans ce combat; et, à la nouvelle de l'approche d'Agésilas, les Thébains se retirèrent. Mais la guerre se ralluma bientôt : enflammée par le courage et par la gloire des vieillards, la jeunesse de Sparte ne put contenir son

incensa, teneri non potuit, quin ex continenti acie decerneret. Quum victoria Thebanorum esset, Epaminondas, dum non ducis tantum, verum etiam fortissimi militis officio fungitur, graviter vulneratur. Quo audito, his ex dolore metus, illis ex gaudio, stupor injicitur; atque ita, veluti ex placito consensu, a prœlio disceditur.

VIII. Post paucos deinde dies Epaminondas decedit: cum quo vires quoque reipublicæ ceciderunt. Nam, sicuti, telo si primam aciem præfregeris, reliquo ferro vim nocendi sustuleris, sic illo, velut mucrone teli, ablato duce Thebanorum, rei quoque publicæ vires hebetatæ sunt; ut non tam illum amisisse, quam cum illo interiisse omnes viderentur. Nam neque hunc ante ducem ullum memorabile bellum gessere, nec postea virtutibus, sed cladibus insignes fuere; ut manifestum sit, patriæ gloriam et natam et exstinctam cum eo fuisse. Fuit autem incertum, vir melior, an dux esset. Nam et imperium non sibi, sed patriæ semper quæsivit, et pecuniæ adeo parcus fuit, ut sumptus funeri defuerit. Gloriæ quoque non cupidior, quam pecuniæ: quippe recusanti omnia imperia ingesta sunt; honoresque ita gessit, ut ornamentum non accipere, sed dare ipsi dignitati videretur. Jam litterarum studium, jam philosophiæ doctrina tanta, ut mirabile videretur, unde tam insignis militiæ scientia homini inter litteras nato. Neque ab hoc vitæ proposito mortis ratio dissensit: nam ut relatus in cas-

ardeur, et courut aussitôt livrer bataille[7]. Les Thébains furent vainqueurs : unissant la valeur d'un soldat aux talens d'un général, Épaminondas reçut une blessure mortelle. L'on vit alors, au bruit de sa chûte, les Thébains, frappés de douleur et d'épouvante, les Spartiates, saisis et troublés par l'excès de leur joie, quitter en même temps, et pour ainsi dire d'un commun accord, le champ de bataille.

VIII. Épaminondas mourut peu de jours après[8], et la grandeur de sa patrie périt avec lui. Pareille à un dard dont il suffit d'émousser la pointe pour lui ôter toute sa force, la puissance thébaine, perdant en quelque sorte avec son chef le tranchant de son glaive, languit à l'instant : ses concitoyens parurent moins privés de son appui, qu'ensevelis dans son tombeau. Avant qu'il fût à leur tête, aucun exploit digne de mémoire n'avait signalé leur courage; et s'ils se firent connaître après sa mort, ce fut par leurs défaites, et jamais par leurs triomphes : la gloire de Thèbes naquit et mourut avec lui[9]. On peut, au reste, douter si ce héros eut plus de talens ou de vertus. Il songea toujours à l'illustration de son pays, jamais à sa propre grandeur; et, plein de mépris pour les richesses, il ne laissa pas même de quoi fournir à ses funérailles. Aussi étranger à l'ambition qu'à l'avarice, il n'accepta qu'à regret les dignités qu'on lui prodigua, et les remplit avec tant d'honneur, qu'il sembla leur prêter plutôt qu'en recevoir de l'éclat. Enfin, il avait porté si loin l'étude de la littérature et de la philosophie, qu'on ne pouvait se lasser d'admirer, dans un homme nourri au sein des lettres, une si profonde connaissance

tra semianimis, vocem spiritumque collegit, id unum a circumstantibus requisivit, « num cadenti sibi scutum ademisset hostis? » Quod ut servatum audivit, allatum, velut laborum gloriæque socium, osculatus est. Iterum quæsivit : « Utri vicissent? » Ut audivit Thebanos, « bene habere se rem, » dixit : atque ita, velut gratulabundus patriæ, exspiravit.

IX. Hujus morte etiam Atheniensium virtus intercidit. Siquidem amisso, cui æmulari consueverant, in segnitiam torporemque resoluti, non, ut olim, in classem exercitusque, sed in dies festos apparatusque ludorum reditus publicos effundunt; et cum actoribus nobilissimis poetisque theatra celebrant, frequentius scenam, quam castra, visentes, versificatoresque meliores, quam duces laudantes. Tunc vectigal publicum, quo milites et remiges alebantur, cum urbano populo dividi cœptum. Quibus rebus effectum est, ut inter otia Græcorum sordidum et obscurum antea Macedonum nomen emergeret; et Philippus, obses triennio Thebis habitus, Epaminondæ et Pelopidæ virtutibus eruditus, regnum Macedoniæ, Græciæ et Asiæ cervicibus, velut jugum servitutis, imponeret.

de l'art militaire. Sa mort fut digne d'une si belle vie : lorsque, rapporté demi-mort dans le camp, il eut recouvré ses sens et l'usage de la parole, il demanda seulement aux guerriers qui l'entouraient, si à l'instant de sa chûte son bouclier était tombé dans les mains de l'ennemi : apprenant qu'il était conservé, il se fit apporter ce compagnon de ses travaux et de sa gloire, et le couvrit de baisers. Il demanda ensuite quelle armée avait vaincu, et apprenant que c'était celle des Thébains : « Tout est donc bien ? » dit-il ; et il expira à l'instant, comme en félicitant sa patrie.

IX. Sa mort éteignit le courage des Athéniens eux-mêmes : privés du rival qui nourrissait leur émulation, on les vit tomber bientôt dans l'engourdissement et la mollesse. Ils n'employèrent plus, comme autrefois, les revenus de l'état à l'équipement des flottes et à l'entretien des armées ; ils les dissipèrent en fêtes et en jeux publics ; et, préférant un théâtre à un camp, un faiseur de vers à un général, ils se mêlèrent, sur la scène, aux poètes et aux acteurs célèbres. Le trésor public, destiné naguère aux troupes de terre et de mer, fut partagé à la populace qui remplissait la ville. Aussi, dans ce repos de la Grèce épuisée, le nom jadis obscur et ignoré des Macédoniens acquit enfin quelque gloire : ce fut alors que Philippe, resté trois ans en otage à Thèbes[10], et instruit à l'école d'Épaminondas et de Pélopidas, humilia la Grèce et l'Asie, et les fit, pour ainsi dire, courber sous le joug de la Macédoine.

LIBER VII.

I. MACEDONIA ante, nomine Emathionis regis, cujus prima virtutis experimenta in illis locis exstant, Emathia cognominata est. Hujus, sicuti incrementa modica, ita termini perangusti fuere: populus Pelasgi, regio Pæonia dicebatur. Sed postea, virtute regum et gentis industria subactis primo finitimis, mox populis nationibusque, imperium usque extremos Orientis terminos prolatum. In regione Pæonia, quæ nunc portio est Macedoniæ, regnasse fertur Pelegonus, pater Asteropæi, cujus Trojano bello, inter clarissimos vindices urbis, nomen accepimus. Ex alio latere in Europa regnum Europus nomine tenuit. Sed et Caranus cum magna multitudine Græcorum sedes in Macedonia responso oraculi jussus quærere, quum in Emathiam venisset, urbem Edessam, non sentientibus oppidanis, propter imbrium et nebulæ magnitudinem, gregem caprarum imbrem fugientium secutus, occupavit; revocatusque in memoriam oraculi, quo jussus erat, « ducibus capris imperium quærere, » regni sedem statuit; religioseque postea observavit, quocunque agmen moveret, ante signa easdem capras habere, cœptorum duces habiturus, quas regni

LIVRE VII.

I. La Macédoine s'appela autrefois Émathie, du nom de son roi Émathion; elle conserve encore les premiers monumens de sa valeur. Les accroissemens de ce pays furent tardifs, et ses limites long-temps resserrées : les habitans s'appelaient alors Pélages et la contrée Péonie. Mais plus tard, par le courage de ses rois et l'activité guerrière de ses habitans, elle soumit d'abord les nations voisinés, et, s'étendant de peuple en peuple, recula jusqu'aux extrémités de l'Orient les bornes de sa puissance. La Péonie, qui fait aujourd'hui partie de la Macédoine, fut, dit-on, gouvernée par Pélégon, père d'Astéropée, qui s'illustra au siège de Troie parmi les défenseurs d'Ilion. Europe régna dans la partie opposée, à laquelle il donna son nom. Enfin Caranus, appelé en Macédoine par un oracle, vint en Émathie, à la tête d'une nombreuse colonie grecque : il s'empara d'Édessa, à la faveur d'un orage et d'une pluie épaisse qui déroba sa marche aux habitans, et s'y introduisit en suivant un troupeau de chèvres que le mauvais temps chassait vers la ville. Alors, au souvenir de l'oracle, qui lui avait ordonné de prendre des chèvres pour guides en allant chercher un empire, il s'établit en ce lieu, et se fit dès lors un devoir sacré de placer dans toutes ses expéditions des chèvres à la tête

habuerat auctores. Urbem Edessam, ob memoriam muneris, Ægeas, populum Ægeadas vocavit. Pulso deinde Mida (nam is quoque portionem Macedoniæ tenuit), aliisque regibus pulsis, in locum omnium solus successit; primusque adunatis gentibus variorum populorum, veluti unum corpus Macedoniæ fecit; crescentique regno valida incrementorum fundamenta constituit.

II. Post hunc Perdiccas regnavit, cujus et vita illustris, et mortis postrema, veluti ex oraculo præcepta, memorabilia fuere : siquidem senex moriens Argæo filio monstravit locum, quo condi vellet; ibique non sua tantum, sed et succedentium sibi regum ossa poni jussit, præfatus, « quoad ibi conditæ posterorum reliquiæ forent, regnum in familia mansurum : » creduntque hac superstitione exstinctam in Alexandro stirpem, qui locum sepulturæ mutaverit. Argæus, moderate et cum amore popularium administrato regno, successorem filium Philippum reliquit : qui, immatura morte raptus, Æropum parvulum admodum instituit heredem. Sed Macedonibus assidua certamina cum Thracibus et Illyriis fuere : quorum armis, veluti quotidiano exercitio, indurati, gloria bellicæ laudis finitimos terrebant. Igitur Illyrii, infantiam regis pupilli contemnentes, bello Macedonas aggrediuntur : qui prœlio pulsi, rege suo in cunis prolato, et pone aciem posito, acrius certamen repetivere,

de ses soldats, pour être guidé par elles dans ses nouvelles entreprises, comme il l'avait été dans sa première conquête. Ce fut pour éterniser sa reconnaissance, qu'il donna à la ville d'Édesse le nom d'Égée, aux habitans celui d'Égéates[1]. Vainqueur de Midas et de plusieurs autres princes qui régnaient dans le pays, il les dépouilla; et, s'étant mis lui seul à leur place, il unit en un seul corps de nation les peuples divers de la Macédoine, et établit sur de solides fondemens la monarchie qu'il venait de fonder et d'agrandir.

II. Après lui régna Perdiccas, prince dont la vie fut illustre et dont les dernières paroles eurent la célébrité d'un oracle. Vieux et mourant, il indiqua à son fils Argée le lieu où il voulait être inhumé : il ordonna qu'on y ensevelît aussi ses successeurs, ajoutant que tant que leurs cendres y reposeraient, le sceptre resterait dans sa maison. La superstition populaire attribua l'extinction de sa race, dans la personne d'Alexandre, au choix que fit ce prince d'une autre sépulture[2]. Argée mérita l'amour de ses peuples par la douceur de son gouvernement : il laissa le trône à son fils Philippe, qui, enlevé par une mort prématurée[3], institua Ærope, encore au berceau, héritier de ses états. Les Macédoniens étaient sans cesse en guerre avec les Illyriens et les Thraces, et, endurcis à la guerre par cette lutte continuelle, ils devinrent, par leurs exploits, la terreur de leurs voisins. Les Illyriens, méprisant la faiblesse d'un roi pupille, attaquent les Macédoniens, qui, d'abord vaincus, déposent le jeune prince dans un berceau, le placent derrière l'armée, et reviennent à la charge avec furie : il semblait que la seule cause de leur

tanquam ideo victi fuissent antea, quod bellantibus sibi regis sui auspicia defuissent, futuri vel propterea victores, quod ex superstitione animum vincendi ceperant: simul et miseratio eos infantis tenebat, quem, si victi forent, captivum de rege facturi videbantur. Conserto itaque prœlio, magna cæde Illyrios fudere, ostenderuntque hostibus suis, priore bello regem Macedonibus, non virtutem defuisse. Huic Amyntas succedit, et propria virtute, et Alexandri filii egregia indole insigniter clarus: cui Alexandro tanta omnium virtutum natura ornamenta exstitere, ut etiam Olympio certamine, vario ludicrorum genere contenderit.

III. Quum interim Darius, rex Persarum, turpi ab Scythia fuga submotus, ne ubique deformis militiæ damnis haberetur, mittit cum parte copiarum Megabazum ad subigendam Thraciam, ceteraque ejus tractus regna: quibus pro ignobili momento erat accessura Macedonia. Qui, brevi tempore executo regis imperio, legatis ad Amyntam regem Macedoniæ missis, obsides in pignus futuræ pacis dari sibi postulabat. Sed legati, benigne excepti, inter epulas, ebrietate crescente, rogant Amyntam, « ut apparatui epularum adjiciat jus familiaritatis, adhibitis in convivium suis ac filii uxoribus : id apud Persas haberi pignus ac fœdus hospitii. » Quæ ut venerunt, petulantius Persis eas contrectantibus, filius Amyntæ Alexander rogat patrem, respectu ætatis ac gravitatis suæ abiret convivio, pollicitus, se hospitum tem-

première défaite fût de n'avoir pas combattu sous les auspices de leur souverain, ou que l'espoir superstitieux de triompher avec lui, dût leur assurer la victoire. Ils avaient d'ailleurs compassion d'un prince au berceau, que leur défaite précipiterait du trône dans la captivité. Aussi, dans cette seconde bataille, ils font un carnage affreux des Illyriens, et montrent à l'ennemi que ce n'était pas le courage, mais la présence de leur roi qui naguère leur avait manqué. Amyntas, successeur d'Ærope, joignit à l'éclat de son mérite la gloire d'avoir donné le jour à Alexandre, qui, doué par la nature de tous les genres de talens, se présenta même aux jeux Olympiques, et y disputa tous les prix.

III. Cependant Darius, roi de Perse, honteusement chassé de la Scythie, et craignant que sa fuite ne le déshonorât chez tous les peuples, envoya Mégabaze avec une partie de ses troupes, pour soumettre la Thrace et les contrées voisines, dans lesquelles il comptait envelopper aisément la Macédoine. Docile aux volontés de son maître, Mégabaze députe des ambassadeurs vers Amyntas, et lui fait demander des otages, comme gages de la paix qu'il lui propose. Accueillis avec bienveillance, admis à la table du roi, ces envoyés, échauffés par le vin, prièrent Amyntas de joindre aux plaisirs de la bonne chère ceux d'une douce familiarité, en appelant à sa table ses femmes et celles de son fils : c'étaient, disaient-ils, chez les Perses, un gage d'alliance et d'hospitalité. Elles paraissent, et les députés barbares portent sur elles des mains impudiques : Alexandre prie son père, au nom de

peraturum jocos. Quo digresso, mulieres quoque paululum e convivio evocat, cultius exornaturus, gratioresque reducturus. In quarum locum matronali habitu exornatos juvenes supponit, eosque petulantiam legatorum ferro, quod sub veste gerebant, compescere jubet. Atque ita interfectis omnibus, ignarus rei Megabazus, quum legati non redirent, mittit eo cum exercitus parte Bubarem, ut in bellum facile et mediocre, dedignatus ipse ire, ne dehonestaretur prœlio tam fœdæ gentis. Sed Bubares ante bellum amore filiæ Amyntæ captus, omisso bello, nuptias facit; depositisque hostilibus animis, in affinitatis jura succedit.

IV. Post discessum a Macedonia Bubaris, Amyntas rex decedit : cujus filio et successori Alexandro cognatio Bubaris non Darii tantum temporibus pacem præstitit, verum etiam Xerxem adeo conciliavit, ut, quum Græciam, veluti tempestas quædam, occupasset, inter Olympum Hæmumque montes totius regionis eum imperio donaverit. Sed nec virtute minus, quam Persarum liberalitate, regnum ampliavit. Per ordinem deinde successionis regnum Macedoniæ ad Amyntam, fratris ejus Menelai filium, pervenit. Hic quoque insignis industria, et omnibus imperatoriis virtutibus instructus fuit. Qui ex Eurydice tres filios sustulit, Alexandrum, Perdiccam, et Philippum, Alexandri Magni Macedonis patrem, et

son âge et de son rang, de quitter la salle du festin, et promet de modérer lui-même la gaîté brutale de ses convives. Bientôt, il fait sortir pour quelques instans les femmes, sous prétexte d'embellir leur parure et d'ajouter à leurs grâces. Il leur substitue quelques jeunes gens, auxquels il fait prendre des vêtemens de femmes, et il leur ordonne de réprimer, avec le fer caché sous leurs robes, l'insolence des envoyés : ceux-ci furent tous égorgés. Mégabaze, ignorant leur mort, et ne les voyant pas reparaître, envoie Bubarès en Macédoine, avec une partie de ses troupes, dédaignant de marcher en personne à une expédition facile et sans importance, et craignant de s'avilir contre de si obscurs ennemis. Mais, avant d'avoir livré bataille, Bubarès, épris de la fille d'Amyntas, pose les armes, l'épouse, et devient ainsi le gendre du prince qu'il voulait combattre.

IV. La mort d'Amyntas suivit de près le départ de Bubarès. Alexandre, son fils et son successeur, dut à l'alliance de Bubarès non-seulement la paix sous le règne de Darius[4], mais même la faveur de Xerxès, qui, lorsqu'il inonda la Grèce comme un torrent, lui donna tout le pays situé entre l'Olympe et l'Hæmus. Au reste, la valeur d'Alexandre contribua, autant que la libéralité des Perses, à l'agrandissement de son empire. Le sceptre de Macédoine passa ensuite, par ordre de succession, à Amyntas, fils de Ménélas, son frère. Ce prince s'illustra aussi par son activité et ses talens militaires. Son épouse Eurydice lui donna trois fils, Alexandre, Perdiccas et Philippe, père d'Alexandre-le-Grand, avec une fille nommée Eurynoé : il eut aussi de Gygée, Archelaüs, Aridée

filiam Eurynoen; ex Gygæa autem Archelaum, Arideum, Menelaum. Cum Illyriis deinde et cum Olynthis gravia bella gessit. Insidiis autem Eurydices uxoris, quæ, nuptias generi pacta, occidendum virum regnumque adultero tradendum susceperat, occupatus fuisset, ni filia pellicatum matris, et sceleris consilia prodidisset. Functus itaque tot periculis, senex decessit, regno maximo ex filiis Alexandro tradito.

V. Igitur Alexander inter prima initia regni, bellum ab Illyriis, pacta mercede, et Philippo fratre dato obside, redemit. Interjecto quoque tempore per eumdem obsidem cum Thebanis gratiam pacis reconciliat: quæ res Philippo maxima incrementa egregiæ indolis dedit; siquidem Thebis triennio obses habitus, prima pueritiæ rudimenta in urbe severitatis antiquæ, et in domo Epaminondæ, summi et philosophi et imperatoris, deposuit. Nec multo post Alexander insidiis Eurydices matris appetitus occumbit; cui Amyntas in scelere deprehensæ, propter communes liberos, ignarus iisdem quandoque exitiosam fore, pepercerat. Frater quoque ejus Perdiccas pari insidiarum fraude decipitur. Indignum prorsus, libidinis causa liberos a matre vita privatos, quam scelerum suorum suppliciis liberorum contemplatio vindicaverat. Perdiccæ hoc indignior cædes videbatur, quod ei apud matrem misericordiam nec parvulus quidem filius conciliaverat. Itaque Philippus diu non regem, sed tutorem pupilli egit. At ubi graviora bella imminebant, se-

et Ménélas. Il fit une guerre sanglante aux Illyriens et aux Olynthiens. Sa femme Eurydice forma le projet de l'assassiner, et de donner à son gendre sa main et la couronne : le roi eût été victime de cette trahison, si sa fille ne lui eût révélé les dérèglemens et les complots de sa mère. Échappé à tant de périls, il mourut dans un âge avancé, laissant la couronne à Alexandre, l'aîné de ses fils.

V. Dès le commencement de son règne[5], Alexandre achète, à prix d'argent, la paix avec les Illyriens, et leur remet en otage son frère Philippe : bientôt après il le livre encore aux Thébains, pour prix de leur alliance. Les brillantes qualités de ce jeune prince trouvèrent ainsi une heureuse occasion de se développer. Il resta trois ans à Thèbes, et reçut ses premières leçons dans une ville où régnait la pureté des mœurs antiques, dans la maison même d'Épaminondas, sage philosophe et grand capitaine. Alexandre périt bientôt après ; il ne put échapper aux piéges de sa mère Eurydice ; Amyntas avait épargné, dans une épouse criminelle, la mère de ses enfans, qu'elle-même devait égorger un jour. Perdiccas subit aussi le sort de son frère Alexandre, et l'on vit cette mère dénaturée sacrifier à une infâme passion les enfans à qui elle devait l'impunité de ses crimes. Le meurtre de Perdiccas parut d'autant plus atroce, qu'il avait un fils au berceau, dont l'âge encore si tendre aurait dû toucher le cœur d'Eurydice. Philippe resta long-temps tuteur du jeune prince, sans prendre le titre de roi ; mais l'âge de son pupille ne promettant que des secours éloignés à ce royaume

rumque auxilium in exspectatione infantis erat, compulsus a populo regnum suscepit.

VI. Ut est ingressus imperium, magna de illo spes omnibus fuit, et propter ipsius ingenium, quod magnum spondebat virum, et propter vetera Macedoniæ fata, quæ cecinerant, uno ex Amyntæ filiis regnante, florentissimum fore Macedoniæ statum : cui spei scelus matris hunc residuum fecerat. Principio regni, quum hinc cædes fratrum indigne peremptorum, inde hostium multitudo, hinc insidiarum metus, inde inopia continuis bellis exhausti regni, immaturam ætatem tironis urgerent, bella, quæ velut conspiratione quadam, ad opprimendam Macedoniam, multarum gentium ex diversis locis uno tempore confluebant, quoniam omnibus par esse non poterat, dispensanda ratus, alia interposita pactione componit, alia redimit, facillimis quibusque aggressis, quorum victoria et militum trepidos animos firmaret, et contemptum sibi hostium demeret. Primum illi cum Atheniensibus certamen fuit : quibus per insidias victis, metu belli gravioris, quum interficere omnes posset, incolumes sine pretio dimisit. Post hæc, bello in Illyrios translato, multa millia hostium cædit; urbem nobilissimam Larissam capit. Hinc Thessaliam, non prædæ cupiditate, sed quod exercitui suo robur Thessalorum equitum adjungere gestiebat, nihil minus quam bellum metuentem, improvisus expugnat; unumque corpus equitum pedestriumque copiarum invicti exercitus fecit. Quibus feliciter provenientibus, Olympiadem, Neoptolemi regis Mo-

menacé par de puissans ennemis[6], Philippe céda aux vœux du peuple, et consentit à régner.

VI. A peine élevé au trône, il fit concevoir à la nation les plus hautes espérances : son génie annonçait un grand homme, et un ancien oracle avait prédit que le règne d'un des fils d'Amyntas serait une époque de gloire pour la Macédoine : il restait, par les crimes de sa mère, l'unique objet de cette prédiction. Le meurtre de ses frères, indignement égorgés, la crainte de périr comme eux, le nombre de ses ennemis, la faiblesse d'un empire épuisé par une longue suite de guerres, troublèrent les premières années de son règne et tourmentèrent sa jeunesse. Incapable de résister à la fois à tant de peuples, qui, se soulevant de toutes parts, semblaient ligués contre la Macédoine, il résolut de les combattre tour à tour : il désarme les uns par des traités, séduit les autres par l'argent, et se hâte d'écraser les plus faibles, pour rendre la confiance à ses soldats ébranlés, et frapper de terreur les rivaux qui méprisaient sa jeunesse. Les Athéniens, attaqués les premiers, tombent dans ses embûches, et Philippe, maître de la vie de ses captifs, les renvoie tous sans rançon, pour ne pas s'exposer à une guerre plus redoutable. Aussitôt il passe aux Illyriens, en massacre plusieurs milliers, et s'empare de la ville fameuse de Larisse. La Thessalie était dans une paix profonde : il s'y jette à l'improviste, non pour la piller, mais pour joindre à ses troupes la formidable cavalerie de ces contrées; et bientôt la réunion de ces forces composa une armée invincible. Après ces heureux succès, il épousa Olympias, fille de Néoptolème, roi des Molosses : Arruba, successeur

lossorum filiam, uxorem ducit; conciliante nuptias fratre patruele, altore virginis Arruba, rege Molossorum, qui sororem Olympiadis Troada in matrimonio habebat; quæ causa illi exitii, malorumque omnium initium fuit. Nam dum regni incrementa affinitate Philippi acquisiturum se sperat, proprio regno ab eodem privatus in exsilio consenuit. His ita gestis, Philippus jam non contentus submovere bella, ultro etiam quietos lacessit. Quum Methonam urbem oppugnaret, in prætereuntem de muris sagitta jacta dextrum oculum regis effodit. Quo vulnere nec segnior in bellum, nec iracundior adversus hostes factus est; adeo, ut, interjectis diebus, pacem deprecantibus dederit, nec moderatus tantum, verum etiam mitis adversus victos fuerit.

de Néoptolème, cousin et tuteur de la jeune princesse, dont il avait épousé la sœur Troade, fut l'auteur de cette alliance qui causa ses revers et sa ruine. Il espérait étendre sa puissance par l'amitié de Philippe, qui le dépouilla de ses états et le laissa vieillir dans l'exil. Non content d'avoir repoussé ses ennemis, Philippe va à son tour porter la guerre à des nations paisibles. Au siège de Méthone, en passant au pied des remparts, il eut l'œil droit crevé d'une flèche[7] : cette blessure ne put ni ralentir son ardeur, ni exciter son ressentiment; peu de jours après, il accorda la paix aux prières des vaincus, et leur donna des preuves de sa modération et même de sa bienveillance.

LIBER VIII.

I. Græciæ civitates, dum imperare singulæ cupiunt, imperium omnes perdiderunt : quippe in mutuum exitium sine modo ruentes, omnibus perire quod singulæ amitterent, non nisi oppressæ senserunt : siquidem *Philippus*, rex Macedoniæ, velut e specula quadam, libertati omnium insidiatus, dum contentiones civitatum alit, auxilium inferioribus ferendo, victos pariter victoresque subire regiam servitutem coegit. Causa et origo hujus mali Thebani fuere : qui, quum rerum potirentur, secundam fortunam imbecillo animo ferentes, victos armis Lacedæmonios et Phocenses, quasi parva supplicia cædibus et rapinis luissent, apud commune Græciæ concilium superbe accusaverunt. Lacedæmoniis crimini datum, quod arcem Thebanam induciarum tempore occupassent; Phocensibus, quod Bœotiam depopulati essent; prorsus quasi, post arma et bellum, locum legibus reliquissent. Quum judicium arbitrio victorum exerceretur, tanta pecunia damnantur, quanta exsolvi non posset. Igitur Phocenses, quum agris, liberis, conjugibusque privarentur, desperatis rebus, Philomelo quodam duce, velut deo irascentes, templum ipsum Apollinis

LIVRE VIII.

I. Chaque république de la Grèce aspirait à l'empire, et toutes s'en virent dépouillées : dans leur aveugle haine, acharnées à se détruire l'une l'autre, elles sentirent enfin, après leur chute, que les malheurs de chaque peuple retombaient sur la nation entière. Philippe, roi de Macédoine, épiant du fond de son royaume l'instant de surprendre leur liberté, nourrissant leurs dissensions par les secours qu'il prêtait aux plus faibles, força les vainqueurs et les vaincus à plier également sous le joug d'un roi. Les auteurs de ces désastres furent les Thébains, qui, maîtres de la Grèce, mais enivrés de leur prospérité, citèrent insolemment au tribunal commun de la nation les Spartiates et les Phocéens vaincus, et déjà assez punis par le massacre de leurs soldats[1] et le pillage de leurs campagnes. Ils reprochaient aux Spartiates de s'être emparés, pendant une trève, de la citadelle de Thèbes, et aux Phocéens, d'avoir ravagé la Béotie; comme si, après le tumulte des armes, les lois eussent pu garder quelque force. Mais les accusés avaient pour juges leur ennemi vainqueur : ils sont condamnés à une si forte amende, qu'ils ne peuvent la payer. Les Phocéens, chassés de leur pays, arrachés aux bras de leurs enfans et de leurs femmes, égarés par le désespoir, sem-

Delphis occupavere. Inde auro et pecunia divites, conducto mercenario milite, bellum Thebanis intulerunt. Factum Phocensium, tametsi omnes exsecrarentur propter sacrilegium, plus tamen invidiæ Thebanis, a quibus ad hanc necessitatem compulsi fuerant, quam ipsis intulit. Itaque auxilia his et ab Atheniensibus et a Lacedæmoniis missa. Prima igitur congressione Philomelus Thebanos castris exuit. Sequenti prœlio primus inter confertissimos dimicans cecidit, et sacrilegii pœnas impio sanguine luit. In hujus locum dux Onomarchus creatur.

II. Adversus quem Thebani Thessalique non ex civibus suis, ne victores potentiam ferre non possent, sed Philippum, Macedoniæ regem, ducem eligunt; et externæ dominationi, quam in suis timuerunt, sponte succedunt. Igitur Philippus, quasi sacrilegii, non Thebanorum, ultor esset, omnes milites coronas laureas sumere jubet, atque ita, veluti deo duce, in prœlium pergit. Phocenses, insignibus dei conspectis, conscientia delictorum territi, abjectis armis, fugam capessunt, pœnasque violatæ religionis sanguine et cædibus suis pendunt. Incredibile, quantum ea res apud omnes nationes Philippo gloriæ dedit: « Illum vindicem sacrilegii, illum ultorem religionum : quod orbis viribus expiari debuisset, solum, qui piacula exigeret, exstitisse : dignum itaque, qui diis proximus haberetur, per quem deorum majestas vindicata sit. » Sed Athenienses, audito belli eventu, ne in Græciam Philippus transiret, angustias Thermo-

blent vouloir se venger des dieux eux-mêmes, et vont, sous les ordres d'un certain Philomèle, piller à Delphes le temple d'Apollon. Ainsi chargés d'or et d'argent, ils soudoient une armée, et font la guerre aux Thébains[2]. Ce sacrilège les rendit odieux à la Grèce; mais on détesta plus encore la cruauté de Thèbes, qui les avait réduits à cette affreuse nécessité : aussi Sparte et Athènes s'empressèrent de les secourir. Dès le premier combat, Philomèle emporta le camp des Thébains; mais, dans une seconde rencontre, il fut tué le premier, au milieu d'une épaisse mêlée, et son sang impie expia le sacrilège. Onomarque fut choisi pour le remplacer.

II. Les Thébains et les Thessaliens opposent à ce nouveau chef, non pas un de leurs concitoyens que la victoire eut pu rendre trop puissant, mais Philippe, roi de Macédoine; et, pour se soustraire à l'ambition de leurs généraux, ils se livrent d'eux-mêmes à une domination étrangère. Philippe, qui voulait paraître le vengeur du sacrilège plutôt que le défenseur des Thébains, ordonne à tous ses soldats de se couronner de lauriers, et marche à l'ennemi dans cet appareil, comme sous la conduite même du dieu : à l'aspect du feuillage sacré, les Phocéens, troublés par les remords, jettent leurs armes, fuient épouvantés, et paient leurs profanations de leur sang. Le nom de Philippe reçut de cette expédition un éclat singulier : partout on l'appelait le défenseur des dieux, le protecteur des autels; on disait que, seul entre tous les hommes, il avait été digne de punir un forfait dont la vengeance eût dû armer l'univers. On élevait presqu'au rang des dieux le héros qui les avait vengés.

pylarum, pari ratione, sicut antea advenientibus Persis, occupavere; sed nequaquam simili aut virtute aut causa : siquidem tunc pro libertate Græciæ, nunc pro sacrilegio publico; tunc a rapina hostium templa vindicaturi, nunc adversus vindices templorum raptores defensuri; aguntque propugnatores sceleris, cujus turpe erat alios vindices fuisse; immemores prorsus, quod, in dubiis rebus suis, illo deo etiam consiliorum auctore usi fuerant, quod illo duce tot bella victores inierant, tot urbes auspicato condiderant, tantum imperium terra marique quæsierant, quod nihil sine majestate numinis ejus aut privatæ unquam, aut publicæ rei gesserant. Tantum facinus, admisisse ingenia omni doctrina exculta, pulcherrimis legibus institutisque formata, ut, quid posthac succensere jure barbaris possent, non haberent.

III. Sed nec Philippus melioris fidei adversus socios fuit : quippe, veluti timens, ne ab hostibus sacrilegii scelere vinceretur, civitates, quarum paulo ante dux fuerat, quæ sub auspiciis ejus militaverant, quæ gratulatæ illi sibique victoriam fuerant, hostiliter occupatas diripuit; conjuges liberosque omnium sub corona vendidit; non deorum immortalium templis, non ædibus sacris, non diis penatibus publicis privatisque, ad quos

Cependant, à la nouvelle de ses succès, les Athéniens, pour lui fermer l'entrée de la Grèce, vont se poster au pas des Thermopyles, comme on l'avait fait naguère à l'approche des Perses. Mais, ni le dévouement, ni la cause n'étaient pareils : au lieu de la liberté des Grecs, c'est un sacrilège public qu'ils protégeaient de leurs armes : défenseurs, autrefois, des temples que menaçait un avide ennemi, ils soutenaient maintenant les spoliateurs de ces mêmes temples contre ceux qui voulaient les venger; ils prêtaient au crime l'appui de leurs armes, quand ils ne pouvaient, sans honte, céder le privilège de le punir. Ils oubliaient que, dans leurs périls, c'était aux conseils d'Apollon qu'ils avaient dû leur salut; que c'était sous sa conduite qu'ils avaient remporté tant de victoires, sous ses auspices qu'ils avaient fondé tant de villes et étendu si loin leur empire sur terre et sur mer; qu'enfin, dans toutes leurs entreprises ou particulières ou publiques, ils avaient imploré son secours. Ainsi, en se souillant d'un tel attentat, ce peuple éclairé par toutes les sciences, ce peuple formé sous l'influence des lois et des institutions les plus sages, perdit le droit de rien reprocher aux barbares.

III. Philippe ne se montra guère plus fidèle à ses nouveaux alliés[3] : rivalisant avec ses ennemis d'audace et d'impiété, il s'empare, à main armée, des villes qui venaient de le choisir pour chef, de combattre sous ses auspices, de le féliciter et d'applaudir à ses victoires; il pille leurs biens, fait vendre à l'encan les enfans et les femmes, sans épargner ni les temples, ni les lieux sacrés, ni les pénates privés ou publics, où jadis il avait reçu l'hospitalité : on eût dit qu'il n'avait voulu punir un

paulo ante ingressus hospitaliter fuerat, pepercit; prorsus, ut non tam sacrilegii ultor exstitisse, quam sacrilegiorum licentiam quæsisse videretur. Inde, veluti rebus egregie gestis, in Cappadociam trajicit, ubi, bello pari perfidia gesto, captisque per dolum et occisis finitimis regibus, universam provinciam imperio Macedoniæ adjungit. Deinde ad abolendam perfidiæ famam, qua insignis præter ceteros tunc temporis habebatur, per regna mittit et opulentissimas civitates, qui opinionem sererent, regem Philippum magna pecunia locare et muros per civitates, et fana, et templa facienda, et ut per præcones susceptores sollicitarent. Qui quum in Macedoniam venissent, variis dilationibus frustrati, vim regiæ majestatis timentes, taciti proficiscebantur. Post hæc Olynthios aggreditur: receperant enim per misericordiam, post cædem unius, duos fratres ejus, quos Philippus ex noverca genitos, veluti participes regni, interficere gestiebat. Ob hanc igitur causam urbem antiquam et nobilem exscindit, et fratres olim destinato supplicio tradit, prædaque ingenti pariter et parricidii voto fruitur. Inde, quasi omnia, quæ agitasset animo, ei licerent, auraria in Thessalia, argenti metalla in Thracia occupat; et, ne quod jus vel fas inviolatum prætermitteret, piraticam quoque exercere instituit. His ita gestis, forte evenit, ut eum fratres duo, reges Thraciæ, non contemplatione justitiæ ejus, sed invicem metuentes, ne alterius viribus accederet, disceptationum suarum judicem eligerent. Sed Philippus, more ingenii sui, ad judi-

sacrilège, que pour autoriser ceux qu'il méditait lui-même. Fier de ces exploits, il passe bientôt en Cappadoce; et, employant la trahison, son arme ordinaire, il surprend, il assassine les rois voisins, et réunit toute la province à la Macédoine. Puis, jaloux de faire taire la voix publique, qui le désignait alors pour le plus perfide des hommes, il fait publier dans les royaumes et les cités les plus riches, que le roi Philippe destinait des sommes immenses à entourer les villes de remparts, à élever des temples et des autels; et, par des proclamations publiques, invite les entrepreneurs à passer en Macédoine. Ils s'y rendirent en effet; mais, se voyant sans cesse amusés par de vains prétextes, et craignant d'ailleurs les violences du tyran, ils se retirèrent en secret. Philippe attaqua ensuite la ville d'Olynthe; elle avait, par compassion, donné asile à deux frères du roi, fils de sa marâtre, dont il craignait la rivalité, et qu'il voulait faire périr comme un troisième, déjà massacré par ses ordres. Philippe, irrité, renversa cette ville antique et fameuse, livra ses frères au supplice qu'il leur avait destiné dès long-temps, et vit ses vœux accomplis par un immense butin et un parricide. Enfin, regardant comme légitimes tous les projets qu'il pouvait former, il s'empara des mines d'or de la Thessalie, des mines d'argent de la Thrace; et, pour n'avoir plus ni droit à violer, ni crime à commettre, il entreprit le métier de pirate. Quelque temps après, il arriva que deux frères, qui régnaient ensemble dans la Thrace, le prirent pour arbitre de leurs différends, non par confiance en sa justice, mais par crainte de le voir se déclarer pour l'un d'eux. Phi-

cium, veluti ad bellum, inopinantibus fratribus, instructo exercitu, supervenit, et regno utrumque, non judicis more, sed fraude latronis ac scelere, spoliavit.

IV. Dum hæc aguntur, legati Atheniensium, petentes pacem, ad eum venerunt. Quibus auditis, et ipse legatos Athenas cum pacis conditionibus misit; ibique ex commodo utrorumque pax facta. Ex ceteris quoque Græciæ civitatibus, non pacis amore, sed belli metu legationes venere: siquidem, crudescente ira, Thessali Bœotiique orant, ut professum se adversum Phocenses ducem Græciæ exhibeat, tanto odio Phocensium ardentes, ut, obliti cladium suarum, perire ipsi, quam non perdere eos præoptarent, expertamque Philippi crudelitatem pati, quam parcere hostibus suis, mallent. Contra Phocensium legati, adhibitis Lacedæmoniis et Atheniensibus, bellum deprecabantur, cujus ab eo dilationem ter jam emerant. Fœdum prorsus miserandumque spectaculum, Græciam etiam nunc et viribus et dignitate orbis terrarum principem, regum certe gentiumque semper victricem, et multarum adhuc urbium dominam, alienis excubare sedibus, aut rogantem bellum, aut deprecantem; in alterius ope omnem spem posuisse orbis terrarum vindices, eoque discordia sua, civilibusque bellis redactos, ut adulentur ultro sordidam paulo ante clientelæ suæ partem; et hæc potissimum facere Thebanos Lacedæmoniosque, antea inter se imperii, nunc gratiæ imperantis æmulos. Philippus venditatione gloriæ suæ

lippe, fidèle à son caractère, entre brusquement dans leurs états à la tête d'une armée, moins pour les juger que pour les combattre, et ravit à chacun sa couronne, non pas en arbitre, mais en fourbe et en brigand.

IV. Sur ces entrefaites, Athènes lui fit demander la paix; et Philippe, après avoir entendu ses ambassadeurs, fit à son tour connaître aux Athéniens les conditions du traité, qui fut bientôt conclu à l'avantage des deux partis: les autres républiques de la Grèce, plutôt par crainte de la guerre que par amour de la paix, lui envoyèrent aussi des députés. Les Thébains et les Thessaliens, dans l'ardeur de leurs ressentimens, le conjurent de déployer contre les Phocéens le pouvoir que lui a confié la Grèce: telle était leur aveugle haine, qu'oubliant leurs désastres passés, ils aimaient mieux périr eux-mêmes que de laisser vivre leurs ennemis, et essuyer de nouveau la cruauté de Philippe que d'abjurer leur inimitié. Les députés des Phocéens, appuyés de Sparte et d'Athènes, cherchaient au contraire à détourner cette guerre, dont trois fois déjà Philippe leur avait fait payer le délai. Spectacle honteux et affligeant, de voir cette Grèce placée, même à cette époque, à la tête de toutes les nations par sa puissance et sa renommée, la Grèce qui avait toujours triomphé des rois et des nations, maîtresse encore de tant de cités[4], aller humblement, dans une cour étrangère, mendier la guerre ou la paix; de voir les vengeurs du monde mettre leur confiance dans la protection d'un barbare, et réduits, par leurs dissensions et leurs discordes civiles, à s'humilier lâchement devant le plus obscur de leurs anciens sujets! Pour comble d'infamie, c'étaient les Thé-

tantarum urbium fastidium agitat, atque utros potius dignetur, æstimat. Secreto igitur auditis utriusque legationibus, his veniam belli pollicetur, jurejurando adactis, responsum nemini prodituros; illis contra, venturum se, auxiliumque laturum : utrosque vetat parare bellum, aut metuere. Sic, variato responso, securis omnibus, Thermopylarum angustias occupat.

V. Tunc primum Phocenses captos se fraude Philippi animadvertentes, trepidi ad arma confugiunt. Sed neque spatium erat instruendi belli, nec tempus ad contrahenda auxilia; et Philippus excidium minabatur, ni fieret deditio. Victi igitur necessitate, pacta salute, se dediderunt. Sed pactio ejus fidei fuit, cujus antea fuerat deprecati belli promissio. Igitur cæduntur passim, rapiunturque : non liberi parentibus, non conjuges maritis, non deorum simulacra templis suis relinquuntur. Unum tantum miseris solatium fuit, quod, quum Philippus portione prædæ socios fraudasset, nihil rerum suarum apud inimicos viderunt. Reversus in regnum, ut pecora pastores nunc in hibernos, nunc in æstivos saltus trajiciunt, sic ille populos et urbes, ut illi vel replenda, vel derelinquenda quæque loca videbantur, ad libidinem suam transfert. Miseranda ubique facies, et

bains, les Spartiates, qui, après s'être disputé l'empire de la Grèce, se disputaient la faveur de son tyran[5]. Cependant Philippe, étalant à plaisir sa grandeur, traite ces puissantes républiques avec une lenteur superbe, et hésite sur le choix de celle qu'il doit honorer de son alliance : il donne des audiences secrètes aux députés des deux partis; il promet aux uns de ne pas s'armer contre eux, et leur fait jurer de ne pas divulguer sa réponse; aux autres, il assure qu'il va marcher à leur secours. Il interdit à tous les préparatifs de guerre, et s'efforce de dissiper leurs craintes : puis voyant, par ces réponses contradictoires, la sécurité rétablie, il s'empare des Thermopyles[6].

V. Les Phocéens sentent alors que Philippe les a trompés : ils courent précipitamment aux armes. Mais le temps leur manquait pour lever des troupes et pour appeler des secours, et Philippe menaçait de les exterminer, s'ils ne se rendaient à l'instant : ils cèdent à la nécessité; ils se soumettent, en stipulant qu'on leur laisserait la vie. Mais cette condition fut aussi vite oubliée que les vaines promesses de paix qui leur avaient été faites : de tout côté on les égorge, on les enlève; on arrache les enfans à leurs pères, les femmes à leurs époux, et les dieux même à leurs temples. Une seule consolation leur resta : Philippe exclut de toute part dans le butin les alliés qui l'avaient servi; et ces malheureux, au moins, ne virent pas leurs bourreaux s'enrichir de leurs dépouilles. De retour dans ses états, Philippe, à l'exemple des pasteurs qui changent à chaque saison le pâturage de leurs troupeaux, déplace des nations entières, et peuple, au gré de son caprice,

excidio similis erat. Non quidem pavor ille hostilis, nec discursus per urbem militum erat, non bonorum atque hominum rapina; sed tacitus mœror et luctus, verentibus, ne ipsæ lacrymæ pro contumacia haberentur. Crescit dissimulatione ipsa dolor, hoc altius demissus, quo minus profiteri licet. Nunc sepulcra majorum, nunc veteres penates, nunc tecta, in quibus geniti erant, in quibusque genuerant, considerabant, miserantes nunc vicem suam, quod in eam diem vixissent, nunc filiorum, quod non post eam diem nati essent.

VI. Alios populos in finibus ipsis hostibus opponit; alios in extremis regni terminis statuit; quosdam bello captos in supplementis urbium dividit: atque ita ex multis gentibus nationibusque unum regnum populumque constituit. Compositis ordinatisque Macedoniæ rebus, Dardanos, ceterosque finitimos fraude captos expugnat. Sed nec a proximis manus abstinet: siquidem Arrybam, regem Epiri, uxori suæ Olympiadi arctissima cognatione junctum, pellere regno statuit; atque Alexandrum, privignum ejus, uxoris Olympiadis fratrem, puerum honestæ pulchritudinis, in Macedoniam nomine sororis arcessit, omnique studio sollicitatum spe regni, simulato amore, ad stupri consuetudinem perpulit, majora in eo obsequia habiturus, sive conscientiæ pudore,

ou dépeuple des contrées. Ces émigrations offrirent partout un spectacle bien triste, et presque l'image d'une entière destruction. Ce n'était pas, il est vrai, le tumulte d'une ville emportée d'assaut; les murs ne retentissaient pas du bruit des armes, ni des cris de fureur de l'ennemi; on ne ravissait ni les biens ni les personnes : mais partout régnait une tristesse muette, une sombre douleur; la crainte de paraître rebelle étouffait les larmes. La douleur s'irrite en se cachant; elle est d'autant plus profonde, qu'on ose moins la laisser éclater. Ces malheureux promenaient leurs regards tantôt sur les tombeaux de leurs pères, tantôt sur leurs antiques pénates, sur ces maisons où ils avaient reçu et donné la vie : ils pleuraient d'avoir vécu jusqu'à ce jour; ils plaignaient leurs enfans de n'être pas nés plus tard.

VI. Parmi ces peuples, les uns furent placés sur les frontières, pour les défendre contre l'ennemi; d'autres, relégués aux extrémités du royaume : des troupes de prisonniers de guerre allèrent repeupler des villes; et ainsi, de tant de nations diverses, se forma une seule nation, un seul empire. L'ordre et la paix rétablis dans la Macédoine, Philippe soumit, par surprise, les Dardaniens et plusieurs peuplades voisines. Ses parens même ne furent pas à l'abri de sa cruauté : voulant détrôner Arryba, roi d'Épire, proche parent de sa femme Olympias, il attire en Macédoine, sous prétexte de le rapprocher de sa sœur, Alexandre, frère d'Olympias, jeune homme en qui la pureté des mœurs s'unissait à une rare beauté. Il lui fait espérer la couronne, feint une vive passion pour lui, et l'engage à se prêter à ses criminels désirs. Il regardait

sive regni beneficio. Quum igitur ad viginti annos pervenisset, ereptum Arrybæ regnum puero admodum tradit : scelestus in utroque; nam nec in eo jus cognationis servavit, cui ademit regnum, et eum, cui dedit, impudicum fecit antequam regem.

cette intrigue infâme, et le don du trône qu'il lui destinait, comme des garanties de sa docilité. Dès qu'il le vit âgé de vingt ans, il lui donna, malgré sa jeunesse, le sceptre qu'il enlevait à Arryba : également coupable envers tous deux, il viola les droits du sang dans celui qu'il priva du trône, comme il avait violé ceux de la pudeur dans celui qu'il y plaça.

LIBER IX.

I. In Græciam Philippus quum venisset, sollicitatus paucarum civitatum direptione, et ex præda modicarum urbium, quantæ opes universarum essent, animo prospiciens, bellum toti Græciæ inferre statuit. Ad cujus emolumentum egregie pertinere ratus, si Byzantium, nobilem et maritimam urbem, receptaculum terra marique copiis suis futuram, in potestatem redegisset, eamdem claudentem sibi portas, obsidione cinxit. Hæc namque urbs condita primo a Pausania, rege Spartanorum, et per VII annos possessa fuit : deinde, variante victoria, nunc Lacedæmoniorum, nunc Atheniensium juris habita est. Quæ incerta possessio effecit, ut, nemine quasi suam auxiliis juvante, libertatem constantius tueretur. Igitur Philippus longa obsidionis mora exhaustus, pecuniæ commercium de piratica mutuatur. Captis itaque centum septuaginta navibus, mercibusque distractis, anhelantem inopiam paululum recreavit. Deinde, ne unius urbis oppugnatione tantus exercitus teneretur, profectus cum fortissimis, multas Chersonensium urbes expugnat ; filiumque Alexandrum, decem et octo annos

LIVRE IX.

I. Philippe, à son entrée dans la Grèce, excité par le pillage de quelques villes, et estimant, par la prise de cités obscures, les avantages d'une conquête générale, résolut de faire la guerre à toute la nation. Il crut qu'il importait au succès de ce dessein de soumettre Byzance, célèbre ville maritime, où ses troupes de terre et de mer trouveraient une retraite : elle lui refusait l'entrée de ses murs; il en forma le siège. Cette ville, fondée par Pausanias, roi de Sparte[1], était restée sept ans en son pouvoir : plus tard, suivant les alternatives de la victoire, elle appartint tour à tour aux Athéniens et aux Spartiates; nul ne s'en croyant le maître, nul ne vint la secourir; et cette incertitude, en excitant son courage, prolongea son indépendance. La longueur du siège épuisa les trésors de Philippe, qui, pour réparer ses pertes, eut recours à la piraterie. Cent soixante-dix vaisseaux tombèrent en son pouvoir, et le prix de leur cargaison soulagea pour quelques instans la misère qui le pressait. Puis, pour ne pas laisser sa nombreuse armée se consumer au siège d'une seule place, il part avec une troupe d'élite, et s'empare de plusieurs villes de la Chersonnèse. Ce fut dans cette expédition qu'il appela près

natum, ut sub militia patris tirocinii rudimenta deponeret, ad se arcessit. In Scythiam quoque prædandi causa profectus est, more negotiantium, impensas belli alio bello refecturus.

II. Erat eo tempore rex Scytharum Atheas, qui, quum bello Istrianorum premeretur, auxilium a Philippo per Apollonienses petit, in successionem eum regni Scythiæ adoptaturus. Quum interim Istrianorum rex decedens, et metu belli, et auxiliorum necessitate Scythas solvit. Itaque Atheas, remissis Macedonibus, renuntiari Philippo jubet, « neque auxilium ejus se petisse, neque adoptionem mandasse : nam neque vindicta Macedonum egere Scythas, quibus meliores forent; neque heredem sibi, incolumi filio, deesse. » His auditis, Philippus legatos ad Atheam mittit, « impensæ obsidionis portionem petentes, ne inopia deserere bellum cogatur; quod eo promptius eum facere debere, quod missis a se in auxilium ejus militibus ne sumptum quidem vitæ, non modo officii pretia, dederit. » Atheas inclementiam cœli et terræ sterilitatem causatus, quæ non patrimoniis ditet Scythas, sed vix alimenta exhibeat, respondit : « Nullas sibi opes esse, quibus tantum regem expleat; et turpius putare parvo defungi, quam totum abnuere : Scythas autem virtute animi et duritia corporis, non opibus, censeri. » Quibus derisus Philippus, soluta obsidione Byzantii, Scythica bella aggreditur, præmissis legatis, quo securiores faceret, qui nuntient Atheæ,

de lui son fils Alexandre[2], alors âgé de dix-huit ans, pour lui donner les dernières leçons de l'art militaire. De la Chersonnèse, le conquérant passa dans la Scythie, pour la ravager, et réparer, en spéculateur habile, les dépenses d'une guerre par les fruits d'une nouvelle conquête.

II. Athéas régnait alors en Scythie. Pressé par les armes des Istriens, il avait fait implorer, par les habitans d'Apollonie, le secours de Philippe, promettant de l'adopter pour son successeur au trône. Mais le roi d'Istrie étant mort à cette époque, Athéas n'eut plus d'ennemis à craindre et de secours à implorer. Il congédia donc les soldats de Philippe, en déclarant qu'il n'avait ni demandé des secours, ni promis sa couronne; que les Scythes, plus vaillans que les Macédoniens, pouvaient se passer de leur appui, et que lui-même avait un héritier dans son fils. A cette réponse, Philippe fait prier Athéas de contribuer aux frais du siège de Byzance, qu'il serait contraint de lever, faute d'argent; demande d'autant mieux fondée, qu'Athéas n'avait payé à ses soldats ni le prix de leur solde, ni même les frais de leur voyage. Le roi des Scythes, s'excusant sur l'âpreté du climat et la stérilité du sol de son pays, qui, loin d'enrichir ses peuples, suffisait à peine à les nourrir, répondit : « Qu'il était trop pauvre pour satisfaire les désirs d'un roi si puissant; qu'il lui semblait moins honteux de refuser tout, que de donner peu; qu'enfin les trésors des Scythes consistaient, non dans l'or et l'argent, mais dans le courage et la vigueur. » Philippe, se voyant le jouet d'un barbare, lève le siège de Byzance, et marche vers la Scythie. Mais,

« dum Byzantium obsidet, vovisse se statuam Herculi, ad quam in ostio Istri ponendam se venire, pacatum accessum ad religionem dei petens, amicus ipse Scythis venturus. » Ille, si voto fungi vellet, statuam sibi mitti jubet : non modo, ut ponatur, verum etiam, ut inviolata maneat, pollicetur : exercitum autem fines ingredi, negat se passurum; ac, si invitis Scythis statuam ponat, eo digresso, sublaturum, versurumque æs statuæ in aculeos sagittarum. His utrinque irritatis animis, prœlium committitur. Quum virtute et numero præstarent Scythæ, astu Philippi vincuntur. Viginti millia puerorum ac feminarum capta, pecoris magna vis, auri argentique nihil. Ea primum fides inopiæ Scythicæ fuit. Viginti millia nobilium equarum ad genus faciendum in Macedoniam missa.

III. Sed revertenti ab Scythia Triballi Philippo occurrunt : negant, se transitum daturos, ni portionem accipiant prædæ. Hinc jurgium, et mox prœlium, in quo ita in femore vulneratus est Philippus, ut per corpus ejus equus interficeretur. Quum omnes occisum putarent, præda amissa est. Ita Scythica, velut devota, spolia pæne luctuosa Macedonibus fuere. Ubi vero ex vulnere primum convaluit, diu dissimulatum bellum Atheniensibus infert : quorum causæ Thebani se junxere, metuentes, ne, victis Atheniensibus, bellum, veluti vi-

pour rassurer l'ennemi sur sa marche, il fait annoncer à Athéas, que, pendant le siège de Byzance, il avait voué une statue à Hercule, et qu'il venait l'élever à l'embouchure de l'Ister; qu'il se présentait en ami des Scythes, et qu'au nom du dieu qu'il voulait honorer, il demandait un libre passage. Athéas répondit « que, si Philippe voulait accomplir son vœu, il pouvait envoyer la statue; qu'il s'engageait à la faire ériger, et même à faire respecter ce monument; mais que jamais il n'ouvrirait à une armée étrangère l'entrée de ses états, et que si la statue se plaçait malgré les Scythes, ils la renverseraient bientôt, et armeraient de ses débris la pointe de leurs javelots. » La guerre suivit de près ces insultes mutuelles. Les Scythes l'emportaient en nombre et en courage : Philippe les vainquit par ruse. Il fit vingt mille prisonniers, femmes et enfans, prit une grande quantité de bétail, sans trouver ni or, ni argent : il fallut croire, enfin, à l'indigence des Scythes. Il fit conduire en Macédoine vingt mille belles jumens du pays, pour en perpétuer la race.

III. A son retour de Scythie, les Triballiens s'opposent à sa marche, et lui demandent, pour prix du passage, une partie de son butin : de là une querelle, puis un combat, où un javelot traversa la cuisse de Philippe, et tua le cheval qu'il montait. Tous le crurent mort, et le butin fut perdu. Ainsi ces dépouilles de la Scythie, que le ciel semblait avoir maudites, faillirent causer la perte de l'armée. A peine guéri de sa blessure, Philippe entreprit contre Athènes la guerre qu'il méditait depuis longtemps. Les Thébains se déclarèrent contre lui, craignant qu'après la défaite des Athéniens, l'incendie allumé près

cinum incendium, ad se transiret. Facta igitur inter duas paulo ante infestissimas civitates societate, legationibus Græciam fatigant. «Communem hostem putant communibus viribus submovendum; neque enim cessaturum Philippum, si prospere prima successerint, nisi omnem Græciam domuerit.» Motæ quædam civitates Atheniensibus se jungunt; quasdam autem ad Philippum belli metus traxit. Prœlio commisso, quum Athenienses longe majore militum numero præstarent, assiduis bellis indurata virtute Macedonum vincuntur. Non tamen immemores pristinæ gloriæ cecidere : quippe adversis vulneribus, omnes loca, quæ tuenda a ducibus acceperant, morientes corporibus texerunt. Hic dies universæ Græciæ et gloriam dominationis, et vetustissimam libertatem finivit.

IV. Hujus victoriæ callide dissimulata lætitia est. Denique non solita sacra Philippus illa die fecit; non in convivio risit; non ludos inter epulas adhibuit; non coronas, non unguenta sumpsit; et, quantum in illo fuit, ita vicit, ut victorem nemo sentiret. Sed nec regem se Græciæ, sed ducem appellari jussit. Atque ita inter tacitam lætitiam et dolorem hostium temperavit, ut neque apud suos exsultasse, neque apud victos insultasse videretur. Atheniensibus, quos passus infestissimos fuerat, et captivos gratis remisit, et bello consumptorum corpora, sepulturæ reddidit; reliquiasque funerum ut ad

d'eux ne les atteignît à leur tour; et ces républiques, que naguère divisait une haine mortelle, maintenant liguées ensemble, fatiguent la Grèce entière de leurs ambassadeurs : elles excitent tous les peuples à faire cause commune contre l'ennemi commun, représentant que Philippe, s'il réussissait dans ses premiers efforts, ne mettrait bas les armes qu'après avoir subjugué toute la Grèce. Quelques villes se laissèrent persuader, et se déclarèrent pour Athènes; d'autres furent entraînées par la crainte dans le parti de Philippe. On livra bataille[3] : les Athéniens, malgré la grande supériorité de leur nombre, cédèrent à la valeur macédonienne, exercée par une longue suite de combats et de victoires. Ils succombèrent, mais le souvenir de leur ancienne vertu semblait les animer encore : tous tombèrent blessés par devant, et couvrirent de leurs corps le poste où les avaient placés leurs chefs. La Grèce vit périr en ce jour et sa glorieuse domination, et son antique liberté.

IV. Philippe dissimula adroitement la joie que lui inspirait un tel succès. Il suspendit en ce jour ses sacrifices accoutumés : on ne vit à sa table ni bruyans transports, ni divertissemens, ni parfums, ni couronnes; il ne négligea rien pour faire oublier sa victoire. Il refusa le titre de roi de la Grèce, et n'accepta que celui de général. En un mot, il sut garder le milieu entre la joie secrète de son cœur et la tristesse de ses ennemis, et ne montra ni allégresse à ses soldats, ni orgueil aux vaincus[4]. Malgré l'acharnement des Athéniens contre lui, il renvoya leurs prisonniers sans rançon, leur permit d'enlever et d'ensevelir leurs morts, et les exhorta

sepulcra majorum deferrent, ultro hortatus est. Super hæc Alexandrum filium cum amico Antipatro, qui pacem cum his amicitiamque jungerent, Athenas misit. Thebanorum porro non solum captivos, verum etiam interfectorum sepulturam vendidit. Principes civitatis alios securi percussit, alios in exsilium redegit, bonaque omnium occupavit. Pulsos deinde per injuriam in patriam restituit; ex horum numero CCC exsules, judices rectoresque civitati dedit. Apud quos quum potentissimi quique rei ejus ipsius criminis postularentur, quod per injuriam in exsilium egissent, hujus constantiæ fuerunt, ut omnes se auctores faterentur, meliusque cum republica actum, quum damnati essent, quam quum restituti, contenderent. Mira prorsus audacia : de judicibus vitæ necisque suæ, quemadmodum possunt, sententiam ferunt; contemnuntque absolutionem, quam dare inimici possunt; et, quam rebus nequeunt ulcisci, verbis usurpant libertatem.

V. Compositis in Græcia rebus, Philippus omnium civitatum legatos, ad formandum rerum præsentium statum, evocari Corinthum jubet. Ibi pacis legem universæ Græciæ pro meritis singularum civitatum statuit; conciliumque omnium, veluti unum senatum, ex omnibus legit. Soli Lacedæmonii, et legem, et regem contempserunt, servitutem, non pacem rati, quæ non ipsis civitatibus conveniret, sed a victore ferretur. Auxilia

même à déposer chacun d'eux dans le tombeau de ses pères. Il fit partir pour Athènes son fils Alexandre et Antipater, son ami, chargés de propositions d'alliance et de paix. Pour les Thébains, il leur fit acheter, non-seulement la liberté de leurs soldats captifs, mais la permission même d'enterrer leurs morts. Les principaux citoyens furent décapités ou envoyés en exil, et tous leurs biens confisqués : ceux qui avaient été injustement chassés de leur patrie y rentrèrent, et trois cents de ces bannis furent nommés juges et gouverneurs de la ville. Ces nouveaux magistrats citèrent à leur tribunal les plus puissans des citoyens, pour leur demander compte de l'arrêt qui les avait exilés : mais ces hommes courageux osèrent répondre qu'ils l'avaient tous prononcé, et que la république avait été mieux servie par l'exil que par le rappel de ceux qui les interrogeaient. Réponse bien hardie! ils condamnent, autant qu'il est en leur pouvoir, les juges mêmes qui ont sur eux puissance de vie et de mort; et, dédaignant la pitié qu'ils peuvent attendre, ils trouvent dans la liberté de leurs discours la vengeance que leur refuse la fortune.

V. Philippe, voyant le calme rétabli dans la Grèce, convoque à Corinthe les députés de toutes les villes[5], pour statuer sur leurs intérêts communs. Il imposa à la Grèce entière les conditions de la paix, selon la dignité de chaque ville, et choisit parmi tous ces peuples les membres d'un conseil souverain et commun. Les Spartiates seuls dédaignèrent et ces lois et le roi qui les proposait, regardant comme un esclavage une paix qui ne reposait pas sur le consentement des peuples, mais sur la volonté

deinde singularum civitatum describuntur, sive adjuvandus ea manu rex, oppugnante aliquo, foret, seu duce illo bellum inferendum. Neque enim dubium erat, imperium Persarum his apparatibus peti. Summa auxiliorum ducenta millia peditum fuere, et equitum quindecim millia. Extra hanc summam et Macedoniæ exercitus erat, et confinis domitarum gentium barbaries. Initio veris tres duces in Asiam Persarum juris præmittit, Parmenionem, Amyntam, et Attalum, cujus sororem nuper, expulsa Alexandri matre Olympiade propter stupri suspicionem, in matrimonium receperat.

VI. Interea, dum auxilia a Græcia coeunt, nuptias Cleopatræ filiæ et Alexandri, quem regem Epiri fecerat, celebrat. Dies erat pro magnitudine duorum regum, et collocantis filiam, et uxorem ducentis, apparatibus insignis. Sed nec ludorum magnificentia deerat: ad quorum spectaculum Philippus dum sine custodibus, medius inter duos Alexandros, filium generumque, contenderet, Pausanias, nobilis ex Macedonibus adolescens, nemini suspectus, occupatis angustiis, Philippum in transitu obtruncat; diemque lætitiæ destinatum, fœdum luctu funeris facit. Hic primis pubertatis annis stuprum per injuriam passus ab Attalo fuerat: cujus indignitati hæc etiam fœditas accesserat; nam perductum in convivium solutumque mero Attalus non suæ tantum, verum et convivarum libidini, velut scortum vile, subjecerat, ludibriumque omnium inter æquales reddiderat. Hanc rem ægre ferens Pausanias, querelam Philippo sæpe

du vainqueur. On régla ensuite les secours que chaque république serait obligée de lui fournir, soit pour se défendre, soit pour attaquer : on ne doutait pas que tous ces préparatifs ne fussent dirigés contre la Perse. Ces auxiliaires montaient à deux cent mille hommes de pied et à quinze mille chevaux, sans compter les forces de la Macédoine et des peuples barbares subjugués sur ses frontières. Dès le commencement du printemps, il fait passer avant lui, dans la partie de l'Asie qui obéissait aux Perses, trois de ses généraux, Parménion, Amyntas et Attale, dont il venait d'épouser la sœur, en répudiant Olympias, accusée d'infidélité[6].

VI. Pendant que la Grèce réunit ses forces, il célèbre l'hymen de sa fille Cléopâtre et d'Alexandre, qu'il avait placé sur le trône d'Épire. La pompe de ces fêtes répondit à la grandeur du prince qui donnait sa fille, et de l'époux qui la recevait : des jeux magnifiques avaient été préparés, et Philippe se rendait au théâtre, sans gardes, marchant entre les deux Alexandre, son gendre et son fils, lorsque Pausanias, jeune seigneur macédonien, qui n'excitait aucun soupçon, le poignarda dans un passage obscur où il s'était posté, et changea en un jour de tristesse et de deuil ce jour d'allégresse publique. Pausanias, dans la fleur de sa jeunesse, avait été déshonoré par la violence d'Attale, qui, non content de ce premier outrage, l'avait enivré dans un festin, pour le sacrifier à sa brutalité et à celle de tous les convives. Ce jeune homme, devenu le mépris et la risée de ses compagnons, ne put supporter cette infamie, et s'en plaignit souvent à Philippe : mais, écarté sous de vains prétextes, raillé par le roi lui-même, et

detulerat. Quum variis frustrationibus non sine risu differretur, et honoratum insuper ducatu adversarium cerneret, iram in ipsum Philippum vertit, ultionemque, quam ab adversario non poterat, ab iniquo judice exegit.

VII. Creditum est etiam, immissum ab Olympiade matre Alexandri fuisse; nec ipsum Alexandrum ignarum paternæ cædis exstitisse: quippe non minus Olympiadem repudium, et prælatam sibi Cleopatram, quam stuprum Pausaniam doluisse. Alexandrum quoque, regni æmulum, fratrem ex noverca susceptum timuisse; eoque actum, ut in convivio antea primum cum Attalo, mox cum ipso patre jurgaret; adeo ut etiam stricto gladio eum Philippus consectatus sit, ægreque a filii cæde amicorum precibus exoratus. Quamobrem Alexander ad avunculum se in Epirum cum matre, inde ad regem Illyriorum contulerat; vixque revocanti mitigatus est patri, precibusque cognatorum ægre redire compulsus. Olympias quoque fratrem suum Alexandrum, Epiri regem, in bellum subornabat, pervicissetque, ni filiæ nuptiis pater generum occupasset. His stimulis irarum utrique Pausaniam, de impunitate stupri sui querentem, ad tantum facinus impulisse creduntur. Olympias certe fugienti percussori equos quoque præparatos habuit. Ipsa deinde, audita regis nece, quum titulo officii ad exsequias cucurrisset, in cruce pendentis Pausaniæ capiti, eadem nocte, qua venit, coronam auream imposuit; quod nemo alius audere, nisi hæc, superstite Philippi filio, potuisset. Paucos deinde post dies, refixum corpus interfectoris

voyant son ennemi élevé au rang de général, il tourna son ressentiment contre le roi, et assouvit dans le sang d'un juge inique la vengeance qui ne pouvait atteindre son ennemi.

VII. On crut aussi qu'il avait été aposté par Olympias, mère d'Alexandre, et que ce jeune prince lui-même n'ignorait pas le complot formé contre la vie de son père : on disait que si Pausanias était irrité de ses affronts, la reine n'avait pu pardonner à Philippe son divorce et son nouvel hymen ; qu'Alexandre avait craint aussi de trouver un rival dans un fils de sa marâtre; que déjà, dans un repas, on l'avait vu insulter Attale, puis son père lui-même, qui, le poursuivant l'épée à la main, avait à peine accordé sa vie aux prières de ses amis; que, réfugié avec sa mère en Épire, près de son oncle, et bientôt en Illyrie, il avait long-temps refusé de céder à la voix de son père, qui le rappelait, et aux pressantes sollicitations de sa famille; qu'Olympias avait excité son frère, le roi d'Épire, à faire la guerre à Philippe, et qu'elle l'y eût déterminé, si le roi ne l'eût prévenu en lui offrant la main de sa fille; enfin, la mère et le fils, indignés contre Philippe, avaient, disait-on, engagé Pausanias, qu'irritait l'impunité d'Attale, à commettre ce crime affreux. Du moins est-il certain qu'Olympias fit préparer des chevaux pour assurer la fuite de l'assassin. Au bruit de la mort du roi, elle accourut à l'instant, sous prétexte de remplir son devoir en célébrant ses funérailles; et, la nuit même de son arrivée, elle plaça une couronne d'or sur la tête de Pausanias, qu'elle trouva attaché au gibet : elle seule pouvait montrer tant d'audace, du vivant du fils de Phi-

super reliquias mariti cremavit; et tumulum ei eodem fecit in loco, parentarique eidem quotannis, incussa populo superstitione, curavit. Post hæc Cleopatram, a qua pulsa Philippi matrimonio fuerat, in gremio ejus prius filia interfecta, finire vitam suspendio coegit, spectaculoque pendentis ultionem potita est, ad quam per parricidium festinaverat. Novissime gladium, quo rex percussus est, Apollini sub nomine Myrtales consecravit: hoc enim nomen ante Olympiadis parvulæ fuit. Quæ omnia ita palam facta sunt, ut timuisse videatur, ne facinus ab ea commissum non probaretur.

VIII. Decessit Philippus XL et VII annorum, quum annis XXV regnasset. Genuit ex Larissæa saltatrice filium Aridæum, qui post Alexandrum regnavit: habuit et alios multos ex variis matrimoniis regio more susceptos, qui partim fato, partim ferro periere. Fuit rex armorum, quam conviviorum apparatibus studiosior; cui maximæ opes erant instrumenta bellorum: divitiarum quæstu, quam custodia solertior; itaque inter quotidianas rapinas semper inops erat. Misericordia in eo et perfidia pari jure dilectæ: nulla apud eum turpis ratio vincendi. Blandus pariter et insidiosus alloquio; qui plura promitteret, quam præstaret: in seria et jocos artifex. Amicitias utilitate, non fide colebat. Gratiam fingere in odio, in gratia offensam simulare, instruere inter concordantes odia, apud utrumque gratiam quærere, solennis illi consuetudo. Inter hæc eloquentia insignis, oratio acuminis

lippe. Peu de jours après, elle fit détacher le cadavre du meurtrier, le brûla sur les cendres de son époux, lui éleva un tombeau dans le même lieu, et força la multitude superstitieuse à l'honorer chaque année par des sacrifices funèbres. Cléopâtre, que Philippe avait épousée à sa place, vit sa fille égorgée dans ses bras : elle-même fut réduite à se pendre; et sa rivale, contemplant son corps inanimé, assouvit ses regards d'une vengeance achetée par le plus affreux des crimes. Enfin, elle consacra à Apollon, sous le nom de Myrtale, qu'elle avait porté dans son enfance, le poignard qui avait frappé le roi, et sembla vouloir prouver à tous, par la publicité de cette conduite, que le meurtre de son époux était son ouvrage.

VIII. Philippe mourut7 dans la quarante-septième année de son âge, et la vingt-cinquième de son règne. Il eut d'une baladine de Larisse un fils nommé Aridée, qui fut le successeur d'Alexandre; et de diverses femmes qu'il avait épousées à la fois, selon la coutume des rois de ce temps, plusieurs autres enfans, qui périrent, les uns de mort naturelle, les autres de mort violente. Ce prince, préférant l'appareil des combats à celui des fêtes, n'employait ses immenses trésors qu'à des expéditions militaires. Plus habile à acquérir qu'à conserver, ses rapines perpétuelles ne l'empêchaient pas d'être toujours pauvre : il unissait au même degré la clémence et la perfidie; tout lui semblait légitime pour arriver à la victoire. Séduisant et trompeur dans ses discours, il promettait plus qu'il ne voulait tenir : le sérieux, la gaîté, tout en lui était calculé. L'intérêt, et non l'affection, lui servait de règle dans l'amitié. Caresser un ennemi, supposer des torts à un ami,

et solertiæ plena, ut nec ornatui facilitas, nec facilitati inventionum deesset ornatus. Huic Alexander filius successit, et virtute et vitiis patre major. Vincendi ratio utrique diversa. Hic aperte, ille artibus bella tractabat. Deceptis ille gaudere hostibus, hic palam fusis. Prudentior ille consilio, hic animo magnificentior. Iram pater dissimulare, plerumque etiam vincere : huic, ubi exarsisset, nec dilatio ultionis, nec modus erat. Vini nimis uterque avidus : sed ebrietatis diversa vitia. Pater de convivio in hostem procurrere, manum conserere, periculis se temere offerre : Alexander non in hostem, sed in suos sævire. Quamobrem Philippum sæpe vulneratum prœlia remisere : hic amicorum interfector convivio frequentior excessit. Regnare ille cum amicis volebat; hic in amicos regna exercebat. Amari pater malle, hic metui. Litterarum cultus utrique similis. Solertiæ pater majoris, hic fidei. Verbis atque oratione Philippus, hic rebus moderatior. Parcendi victis filio animus et promptior, et honestior; ille nec sociis abstinebat. Frugalitati pater, luxuriæ filius magis deditus erat. Quibus artibus orbis imperii fundamenta pater jecit, operis totius gloriam filius consummavit.

diviser deux alliés, les flatter tour à tour l'un et l'autre, était sa politique ordinaire. Son élocution, vive et brillante, pleine d'éclat et de finesse, unissait la facilité à l'élégance. Alexandre, son fils et son successeur, surpassa les vices et les qualités de son père. Tous deux tendaient à la victoire, mais par des moyens différens : Alexandre employait la force, Philippe avait recours à la ruse; l'un aimait à tromper ses ennemis, l'autre à les vaincre; le premier eut plus d'adresse, le second plus de grandeur. Le père savait dissimuler, souvent même étouffer sa colère; le fils, une fois irrité, ne souffrait ni retard, ni bornes à sa vengeance. L'un et l'autre aimaient trop le vin; mais l'ivresse avait en eux des effets divers : le père, au sortir de la table, courait à l'ennemi, livrait bataille, se jetait tête baissée dans les périls; Alexandre tournait sa fureur, non contre ses ennemis, mais contre ses officiers : aussi vit-on souvent Philippe quitter le combat couvert de blessures, et Alexandre se lever de table, souillé du sang de ses plus chers compagnons. L'un voulait régner avec ses amis[8], l'autre sur ses amis : le père voulait inspirer l'amour, le fils, exciter la crainte. Tous deux montrèrent du goût pour les lettres. Philippe eut plus de politique, Alexandre plus de bonne foi : le premier fut plus modéré dans ses paroles, le second dans ses actions. Alexandre pardonnait aux vaincus avec plus de facilité et de grâce, Philippe ne respectait pas toujours ses alliés; le père aimait la frugalité, le fils se livrait à l'intempérance. Ce fut avec ces qualités diverses que le père jeta les fondemens de l'empire du monde, et que le fils eut la gloire d'achever ce grand ouvrage.

LIBER X.

I. Artaxerxi, regi Persarum, ex pellicibus cxv filii fuere, sed tres tantum justo matrimonio suscepti, Darius, Ariarathes, et Ochus. Ex his Darium contra morem Persarum, apud quos rex non nisi morte *mutatur*, per indulgentiam pater regem vivus fecit, nihil sibi ablatum existimans, quod in filium contulisset, sinceriusque gaudium ex procreatione capturus, si insignia majestatis suæ vivus in filio conspexisset. Sed Darius, post nova paternæ pietatis exempla, interficiendi patris consilium cepit; sceleratus, si solus parricidium cogitasset; tanto sceleratior, quod in societatem facinoris adsumptos quinquaginta fratres fecit parricidas. Ostenti prorsus genus, ubi in tanto populo non solum sociari, verum etiam sileri parricidium potuit, ut ex quinquaginta liberis nemo inventus sit, quem aut paterna majestas, aut veneratio senis, aut indulgentia patris, a tanta immanitate revocaret. Adeone vile paternum nomen apud tot numero filios fuit, ut, quorum præsidio tutus etiam adversus hostes esse debuerat, eorum insidiis circumventus, tutior ab hostibus, quam a filiis, fuerit?

II. Causa parricidii sceleratior ipso parricidio fuit.

LIVRE X.

I. Artaxerxe[1], roi de Perse, eut cent quinze fils naturels, et seulement trois fils légitimes, Darius, Ariarathe et Ochus. Au mépris de l'usage des Perses, chez lesquels la mort seule peut faire passer le sceptre en d'autres mains, il couronna de son vivant son fils Darius, qu'il chérissait : partager avec son fils, c'était pour lui jouir encore, et le nom de père semblait lui devoir être plus doux, s'il voyait lui-même son fils revêtu des ornemens de la royauté. Mais Darius, après cette nouvelle preuve de tendresse, forma le dessein d'assassiner son père : le seul projet de ce parricide était un affreux forfait; il le rendit plus odieux encore, en associant à ses desseins cinquante de ses frères. C'est une espèce de prodige, qu'un si grand nombre de complices aient pu, non-seulement se réunir pour un tel crime, mais aussi le tenir secret; et que, de cinquante enfans, pas un n'ait été détourné d'une si horrible entreprise, ni par la majesté d'un roi, ni par l'âge vénérable d'un vieillard, ni par la bonté d'un père : comment tant de fils purent-ils mépriser assez ce nom sacré, pour conspirer contre celui qu'ils devaient défendre de ses ennemis, et pour lui rendre ses ennemis même moins dangereux que ses enfans?

II. Le motif de ce parricide semble en augmenter

Occiso quippe Cyro, fraterno bello, cujus mentio supra habita est, Aspasiam, pellicem ejus, rex Artaxerxes in matrimonium receperat. Hanc patrem cedere sibi, sicuti regnum, Darius postulaverat : qui pro indulgentia sua in liberos primo facturum se dixerat : mox pœnitentia ductus, ut honeste negaret, quod temere promiserat, Solis eam sacerdotio præfecit, quo perpetua illi ab omnibus viris pudicitia imperabatur. Hinc exacerbatus juvenis, in jurgia primo patris erupit : mox facta cum fratribus conjuratione, dum patri insidias parat, deprehensus cum sociis, pœnas parricidii diis paternæ majestatis ultoribus dedit. Conjuges quoque omnium cum liberis, ne quod vestigium tanti sceleris exstaret, interfectæ. Post hæc Artaxerxes morbo ex dolore contracto decedit, rex quam pater felicior.

III. Hereditas regni Ocho tradita, qui timens parem conjurationem, regiam cognatorum cæde et strage principum replet, nulla non sanguinis, non sexus, non ætatis misericordia permotus, scilicet ne innocentior fratribus parricidis haberetur. Atque ita veluti purificato regno, bellum Cadusiis infert. In eo quum adversus provocatorem hostium Codomannus quidam cum omnium favore processisset, hoste cæso, victoriam suis pariter, et prope amissam gloriam restituit. Ob hæc decora idem Codomannus præficitur Armeniis. Interjecto deinde tempore, post mortem Ochi regis, ob memoriam pristinæ

l'horreur. Artaxerxe, après la mort de son frère Cyrus dans la guerre dont j'ai parlé plus haut, avait épousé Aspasie, maîtresse de ce prince. Darius conjura son père de la lui céder, comme il lui avait déjà cédé le trône; et ce père, toujours docile aux désirs de ses enfans, y consentit d'abord. Mais il se repentit bientôt de sa facilité; et, pour se dégager sans honte de son imprudente promesse, il consacra Aspasie au culte du soleil[2], qui imposait aux prêtresses le plus rigoureux célibat. La colère du jeune prince éclate en menaces; bientôt il conspire avec ses frères : mais tandis qu'il prépare l'exécution de son crime, il est saisi avec ses complices, et satisfait, par son supplice, aux dieux vengeurs de la dignité paternelle. On mit à mort toutes ses femmes et tous ses enfans, pour effacer les traces d'un si horrible attentat. Quelque temps après, Artaxerxe mourut, déchiré de chagrins, heureux roi, mais malheureux père.

III. Ochus hérita du sceptre de la Perse : ce prince, craignant pour lui les dangers qui avaient menacé son père, inonda le palais du sang des grands et des princes, insensible aux liens du sang, à la faiblesse de l'âge ou du sexe, et luttant, pour ainsi dire, de cruauté avec ses frères parricides. Lorsqu'il crut avoir purifié l'empire par tant de meurtres, il fit la guerre aux Cadusiens. Ce fut alors qu'un des ennemis ayant défié le plus brave des Perses, Codoman[3] marcha au combat, accompagné des vœux de toute l'armée, tua le barbare, assura la victoire aux Perses, et rendit de l'éclat à la gloire presque éclipsée de leurs armes. Il reçut, pour prix de cette belle action,

virtutis, rex a populo constituitur, Darii nomine, ne quid regiæ majestati deesset, honoratus; bellumque cum Alexandro Magno, diu variante fortuna, magna virtute gessit. Postremo victus ab Alexandro, et a cognatis occisus, vitam pariter cum Persarum regno finivit.

---

le commandement des deux Arménies. Ochus étant mort peu de temps après, le peuple, plein d'admiration pour la valeur de Codoman, le plaça sur le trône; et, pour qu'il ne lui manquât rien de la majesté royale, il l'honora du nom de Darius. Ce prince résista long-temps, avec des succès balancés, aux armes d'Alexandre-le-Grand; enfin, vaincu par Alexandre, et égorgé par ses proches, il entraîna dans sa chute la puissante monarchie des Perses.

LIBER XI.

I. IN exercitu Philippi sicuti variæ gentes erant, ita eo occiso diversi motus animorum fuere. Alii quippe injusta servitute oppressi, ad spem se libertatis erigebant : alii tædio longinquæ militiæ remissam sibi expeditionem gaudebant : nonnulli facem, nuptiis filiæ accensam, rogo patris subditam dolebant. Amicos quoque tam subita mutatione rerum haud mediocris metus ceperat, reputantes nunc provocatam Asiam, nunc Europam nondum perdomitam, nunc Illyrios, Thracas, Dardanos, ceterasque barbaras gentes fidei dubiæ, et mentis infidæ, qui omnes populi si pariter deficiant, sisti nullo modo posse. Queis rebus veluti medela quædam interventus Alexandri fuit; qui pro concione ita vulgus omne consolatus hortatusque pro tempore est, ut et metum timentibus demeret, et spe omnes impleret. Erat hic annos xx natus : in qua ætate ita moderate de se multa pollicitus est, ut appareret, plura eum experimentis reservare. Macedonibus immunitatem cunctarum rerum, præter militiæ vocationem, dedit : quo facto tantum sibi favorem omnium conciliavit, ut corpus hominis, non virtutem regis, mutasse se dicerent.

LIVRE XI.

I. La mort de Philippe agita d'impressions bien différentes les peuples divers qui composaient son armée. Ceux-ci, fatigués de son joug oppresseur, sentaient renaître en eux l'espoir de la liberté; ceux-là, effrayés du projet d'une campagne lointaine, s'applaudissaient d'en être affranchis; quelques-uns voyaient avec douleur le flambeau qui avait éclairé les noces de la fille[1], allumer le bûcher du père : les amis du prince songeaient avec effroi aux suites d'une révolution si soudaine; l'Asie venait d'être attaquée, l'Europe était mal soumise; les Illyriens, les Thraces, les Dardaniens, les autres peuples barbares étaient des alliés douteux et infidèles : s'ils se révoltaient à la fois, comment pourrait-on leur résister? Mais Alexandre montait sur le trône, et son génie fut un remède à tous ces maux : il assembla le peuple; et mêlant, dans un discours plein d'adresse, les consolations et les conseils, il dissipa les craintes, et remplit les cœurs d'espérance. Il n'avait alors que vingt ans; mais il annonça avec tant de modestie les projets qu'il méditait, qu'on vit bien que ses actions surpasseraient ses promesses. Il n'imposa aux Macédoniens d'autre charge que celle du service militaire, et gagna tellement leur affection, qu'ils croyaient n'avoir pas changé de prince:

II. Prima illi cura paternarum exsequiarum fuit; in quibus ante omnia cædis conscios ad tumulum patris occidi jussit. Soli Alexandro Lyncestæ fratri pepercit, servans in eo auspicium dignitatis suæ : nam regem eum primus salutaverat. Æmulum quoque imperii Caranum fratrem, ex noverca susceptum, interfici curavit. Inter initia multas gentes rebellantes compescuit, orientes nonnullas seditiones exstinxit. Quibus rebus erectus, citato gradu in Græciam contendit, ubi, exemplo patris Corinthum evocatis civitatibus, dux in locum ejus substituitur. Inchoatum deinde a patre Persicum bellum aggreditur. In cujus apparatu occupato nuntiatur, « Athenienses et Thebanos ab eo ad Persas defecisse, auctoremque ejus defectionis, magno auri pondere a Persis corruptum, Demosthenem oratorem exstitisse, qui Macedonum deletas omnes cum rege copias a Triballis affirmaverit, producto in concionem auctore, qui in eo prœlio, in quo rex ceciderit, se quoque vulneratum diceret; qua opinione mutatos omnium ferme civitatum animos esse; præsidia Macedonum obsideri. » Quibus motibus occursurus, tanta celeritate instructo paratoque exercitu Græciam oppressit, ut, quem venire non senserant, videre se vix crederent.

III. In transitu hortatus Thessalos fuerat; beneficiorumque Philippi patris, maternæque suæ cum his ab

c'était, disaient-ils, dans un autre corps, la même âme royale.

II. Le premier soin d'Alexandre fut de rendre à son père les honneurs funèbres : il fit égorger sur son tombeau tous les complices du meurtrier, et ne pardonna qu'à son frère Alexandre Lynceste, respectant en lui les auspices de sa royauté[2]; car ce prince l'avait, le premier, salué du nom de roi. Il fit mourir aussi Caranus, fils de sa marâtre, en qui il craignait de trouver un rival. Dès les premiers instans de son règne, il réprima plusieurs peuples révoltés, et étouffa des séditions naissantes. Animé par ces succès, il vole en Grèce, convoque une assemblée à Corinthe, à l'exemple de son père, et se fait proclamer général à sa place. Il se dispose ensuite à poursuivre la guerre que Philippe avait commencée contre la Perse. Au milieu de ses préparatifs, il apprend que Thèbes et Athènes viennent de le trahir pour s'allier aux Perses, et que c'est l'orateur Démosthènes qui les a poussées à la révolte : séduit par l'or des barbares, il a déclaré que l'armée macédonienne avait péri avec son roi sous le fer des Triballiens, et il a produit, en pleine assemblée, un témoin qui disait avoir été blessé lui-même dans le combat où le roi avait perdu la vie : ce bruit est devenu le signal d'un soulèvement presque universel, et les garnisons macédoniennes sont partout assiégées. Pour arrêter ces mouvemens, Alexandre lève des troupes, et fond si brusquement sur les Grecs, qu'ignorant même son départ et sa marche, ils pouvaient à peine en croire leurs yeux.

III. En traversant la Thessalie, il avait exhorté les habitans à la fidélité; il leur avait rappelé les bienfaits

Æacidarum gente necessitudinis admonuerat. Cupide hæc Thessalis audientibus, exemplo patris dux universæ gentis creatus erat, et vectigalia omnia reditusque suos ei tradiderant. Sed Athenienses, sicuti primi defecerant, ita primi pœnitere cœperunt, contemptum hostis in admirationem vertentes, pueritiamque Alexandri, spretam antea, supra virtutem veterum ducum extollentes. Missis itaque legatis, bellum deprecantur : quibus auditis et graviter increpatis, Alexander bellum remisit. Inde Thebas exercitum convertit, eadem indulgentia usurus, si parem pœnitentiam invenisset. Sed Thebani armis, non precibus nec deprecatione, usi sunt. Itaque victi gravissima quæque supplicia miserrimæ captivitatis experti sunt. In concilio quum de excidio urbis deliberaretur, Phocenses, et Platæenses, et Thespienses, et Orchomenii, Alexandri socii, victoriæque participes, excidia urbium suarum, crudelitatemque Thebanorum referebant, studia in Persas, non præsentia tantum, verum et vetera, adversus Græciæ libertatem increpantes : « Quamobrem odium eos omnium populorum esse : quod vel ex eo manifestari, quod jurejurando se omnes obstrinxerint, ut victis Persis Thebas diruerent. » Adjiciunt et scelerum priorum fabulas, quibus omnes scenas repleverint, ut non præsenti tantum perfidia, verum et vetere infamia invisi forent.

de son père Philippe, et les liens qui l'unissaient à eux du côté de sa mère, issue du sang des Éacides[3]. Séduits par ces discours, les Thessaliens l'élurent chef suprême de leur nation, comme l'avait été son père, et remirent en ses mains les trésors et les revenus de l'état. Cependant les Athéniens, qui, les premiers, l'avaient trahi, furent les premiers à s'en repentir; et, passant du mépris à l'admiration, ils élevèrent au dessus de leurs anciens héros celui dont naguère ils dédaignaient la faiblesse et l'enfance. Ils lui firent demander la paix : Alexandre reçut leurs députés, et, après de vifs reproches, consentit à leur pardonner. Il marcha ensuite vers Thèbes, prêt à montrer la même indulgence s'il trouvait la même soumission. Mais les Thébains eurent recours aux armes, et non aux prières. Ils furent battus, et épuisèrent toutes les rigueurs de la plus affreuse servitude. On délibérait dans le conseil sur le projet de raser la ville : les Phocéens, les Platéens, ceux d'Orchomène et de Thespies, alliés d'Alexandre et compagnons de sa victoire, rappelaient la ruine de leurs villes et les cruautés des Thébains : on reprochait aux vaincus et leurs liaisons actuelles avec les Perses, et leurs anciens attentats contre la liberté commune; ils étaient devenus, disait-on, l'exécration des peuples de la Grèce, qui tous avaient juré de détruire Thèbes, après la défaite des Perses. On ajoutait à ces accusations le récit de leurs anciens forfaits, racontés par la fable[4], et tant de fois exposés sur la scène; on s'efforçait de les rendre odieux, en joignant au récit de leurs dernières trahisons le tableau de leur ancienne infamie.

IV. Tunc Cleadas, unus ex captivis, data potestate dicendi : « Non a rege se defecisse, quem interfectum audierint, sed a regis heredibus : quicquid in eo sit admissum, credulitatis, non perfidiæ culpam esse; cujus tamen jam magna se supplicia pependisse, deleta juventute : nunc senum feminarumque, sicuti infirmum, ita innoxium restare vulgus, quod ipsum stupris contumeliisque ita vexatum esse, ut nihil amarius unquam sint passi. Nec tam pro civibus se, qui tam pauci remanserint, orare; sed pro innoxio patriæ solo, et pro urbe, quæ non viros tantum, verum et deos genuerit. » Privata etiam regem superstitione deprecatur geniti apud ipsos Herculis, unde originem gens Æacidarum trahat; actaque Thebis a patre ejus Philippo pueritia. Rogat, « urbi parcat, quæ majores ejus partim apud se genitos deos adoret, partim educatos summæ majestatis reges viderit. » Sed potentior fuit ira, quam preces. Itaque urbs diruitur : agri inter victores dividuntur : captivi sub corona venduntur; quorum pretium non ex ementium commodo, sed ex inimicorum odio extenditur. Miseranda res Atheniensibus visa. Itaque portas refugiis profugorum contra interdictum regis aperuere. Quam rem ita graviter tulit Alexander, ut secunda legatione denuo bellum deprecantibus, ita demum remiserit, ut oratores et duces, quorum fiducia toties rebellent, sibi dedantur; paratisque Atheniensibus, ne cogantur subire bellum; eo res reducta est, ut, retentis oratoribus, duces in exsilium agerentur : qui ex continenti ad Darium

IV. Cléadas, l'un des prisonniers, ayant obtenu la permission de parler, répondit que « si Thèbes s'était révoltée, ce n'était pas contre le roi, qu'elle avait cru mort, mais contre les héritiers de son trône; que, quoiqu'elle eût fait, elle avait été crédule, et non perfide; qu'enfin, la perte de son armée l'avait déjà cruellement punie; qu'on ne voyait plus dans ses murs que des vieillards et des femmes, troupe faible et innocente, déjà exposée aux derniers excès de la violence et de l'outrage; qu'il implorait la pitié d'Alexandre, non pour ses concitoyens, déjà presque entièrement détruits, mais pour le sol de sa patrie, qui n'était point coupable; pour une ville qui avait donné le jour à des héros, et même à des dieux. » Il invoque ensuite des souvenirs encore plus sacrés pour le roi; il lui rappelle qu'Hercule, tige des Eacides[5], est né à Thèbes; que Philippe, son père, y passa son enfance; il le conjure enfin de faire grâce à une ville qui a vu naître ou élever dans ses murs les dieux et les grands rois qu'il compte parmi ses ancêtres. Mais rien ne put désarmer le courroux d'Alexandre : Thèbes fut détruite, son territoire partagé entre ses vainqueurs, ses citoyens vendus à l'encan, et la haine, plus que l'intérêt, présida à l'enchère. Athènes, touchée de pitié, ouvrit ses portes aux fugitifs, malgré les menaces d'Alexandre. Indigné de cette audace, le roi renvoya les députés qui venaient, pour la seconde fois, implorer la paix, avec ordre de lui livrer les orateurs et les généraux, dont les conseils avaient excité tant de révoltes. Décidés à tous les sacrifices pour éviter la guerre, les Athéniens allaient obéir; il leur fut permis de garder leurs orateurs, s'ils exilaient

profecti, non mediocre momentum Persarum viribus accessere.

V. Proficiscens ad Persicum bellum, omnes novercæ suæ cognatos, quos Philippus in excelsiorem dignitatis locum provehens imperiis præfecerat, interfecit. Sed nec suis, qui apti regno videbantur, pepercit, ne qua materia seditionis, procul se agente, in Macedonia remaneret; et reges stipendiarios conspectioris ingenii ad commilitium secum trahit, segniores ad tutelam regni relinquit. Adunato deinde exercitu naves onerat : unde conspecta Asia incredibili ardore mentis accensus, duodecim aras deorum in belli vota statuit. Patrimonium omne suum, quod in Macedonia Europaque habebat, amicis dividit, sibi Asiam sufficere præfatus. Priusquam ulla navis litore excederet, hostias cædit, petens victoriam bello, quo toties a Persis petitæ Græciæ ultor electus sit; quibus longa jam satis et matura imperia contigisse, quorumque tempus esse vices excipere melius acturos. Sed nec exercitus ejus alia, quam regis animorum præsumptio fuit : quippe obliti omnes conjugum liberorumque, et longinquæ a domo militiæ, persicum aurum, et totius Orientis opes, jam quasi suam prædam ducebant, nec belli periculorumque, sed divitiarum meminerant. Quum delati in continentem essent, primus Alexander jaculum, velut in hostilem terram, jecit; armatusque de navi tripudianti similis prosiluit; atque ita

leurs généraux : ceux-ci se retirèrent aussitôt près de Darius, et ne contribuèrent pas médiocrement à rehausser la puissance des Perses.

V. A son départ pour l'Asie, Alexandre fit périr tous les parens de sa marâtre, que Philippe avait comblés de dignités et d'honneurs. Il n'épargna pas même ceux d'entre les siens qui lui paraissaient dignes du trône, pour ne laisser aucune semence de trouble dans la Macédoine, qu'il allait quitter; enfin, il entraîna après lui ceux des rois tributaires qui avaient montré quelques talens, et confia aux plus faibles la défense de ses états. Il s'embarque ensuite avec son armée, et, à la vue des côtes de l'Asie, enflammé d'ardeur et de courage, il élève douze autels aux dieux dont il implore le secours. Il distribue à ses courtisans tous ses domaines de Macédoine et d'Europe, en déclarant que l'Asie lui suffisait. Avant de quitter le rivage, il offre aux dieux des victimes : il leur demande la victoire pour cette Grèce que les Perses ont si souvent outragée, et qui lui a commis le soin de sa vengeance : il est temps qu'on voie passer en de plus dignes mains un empire qu'ils ont possédé pendant tant d'années. Ses soldats partageaient son espoir : oubliant et leurs enfans et leurs femmes, et les fatigues d'une expédition lointaine, ils se croyaient déjà maîtres de l'or de la Perse et des trésors de l'Orient; ils ne songeaient ni à la guerre, ni à ses périls, mais aux richesses qui en seraient le prix. Dès qu'ils touchèrent au rivage, Alexandre y jeta le premier javelot, comme sur une terre ennemie, et s'élança de son vaisseau, tout armé,

hostias cædit, precatus, ne se regem illæ terræ invitæ accipiant. In Ilio quoque ad tumulos heroum, qui Trojano bello ceciderant, parentavit.

VI. Inde hostem petens, milites a populatione Asiæ prohibuit, parcendum suis rebus præfatus, nec perdenda ea, quæ possessuri venerint. In exercitu ejus fuere peditum XXX duo millia, equitum quatuor millia quingenti, naves centum LXXXII. Hac tam parva manu universum terrarum orbem utrum admirabilius vicerit, an aggredi ausus fuerit, incertum est. Quum ad tam periculosum bellum exercitum legeret, non juvenes robustos, nec primum florem ætatis, sed veteranos plerosque, etiam emeritæ militiæ, qui cum patre patruisque militaverant, elegit; ut non tam milites, quam magistros militiæ electos putares. Ordines quoque nemo nisi sexagenarius duxit; ut, si principia castrorum cerneres, senatum te alicujus priscæ reipublicæ videre diceres. Itaque nemo in prœlio fugam, sed victoriam cogitavit; nec in pedibus cuiquam spes, sed in lacertis fuit. Contra rex Persarum Darius, fiducia virium, nil astu agere, affirmans suis, « occulta consilia victoriæ furtivæ convenire; » nec hostem regni finibus arcere, sed in intimum regnum accipere: gloriosius ratus repellere bellum, quam non admittere. Prima igitur congressio in campis Adrastiæ fuit. In acie Persarum sexcenta millia militum fuere: quæ, non minus arte Alexandri, quam virtute Macedonum

et bondissant de joie; il fit égorger des victimes, en priant les dieux de rendre cette contrée docile à son empire. A Ilion, il honora aussi, par des sacrifices funèbres, les mânes des héros morts dans la guerre de Troie[6].

VI. En marchant à l'ennemi, il interdit le pillage à ses soldats : ils devaient, disait-il, respecter son nouveau domaine, et ne pas désoler une contrée dont ils venaient prendre possession. Trente-deux mille fantassins, quatre mille cinq cents cavaliers et cent quatre-vingt-deux vaisseaux composaient toute son armée : voilà avec quelles forces il subjugua l'univers, laissant l'admiration partagée entre l'audace de l'entreprise et le prodige de l'exécution. Il s'associa pour une expédition si périlleuse, non des hommes plein de jeunesse et de vigueur, mais de vieux guerriers qui avaient servi long-temps sous son père et sous ses oncles, et qui semblaient choisis moins pour combattre que pour donner des leçons de l'art militaire. On n'y voyait aucun capitaine qui n'eût plus de soixante ans, et la troupes d'élite qui veillait sur les étendards ressemblait au sénat de quelqu'ancienne république : aussi, sur les champs de bataille, tous songeaient à vaincre, non à fuir; tous comptaient sur la vigueur de leurs bras, non sur l'agilité de leurs pieds. Cependant Darius, roi de Perse, plein de confiance en ses forces, et dédaignant d'employer la ruse, répétait sans cesse à ses généraux, qu'il fallait laisser les stratagèmes à qui voulait dérober la victoire : loin d'écarter l'ennemi de ses frontières, il le laissa pénétrer au cœur de ses états, trouvant plus glorieux de le repousser, que de prévenir son approche. La

superata, terga verterunt. Magna itaque cædes Persarum fuit. De exercitu Alexandri novem pedites, centum viginti equites cecidere : quos rex impense, ad ceterorum exemplum, humatos statuis equestribus donavit, cognatisque eorum immunitates dedit. Post victoriam major pars Asiæ ad eum defecit. Gessit et plura bella cum præfectis Darii, quos jam non tam armis, quam terrore nominis sui vicit.

VII. Dum hæc aguntur, interim indicio captivi ad eum defertur, insidias ei ab Alexandro Lyncesta, genero Antipatri, qui præpositus Macedoniæ erat, parari. Ob quam causam timens, ne quis, interfecto eo, in Macedonia motus oriretur, in vinculis eum habuit. Post hæc Gordium urbem petit, quæ posita est inter Phrygiam majorem et minorem : cujus urbis potiundæ non tam propter prædam cupido eum cepit, sed quod audierat, in ea urbe, in templo Jovis, jugum plaustri Gordii positum, « cujus nexum si quis solvisset, eum tota Asia regnaturum, » antiqua oracula cecinisse. Hujus rei causa et origo illa fuit. Gordius quum in his regionibus bobus conductis araret, aves eum omnis generis circumvolare cœperunt. Profectus ad consulendos augures vicinæ urbis, obviam in porta habuit virginem eximiæ pulchritudinis : percontatus eam, quem potissimum augurem con-

première bataille se livra dans les plaines voisines d'Adrastie[7] : l'armée des Perses était forte de six cent mille hommes, et le génie d'Alexandre ne contribua pas moins à leur défaite que la valeur des Macédoniens. On fit un grand carnage des barbares : les Grecs ne perdirent que neuf fantassins et cent vingt cavaliers. Le roi, pour exciter l'émulation de ses soldats, fit ensevelir les morts avec pompe, leur érigea des statues équestres, et accorda des privilèges à leurs familles. Après sa victoire, la plus grande partie de l'Asie se soumit à lui. Il en vint souvent aux mains avec les généraux de Darius, et ses armes ne firent qu'achever des triomphes déjà commencés par la terreur de son nom.

VII. Au milieu de ces succès, on vint lui annoncer, sur la déposition d'un captif, qu'Alexandre Lynceste, gendre d'Antipater, gouverneur de la Macédoine, tramait une conjuration contre lui : craignant que le supplice du coupable n'excitât des troubles dans son royaume, il le fit jeter dans les fers. Il marcha ensuite vers la ville de Gordium, située entre les deux Phrygies : il aspirait à s'en rendre maître, non pour la piller, mais parce qu'on y gardait en dépôt, dans le temple de Jupiter, le joug du chariot de Gordius, et que d'anciens oracles promettaient l'empire de l'Asie à celui qui saurait en délier les nœuds. Voici l'origine de cette tradition. Gordius labourait dans ce pays avec des bœufs de louage, lorsque des oiseaux de toute espèce vinrent voltiger à ses côtés. Il se rendit à la ville voisine, pour consulter les augures : en y arrivant, il rencontra une jeune fille d'une rare beauté, et lui demanda quel augure il devait interroger :

suleret : illa, audita causa consulendi, gnara artis ex disciplina parentum, regnum ei portendi, respondit; polliceturque se et matrimonii et spei sociam. Tam pulchra conditio prima regni felicitas videbatur. Post nuptias, inter Phrygas orta seditio est. Consulentibus de fine discordiarum oracula responderunt, « regem discordiis opus esse. » Iterato quærentibus de persona regis, jubentur eum regem observare, quem reversi primum in templum Jovis euntem plaustro reperissent. Obvius illis Gordius fuit, statimque eum regem consalutant. Ille plaustrum, quo vehenti regnum delatum fuerat, in templo Jovis positum, majestati regiæ consecravit. Post hunc filius Midas regnavit, qui ab Orpheo sacrorum solennibus initiatus, Phrygiam religionibus implevit : quibus tutior omni vita, quam armis fuit. Igitur Alexander, capta urbe, quum in templum Jovis venisset, jugum plaustri Gordii requisivit : quo exhibito, quum capita loramentorum intra nodos abscondita reperire non posset, violentius oraculo usus, gladio loramenta cædit : atque ita resolutis nexibus, latentia in nodis capita invenit.

VIII. Hæc illi agenti nuntiatur, Darium cum ingenti exercitu adventare. Itaque timens angustias, magna celeritate Taurum transcendit : in qua festinatione quingenta stadia cursu fecit. Quum Tarsum venisset, captus Cydni

cette fille, initiée par ses parens à l'art de la divination, s'instruit du prodige dont il veut connaître le sens, lui annonce qu'il sera roi, et promet de s'unir à celui qu'attendent de si hautes destinées. Gordius regarde une offre si belle comme un heureux prélude de son règne. Après son mariage, des troubles éclatèrent en Phrygie, et l'oracle, consulté sur le moyen de calmer ces discordes, répondit qu'elles finiraient quand le pays aurait un roi. Interrogé de nouveau sur le choix du prince, le dieu ordonna aux habitans de couronner le premier qu'ils trouveraient, à leur retour, se dirigeant sur un chariot vers le temple de Jupiter. Gordius parut le premier, et fut aussitôt proclamé roi. Ce prince déposa dans le temple de Jupiter, et consacra à ce dieu, en mémoire de son élévation, le chariot qui le portait lorsqu'il avait reçu la couronne. Midas, son fils et son successeur, initié par Orphée aux mystères et aux rites sacrés, répandit dans toute la Phrygie le culte des dieux, et dut à leur protection, plus qu'à la force des armes, une vie paisible et fortunée. Alexandre, maître de la ville, entra dans le temple de Jupiter, et se fit montrer le joug du char de Gordius : ne pouvant trouver l'extrémité des courroies, cachée dans l'épaisseur du nœud, il éluda brusquement l'oracle, en tranchant ces liens d'un coup d'épée; et ayant ainsi divisé le nœud, il découvrit les bouts qui y étaient enfoncés.

VIII. Sur ces entrefaites, on lui annonça que Darius s'approchait avec une puissante armée : pour n'être pas surpris dans les défilés, il franchit à la hâte le mont Taurus, et parcourut cinq cents stades d'une seule traite[8].

fluminis amœnitate, per mediam urbem influentis, projectis armis, plenus pulveris ac sudoris, in præfrigidam undam se projecit. Tum repente tantus nervos ejus occupavit rigor, ut, interclusa voce, non spes modo remedii, sed nec dilatio periculi inveniretur. Unus erat ex medicis, nomine Philippus, qui solus remedium polliceretur : sed et ipsum Parmenionis pridie a Cappadocia missæ epistolæ suspectum faciebant; qui ignarus infirmitatis Alexandri scripserat, a Philippo medico caveret; nam corruptum illum a Dario ingenti pecunia esse. Tutius tamen est ratus, dubiæ se fidei medici credere, quam indubitato morbo perire. Accepto igitur poculo, epistolas medico tradidit; atque ita inter bibendum oculos in vultum legentis intendit. Ut securum conspexit, lætior factus est, sanitatemque quarta die recepit.

IX. Interea Darius cum quadringentis millibus peditum, ac centum millibus equitum in aciem procedit. Movebat hæc multitudo hostium, respectu paucitatis suæ, Alexandrum : sed interdum reputabat, quantas res cum ista paucitate gessisset, quantosque populos fudisset. Itaque quum spes metum vinceret, periculosius differre bellum ratus, ne desperatio suis cresceret, circumvectus suos, singulas gentes diversa oratione alloquitur. Illyrios et Thracas opum ac divitiarum ostentatione, Græcos veterum bellorum memoria, internecivique cum Persis odii, accendebat : Macedones autem nunc

Arrivé aux bords du Cydnus, qui traverse la ville de Tarse, séduit par la beauté de ses eaux, il quitta son armure, et se jeta, couvert de sueur et de poussière, dans les flots presque glacés de ce fleuve. A l'instant, ses nerfs se roidissent; il perd l'usage de la voix: on désespérait déjà de le sauver; on ne voyait même aucun moyen de retarder son trépas. Un seul de ses médecins, nommé Philippe, promettait de le guérir; mais une lettre de Parménion, venue la veille de Cappadoce, rendait ses secours suspects: ce général, sans connaître la maladie d'Alexandre, lui écrivait de se méfier du médecin Philippe, corrompu, disait-il, par les trésors du roi de Perse. Cependant le roi aima mieux s'abandonner à la foi douteuse d'un médecin, que d'attendre une mort assurée. Il reçoit la coupe des mains de Philippe, lui présente la lettre, et boit, les yeux fixés sur le visage du médecin: le voyant calme et sans trouble, il se rassura lui-même, et fut guéri quatre jours après.

IX. Cependant Darius venait lui présenter la bataille, à la tête de quatre cent mille fantassins et de cent mille cavaliers. Alexandre ne pouvait sans inquiétude comparer le petit nombre des siens à cette multitude d'ennemis; mais il songeait aussi qu'avec cette poignée de soldats il avait fait de vastes conquêtes, et soumis de puissantes nations. Son espoir triompha de ses craintes; et, pour ne pas refroidir par de plus longs délais le courage de ses soldats, il parcourut les rangs à cheval, parlant à chaque peuple un langage particulier. Aux Illyriens et aux Thraces, il vantait les trésors qui allaient être leur proie; il enflammait les Grecs par le souvenir de leurs

Europæ victæ admonet, nunc Asiæ expetitæ; nec inventas illis toto orbe pares vires gloriatur : ceterum et laborum finem hunc, et gloriæ cumulum fore. Atque inter hæc identidem consistere aciem jubet, ut hac mora consuescant oculis turbam hostium sustinere. Nec Darii segnis opera in ordinanda acie defuit. Quippe omissis ducum officiis, ipse omnia circumire, singulos hortari, veteris gloriæ Persarum imperiique perpetuæ a diis immortalibus datæ possessionis admonere. Post hæc prœlium ingentibus animis committitur. In eo uterque rex vulneratur. Tamdiu certamen anceps fuit, quoad fugeret Darius. Exinde cædes Persarum secuta est. Cæsa sunt peditum unum et sexaginta millia, equitum decem millia : capta quadraginta millia. Ex Macedonibus cecidere pedestres CXXX, equites CL. In castris Persarum multum auri ceterarumque opum inventum. Inter captivos castrorum, mater, et uxor eademque soror, et filiæ duæ Darii fuere. Ad quas visendas hortandasque quum Alexander venisset, conspectis armatis, invicem se amplexæ, velut statim morituræ, comploratíonem ediderunt. Provolutæ deinde genibus Alexandri, non mortem, sed, dum Darii corpus sepeliant, dilationem mortis deprecantur. Motus tanta mulierum pietate Alexander, et Darium vivere dixit, et timentibus mortis metum dempsit, easque haberi ut reginas præcepit. Filias quoque non sordidius dignitate patris sperare matrimonium jussit.

anciens combats et de la haine mortelle qu'ils portaient aux Perses; il citait aux Macédoniens, tantôt l'Europe déjà soumise, tantôt l'Asie à demi subjuguée, et il leur rappelait avec orgueil que le monde n'avait point eu de rivaux pour eux : il leur montrait d'ailleurs, dans ce dernier triomphe, et le terme de leurs fatigues et le comble de leur gloire. Tout en les animant ainsi, il ordonnait des haltes fréquentes, pour accoutumer peu à peu leurs regards au spectacle de l'armée innombrable des Perses. Darius ne mettait pas moins de soins à disposer son armée : il ne s'en reposa pas sur ses lieutenans; il parcourut tous les rangs en personne; il exhorta ses soldats au nom de la gloire de leurs pères, et de cette domination d'éternelle durée qu'ils tenaient des dieux immortels. Enfin, la bataille commença[9] : on combattit avec fureur, et les deux rois furent blessés. Le succès resta douteux jusqu'à l'instant où l'on vit fuir Darius : aussitôt les Perses tombèrent de toutes parts; on leur tua soixante-un mille fantassins et dix mille cavaliers, quarante mille furent faits prisonniers; les Macédoniens perdirent cent trente hommes de pied et cent cinquante cavaliers. On trouva le camp des Perses rempli d'or et de précieuses dépouilles; la mère de Darius, ses deux filles et sa femme, qui était aussi sa sœur, tombèrent aux mains des vainqueurs. Alexandre veut les voir et les consoler : à l'aspect des soldats qui l'entouraient, elles crurent leur dernier instant arrivé, et s'embrassèrent l'une l'autre, en poussant des cris de douleur; puis, se jetant aux pieds d'Alexandre, elles le supplièrent de leur accorder, non pas la vie, mais le temps d'ense-

X. Post, hæc opes Darii divitiarumque apparatum contemplatus, admiratione tantarum rerum capitur. Tunc primum luxuriosa convivia, et magnificentiam epularum sectari : tunc Barsinem captivam diligere propter formæ pulchritudinem cœpit; a qua postea susceptum puerum Herculem vocavit. Memor tamen adhuc Darium vivere, Parmenionem ad occupandam Persicam classem, aliosque amicos ad recipiendas Asiæ civitates misit; quæ statim, audita fama victoriæ, ipsis Darii præfectis cum auri magno pondere tradentibus se, in potestatem victorum venerunt. Tunc in Syriam proficiscitur, ubi obvios cum infulis multos Orientis reges habuit. Ex his, pro meritis singulorum, alios in societatem recepit, aliis regnum ademit, suffectis in loca eorum novis regibus. Insignis præter ceteros fuit Abdolonymus, rex ab Alexandro Sidoniæ constitutus. Quem Alexander, quum operam oblocare ad puteos exhauriendos hortosque irrigandos solitus esset, misere vitam exhibentem regem fecerat, spretis nobilibus, ne generis id, non dantis beneficium putarent. Tyriorum civitas quum coronam auream magni ponderis per legatos in titulum gratulationis Alexandro misisset, grate munere accepto, Tyrum se ire velle ad vota Herculi reddenda, dixit. Quum legati rectius id eum

velir les restes de Darius. Le roi, touché d'une si vive tendresse, leur dit que Darius vivait, et que leurs jours étaient en sûreté. Il voulut qu'elles fussent traitées en reines, et fit espérer aux jeunes princesses une alliance digne de leur royale naissance.

X. Alexandre ne put voir sans en être ébloui les trésors de Darius et les magnificences du faste asiatique. Dès lors il commença d'aimer les festins somptueux et le luxe de la table : il se laissa séduire par les charmes de Barsine, l'une de ses captives; et, plus tard, il en eut un fils, qui reçut le nom d'Hercule. Cependant, songeant que Darius respire encore, il envoie Parménion surprendre la flotte des Perses, et d'autres généraux conquérir les villes d'Asie : au premier bruit de la victoire d'Alexandre, elles se soumirent au vainqueur, et les gouverneurs se livrèrent eux-mêmes avec leurs trésors. Le roi marcha de là vers la Syrie : plusieurs souverains de l'Orient vinrent à sa rencontre, couverts de leurs ornemens royaux[10]. Traitant chacun selon sa conduite, il accorda aux uns son alliance, et détrôna les autres, pour leur substituer de nouveaux rois. On distingua parmi ces princes Abdolonyme, qui avait long-temps vécu dans la misère, louant ses bras pour nettoyer les puits et arroser les jardins : Alexandre le fit roi de Sidon, à l'exclusion des grands du pays, qui se seraient crus maîtres par le droit du sang, et non par la volonté de leur bienfaiteur. Tyr envoya à Alexandre une couronne d'or, d'un grand poids, à titre de félicitation. Le roi parut flatté de ce présent, et annonça aux députés qu'il avait dessein d'aller à Tyr s'acquitter d'un vœu fait à Her-

in Tyro vetere et antiquiore templo facturum dicerent, in deprecantes ejus introitum ita exarsit, ut urbi excidium minaretur; confestimque exercitu insulæ applicato, non minus animosis Tyriis fiducia Carthaginiensium, bello excipitur. Augebat enim Tyriis animos Didonis exemplum, quæ, Carthagine condita, tertiam partem orbis quæsisset; turpe ducentes, si feminis suis plus animi fuisset in imperio quærendo, quam sibi in tuenda libertate. Amota igitur imbelli ætate Carthaginem, et arcessitis mox auxiliis, non magno post tempore per proditionem capiuntur.

XI. Inde Rhodum Alexander, Ægyptum, Ciliciamque sine certamine recipit. Ad Jovem deinde Ammonem pergit, consulturus et de eventu futurorum, et de origine sua. Namque mater ejus Olympias confessa viro suo Philippo fuerat, « Alexandrum non ex eo se, sed ex serpente ingentis magnitudinis concepisse. » Denique Philippus ultimo prope vitæ suæ tempore, filium suum non esse, palam prædicaverat. Qua ex causa Olympiadem, velut stupri compertam, repudio dimiserat. Igitur Alexander cupiens originem divinitatis acquirere, simul et matrem infamia liberare, per præmissos subornat antistites, quid sibi responderi velit. Ingredientem templum statim antistites ut Ammonis filium salutant.

cule : ceux-ci l'engagèrent à choisir plutôt, pour son sacrifice, l'ancienne ville et l'ancien temple de Tyr. Alexandre comprit qu'ils craignaient de le voir au sein de leur cité : dans sa fureur, il menaça de renverser leurs murailles, et vint aussitôt débarquer dans l'île. Les Tyriens, comptant sur l'appui des Carthaginois, ne montrèrent pas moins d'ardeur, et le reçurent les armes à la main. Animés par l'exemple de Didon, qui avait fondé Carthage et soumis à ses lois la troisième partie du monde, ils eussent cru se déshonorer en montrant moins de courage pour la défense de leur liberté, que n'en avaient déployé leurs femmes pour la conquête d'un empire. Ils envoyèrent à Carthage ceux des habitans qui ne pouvaient combattre, et en firent bientôt venir des secours : mais, peu de temps après, la trahison les livra à l'ennemi.

XI. Rhodes, l'Égypte, la Cilicie se soumirent sans résistance à Alexandre. Il se rendit ensuite au temple de Jupiter Ammon, pour consulter l'oracle sur sa destinée future et le secret de sa naissance; car sa mère Olympias avait avoué à Philippe qu'Alexandre n'était pas né de lui, mais d'un serpent d'une grandeur prodigieuse : Philippe lui-même, peu d'instans avant sa mort, avait déclaré qu'Alexandre n'était pas son fils, et ces soupçons l'avaient porté à répudier son épouse, comme convaincue d'adultère. Voulant donc s'attribuer une origine immortelle, et réparer en même temps l'honneur d'Olympias, Alexandre se fit précéder d'émissaires chargés de corrompre les prêtres, et de leur dicter d'avance les réponses qu'il désirait : à son entrée dans le temple, tous

Ille lætus dei adoptione hoc se patre censeri jubet. Rogat deinde, an omnes interfectores parentis sui sit ultus? respondetur, « patrem ejus nec posse interfici, nec mori : regis Philippi peractam plene ultionem esse. » Tertiam interrogationem poscenti, victoriam omnium bellorum, possessionemque terrarum dari, respondetur. Comitibus quoque ejus responsum, ut Alexandrum pro deo, non pro rege, colerent. Hinc illi aucta insolentia, mirusque animo increvit tumor, exempta comitate, quam et Græcorum litteris, et Macedonum institutis didicerat. Reversus ab Ammone Alexandriam condidit, et coloniam Macedonum caput esse Ægypti jubet.

XII. Darius, quum Babyloniam profugisset, per epistolas Alexandrum deprecatur, redimendarum sibi captivarum potestatem faciat, inque eam rem magnam pecuniam pollicetur. Sed Alexander in pretium captivarum regnum omne, non pecuniam, petit. Interjecto tempore, aliæ epistolæ Darii Alexandro redduntur, quibus filiæ matrimonium et regni portio offertur. Sed Alexander sua sibi dari rescripsit; jussitque supplicem venire, et regni arbitria victori permittere. Tum spe pacis amissa, bellum Darius reparat : cum quadringentis millibus peditum, et centum millibus equitum, obviam vadit Alexandro. In itinere nuntiatur, uxorem ejus ex collisione abjecti partus decessisse, ejusque mortem illacrymatum Alexandrum, exsequiasque benigne prosecutum, idque eum non

le proclament fils de Jupiter Ammon; et, fier d'une si glorieuse adoption, le roi veut qu'on le croie issu du maître des dieux. Il demande ensuite si les meurtriers de son père ont tous été punis : on lui répond « que son père ne peut mourir, mais que les mânes de Philippe sont assez vengés. » Enfin l'oracle, interrogé sur le succès de ses armes, lui promet de perpétuelles victoires et l'empire de l'univers : il ordonne à ses courtisans de révérer en lui, non plus un roi, mais un dieu. De ce moment, son orgueil n'eut plus de bornes, et une arrogance inouïe remplaça dans son âme cette affabilité qu'il devait à la littérature grecque et à l'éducation macédonienne. A son retour du temple d'Ammon, il fonda Alexandrie, la peupla d'une colonie de Macédoniens, et en fit la capitale de l'Égypte.

XII. Darius, réfugié à Babylone, écrivit à Alexandre pour obtenir la permission de racheter, par des sommes immenses, la liberté des princesses captives : Alexandre demanda pour rançon, au lieu de ses trésors, son empire tout entier. Bientôt une nouvelle lettre de Darius lui offrit la main de sa fille, et une partie de son royaume : le vainqueur répondit que c'était lui offrir ce qu'il possédait déjà : il voulait que Darius vînt remettre entre les mains du vainqueur et son sort et sa couronne. Alors, réduit au désespoir, Darius reprend les armes, et va lui présenter la bataille avec cent mille chevaux et quatre cent mille fantassins. Mais il apprend dans sa marche que son épouse, blessée d'une chute, est morte dans les douleurs de l'enfantement; qu'Alexandre l'a pleurée et lui a rendu les derniers devoirs, guidé par l'humanité

amoris, sed humanitatis causa fecisse; nam semel tantum eam Alexandro visam esse, quum matrem filiasque ejus parvulas frequenter consolaretur. Tunc Darius se ratus vere victum, quum post tot prœlia etiam beneficiis ab hoste superaretur, gratumque sibi esse, si vincere nequeat, quod a tali potissimum vinceretur. Scribit itaque et tertias epistolas, et gratias agit, quod nihil in suos hostile fecerit. Offert deinde majorem partem regni usque flumen Euphraten, et alteram filiam uxorem; pro reliquis captivis triginta millia talentum. Ad hæc Alexander, « Gratiarum actionem ab hoste supervacaneam esse, respondit : nec a se quicquam factum in hostis adulationem, nec quod in dubios belli exitus, aut in leges pacis sibi lenocinia quæreret; sed animi magnitudine, qua didicerit adversus vires hostium, non adversus calamitates contendere, pollicetur que, præstaturum se ea Dario, si secundus sibi, non par haberi velit. Ceterum neque mundum posse duobus solibus regi, neque orbem summa duo regna salvo statu terrarum habere : proinde aut deditionem ea die, aut, in posteram, aciem paret; nec polliceatur sibi aliam, quam sit expertus, victoriam. »

XIII. Postera die aciem producunt. Tum repente ante prœlium, confectum curis Alexandrum somnus arripuit. Quum ad pugnam solus rex deesset, a Parmenione ægre excitatus, quærentibus somni causas omnibus inter pe-

seule, et non par l'amour, puisqu'il ne l'avait vue qu'une fois, tandis qu'il allait souvent consoler ses jeunes filles et sa mère. Darius, après tant de batailles perdues, effacé encore en générosité, sentit qu'il était vraiment défait, et déclara que, s'il ne pouvait vaincre, il se félicitait du moins de trouver un vainqueur si généreux. Il lui écrit donc une troisième fois : il le remercie de n'avoir pas traité sa famille avec rigueur; il lui offre ensuite la plus grande partie de son empire, tous les pays qui s'étendent jusqu'à l'Euphrate, la main de l'une de ses filles, et trente mille talens pour la rançon des captifs. Alexandre lui répond, que les remerciemens sont inutiles entre ennemis; qu'il n'a songé ni à gagner la bienveillance de son adversaire, ni à se ménager une ressource contre le sort incertain des armes, ni à obtenir une paix plus favorable, s'il venait à succomber; qu'il s'est contenté de suivre les penchans de son âme, instruite à repousser la force et à épargner le malheur; il promet à Darius ses bienfaits et sa clémence, si, content du second rang, il renonce à marcher son égal. Il ajoute que, si deux soleils ne peuvent à la fois éclairer le monde, la terre ne peut, sans danger, obéir à deux souverains; qu'il choisisse donc, ou de se soumettre aujourd'hui, ou de combattre demain; et qu'il ne se flatte pas de trouver dans ce nouveau combat une fortune plus favorable.

XIII. Le lendemain, les deux armées se rangent en bataille. Alexandre, accablé de fatigue, s'endormit tout à coup avant l'action. Ses soldats n'attendaient plus que lui : Parménion eut peine à l'éveiller. Ses officiers s'éton-

ricula, cujus etiam in otio semper parcior fuerit : « Magno se æstu liberatum, ait, somnumque sibi a repentina securitate datum, quod liceat cum omnibus Darii copiis confligere : veritum se longam belli moram, si Persæ exercitum divisissent. » Ante prœlium utraque acies hostibus spectaculo fuit. Macedones multitudinem hominum, corporum magnitudinem, armorumque pulchritudinem mirabantur : Persæ a tam paucis victa suorum tot millia stupebant. Sed nec duces circumire suos cessabant. Darius « vix denis armatis singulos hostes, si divisio fieret, evenire » dicebat. Alexander Macedonas monebat, « ne multitudine hostium, nec corporis magnitudine, vel coloris novitate moverentur : tantum meminisse jubet, cum iisdem se tertio pugnare; nec meliores factos putarent fuga, quum in aciem secum tam tristem memoriam cædium suarum, et tantum sanguinis duobus prœliis fusi ferrent : et quemadmodum Dario majorem turbam hominum esse, sic virorum sibi. » Hortatur, spernant illam aciem auro et argento fulgentem, in qua plus prædæ, quam periculi sit, quum victoria non armorum decore, sed ferri virtute quæratur.

XIV. Post hæc prœlium committitur. Macedones in ferrum cum contemptu toties a se victi hostis ruebant :

naient de voir ce prince, qui reposait à peine dans les instans de sécurité, s'abandonner au sommeil en ce moment de péril. Il leur répondit qu'à ses vives inquiétudes il avait senti succéder la confiance et le calme, certain de pouvoir combattre à la fois toutes les forces de Darius, qui, en se divisant, auraient peut-être prolongé la guerre. Chaque armée, avant l'action, contemplait ses ennemis : le nombre des barbares, la hauteur de leur taille, la richesse de leur armure, frappaient les Macédoniens d'étonnement; les Perses se demandaient comment cette poignée d'hommes avait pu mettre en déroute leurs innombrables armées. Cependant les deux rois parcouraient tous les rangs : Darius rappelait aux siens, que si l'on comptait les hommes, on trouverait à peine un Grec contre dix Perses; Alexandre exhortait ses soldats à ne s'effrayer ni de la multitude des barbares, ni de leur haute stature, ni de cette couleur nouvelle pour eux : c'était la troisième fois qu'ils combattaient cet ennemi; la fuite ne devait pas l'avoir rendu plus redoutable, et il portait dans l'âme, en marchant contre eux, le décourageant souvenir de ses défaites et de son sang versé à grands flots sur deux champs de bataille : l'armée de Darius comptait plus d'hommes, et la sienne plus de soldats. Enfin, il les excitait à mépriser cette armée brillante d'or et d'argent, plus faite pour les enrichir que pour leur résister, puisque du fer, et non de l'éclat des armes, dépendait la victoire.

XIV. Ensuite, on en vint aux mains [11] : les Macédoniens couraient au combat, pleins de mépris pour des

contra Persæ mori, quam vinci, præoptabant. Raro ullo prœlio tantum sanguinis fusum est. Darius quum vinci suos videret, mori voluit et ipse; sed a proximis fugere compulsus est. Suadentibus deinde quibusdam, ut pons Cydni fluminis, ad iter hostium impediendum, intercideretur: « Non ita se saluti suæ velle consultum, ait, ut tot millia sociorum hosti objiciat: debere et aliis fugæ viam patere, quæ patuerit sibi. » Alexander autem periculosissima quæque aggrediebatur; et ubi confertissimos hostes acerrime pugnare conspexisset, eo se semper ingerebat, periculaque sua esse, non militum, volebat. Hoc prœlio Asiæ imperium rapuit, quinto post acceptum regnum anno: cujus tanta felicitas fuit, ut post hoc nemo rebellare ausus sit, patienterque Persæ, post imperium tot annorum, jugum servitutis acceperint. Donatis refectisque militibus XXXIV diebus, prædam recognovit. In urbe deinde Susa XL millia talentum invenit. Expugnat et Persepolim, caput Persici regni, urbem multis annis illustrem, refertamque orbis terrarum spoliis, quæ interitu ejus primum apparuere. Inter hæc DCCC admodum Græci occurrunt Alexandro, qui pœnam captivitatis truncata corporis parte tulerant, rogantes, ut, sicuti Græciam, se quoque ab hostium crudelitate vindicaret. Data potestate redeundi, agros accipere maluerunt, ne non tam gaudium parentibus, quam detestandum sui conspectum reportarent.

XV. Interea Darius, in gratiam victoris, a cognatis

ennemis vaincus tant de fois; les Perses préféraient la mort à la honte d'une nouvelle défaite. Peu de batailles ont été aussi sanglantes. Darius, voyant son armée vaincue, voulait périr avec elle; ceux qui l'entouraient le forcèrent à fuir. On lui conseillait même de faire rompre le pont du Cydnus, pour arrêter la poursuite de l'ennemi : il refusa d'assurer son salut, en abandonnant aux vainqueurs tant de milliers de ses soldats, et de fermer à son armée une route ouverte pour lui. Cependant Alexandre affrontait les plus grands périls, s'élançait toujours au plus épais de la mêlée, et s'appropriait les dangers dont il écartait ses soldats. Cette victoire fit passer en ses mains l'empire de l'Asie, dans la cinquième année de son règne : la fortune le servit si bien, que depuis ce temps aucun peuple ne se souleva, et que les Perses, après tant de siècles de puissance, subirent docilement le joug. De riches présens et trente-quatre jours de repos furent la récompense de son armée. Il fit ensuite la revue du butin : il trouva à Suze quarante mille talens : il prit aussi Persépolis, capitale de l'empire des Perses, ville depuis long-temps illustre, remplie des dépouilles de l'univers, et dont la ruine seule fit connaître la richesse. Ce fut alors que huit cents Grecs, captifs et mutilés par les barbares, vinrent se présenter devant lui, en le suppliant de les venger de la cruauté des Perses, comme il avait déjà vengé la Grèce. Il leur permit de retourner dans leur patrie; mais ils aimèrent mieux accepter des terres qu'il leur accorda, dans la crainte d'inspirer à leurs familles plus d'horreur que de joie.

XV. Cependant les parens de Darius, empressés de

suis, aureis compedibus catenisque in vico Parthorum Thara vincitur; credo, ita diis immortalibus judicantibus, ut in terra eorum, qui successuri imperio erant, Persarum regnum finiretur. Alexander quoque citato cursu postera die supervenit; ibique cognovit Darium clauso vehiculo per noctem exportatum. Jusso itaque exercitu subsequi, cum sex millibus equitum fugientem insequitur: in itinere multa et periculosa prœlia facit. Emensus deinde plura millia passuum, quum nullum Darii indicium reperisset, respirandi equis data potestate, unus ex militibus, dum ad fontem proximum pergit, in vehiculo Darium, multis quidem vulneribus confossum, sed spirantem adhuc invenit: qui, applicito captivo, quum civem ex voce cognovisset, « id saltem præsentis fortunæ solatium habere se dixit, quod apud intellecturum locuturus esset, nec incassum postremas voces emissurus. » Perferri hæc Alexandro jubet: « Se nullis in eum meritorum officiis, maximorum illi debitorem mori, quod in matre liberisque suis, regium ejus, non hostilem, animum expertus, felicius hostem, quam cognatos sortitus sit; quippe matri et liberis suis ab eodem hoste vitam datam, sibi a cognatis ereptam, quibus et vitam et regna dederit. Quamobrem gratiam illis eam futuram, quam ipse victor volet; Alexandro referre se, quam solam moriens potest, gratiam: precari superum inferumque numina, et regales deos, ut illi terrarum omnium victori contingat imperium. Pro se justam magis, quam gravem sepulturæ veniam orare. Quod ad ul-

plaire au vainqueur, chargent le roi de chaînes d'or, et le retiennent à Thara, village des Parthes : les dieux avaient voulu, sans doute, que la puissance des Perses vînt s'éteindre sur le territoire du peuple auquel le destin réservait leur empire[12]. Alexandre, qui poursuivait Darius, y arriva le lendemain, et apprit que la nuit précédente on l'avait fait partir dans un chariot couvert. Aussitôt, ordonnant à son armée de le suivre, il partit à la hâte avec six mille cavaliers : il eut à repousser dans sa marche plus d'une attaque périlleuse. Enfin, après une course de quelques milles, qui n'avait offert aucune trace du passage de Darius, il faisait reposer sa cavalerie fatiguée, lorsqu'un soldat trouva, au bord d'un ruisseau voisin, Darius abandonné dans son chariot, percé de coups, mais respirant encore : un captif fut appelé pour lui servir d'interprête; et le roi, reconnaissant le langage d'un concitoyen, dit que, dans ses malheurs, il se consolait encore, en songeant qu'il parlait à un homme qui pourrait le comprendre, et que ses dernières paroles ne seraient pas perdues. Il le charge de dire à Alexandre, que, sans avoir jamais rien fait pour lui, il mourait comblé de ses bienfaits, puisque sa famille captive avait trouvé dans ce prince la générosité d'un roi, et non la dureté d'un vainqueur; que, mieux traité par son ennemi que par ses parens, il avait vu les jours de ses enfans et de sa mère conservés par Alexandre, et mourait de la main de ses proches, qui lui devaient leur vie et leurs états : c'était au vainqueur à fixer leur récompense; pour lui, la seule reconnaissance qu'il pût, à ses derniers momens, témoigner à Alexandre, c'était de prier les dieux du ciel et des

tionem pertineat, jam non suam, sed exempli, communemque omnium regum esse causam, quam negligere, illi et indecorum et periculosum esse : quippe quùm in altero justitiæ ejus, in altero etiam utilitatis, causa versetur. In quam rem unicum pignus fidei regiæ, dextram se ferendam Alexandro dare. » Post hæc, porrecta manu, exspiravit. Quæ ubi Alexandro nuntiata sunt, viso corpore defuncti, tam indignam illo fastigio mortem lacrymis prosecutus est; corpusque regio more sepeliri et reliquias ejus majorum tumulis inferri jussit.

enfers, et ceux qui veillent sur les rois, de lui accorder la victoire et l'empire de l'univers. Enfin, il ne réclamait pour lui-même qu'une faveur légitime, et qui coûterait peu à son vainqueur; il ne voulait qu'une sépulture. Peu lui importait, ajouta-t-il, la punition de ses meurtriers, mais la cause des rois demandait vengeance, et l'univers attendait un exemple : l'intérêt d'Alexandre l'y obligeait autant que sa justice; et négliger ce devoir, c'était s'exposer à la fois au danger et à la honte. Pour unique gage de sa foi royale, il tendit la main au soldat, qu'il chargea de toucher en son nom la main d'Alexandre, et expira bientôt après. A cette nouvelle, Alexandre alla voir le corps de Darius : il versa des larmes sur une mort si indigne de cette haute fortune, célébra ses funérailles avec une pompe royale, et fit ensevelir ses restes dans le tombeau de ses ancêtres.

LIBER XII.

I. Alexander in persequendo Dario amissos milites magnis funerum impensis extulit; reliquis expeditionis ejus sociis tredecim millia talentum divisit. Equorum major pars æstu amissa, inutilesque etiam, qui superfuerant, facti. Pecunia omnis, centum nonaginta millia talentum, Ecbatana congesta, eique Parmenio præpositus. Dum hæc aguntur, epistolæ Antipatri e Macedonia ei redduntur, quibus bellum Agidis, regis Spartanorum, in Græcia; bellum Alexandri, regis Epiri, in Italia; bellum Zopyrionis, præfecti ejus, in Scythia, continebatur. Quibus varie affectus, plus tamen lætitiæ, cognitis mortibus duorum æmulorum regum, quam doloris amissi cum Zopyrione exercitus, suscepit. Namque post profectionem Alexandri, Græcia ferme omnis, in occasionem recuperandæ libertatis, ad arma concurrerat, auctoritatem Lacedæmoniorum secuta, qui Philippi Alexandrique pacem soli spreverant, et leges respuerant. Dux hujus belli Agis, rex Lacedæmoniorum, fuit. Quem motum Antipater, contractis militibus, in ipso ortu oppressit. Magna tamen utrinque cædes fuit. Agis rex quum suos terga dantes videret, dimissis satellitibus, ut Alexan-

LIVRE XII.

I. ALEXANDRE fit célébrer avec pompe les funérailles des soldats morts en poursuivant Darius, et distribua treize mille talens au reste des troupes qui l'avaient suivi dans cette expédition. La chaleur avait fait périr la plupart de ses chevaux, et ceux même qui y résistèrent devinrent inutiles. Il déposa à Ecbatane son trésor, qui montait à cent quatre-vingt-dix mille talens, et en confia la garde à Parménion. Vers cette époque, il apprend, par une lettre d'Antipater, resté en Macédoine, la guerre d'Agis, roi de Sparte, dans la Grèce, d'Alexandre, roi d'Épire, en Italie, et l'expédition de son lieutenant Zopyrion en Scythie. Ces nouvelles l'affectèrent diversement : cependant la mort de deux rois, ses rivaux, lui fit plus de plaisir, que la perte de Zopyrion et de son armée ne lui causa de douleur. A son départ, la Grèce presqu'entière, saisissant l'occasion de recouvrer sa liberté[1], avait pris les armes : elle était entraînée par l'exemple de Lacédémone, qui, seule rebelle aux lois de Philippe et de son fils, avait dédaigné la paix et méprisé leurs menaces. Agis, roi de Sparte, fut l'auteur et le chef de cette guerre, qu'Antipater étouffa, dès sa naissance, avec une armée rassemblée à la hâte. Cependant des flots de sang coulèrent de part et d'autre : le roi Agis, voyant plier son

dro felicitate, non virtute, inferior videretur, tantam stragem hostium edidit, ut agmina interdum fugaret. Ad postremum, etsi a multitudine victus, gloria tamen omnes vicit.

II. Porro Alexander, rex Epiri, in Italiam a Tarentinis, auxilia adversus Brutios deprecantibus, sollicitatus, ita cupide profectus fuerat, veluti in divisione orbis terrarum, Alexandro, Olympiadis sororis suæ filio, Oriens, sibi Occidens sorte contigisset, non minorem rerum materiam in Italia, Africa Siciliaque, quam ille in Asia et in Persis, habiturus. Huc accedebat, quod, sicut Alexandro Magno Delphica oracula insidias in Macedonia, ita huic responsum Dodonæi Jovis circa urbem Pandosiam amnemque Acherusium prædixerat. Quæ utraque quum in Epiro essent, ignarus eadem et in Italia esse, ad declinanda fatorum pericula, peregrinam militiam cupidius elegerat. Igitur, quum in Italiam venisset, primum illi bellum cum Apulis fuit : quorum cognito urbis fato, brevi post tempore pacem et amicitiam cum rege eorum fecit. Erat namque tunc temporis urbs Apulis Brundusium, quam Ætoli, secuti dudum fama rerum in Troja gestarum clarissimum ac nobilissimum ducem Diomedem, condiderant : sed pulsi ab Apulis, consulentes oracula, responsum acceperant, locum, quem repetissent, perpetuo possessuros. Hac igitur ex causa, per legatos cum belli comminatione, restitui sibi ab Apulis urbem postu-

armée, voulut montrer que, moins heureux qu'Alexandre, il l'égalait pourtant en courage : il renvoya ses gardes, se jeta sur les ennemis, dont il fit un grand carnage, et même mit en fuite des bataillons entiers. Il céda enfin, vaincu par le nombre, mais vainqueur en gloire et en courage.

II. Alexandre, roi d'Épire, appelé en Italie par les Tarentins, qui imploraient son secours contre les peuples du Brutium, était parti plein d'espoir, comme si, dans le partage du monde, le sort, qui donnait l'Orient à Alexandre, fils de sa sœur Olympias, lui eût réservé l'Occident, il comptait que l'Italie, la Sicile et l'Afrique ne lui fourniraient pas moins d'occasions de se signaler, que l'Asie et la Perse n'en avaient offert à son neveu. D'ailleurs, si l'oracle de Delphes avait annoncé au grand Alexandre que des piéges l'attendaient en Macédoine, l'oracle de Dodone avait prédit au roi d'Épire que la ville de Pandosie et le fleuve de l'Achéron lui seraient funestes. Ce fleuve, cette ville étaient en Épire; et, ne croyant pas trouver les mêmes noms en Italie, il chercha dans une guerre lointaine un asile contre les menaces du sort. A son arrivée en Italie, il fit d'abord la guerre aux Apuliens; mais, instruit des destins de leur ville, il conclut bientôt avec leur roi un traité de paix et d'alliance. Les Apuliens habitaient alors la ville de Brindes, fondée par les Étoliens sous les ordres de Diomède, l'un des héros les plus célèbres qui eussent paru au siège de Troie; mais, chassés par les Apuliens des murs qu'ils venaient d'élever, ils consultèrent l'oracle, qui leur promit un séjour éternel dans le lieu qu'ils au-

laverant. Sed ubi Apulis oraculum innotuit, interfectos legatos in urbe sepelierunt, perpetuam ibi sedem habituros; atque ita defuncti responso, diu urbem possederunt. Quod factum quum cognovisset Alexander, antiquitatis fata veneratus, bello Apulorum abstinuit. Gessit et cum Brutiis Lucanisque bellum, multasque urbes cepit; tum et cum Metapontinis, et Pediculis, et Romanis, fœdus amicitiamque fecit. Sed Brutii Lucanique, quum auxilia a finitimis contraxissent, acrius bellum repetivere. Ibi rex juxta urbem Pandosiam et flumen Acheronta, non prius fatalis loci cognito nomine, quam occideret, interficitur; moriensque, non in patria fuisse sibi periculosam mortem, propter quam patriam fugerat, intellexit. Corpus ejus Thurii publice redemptum sepulturæ tradiderunt. Dum hæc aguntur in Italia, Zopyrion quoque, præfectus Ponti ab Alexandro Magno relictus, otiosum se ratus, si nihil et ipse gessisset, adunato xxx millium exercitu, Scythis bellum intulit; cæsusque cum omnibus copiis, pœnas temere illati belli genti innoxiæ luit.

III. Hæc quum nuntiata in Parthis Alexandro essent, simulato mœrore, propter Alexandri cognationem, exercitui suo triduum luctum indixit. Omnibus deinde, velut perpetrato bello, reditum in patriam exspectantibus, conjugesque ac liberos suos animo jam quodammodo com-

raient réclamé. Ils firent donc sommer les Apuliens de leur rendre la ville, en les menaçant de la guerre. Ceux-ci, instruits de la réponse de l'oracle, égorgèrent les députés, et les ensevelirent dans leur ville, qui devint ainsi pour eux un domicile éternel. Ainsi fut accompli l'oracle; et la ville resta long-temps au pouvoir de ses nouveaux maîtres. Alexandre, instruit de ce fait, et plein de respect pour les prédictions antiques, détourna ses armes des Apuliens. Il marcha contre les Brutiens et les Lucaniens, leur enleva plusieurs places, et conclut des traités avec les Métapontins, les Pédicules et les Romains. Mais les peuples du Brutium et de la Lucanie, aidés du secours de leurs voisins, reprirent les armes avec une nouvelle ardeur. C'est alors que le roi fut tué près de la ville de Pandosie et du fleuve Achéron : il n'apprit qu'à ses derniers momens le nom de ce lieu fatal, et reconnut qu'il avait quitté sa patrie pour fuir des dangers qui l'attendaient loin d'elle. La ville de Thurium racheta son corps, pour lui rendre les derniers devoirs. A la même époque, Zopyrion[2], à qui Alexandre-le-Grand avait confié le gouvernement du Pont, impatient de sortir du repos et de s'illustrer aussi par quelque conquête, réunit trente mille soldats, et marcha contre les Scythes. Le massacre de toute son armée, qui périt avec lui, fut la peine de son injuste agression.

III. Alexandre était sur les terres des Parthes, lorsque ces nouvelles lui furent apportées. Uni de près, par les liens du sang, au roi d'Épire, il feignit de regretter sa perte, et ordonna à son armée trois jours de deuil. Déjà tous les soldats, croyant la conquête achevée, s'atten-

plectentibus, ad concionem exercitum vocat: ibi, « nihil actum tot egregiis prœliis, ait, si incolumis Orientalis barbaria relinquatur; nec se corpus, sed regnum Darii, petisse; persequendosque esse eos, qui a regno defecerint. » Hac oratione velut ex integro incitatis animis, Hyrcaniam, Mardosque subegit. Ibi ei occurrit Thalestris (sive Minithya) Amazonum regina, cum CCC mulieribus, XXV dierum inter infestissimas gentes itinere confecto, ex rege liberos quæsitura: cujus conspectus adventusque admirationi omnibus fuit, et propter insolitum feminis habitum, et propter expetitum concubitum. Ob hoc tredecim diebus otio a rege datis, ut visa est uterum implesse, discessit. Post hæc Alexander habitum regum Persarum, et diadema insolitum antea regibus Macedonicis, velut in leges eorum, quos vicerat, transiret, assumit. Quæ ne invidiosius in se uno conspicerentur, amicos quoque suos longam vestem auratam purpuream que sumere jubet. Ut luxum quoque, sicuti cultum, Persarum imitaretur, inter pellicum regiarum greges electæ pulchritudinis nobilitatisque, noctium vices dividit. His rebus ingentes epularum apparatus adjicit, ne jejuna et destructa luxuria videretur, conviviumque juxta regiam magnificentiam ludis exornat; immemor prorsus, tantas opes amitti his moribus, non quæri, solere.

daient à revoir leur patrie; tous jouissaient d'avance des embrassemens de leurs femmes, de leurs enfans : il les assemble, et leur dit que c'est en vain qu'ils ont remporté tant de victoires, si les barbares de l'Orient restent indomptés; qu'il s'était proposé, non pas la mort de Darius, mais la conquête de son royaume, et qu'il fallait poursuivre ceux qui s'étaient soustraits à ses lois. Ces paroles ranimèrent leur courage; ils soumirent l'Hyrcanie et le pays des Mardes. Ce fut là que Thalestris, ou Minithye, reine des Amazones, vint le trouver à la tête de trois cents femmes[3] : dans le dessein d'avoir des enfans d'un si grand roi, elle avait fait une marche de vingt-cinq jours, au milieu de pays ennemis. A son arrivée, à son aspect, la surprise fut générale : on s'étonnait et du but de son voyage, et de son costume si nouveau dans une femme. Après treize jours que lui accorda le roi, et pendant lesquels il suspendit sa marche, elle crut avoir conçu, et se retira. Ce fut alors qu'Alexandre, adoptant les ornemens des rois de Perse, commença de porter le diadême, dont les rois de Macédoine ne s'étaient pas encore parés : c'était, pour ainsi dire, se soumettre aux lois des nations qu'il avait vaincues. Il pensa que cette nouveauté révolterait davantage les esprits, s'il en offrait seul l'exemple; il ordonna donc à ses courtisans de se vêtir, comme lui, de longs vêtemens d'or et de pourpre. Mais avec la parure des Perses, il adopta bientôt leurs mœurs : il choisit parmi les maîtresses de Darius celles qu'illustrait le plus leur naissance et leur beauté, et les appela tour à tour à partager son lit. Il joignit à ces excès le luxe de la table, comme l'aliment et le soutien de la

IV. Inter hæc indignatio omnium totis castris erat, a Philippo illum patre tantum degeneravisse, ut etiam patriæ nomen ejuraret, moresque Persarum assumeret, quos propter tales mores vicerat. Sed ne solus vitiis eorum, quos armis subegerat, succubuisse videretur, militibus quoque suis permisit, si quarum captivarum consuetudine tenerentur, ducere uxores, existimans minorem in patriam reditus cupiditatem futuram, habentibus in castris imaginem quamdam larium ac domesticæ sedis; simul et laborem militiæ molliorem fore dulcedine uxorum. In supplementa quoque militum minus exhauriri posse Macedoniam, si veteranis patribus tirones filii succederent, militaturi in vallo, in quo essent nati, constantioresque futuri, si non solum tirocinia, verum et incunabula in ipsis castris posuissent. Quæ consuetudo in successores quoque Alexandri mansit. Igitur et alimenta pueris statuta, et instrumenta armorum equorumque juvenibus data, et patribus, pro numero filiorum, præmia statuta. Si quorum patres occidissent, nihilominus pupilli stipendia patrum trahebant; quorum pueritia, inter varias expeditiones, militia erat. Itaque a parvula ætate periculis laboribusque indurati, invictus exercitus fuere, neque castra aliter, quam patriam, neque pugnam aliud unquam, quam victoriam, duxere. Hæc soboles nomen habuit Epigoni. Parthis deinde do-

volupté, et releva la pompe de ses festins par la magnificence de ses jeux, oubliant que de telles mœurs entraînent la chute des empires, au lieu d'en assurer la grandeur.

IV. Cependant l'armée entière s'indignait de voir ce fils dégénéré de Philippe abjurer même le nom de sa patrie, et embrasser les mœurs des Perses, ces mœurs auxquelles il devait de les avoir vaincus. Pour ne point paraître seul s'asservir aux vices des peuples qu'il avait domptés, il permit à ses soldats d'épouser les captives qu'ils aimaient : il espérait affaiblir en eux le souvenir de leur patrie et le désir de la revoir, s'il pouvait leur rendre, au sein de son camp, l'image de leurs foyers domestiques, et adoucir, par les charmes d'une nouvelle union, le sentiment de leurs fatigues. Il songeait d'ailleurs que ses recrues cesseraient d'épuiser la Macédoine, s'il remplaçait ses vétérans par des fils élèves de leurs pères, qui, servant aux lieux de leur naissance, ne se lasseraient pas de combattre dans un camp, tout ensemble leur école et leur berceau. Cet usage subsista même sous les successeurs d'Alexandre. Il pourvut donc à l'entretien de ces enfans, et leur fit fournir plus tard des armes et des chevaux : il assigna aux pères des récompenses proportionnées au nombre de leurs fils; la solde des pères morts dans les batailles fut laissée aux fils orphelins, et des expéditions continuelles formèrent leur enfance à l'art de la guerre. Ainsi endurcis, dès l'âge le plus tendre, aux dangers et aux fatigues, ils devinrent des guerriers invincibles; leur camp fut leur unique patrie, et chaque combat fut pour eux une victoire. Cette famille guerrière reçut le nom d'Épigones. Alexandre, vainqueur des

mitis, præfectus his statuitur ex nobilibus Persarum Andragoras: unde postea originem Parthorum reges habuere.

V. Interea Alexander non regio, sed hostili odio sævire in suos cœpit. Maxime indignabatur carpi se sermonibus suorum, Philippi patris patriæque mores subvertisse. Propter quæ crimina Parmenion quoque senex, dignitate regi proximus, cum Philota filio, de utroque prius quæstionibus habitis, interficitur. Fremere itaque omnes universis castris cœpere, innoxii senis filiique casum miserantes, interdum, se quoque non debere melius sperare, dicentes. Quæ quum nuntiata Alexandro essent, verens, ne hæc opinio etiam in Macedoniam divulgaretur, et ne victoriæ gloria sævitiæ macula infuscaretur, simulat se ex amicis quosdam in patriam victoriæ nuntios missurum. Hortatur milites suis scribere, rariorem habituros occasionem propter militiam remotiorem. Datos fasces epistolarum tacite ad se deferri jubet: ex quibus cognito de se singulorum judicio, in unam cohortem eos, qui de rege durius opinati fuerant, contribuit, aut consumpturus eos, aut in ultimis terris in colonias distributurus. Inde Drancas, Evergetas, Parymas, Parapammenos, Adaspios, ceterosque populos, qui in radice Caucasi morabantur, subegit. Interea unus ex amicis Darii Bessus, vinctus perducitur, qui regem non solum prodiderat, verum et interfecerat. Quem in ultionem perfidiæ excruciandum fratri Darii tradidit, reputans, non tam hostem suum fuisse Darium, quam ami-

Parthes, donna à Andragore, l'un des grands de la Perse, le gouvernement de ce pays, dont ses descendans sont restés les rois.

V. Cependant Alexandre commençait à traiter les siens moins en roi qu'en ennemi. Il s'irritait qu'on osât lui reprocher d'avoir abjuré les vertus de son père et corrompu les mœurs de sa patrie : tel fut le crime que Parménion, vieil officier qui tenait le premier rang après Alexandre, et Philotas son fils, expièrent par la torture et la mort. Toute l'armée frémissait de colère : on déplorait le malheur de ce vieillard innocent et de son fils; on ajoutait même, par intervalles, que chacun devait attendre le même sort. Alexandre, instruit de ces plaintes, et craignant que le bruit de ses cruautés, s'il parvenait jusqu'en Macédoine, n'y flétrît la gloire de ses conquêtes, fait publier que quelques-uns de ses officiers vont porter dans sa patrie la nouvelle de ses victoires. Il exhorte ses soldats à écrire à leurs familles, à saisir une occasion qui, dans une guerre lointaine, deviendra chaque jour plus rare. Bientôt il se fait secrètement livrer leurs lettres, découvre ainsi ce que chacun pensait de lui, et réunit en une cohorte ceux qui l'avaient le plus maltraité : son projet était de s'en défaire peu à peu, ou d'en former des colonies aux extrémités du monde. Il soumet ensuite les Drances, les Évergètes, les Parymes, les Parapammènes, les Adaspes, et les autres peuples qui habitaient au pied du Caucase. Cependant Bessus, l'un des courtisans de Darius, qui avait trahi et égorgé son maître[4], lui fut amené, chargé de chaînes. Alexandre livra le meurtrier au frère de ce malheureux prince, ou-

cum ejus, a quo esset occisus. Et ut his terris nomen relinqueret, urbem Alexandriam super amnem Tanain condidit, intra diem septimum decimum muro VI millium passuum consummato, translatis eo trium civitatum populis, quas Cyrus condiderat. In Bactrianis quoque Sogdianisque XII urbes condidit, distributis his, quoscunque in exercitu seditiosos habebat.

VI. His ita gestis, solenni die amicos in convivium vocat: ubi orta inter ebrios rerum a Philippo gestarum mentione, præferre se patri ipse rerumque suarum magnitudinem extollere cœlo tenus cœpit, assentante majore convivarum parte. Itaque, quum unus e senibus Clitus, fiducia amicitiæ regiæ, cujus palmam tenebat, memoriam Philippi tueretur, laudaretque ejus res gestas, adeo regem offendit, ut, telo a satellite rapto, eumdem in convivio trucidaverit. Qua cæde exsultans, mortuo patrocinium Philippi laudemque paternæ militiæ objectabat. Postquam satiatus cæde animus conquievit, et in iræ locum successit æstimatio, modo personam occisi, modo causam occidendi considerans, pigere eum facti cœpit; quippe paternas laudes tam iracunde accepisse se, quam nec convicia debuisset; amicumque senem et innoxium, a se occisum inter epulas et pocula, dolebat. Eodem igitur furore in pœnitentiam, quo pridem in iram, versus, mori voluit. Primum in fletus progressus amplecti mortuum, vulnera tractare, et quasi audienti con-

bliant que Darius avait été son ennemi, pour punir un lâche, assassin de son bienfaiteur. Voulant éterniser son nom dans ces contrées lointaines, il y bâtit Alexandrie sur le Tanaïs : en dix-sept jours il en acheva l'enceinte, qui était de six mille pas, et réunit dans ses murs les habitans de trois villes fondées par Cyrus. Il éleva aussi dans la Bactriane et la Sogdiane douze villes, qu'il peupla de tous les séditieux de son armée.

VI. Pour célébrer ses dernières conquêtes, il invite ses courtisans à un festin magnifique. Les esprits étaient troublés par le vin, lorsque la conversation tomba sur les grandes actions de Philippe : Alexandre, se mettant au dessus de son père, et élevant jusqu'au ciel la gloire de ses propres exploits, vit la plupart des convives applaudir à son orgueil. Clitus, l'un de ses vieux officiers, enhardi par la faveur du roi, dont il était l'ami le plus cher, défendit la mémoire de Philippe, et fit un éloge pompeux de ses victoires. Alexandre, irrité, arrache un javelot de la main d'un de ses gardes, perce Clitus au milieu du festin, et, plein d'une joie féroce, il insulte à son cadavre : il lui reproche son zèle pour la gloire de Philippe, et les louanges prodiguées aux talens de ce prince. Mais, sa fureur une fois assouvie, son cœur se calme; la réflexion succède à l'emportement : il songe au nom de la victime, au motif du meurtre, et il déteste son crime. L'éloge de son père l'avait donc poussé à un excès de fureur, qu'un outrage à sa mémoire eût à peine excusé! Il avait souillé sa table du sang d'un ami, d'un vieillard innocent! Furieux dans son repentir autant que

fiteri dementiam; arreptum telum in se vertit, peregissetque facinus, nisi amici intervenissent. Mansit hæc voluntas moriendi etiam sequentibus diebus. Accesserat enim pœnitentiæ, nutricis suæ, sororis Cliti, recordatio, cujus absentis eum maxime pudebat, tam fœdam illi alimentorum suorum mercedem redditam, ut, in cujus manibus pueritiam egerat, huic, juvenis et victor, pro beneficiis funera remitteret. Reputabat deinde, quantum in exercitu suo, quantum apud devictas gentes fabularum atque invidiæ, quantum apud ceteros amicos metum et odium sui fecerit, quam amarum et triste reddiderit convivium suum, non armatus in acie, quam in convivio, terribilior. Tunc Parmenion et Philotas, tunc Amyntas consobrinus, tunc noverca fratresque interfecti, tunc Attalus, Eurylochus, Pausanias, aliique Macedoniæ exstincti principes occurrebant. Ob hæc illi quatriduo perseverata inedia est, donec exercitus universi precibus exoratus est, precantis, « ne ita mortem unius doleat, ut universos perdat, quos in ultimam deductos barbariam, inter infestas et irritatas bello gentes, destituat. » Multum profuere et Callisthenis philosophi preces, condiscipulatu apud Aristotelem familiaris illi, et tunc ab ipso rege ad prodenda memoriæ acta ejus accitus. Revocato igitur ad bellum animo, Chorasmos et Dahas in deditionem accepit.

dans sa colère, il voulait mourir. Baigné de pleurs, il embrasse ce cadavre, il touche ses plaies, il fait l'aveu de sa démence, comme si Clitus eût pu l'entendre encore : il tourne contre son sein le fer dont il l'a frappé, prêt à se percer lui-même, si on ne l'eût arrêté. Pendant plusieurs jours, il ne cessa d'appeler la mort. Le souvenir de sa nourrice, sœur de Clitus, rendait ses remords plus déchirans : quoiqu'absente, c'est elle qui le faisait le plus rougir de lui-même. Il songeait à l'affreuse récompense dont il venait de payer ses soins : elle avait élevé son enfance; et lui, jeune et vainqueur, reconnaissait ce bienfait en assassinant son frère. Il pensait ensuite qu'il était devenu la fable et l'horreur de son armée, ainsi que des nations vaincues; qu'il avait inspiré à ses amis la terreur et la haine, et empoisonné les douceurs de sa table en s'y montrant aussi terrible que dans un combat [5]. Alors le meurtre de Philotas, de Parménion, de son parent Amyntas, de sa belle-mère et de ses frères, le supplice d'Attale, d'Euryloque, de Pausanias [6], de tant d'autres chefs égorgés par ses ordres, se retraçaient à sa mémoire. Pendant quatre jours il refusa toute nourriture; et, pour changer sa résolution, il fallut que tous ses soldats vinssent le conjurer de ne point porter le regret d'un seul homme jusqu'à perdre une armée entière; de ne pas les abandonner dans ces lointains climats, au milieu de ces nations barbares, dont ses attaques avaient irrité la haine. Ce qui contribua beaucoup à le fléchir, ce furent les instances du philosophe Callisthène, comme lui disciple d'Aristote, et qu'il avait récemment fait venir près de lui pour écrire l'histoire de ses exploits. Ainsi,

VII. Deinde, quod primo ex Persico superbiæ regiæ more distulerat, ne omnia pariter invidiosiora essent, non salutari, sed adorari se jubet. Acerrimus inter recusantes Callisthenes fuit. Quæ res et illi, et multis principibus Macedonum exitio fuit; siquidem sub specie insidiarum omnes interfecti. Retentus tamen est a Macedonibus mos salutandi regis, explosa adoratione. Post hæc Indiam petit, ut Oceano ultimoque Oriente finiret imperium. Cui gloriæ ut etiam exercitus ornamenta convenirent, phaleras equorum, et arma militum argento inducit; exercitumque suum, ab argenteis clypeis, Argyraspidas appellavit. Quum ad Nysam urbem venisset, oppidanis non repugnantibus fiducia religionis Liberi patris, a quo condita urbs erat, parci jussit, lætus non militiam tantum, verum et vestigia se dei secutum. Tunc ad spectaculum sacri montis duxit exercitum, naturalibus bonis, vite hederaque non aliter vestiti, quam si manu cultus colentiumque industria exornatus esset. Sed exercitus ejus, ubi ad montem accessit, repentino impetu mentis, in sacros dei ululatus instinctus, cum stupore regis, sine noxa discurrit; ut intelligeret, non tam oppido se parcendo, quam exercitui suo, consuluisse. Inde montes Dædalos regnaque Cleophidis reginæ petit. Quæ quum se dedisset ei, concubitu redemptum regnum ab Alexandro recepit, illecebris consecuta, quod virtute non potuerat; filiumque ab eo

rappelant ses projets de conquêtes, il soumit à son empire les Chorasmes et les Dahes.

VII. Il établit ensuite un usage qu'il n'avait pas encore osé emprunter à l'orgueil des rois Perses, dans la crainte d'adopter à la fois trop de nouveautés odieuses : au lieu de le saluer, il voulut qu'on se prosternât devant lui. Nul ne s'y opposa plus vivement que Callisthène : son audace lui coûta la vie[7]; il périt avec plusieurs généraux d'Alexandre, sous un vain prétexte de trahison. Cependant l'armée entière refusa de se prosterner devant le roi, et conserva l'ancien usage. Il marcha ensuite vers l'Inde, dans le dessein de fixer aux rivages de l'Océan et aux extrémités de l'Orient les bornes de son empire. Pour que la magnificence de son armée répondît à la grandeur de cette expédition, il voulut que l'argent brillât sur l'armure de ses soldats, sur les harnois de leurs chevaux, et il donna à ses troupes le nom d'Argyraspides[8], à cause de leurs boucliers d'argent. Les habitans de Nise ne lui opposèrent aucune résistance, dans l'espoir qu'il respecterait une ville fondée par Bacchus : il les épargna en effet, fier d'avoir suivi les traces et égalé les exploits d'un dieu. Il conduisit son armée sur le mont sacré, pour contempler cette terre qui se couvre d'elle-même de lierre et de vigne, aussi féconde, aussi riante que si elle était cultivée, embellie par la main de l'homme. Mais, au pied de la montagne, ses soldats, saisis d'un soudain enthousiasme, attestent par des hurlemens l'influence du dieu qui les agite, se dispersent dans la plaine, égarés par une fureur sans danger; et le roi, immobile de surprise, apprend ainsi qu'en épargnant

genitum, Alexandrum nominavit, qui postea regno Indorum potitus est. Cleophis regina, propter prostratam pudicitiam, *scortum regium* ab Indis exinde appellata est. Peragrata India, quum ad saxum miræ asperitatis et altitudinis, in quod multi populi confugerant, pervenisset, cognoscit, Herculem ab expugnatione ejusdem saxi terræ motu prohibitum. Captus itaque cupidine Herculis acta superare, cum summo labore ac periculo potitus saxo, omnes ejus loci gentes in deditionem accipit.

VIII. Unus ex regibus Indorum fuit, Porus nomine, viribus corporis et animi magnitudine pariter insignis: qui bellum jam pridem, audita Alexandri opinione, in adventum ejus parabat. Commisso itaque prœlio, exercitum suum Macedonas invadere jubet; sibi regem eorum privatum hostem deposcit. Nec Alexander pugnæ moram fecit: sed prima congressione vulnerato equo, quum præceps in terram decidisset, concursu satellitum servatur. Porus multis vulneribus obrutus capitur. Qui victum se adeo doluit, ut, quum veniam ab hoste invenisset, neque cibum sumere voluerit, neque vulnera curari passus sit, ægreque sit ab eo obtentum, ut vellet vivere.

la ville, il a sauvé son armée. Il gagna ensuite le mont Dédale et les états de la reine Cléophis : cette princesse se rendit à lui, racheta son trône au prix de ses faveurs, et dut à ses charmes une couronne qu'elle n'avait pu conserver par la force. De ce commerce naquit un fils, qui régna depuis dans les Indes, et porta le nom d'Alexandre. Mais les Indiens, pour punir une reine impudique, flétrirent Cléophis du nom de *courtisane couronnée*. Parvenu aux extrémités de l'Inde, le roi s'arrêta devant un rocher escarpé, d'une prodigieuse élévation, sur lequel plusieurs peuplades étaient venues chercher un asile. Il apprit qu'Hercule avait sans succès attaqué ce lieu, d'où un tremblement de terre l'avait repoussé. Brûlant du désir d'effacer les exploits de ce héros, il s'empara du rocher, après des dangers et des fatigues extrêmes, et rangea sous son obéissance les populations réfugiées en ce lieu.

VIII. Parmi les rois de l'Inde était Porus, prince fameux par son courage et la force de son corps : instruit des projets d'Alexandre, il se préparait depuis long-temps à lui résister. A l'instant de combattre, il ordonne aux siens de fondre sur les soldats ennemis, et réclame pour lui seul l'honneur d'attaquer le roi. Alexandre n'évita point cette rencontre ; mais son cheval fut blessé au premier choc, et, renversé lui-même, il ne dut la vie qu'au secours de ses gardes. Porus, couvert de blessures, fut fait prisonnier. Désespéré de sa défaite, malgré la générosité du vainqueur, il refusa d'abord de prendre aucune nourriture, de laisser panser ses plaies, et on eut peine à obtenir de lui qu'il consentît à vivre. Alexandre honora

Quem Alexander ob honorem virtutis incolumem in regnum remisit. Duas ibi urbes condidit : unam Nicæam, alteram ex nomine equi Bucephalen vocavit. Inde Adrestas, Gesteanos, Præsidas, Gangaridas, cæsis eorum exercitibus, expugnat. Quum ad Cuphites venisset, ubi eum cum ducentis millibus equitum hostes opperiebantur, exercitus omnis, non minus victoriarum numero, quam laboribus fessus, lacrymis eum deprecatur, finem tandem belli faceret; aliquando patriæ, reditusque meminisset; respiceret militum annos, quibus vix ætas ad reditum sufficeret : ostendere alius canitiem, alius vulnera, alius ætate consumpta corpora, alius cicatricibus exhausta : solos se esse, qui duorum regum, Philippi Alexandrique, continuam militiam pertulerint. Tandem orare, ut reliquias saltem suas paternis sepulcris reddat, quorum non tam studiis deficiatur, quam annis : ac si non militibus, vel ipsi sibi parcat, ne fortunam suam nimis onerando fatiget. Motus his tam justis precibus, velut in finem victoriæ, castra solito magnificentiora fieri jussit, quorum molitionibus et hostis terreretur, et posteris admiratio sui relinqueretur. Nullum opus milites lætius fecere. Itaque cæsis hostibus, cum gratulatione in eadem reverterunt.

IX. Inde Alexander ad amnem Acesinem pergit : per hunc in Oceanum devehitur. Ibi Hiacensanas Sileosque,

la valeur de son captif, en lui rendant ses états. Il fonda dans cette contrée deux villes; il appela l'une Nicée9, l'autre Bucéphale, du nom de son cheval. Les Adrestes, les Gestéens, les Présides, les Gangarides se soumirent après de sanglantes défaites. Arrivé chez les Euphites, où l'attendaient deux cent mille cavaliers ennemis, son armée entière, aussi fatiguée de victoires que de marches et de combats, le conjura en pleurant de mettre un terme à tant de guerres, de songer enfin au retour, de penser à sa patrie, à l'âge de ses soldats, qui auraient à peine assez de jours pour regagner leurs foyers. L'un lui montre ses blessures, l'autre ses cheveux blancs; celui-ci, un corps épuisé par l'âge; celui-là, ses nombreuses cicatrices. Ils ont donné, disent-ils, un exemple inouï jusqu'à eux, en supportant sans relâche le poids de la guerre pendant deux règnes, celui de Philippe et le sien. Ils demandent enfin à rapporter ce qui reste d'eux aux tombeaux de leurs pères; ce n'est pas le courage, c'est la vigueur qui leur manque. S'il est sans pitié pour eux, qu'il songe du moins à lui-même, et prenne garde de lasser par trop d'ambition la fortune si long-temps docile. Touché de ces justes prières, il sembla vouloir borner là ses triomphes, et fit construire un camp plus vaste et plus fort, soit pour intimider l'ennemi par la hauteur des retranchemens, soit pour laisser à l'avenir un merveilleux monument de ses travaux. Aucun travail n'avait moins coûté à l'armée; et, après la défaite de l'ennemi, ce fut avec joie qu'elle rentra dans ce camp.

IX. Alexandre se dirigea ensuite vers le fleuve Acésine, qui le conduisit à l'Océan. Les habitans d'Hiacense

quos Hercules condidit, in deditionem accepit. Hinc in Ambros et Sygambros navigat. Quæ gentes eum cum armatis LXXX millibus peditum, et LX millibus equitum excipiunt. Quum prœlio victor esset, exercitum ad urbem eorum ducit. Quam desertam a defensoribus, quum de muro, quem primus ceperat, animadvertisset, in urbis planitiem sine ullo satellite desiliit. Itaque quum eum hostes solum conspexissent, clamore edito, undique concurrunt, si possint in uno capite orbis bella finire, et ultionem tot gentibus dare. Nec minus Alexander constanter resistit, et unus adversus tot millia prœliatur. Incredibile dictu est, ut eum non multitudo hostium, non vis magna telorum, non tantus lacessentium clamor terruerit, solus tot millia ceciderit ac fugaverit. Ubi vero obrui multitudine se vidit, trunco se, qui propter murum stabat, applicuit; cujus auxilio tutus quum diu agmen sustinuisset, tandem cognito periculo ejus, amici ad eum desiliunt : ex quibus multi cæsi; prœliumque tamdiu anceps fuit, quoad omnis exercitus, muris dejectis, in auxilium veniret. In eo prœlio sagitta sub mamma trajectus, quum sanguinis fluxu deficeret, genu posito tamdiu prœliatus est, donec eum, a quo vulneratus fuerat, occideret. Curatio vulneris gravior ipso vulnere fuit.

X. Itaque ex magna desperatione tandem saluti redditus, Polyperchonta cum exercitu Babyloniam mittit. Ipse, cum lectissima manu navibus conscensis, Oceani litora peragrat. Quum venisset ad urbem Ambigeri re-

et de Silée, villes fondées par Hercule, se rendirent à lui. De là, il fait voile vers les Ambres et les Sygambres, qui lui opposent quatre-vingt mille fantassins et soixante mille cavaliers. Vainqueur de cette armée, il marche contre la ville : le premier il en escalade les murs; et, les trouvant sans défenseurs, il s'élance dans la place, sans être suivi de ses gardes. Les habitans, le voyant seul, accourent de toutes parts avec de grands cris, pour assurer d'un seul coup le repos de l'univers et la vengeance de tant de peuples. Alexandre, sans se laisser effrayer, résista seul à des milliers de barbares. On ne saurait trop s'étonner que, sans craindre ni cette foule d'ennemis, ni les traits qu'ils faisaient pleuvoir sur lui, ni leurs cris de fureur, il ait pu en faire tomber ou fuir une si grande multitude. Bientôt, accablé par le nombre, il s'adossa à un tronc d'arbre voisin du rempart, et y résista long-temps aux efforts réunis des barbares. Instruits enfin du danger qu'il courait, ses officiers s'élancent vers lui : plusieurs périrent à ses côtés, et le combat resta douteux jusqu'à ce que toute l'armée, s'ouvrant une route à travers la brêche, fût arrivée pour le défendre. Percé d'une flèche qui lui avait frappé le sein, et affaibli par la perte de son sang, il avait continué le combat un genou en terre, et tué celui qui l'avait blessé : le traitement de sa plaie fut plus dangereux encore que ne l'était sa blessure.

X. Sauvé, contre tout espoir, il envoie Polyperchon à Babylone avec une armée. Pour lui, il s'embarque avec l'élite de ses troupes, et visite les côtes de l'Océan : à son approche, les sujets du roi Ambigère, croyant son corps

gis, oppidani invictum ferro audientes, sagittas veneno armant; atque ita gemino mortis vulnere, hostem a muris submoventes, plurimos interficiunt. Quum inter multos vulneratus etiam Ptolemæus esset, moriturusque jamjam videretur, per quietem regi monstrata in remedia veneni herba est, qua in potu accepta, statim periculo liberatus est; majorque pars exercitus hoc remedio servata. Expugnata deinde urbe, reversus in naves, Oceano libamenta dedit, prosperum in patriam reditum precatus; ac veluti curru circa metam acto, positis imperii terminis, quatenus aut terrarum solitudines prodire passæ sunt, aut mare navigabile fuit, secundo æstu ostio fluminis Indi invehitur. Ibi in monumenta rerum a se gestarum, urbem Barcen condidit; arasque statuit, relicto, ex numero amicorum, litoralibus Indis præfecto. Inde iter terrestre facturus, quum arida loca medii itineris dicerentur, puteos opportunis locis fieri præcipit, quibus ingenti dulci aqua inventa, Babyloniam redit. Ibi multæ devictæ gentes præfectos suos accusaverunt; quos sine respectu amicitiæ Alexander in conspectu legatorum necari jussit. Filiam post hæc Darii regis, Statiram, in matrimonium recepit: sed et optimatibus Macedonum lectas ex omnibus gentibus nobilissimas virgines tradidit, ut communi facto crimen regis levaretur.

XI. Hinc ad concionem exercitum vocat; et promittit,

à l'épreuve du fer, s'armèrent de traits empoisonnés. Ces armes, doublement dangereuses, firent périr beaucoup de soldats, et repoussèrent les Macédonieus loin des murs. Ptolémée fut un des blessés, et la plaie paraissait mortelle, lorsque le roi vit en songe[10] une plante propre à combattre les effets du poison. On en composa un breuvage qui mit sur-le-champ Ptolémée hors de péril : le même remède sauva la plupart des soldats. Alexandre livra un nouvel assaut, et, maître de la ville, il offrit sur sa flotte des libations à l'Océan, pour obtenir un heureux retour dans sa patrie. Il avait fourni la carrière, et comme doublé la borne sur le char de victoire : il venait de reculer les limites de son empire aussi loin que la terre pouvait le porter, et que la mer lui ouvrait une route; il profita donc de la marée pour remonter le cours de l'Indus. Il fonda sur les rives de ce fleuve la ville de Barcé, comme monument de ses exploits, dressa des autels aux dieux, et laissa à l'un de ses officiers le gouvernement des côtes de l'Inde. Comme il allait maintenant faire route par terre, et qu'on lui annonçait des déserts arides à traverser, il fit creuser des puits dans les lieux les plus favorables, et, se procurant ainsi une grande quantité d'eau douce, il marcha vers Babylone. Là, plusieurs nations conquises vinrent accuser devant lui leurs gouverneurs; et Alexandre, méconnaissant d'anciens amis dans des ministres coupables, les fit mettre à mort en présence des députés. Il épousa ensuite Statira, fille de Darius, et donna aux principaux Macédoniens les filles les plus distinguées de tous les pays conquis, pour justifier son mariage par leur exemple.

XI. Après cela, il assemble son armée, et promet de

se æs alienum omnium propria impensa soluturum, ut prædam præmiaque integra domos ferant. Insignis hæc munificentia non summa tantum, verum etiam titulo muneris fuit, nec a debitoribus magis, quam a creditoribus gratius excepta, quoniam utrisque exactio pariter ac solutio difficilis erat. Viginti millia talentum in hos sumptus expensa. Dimissis veteranis, exercitum junioribus supplet. Sed retenti veteranorum discessum ægre ferentes, missionem et ipsi flagitabant : nec annos, sed stipendia sua numerari jubebant : pariter in militiam lectos, pariter sacramento solvi æquum censentes. Nec jam precibus, sed convicio agebant, jubentes eum solum cum patre suo Ammone inire bella, quatenus milites suos fastidiat. Contra ille nunc castigare milites, nunc lenibus verbis monere, ne gloriosam militiam seditionibus infuscarent. Ad postremum, quum verbis nihil proficeret, ad corripiendos seditionis auctores, e tribunali in concionem armatam inermis ipse desiliit, et nemine prohibente, tredecim correptos, manu sua ipse ad supplicia duxit. Tantam vel illis moriendi patientiam metus regis, vel huic exigendi supplicii constantiam, disciplina militaris dabat.

XII. Inde separatim auxilia Persarum in concione alloquitur. Laudat perpetuam illorum, tum in se, tum in pristinos reges fidem; sua in illos beneficia commemorat; ut nunquam quasi victos, sed veluti victoriæ socios habuerit; denique se in illorum, non illos in gen-

payer seul les dettes de tous ses soldats, afin qu'ils puissent remporter dans leur patrie leur butin et le prix de leur valeur. Le titre de bienfait donnait un nouveau prix à la grandeur de ces dons, et la reconnaissance des créanciers égala celle des débiteurs, puisque les uns n'eussent pu recouvrer ce que les autres ne pouvaient rendre. Cette dépense monta à vingt mille talens. Alexandre congédia ses vieux soldats, et les remplaça par de plus jeunes. Mais ceux qui étaient retenus, irrités du départ de leurs compagnons, demandaient à partir avec eux : ils voulaient qu'on eût égard moins à leur âge qu'à la durée de leur service; qu'on les fît sortir ensemble des rangs où ils étaient entrés en même temps; et, passant de la prière à l'insulte, ils disaient que le roi pouvait aller seul faire la guerre avec son père Ammon [11], puisqu'il savait si mal reconnaître les travaux de ses soldats. Alexandre, mêlant la douceur à la sévérité, les conjurait de ne pas souiller par des séditions la gloire de tant de conquêtes : enfin, voyant ses discours inutiles, seul et sans armes, il s'élance du haut de son tribunal au milieu de ses soldats armés, en saisit treize de sa propre main, et les conduit au supplice sans trouver de résistance; tant la crainte qu'inspirait le roi l'emportait sur la crainte même de la mort! tant la discipline sévère qui régnait parmi eux l'enhardissait à les punir!

XII. Ayant ensuite assemblé séparément les Perses qui servaient sous ses ordres, il loue leur fidélité constante, soit envers lui-même, soit envers leurs anciens rois. Il leur rappelle que, prodigue de ses bienfaits, il les a toujours traités, non pas en vaincus, mais en compagnons

tis suæ morem transisse; affinitatibus connubiorum victos victoribus miscuisse: nunc quoque ait custodiam corporis sui non Macedonibus tantum se, verum et illis crediturum. Atque ita mille ex his juvenes in numerum satellitum legit, auxiliorum quoque portionem, formatam in disciplinam Macedonum, exercitui suo miscet. Quam rem ægre Macedones tulerunt, jactantes hostes suos in officium suum a rege subjectos. Tunc universi flentes regem adeunt; orant, suppliciis suis potius saturet se, quam contumeliis. Qua modestia obtinuerunt, ut undecim millia militum veteranorum exauctoraret. Sed ex amicis dimissi senes, Polyperchon, Clitus, Gorgias, Polydamas, Amadas, Antigenes. Dimissis his Craterus præponitur, jussus præesse Macedonibus in Antipatri locum; Antipatrumque cum supplemento tironum in locum ejus evocat: stipendia revertentibus, veluti militantibus data. Dum hæc aguntur, unus ex amicis ejus Ephæstion decedit, dotibus primo formæ pueritiæque, mox obsequiis, regi percarus, quem contra decus regium Alexander diu luxit; tumulumque ei XII millium talentorum fecit; eumque post mortem coli ut deum jussit.

XIII. Ab ultimis litoribus Oceani Babyloniam revertenti nuntiatur, legationes Carthaginiensium, ceterarumque Africæ civitatum, sed et Hispaniarum, Siciliæ, Galliæ, Sardiniæ, nonnullas quoque ex Italia, ejus ad-

de ses victoires; qu'il a adopté leurs mœurs au lieu de leur imposer celles de la Grèce; qu'il a uni, par des mariages, les vainqueurs et les vaincus. Il ajoute, que désormais il va leur confier, comme aux Macédoniens, la défense de sa personne. Il choisit en effet parmi eux mille jeunes gens qu'il mit au nombre de ses gardes, et incorpora dans son armée une partie des auxiliaires qu'il avait formés à la discipline des Macédoniens. Ceux-ci, indignés de ces faveurs, se plaignent hautement qu'on ait donné leurs emplois à leurs ennemis. Ils se présentent en pleurant devant le roi; ils le conjurent de verser leur sang, mais d'épargner leur honneur. Cette humble soumission valut le congé à onze mille vétérans; il renvoya aussi Polyperchon, Clitus, Gorgias, Polydamas, Amadas et Antigène, les plus vieux de ses capitaines. Ils partirent sous la conduite de Cratère, qui devait gouverner la Macédoine à la place d'Antipater, appelé dans le camp avec de nouvelles levées. Ceux qui partaient reçurent leur solde, comme s'ils eussent encore porté les armes. A cette époque mourut Éphestion, l'un des amis d'Alexandre; dans son enfance, sa rare beauté, et, plus tard, ses nombreux services l'avaient fait aimer du roi. Alexandre lui donna plus de larmes que ne le permettait la dignité de son rang [12]; il lui éleva un tombeau qui coûta douze mille talens, et fit rendre à sa mémoire les honneurs divins.

XIII. En retournant des rivages lointains de l'Océan à Babylone, il apprend que les ambassadeurs de Carthage et des autres villes d'Afrique, les députés de l'Espagne, de la Sicile, de la Gaule, de la Sardaigne, et de quel-

ventum Babyloniæ opperiri. Adeo universum terrarum orbem nominis ejus terror invaserat, ut cunctæ gentes, veluti destinato sibi regi adularentur. Hac igitur ex causa Babyloniam festinanti, veluti conventum terrarum orbis acturo, quidam ex magis prædixit, ne urbem introiret, testatus hunc locum ei fatalem fore. Ob hoc, omissa Babylonia, in Borsippam urbem trans Euphratem, desertam olim, concessit. Ibi ab Anaxarcho philosopho compulsus est rursum magorum prædicta contemnere, ut falsa et incerta, et, si fatis constent, ignota mortalibus, at, si naturæ debeantur, immutabilia. Reversus igitur Babyloniam, multis diebus otio datis, intermissum olim convivium solenniter instituit, totusque in lætitiam effusus, quum diei noctem pervigilem junxisset, recedentem jam e convivio Medius Thessalus, instaurata comessatione, et ipsum et sodales ejus invitat. Accepto poculo, media potione repente, veluti telo confixus, ingemuit: elatusque e convivio semianimis, tanto dolore cruciatus est, ut ferrum in remedia posceret, tactumque hominum velut vulnera indolesceret. Amici causam morbi intemperiem ebrietatis disseminaverunt: re autem vera insidiæ fuerunt, quarum infamiam successorum potentia oppressit.

XIV. Auctor insidiarum Antipater fuit, qui quum carissimos amicos ejus interfectos videret, Alexandrum Lyncestam, generum suum, occisum, se magnis rebus

ques nations de l'Italie, y attendent son arrivée. L'univers tremblait au bruit de son nom, et tous les peuples venaient flatter le maître que semblait leur destiner le sort. Déjà il avait hâté sa marche vers Babylone, pour y tenir en quelque sorte une assemblée de l'univers, quand un mage le détourna d'y entrer, assurant que cette ville lui serait fatale. Il quitta donc sa route, et, passant l'Euphrate, entra à Borsippa, ville autrefois déserte. Là, le philosophe Anaxarque combattit les prédictions des mages, l'excita à mépriser une science incertaine et trompeuse, puisque l'esprit de l'homme ne peut ni percer les secrets du destin, ni changer les lois de la nature. De retour à Babylone, le roi s'y reposa plusieurs jours, rétablit l'usage, long-temps oublié, de ses festins solennels, et se livra sans mesure à la joie et aux plaisirs. Il allait quitter la table, où un jour et une nuit s'étaient passés dans la débauche, quand le Thessalien Medius invita les convives à venir chez lui recommencer la fête. On présente une coupe à Alexandre; mais à peine ses lèvres l'ont touchée, qu'il pousse un cri de douleur, comme si un dard l'eût frappé. On l'emporte mourant; dans sa douleur, il demandait un poignard pour remède. La main des médecins ne pouvait toucher son corps, sans paraître le déchirer. Ses amis publièrent que l'excès de ses débauches était la cause de cette maladie; mais il fut en effet victime d'une trahison, dont la puissance de ses successeurs déguisa l'infamie.

XIV. L'auteur de cet attentat fut Antipater; qui voyait ses plus chers amis massacrés, son gendre Alexandre Lynceste mis à mort [13], et ses grandes actions dans la Grèce

in Græcia gestis, non tam gratum apud regem, quam invidiosum esse, a matre quoque ejus Olympiade variis se criminationibus vexatum. Huc accedebant ante paucos dies supplicia in præfectos devictarum nationum crudeliter habita. Ex quibus se quoque a Macedonia, non ad societatem militiæ, sed ad pœnam evocatum arbitrabatur. Igitur ad occupandum regem, Cassandrum filium, dato veneno, subornat, qui cum fratribus, Philippo et Iolla, ministrare regi solebat : cujus veneni tanta vis fuit, ut non ære, non ferro, non testa contineretur, nec aliter ferri, nisi in ungula equi, potuerit; præmonito filio, ne alii, quam Thessalo et fratribus crederet. Hac igitur ex causa apud Thessalum paratum repetitumque convivium est. Philippus et Iollas, prægustare ac temperare potum regis soliti, in aqua frigida venenum habuerunt, quam prægustatæ jam potioni supermiserunt.

XV. Quarta die Alexander indubitatam mortem sentiens, « agnoscere se fatum domus majorum suorum ait : nam plerosque Æacidarum intra trigesimum annum defunctos. » Tumultuantes deinde milites, insidiis periisse regem suspicantes, ipse sedavit; eosque omnes, quum prolatus in editissimum urbis locum esset, ad conspectum suum admisit, osculandamque dextram suam flentibus porrexit. Quum lacrymarent omnes, ipse non sine lacrymis tantum, verum etiam sine ullo tristioris mentis argumento fuit, ut quosdam impatientius dolentes consolatus sit, quibusdam mandata ad parentes eorum dederit : adeo, sicuti in hostem, ita et in mortem invictus

payées de la seule jalousie du roi. A ces motifs se joignaient et les accusations dont le chargeait Olympias, mère d'Alexandre, et la mort récente de plusieurs gouverneurs des nations vaincues, cruellement immolés. Il pensa qu'Alexandre, en l'appelant hors de la Macédoine, songeait plutôt à le perdre qu'à l'associer à ses victoires. Pour le prévenir, il séduit son fils Cassandre, qui, avec ses frères Philippe et Iollas, remplissait près du monarque l'emploi d'échanson. Il lui remet un poison d'une telle violence, qu'aucun vase d'airain, de fer ou de terre ne pouvait y résister, et qu'il fallut le porter dans une corne de cheval[14] : il l'avertit en même temps de ne mettre dans le secret que ses frères et le Thessalien. Ce fut donc chez ce dernier que fut préparé un second festin; Philippe et Iollas, chargés de goûter et de tremper le vin, y versèrent, après l'avoir goûté, l'eau froide qui contenait le poison.

XV. Le quatrième jour, Alexandre sentant approcher sa fin, dit qu'il reconnaissait le sort réservé à sa maison, que la plupart des Éacides n'avaient pas atteint leur trentième année. Il calma ensuite la fureur de ses soldats, qui attribuaient sa mort à une trahison; et, s'étant fait porter au lieu le plus élevé de la ville, il les fit tous passer devant lui, et leur présenta sa main, qu'ils baisèrent en l'arrosant de larmes. Tous fondaient en pleurs, et, loin d'en verser lui-même, il ne montra nulle tristesse, consola même ceux dont la douleur paraissait trop vive, donna à d'autres des ordres pour leurs familles, et fut invincible à son lit de mort, comme sur le champ de bataille. Quand les soldats se furent retirés, il de-

animus fuit. Dimissis militibus, amicos circumstantes percontatur, « videanturne similem sibi reperturi regem? » Tacentibus cunctis, tum ipse, « ut hoc nesciat, ita illud scire vaticinarique se ac pæne oculis videre dixit, quantum sit in hoc certamine sanguinis fusura Macedonia, quantis cædibus, quo cruore, mortuo sibi parentatura. » Ad postremum, corpus suum in Ammonis templo condi jubet. Quum deficere eum amici viderent, quærunt, « quem imperii faciat heredem : » respondit, « dignissimum. » Tanta illi magnitudo animi fuit, ut, quum Herculem filium, quum fratrem Aridæum, quum Roxanen uxorem prægnantem relinqueret, oblitus necessitudinum, dignissimum nuncuparet heredem : prorsus quasi nefas esset viro forti alium quam virum fortem succedere, aut tanti regni opes aliis, quam probatis, relinqui. Hac voce, veluti bellicum inter amicos cecinisset, aut malum discordiæ misisset, ita omnes in æmulationem consurgunt, et ambitione vulgi tacitum favorem militum quærunt. Sexto die præclusa voce, exemptum digito annulum Perdiccæ tradidit : quæ res gliscentem amicorum dissensionem sedavit. Nam, etsi non voce nuncupatus heres, judicio tamen electus esse videbatur.

XVI. Decessit Alexander, mensem unum, annos tres et triginta natus; vir supra humanam potentiam magnitudine animi præditus. Qua nocte eum mater Olympias concepit, visa per quietem est cum ingenti serpente volutari. Nec decepta somnio est : nam profecto majus hu-

manda aux courtisans rangés à ses côtés, s'ils espéraient trouver un roi qui lui ressemblât? Tous gardaient le silence : il ajouta que, pour lui, il l'ignorait; mais qu'il sentait, qu'il annonçait, comme s'il l'eût vu de ses yeux, que les discordes qui allaient suivre sa mort coûteraient des flots de sang à la Macédoine, et que d'affreux massacres étaient les honneurs réservés à ses mânes. Il finit par ordonner qu'on l'ensevelît dans le temple d'Ammon. Ses amis, le voyant défaillir, lui demandèrent à qui il laissait l'empire; il répondit : « au plus digne. » Telle fut la grandeur de son âme, qu'oubliant son fils Hercule, son frère Aridée, et la grossesse de Roxane[15], son épouse, il choisit pour son héritier celui qui mériterait de l'être; comme si un grand homme était seul digne de succéder à un grand homme, ou qu'une tête déjà illustre dût seule porter une si belle couronne. Mais cette réponse fut pour ses généraux la pomme de la Discorde, ou le signal des batailles; tous, devenus rivaux l'un de l'autre, briguèrent en secret la faveur des soldats. Le sixième jour, Alexandre, sentant sa voix s'éteindre, tira du doigt son anneau, et, le donnant à Perdiccas, calma pour quelques instans les dissensions qui allaient éclater; car, sans l'avoir hautement proclamé son héritier, il semblait pourtant avoir fixé son choix sur lui.

XVI. Alexandre mourut âgé de trente-trois ans et un mois. La grandeur de son génie l'éleva au dessus du reste des hommes. La nuit où il fut conçu, sa mère Olympias crut en songe sentir près d'elle un énorme serpent; et son rêve ne l'avait pas trompée, l'enfant que portait son sein

mana mortalitate opus utero tulit; quam quum Æacidarum gens ab ultima seculorum memoria, et regna patris, fratris, mariti, ac deinceps majorum omnium illustraverint, nullius tamen nomine, quam filii, clarior fuit. Prodigia magnitudinis ejus in ipso ortu nonnulla apparuere. Nam ea die, qua natus est, duæ aquilæ tota die perpetes supra culmen domus patris ejus sederunt, omen duplicis imperii, Europæ Asiæque, præferentes. Eadem quoque die nuntium pater ejus duarum victoriarum accepit; alterius, belli Illyrici; alterius, certaminis Olympici, in quod quadrigarum currus miserat: quod omen universarum terrarum victoriam infanti portendebat. Puer acerrimis litterarum studiis eruditus fuit. Exacta pueritia, per quinquennium sub Aristotele, doctore inclyto, omnium philosophorum, crevit. Accepto deinde imperio, regem se terrarum omnium ac mundi appellari jussit; tantamque fiduciam sui militibus fecit, ut, illo præsente, nullius hostis arma nec inermes timuerint. Itaque cum nullo hostium unquam congressus est, quem non vicerit; nullam urbem obsedit, quam non expugnaverit; nullam gentem adiit, quam non calcaverit. Victus denique ad postremum est, non virtute hostili, sed insidiis suorum, et fraude civili.

n'était pas le fils d'un mortel. Née du sang des Éacides, illustres depuis tant de siècles, fille, sœur, épouse de rois, et n'ayant que des rois pour ancêtres, le nom de son fils est cependant son premier titre de gloire. A la naissance d'Alexandre, plus d'un prodige annonça sa grandeur. Pendant toute cette journée, deux aigles, posés sur le faîte du palais de son père, semblèrent présager que l'empire de l'Europe et celui de l'Asie s'uniraient dans ses mains. Le même jour, Philippe reçut la nouvelle de deux victoires, l'une en Illyrie, et l'autre aux jeux Olympiques, où il avait envoyé des chars : c'étaient les présages de la conquête du monde. Dès son enfance, on lui enseigna avec soin les belles-lettres, et, dans sa jeunesse, il fut cinq ans disciple d'Aristote, le plus illustre des philosophes. A peine monté sur le trône, il se fit appeler le roi de l'univers, et inspira une telle confiance à ses soldats, que, sous ses ordres, ils eussent bravé, sans armes, leurs ennemis armés. Aussi Alexandre ne combattit jamais sans vaincre, n'assiégea aucune ville sans la prendre, n'attaqua aucune nation sans la terrasser. Il succomba enfin, non sous le courage de ses ennemis, mais vaincu par la perfidie de ses courtisans et la trahison de ses peuples.

LIBER XIII.

I. Exstincto in ipso ætatis ac victoriarum flore Alexandro Magno, triste apud omnes tota Babylone silentium fuit. Sed nec devictæ gentes fidem nuntio habuerunt, quod ut invictum regem, ita immortalem esse crediderant; recordantes, quoties præsenti morte ereptus esset, quam sæpe pro amisso, repente se non sospitem tantum suis, verum etiam victorem obtulisset. Ut vero mortis ejus fides adfuit, omnes barbaræ gentes, paulo ante ab eo devictæ, non ut hostem, sed ut parentem luxerunt. Mater quoque Darii regis, quam, amisso filio, a fastigio tantæ majestatis in captivitatem redactam, indulgentia victoris, in eam diem vitæ non pœnituerat, audita morte Alexandri, mortem sibi ipsa conscivit; non quod hostem filio præferret, sed quod pietatem filii in eo, quem ut hostem timuerat, experta esset. Contra Macedones, versa vice, non ut civem, ac tantæ majestatis regem, verum ut hostem amissum gaudebant, severitatem nimiam, et assidua belli pericula exsecrantes. Huc accedebat, quod principes regnum et imperia, vulgus militum thesauros et grande pondus auri, velut inopinatam prædam, spectabant, illi successionem regni, hi opum ac divitiarum

LIVRE XIII.

I. Lorsque la mort vint frapper Alexandre à la fleur de son âge et au sein de la victoire, un morne silence régna dans Babylone. Les peuples vaincus ne purent en croire la nouvelle; pour eux, il était immortel, aussi bien qu'invincible : ils se rappelaient combien de fois il s'était arraché à la mort la plus certaine, combien de fois il avait reparu vivant et victorieux aux yeux de ses soldats déjà consternés de sa perte. Mais quand le bruit de son trépas se fut confirmé, les nations barbares qu'il venait de soumettre pleurèrent leur ennemi comme un père. Privée de son fils, précipitée du trône dans la captivité, la mère de Darius avait jusque là supporté la vie; la clémence du vainqueur la lui rendait plus douce : en apprenant la mort d'Alexandre, elle mit elle-même fin à ses jours; non que son ennemi lui fût plus cher que son fils, mais elle avait trouvé la tendresse d'un fils dans celui qu'elle avait redouté comme un ennemi. Les Macédoniens, au contraire, loin de pleurer en lui un concitoyen, un grand roi, semblaient, à leur joie, délivrés d'un ennemi, tant ils étaient fatigués, et de sa sévérité excessive, et des dangers d'une guerre perpétuelle. D'ailleurs, ces royaumes, ces empires, ces immenses trésors offraient une proie inattendue à l'ambition de ses capi-

hereditatem cogitantes. Erant enim in thesauris quinquaginta millia talentum, et in annuo vectigali tricena millia. Sed nec amici Alexandri frustra regnum spectabant : nam ejus virtutis ac venerationis erant, ut singulos reges putares. Quippe ea formæ pulchritudo, et proceritas corporis, et virium ac sapientiæ magnitudo in omnibus fuit, ut, qui eos ignoraret, non ex una gente, sed ex toto terrarum orbe electos judicaret. Neque enim unquam ante Macedonia, vel ulla gens alia, tam clarorum proventu floruit : quos primo Philippus, mox Alexander, tanta cura legerat, ut non tam ad societatem belli, quam in successionem regni, electi viderentur. Quis igitur miretur, talibus ministris orbem terrarum victum, quum exercitus Macedonum tot, non ducibus, sed regibus regeretur? qui nunquam sibi reperissent pares, si non inter se concurrissent : multosque Macedonia pro uno Alexandros habuisset, nisi fortuna eos æmulatione virtutis in perniciem mutuam armasset.

II. Ceterum, occiso Alexandro, non ut læti, ita et securi fuere, omnibus unum locum competentibus : nec minus milites, quam invicem se, timebant, quorum et libertas solutior, et favor incertus erat. Inter ipsos vero æqualitas discordiam augebat, nemine tantum ceteros excedente, ut ei aliquis se submitteret. Armati itaque in regiam coeunt, ad formandum rerum præsentium statum. Perdiccas censet, « Roxanes exspectari partum, quæ,

taines, à la cupidité de ses soldats, avides de succéder à son pouvoir, ou de se partager ses richesses. Il laissait cinquante mille talens dans son trésor[1], et le revenu annuel s'élevait à trente mille. Au reste, les généraux d'Alexandre étaient dignes d'aspirer à son trône; chacun d'eux semblait roi par son courage, par le respect qu'il inspirait. A la majesté de leur visage, à la hauteur de leur taille, à leur bravoure, à leur prudence, on ne les eût pas cru nés chez un seul peuple, mais choisis dans le monde entier. Jamais la Macédoine, ni aucune autre contrée, n'avait vu fleurir à la fois tant de héros; et Philippe, puis Alexandre, en les choisissant avec tant de soin, semblaient plutôt avoir cherché des successeurs de leur puissance, que des compagnons de leurs travaux. Faut-il donc s'étonner qu'Alexandre ait soumis l'univers, quand son armée n'avait que des rois pour chefs! Jamais ils n'eussent trouvé de dignes adversaires, s'ils ne fussent devenus ennemis; et la Macédoine, privée de son roi, eût retrouvé en eux plusieurs Alexandres, si la fortune n'eût opposé l'un à l'autre ces rivaux de courage, et ne les eût tous armés pour leur ruine!

II. Au reste, la mort d'Alexandre éveilla leur inquiétude en même temps qu'elle excitait leur joie : tous, aspirant au même but, avaient à craindre à la fois et la rivalité de leurs collègues[2], et le caprice des soldats, dont la licence croissait chaque jour, dont la faveur était encore incertaine. Aucun d'eux ne surpassait assez les autres, pour qu'on voulût se soumettre à lui, et l'égalité des droits augmentait la discorde. Tous s'assemblèrent donc en armes dans le palais, pour régler l'admi-

exacto mense octavo, matura jam ex Alexandro erat; et si puerum peperisset, hunc dari successorem patri. » Meleager negat « differenda in partus dubios consilia; nec exspectandum, dum reges nascerentur, quum jam genitis uti liceret. Seu puer illis placeat, esse Pergami filium Alexandri, natum ex Barsine, nomine Herculem : seu mallent juvenem, esse in castris fratrem Alexandri Aridæum, comem, et cunctis non suo tantum, verum et patris Philippi nomine acceptissimum. Ceterum Roxanen esse originis Persicæ; nec esse fas, ut Macedonibus ex sanguine eorum, quorum regna deleverint, reges constituantur : quod nec ipsum Alexandrum voluisse dicit. Denique morientem nullam de eo mentionem habuisse. » Ptolemæus recusat regem Aridæum, « non propter maternas modo sordes, quod ex Larissæo scorto nasceretur; sed etiam propter valetudinem majorem, quam patiebatur; ne ille nomen regis, alius imperium teneret : melius esse ex his legi, qui pro virtute regi suo proximi fuerint, qui provincias regant, quibus bella mandentur, quam sub persona regis indignorum subjiciantur imperio. » Vicit Perdiccæ sententia, consensu universorum. Placuit itaque Roxanes exspectari partum, et si puer natus fuisset, tutores Leonatum, Perdiccam, Craterum et Antipatrum constituunt; confestimque in tutorum obsequia jurant.

nistration de l'état. Perdiccas voulait qu'on attendît l'accouchement de Roxane, déjà dans le neuvième mois de sa grossesse, et que, si elle donnait le jour à un fils, on le choisît pour successeur de son père. Méléagre pense, au contraire, qu'il ne faut pas reculer jusqu'à un accouchement incertain la décision de leur fortune; qu'on ne doit pas attendre la naissance d'un roi, quand plusieurs rois existent déjà : s'ils veulent un enfant, ils trouveront à Pergame le jeune Hercule, fils d'Alexandre et de Barsine; s'ils préfèrent un homme, dans le camp même est Aridée, le frère d'Alexandre, aussi cher aux soldats par sa bonté que par le nom de son père Philippe. Roxane est d'ailleurs issue du sang des Perses, et la Macédoine ne peut choisir ses rois dans une nation qu'elle a subjuguée : Alexandre lui-même ne l'a point ainsi voulu, puisqu'à ses derniers instans il n'a point parlé de cet enfant. Ptolémée se déclarait contre le choix d'Aridée, non-seulement à cause de l'infamie de sa mère, courtisane de Larisse, mais à cause de la maladie terrible qui le tourmentait. Aridée, disait-il, n'aurait d'un roi que le nom, et laisserait le pouvoir en d'autres mains; mieux valait donc appeler au trône l'un de ces capitaines que leur valeur avait le plus rapprochés d'Alexandre, l'un de ces hommes capables de gouverner et de combattre, que d'obéir à un fantôme de roi et à d'indignes favoris. L'avis de Perdiccas fut unanimement adopté : on résolut d'attendre l'accouchement de Roxane, et, si elle donnait le jour à un fils, de lui nommer pour tuteurs Léonat, Cratère, Antipater et Perdiccas, qui reçurent à l'instant le serment de fidélité.

III. Quum equites quoque idem fecissent, pedites indignati, nullas sibi consiliorum partes relictas, Aridæum, Alexandri fratrem, regem appellant, satellitesque illi ex tribu sua legunt, et nomine Philippi patris vocari jubent. Quæ quum nuntiata equitibus essent, legatos ad mitigandos eorum animos, duos ex proceribus, Attalum et Meleagrum mittunt, qui potentiam ex vulgi adulatione quærentes, omissa legatione, militibus consentiunt. Statim et seditio crevit, ubi caput et consilium habere cœpit. Tunc ad delendum equitatum cuncti armati in regiam irrumpunt : quo cognito, equites trepidi ab urbe discedunt, castrisque positis, et ipsi pedites terrere cœperunt. Sed nec procerum inter se odia cessabant. Attalus ad interficiendum Perdiccam, ducem partis alterius mittit : ad quem armatum, et ultro vocantem quum accedere percussores ausi non fuissent, tanta constantia Perdiccæ fuit, ut ultro ad pedites veniret, et in concionem vocatos edoceret, quod facinus molirentur : « Respicerent, contra quos arma sumpsissent : non illos Persas, sed Macedonas; non hostes, sed cives esse; plerosque etiam cognatos eorum, certe commilitones, eorumdem castrorum ac periculorum socios : edituros deinde egregium hostibus suis spectaculum, ut, quorum armis victos se doleant, eorum mutuis cædibus gaudeant, parentaturosque sanguine suo manibus hostium a se interfectorum. »

IV. Hæc quum pro singulari facundia sua Perdiccas

III. La cavalerie ayant suivi cet exemple, les fantassins, indignés de n'avoir pas eu part au choix du souverain, proclament Aridée, frère d'Alexandre, lui forment une garde tirée de leurs rangs, et lui donnent le nom de Philippe, son père. A cette nouvelle, la cavalerie députe, pour les apaiser, deux de ses principaux chefs, Attale et Méléagre : ceux-ci croient pouvoir se rendre puissans en caressant la multitude; ils abandonnent la cause qu'ils venaient défendre, et se rangent du parti des mécontens. La sédition, dirigée par des chefs habiles, devient plus menaçante; l'infanterie prend les armes et court au palais pour égorger les cavaliers, qui sortent en désordre de la ville, s'enferment dans des retranchemens, et effraient à leur tour les fantassins. Cependant les haines des grands ne se calmaient pas : Attale voulut faire assassiner Perdiccas, chef du parti contraire; mais celui-ci, le glaive à la main, défia les meurtriers, qui n'osèrent s'approcher de lui. Telle fut même son intrépidité, qu'il se rendit presque seul dans le camp de l'infanterie, et, rassemblant les soldats, leur dépeignit l'horreur du crime qu'ils allaient commettre. Contre qui avaient-ils pris les armes? ce n'était point contre les Perses, contre une nation ennemie, c'était contre leurs concitoyens, contre leurs frères, contre des hommes qui avaient long-temps partagé leur camp, leurs périls et leurs travaux. Quelle joie allaient ressentir leurs ennemis, en voyant s'égorger l'un l'autre ces soldats qui les avaient vaincus, et satisfaire de leur sang aux mânes des barbares tombés sous leurs coups!

IV. Ce discours, où éclata l'éloquence naturelle de

perorasset, adeo movit pedites, ut, probato consilio ejus, dux ab omnibus legeretur. Tum equites in concordiam revocati, in Aridæum regem consentiunt. Servata est portio regni Alexandri filio, si natus esset. Hæc agebant, posito in medio corpore Alexandri, ut majestas ejus testis decretorum esset. His ita compositis, Macedoniæ et Græciæ Antipater præponitur : regiæ pecuniæ custodia Cratero traditur ; castrorum et exercitus, et rerum cura Meleagro et Perdiccæ assignatur; jubeturque Aridæus rex corpus Alexandri in Ammonis templum deducere. Tunc Perdiccas infensus seditionis auctoribus, repente, ignaro collega, lustrationem castrorum, propter mortem regis, in posterum edicit. Postquam armatum exercitum in campo constituit, consentientibus universis, evocatos, dum transit, de singulis manipulis seditiosos, supplicio tradi occulte jubet. Reversus inde, inter principes provincias dividit, simul ut et removeret æmulos, et munus imperii beneficii sui faceret. Prima Ptolemæo Ægyptus, et Africæ Arabiæque pars, sorte venit, quem ex gregario milite Alexander virtutis causa provexerat : cui ad tradendam provinciam Cleomenes, qui Alexandriam ædificaverat, datur. Confinem huic provinciæ Syriam Laomedon Mitylenæus, Ciliciam Philotas, Philo Illyrios accipiunt. Mediæ majori Atropatus, minori socer Perdiccæ præponitur. Susiana gens Scyno, Phrygia major Antigono, Philippi filio, assignatur. Lyciam et Pamphyliam Nearchus, Cariam Cassander, Lydiam Menander, sortiuntur. Leonato minor Phrygia evenit : Thracia et re-

Perdiccas, émut si vivement les fantassins, que tous, dociles à ses conseils, s'accordèrent à le choisir pour chef. Alors les cavaliers, se rapprochant de leurs compagnons, consentirent à reconnaître Aridée, en réservant une portion du royaume pour le fils qui pourrait naître de Roxane. Le corps d'Alexandre, placé au milieu de l'assemblée, semblait en sanctionner les résolutions. Le calme ainsi rétabli, Antipater reçut le gouvernement de la Macédoine et de la Grèce; Cratère, la garde du trésor royal; Méléagre et Perdiccas, le commandement de l'armée et l'administration de l'état : le roi Aridée fut chargé de conduire au temple d'Ammon les restes d'Alexandre. Ce fut alors que Perdiccas, irrité contre les auteurs de la sédition, ordonna à l'armée, à l'insu de son collègue, de se réunir le lendemain pour offrir des sacrifices funèbres à la mémoire d'Alexandre. Après l'avoir rangée en bataille dans la plaine, il parcourt tous les bataillons, appelle hors des rangs, à son passage, les soldats les plus séditieux, sans trouver dans l'armée aucune opposition, et les fait conduire en secret au supplice. A son retour, il partage les provinces entre les chefs, soit pour éloigner ses rivaux, soit pour qu'ils tinssent leur autorité de lui seul. Le sort assigna d'abord l'Égypte et une portion de l'Afrique et de l'Arabie à Ptolémée, dont Alexandre avait récompensé la valeur en le tirant des derniers rangs de l'armée : Cléomène, qui avait bâti Alexandrie, fût chargé de le mettre en possession de son gouvernement. La Syrie, voisine de ces provinces, échut à Laomédon de Mitylène, la Cilicie à Philotas, et l'Illyrie à Philon. La haute Médie fut assignée à Atropate; la basse Médie au beau-

giones Pontici maris Lysimacho : Cappadocia cum Paphlagonia Eumeni data. Summus castrorum tribunatus Seleuco, Antiochi filio, cessit. Stipatoribus regis satellitibusque Cassander, filius Antipatri, præficitur. In Bactriana ulteriore, et Indiæ regionibus, priores præfecti retenti. Terras inter amnes Hydaspem et Indum Taxiles habebat. In colonias in Indis conditas Python, Agenoris filius, mittitur. Paropamisios et fines Caucasi montis Extarches accepit. Aracossi Gedrosique Sibyrtio traduntur : Drancæ et Arei Stasanori. Bactrianos Amyntas sortitur, Sogdianos Scythæus, Nicanor Parthos, Philippus Hyrcanos, Phrataphernes Armenios, Tleptolemus Persas, Peucestes Babylonios, Archon Pelasgos, Arcesilaus Mesopotamiam. Quum hæc divisio, veluti fatale munus, singulis contigisset, ita magna incrementorum materia plurimis fuit : siquidem non magno post tempore, quasi regna, non præfecturas divisissent, sic reges ex præfectis facti, magnas opes non sibi tantum paraverunt, verum etiam posteris reliquerunt.

V. Dum hæc in Oriente aguntur, in Græcia Athenienses et Ætoli bellum, quod jam vivo Alexandro moverant, summis viribus instruebant. Causæ belli erant, quod reversus ab India Alexander, epistolas in Græciam scripserat, quibus omnium civitatum exsules, præter cæ-

père de Perdiccas; la Susiane à Scynus, la grande Phrygie à Antigone, fils de Philippe. Néarque reçut la Pamphylie et la Lycie, Cassandre la Carie, et Ménandre la Lydie. On confia la petite Phrygie à Léonat, la Thrace et les côtes de la mer du Pont à Lysimaque, la Cappadoce et la Paphlagonie à Eumène. Le suprême commandement de l'armée fut donné à Seleucus, fils d'Antiochus; celui des gardes du roi à Cassandre, fils d'Antipater; la Bactriane ultérieure et les régions de l'Inde gardèrent leurs anciens gouverneurs. Taxile possédait les contrées qui s'étendent de l'Hydaspe à l'Indus. Python, fils d'Agénor, fut envoyé dans les colonies indiennes; Extarches reçut les Paropamisiens et les peuples voisins du Caucase; Sibyrtius, les Aracossiens et les Gédrosiens; Stasanor, les Drances et les Aréens; enfin, la Bactriane appartint à Amyntas, la Sogdiane à Scythæus, le pays des Parthes à Nicanor, l'Hyrcanie à Philippe, l'Arménie à Phratapherne, la Perse à Tleptolème, les Pélasgiens à Archas, la Babylonie à Peuceste, la Mésopotamie à Arcésilas. Ce partage, réglé par le sort, fut, pour plusieurs de ces chefs, le principe de leur élévation. En effet, on les vit bientôt, comme s'ils eussent reçu des royaumes et non des gouvernemens, remplacer le nom de gouverneurs par le titre de rois, et fonder une puissance qui passa même à leurs descendans.

V. Tel était l'état de l'Orient. En Grèce, les Athéniens et les Étoliens réunissaient toutes leurs forces pour soutenir une guerre commencée du vivant d'Alexandre. En effet, ce prince, au retour de son expédition de l'Inde, avait écrit aux villes grecques pour ordonner le rappel

dis damnatos, restituebantur. Quæ recitatæ, præsente universa Græcia, in mercatu Olympiaco, magnos motus fecerunt, quod plurimi non legibus pulsi patria, sed per factionem principum fuerant, verentibus iisdem principibus, ne revocati potentiores in republica fierent. Palam igitur jam tunc multæ civitates libertatem bello vindicandam fremebant. Principes tamen omnium Athenienses et Ætoli fuere. Quod quum nuntiatum Alexandro esset, mille naves longas sociis imperari præceperat, quibus in Occidente bellum gereret; excursurusque cum valida manu fuerat ad Athenas delendas. Igitur Athenienses, contracto xxx millium exercitu, et cc navibus, bellum cum Antipatro, cui Græcia sorte evenerat, gerunt; eumque detrectantem prœlium, et Heracleæ urbis mœnibus tuentem se, obsidione cingunt. Eodem tempore Demosthenes, Atheniensis orator, pulsus patria, ob crimen accepti ab Harpalo auri, qui crudelitatem Alexandri fugerat, quod civitatem in ejusdem Alexandri bellum impelleret, forte Megaris exsulabat : qui ut missum ab Atheniensibus Hyperidem legatum cognovit, qui Peloponnenses in societatem armorum sollicitaret, secutus eum, Sicyona, Argos et Corinthum, ceterasque civitates, eloquentia sua Atheniensibus junxit. Ob quod factum, missa ab Atheniensibus obviam nave, ab exsilio revocatur. Interim in obsidione Antipatri, Leosthenes, dux Atheniensium, telo e muris in transeuntem jacto occiditur. Quæ res tantum animorum Antipatro dedit, ut etiam vallum rescindere auderet. Auxilium deinde a Leo-

de tous les bannis, à l'exception des meurtriers. Ces ordres, proclamés aux jeux Olympiques[3] en présence de la Grèce assemblée, y excitèrent un mouvement général; car presque tous avaient été proscrits, non par la loi, mais par la haine des factions rivales, qui craignaient de voir, à leur rappel, le pouvoir rentrer dans leurs mains. Aussi, de toutes parts retentissaient des cris de guerre et de liberté; les Athéniens, les Étoliens se déclarèrent les premiers. A cette nouvelle, Alexandre avait ordonné aux alliés d'armer mille galères pour cette expédition d'Occident, où lui-même, à la tête d'une nombreuse armée, devait aller détruire Athènes. Les Athéniens, ayant donc réuni trente mille soldats et deux cents vaisseaux, marchent contre Antipater, à qui le sort avait assigné la Grèce, et, ne pouvant l'attirer au combat, ils l'assiégèrent dans les murs d'Héraclée, où il s'était renfermé. L'orateur Démosthène, séduit par les présens d'Harpale, qui fuyait la colère d'Alexandre, avait excité Athènes à se soulever contre le roi, et, chassé de sa patrie, s'était retiré à Mégare. A cette époque, il se joignit à Hypéride, député par les Athéniens pour attirer dans leur alliance les peuples du Péloponèse, et engagea, par son éloquence, Sicyone, Argos et Corinthe, avec plusieurs autres peuples, à s'unir à sa patrie. Athènes, pour prix de ce service, fit partir un vaisseau destiné à le ramener de l'exil. Cependant Léosthène, général de l'armée athénienne, fut tué au siège d'Héraclée par une flèche lancée du haut des murs; et Antipater, animé d'un nouveau courage, osa lui-même ouvrir une brêche dans les remparts qui le défendaient. Il fit demander ensuite des se-

nato per legatos petit : qui quum venire cum exercitu nuntiatus esset, obvii ei Athenienses cum instructis copiis fuere, ibique equestri prœlio, gravi vulnere ictus exstinguitur. Antipater, tametsi auxilia sua videret victa, morte tamen Leonati lætatus est : quippe et æmulum sublatum, et vires ejus accessisse sibi gratulabatur. Statim igitur exercitu ejus recepto, quum par hostibus etiam prœlio videretur, solutus obsidione, in Macedoniam concessit. Græcorum quoque copiæ, finibus Græciæ hoste pulso, in urbes dilapsæ.

VI. Interea Perdiccas, bello Ariarathi, regi Cappadocum, illato, prœlioque victor, nihil præmii præter vulnera et pericula retulit. Quippe hostes ab acie in urbem recepti, occisis conjugibus et liberis, domos quisque suas cum omnibus copiis incenderunt. Eodem congestis etiam servitiis, et semetipsos præcipitant, ut nihil hostis victor suarum rerum, præter incendii spectacula, frueretur. Inde, ut viribus auctoritatem regiam acquireret, ad nuptias Cleopatræ, sororis Alexandri Magni, et alterius Alexandri quondam uxoris, non aspernante Olympiade, matre ejus, intendit : sed prius Antipatrum, sub affinitatis obtentu, capere cupiebat. Itaque fingit, se in matrimonium filiam ejus petere, quo facilius ab eo supplementum tironum ex Macedonia obtineret. Quem dolum præsentiente Antipatro, dum duas eodem tempore uxores quærit, neutram obtinuit. Post hæc bellum inter Antigonum et Perdiccam oritur. Antigono Craterus et Antipater auxilium ferebant : qui, facta cum Atheniensibus

cours à Léonat. A l'approche de ce général, la cavalerie athénienne marcha à sa rencontre, et lui livra une bataille où il fut mortellement blessé. Malgré la défaite des renforts qu'il attendait, Antipater s'applaudit de la mort de Léonat, qui le délivrait d'un rival, et lui donnait une nouvelle armée. Aussi, dès qu'il en eut pris le commandement, et qu'il se vit en état de faire face aux ennemis, il les força de lever le siège, et se retira en Macédoine : les Grecs eux-mêmes, contens d'avoir repoussé l'ennemi de leurs frontières, se séparèrent pour rentrer dans leurs villes.

VI. Cependant Perdiccas, ayant porté la guerre dans les états d'Ariarathe, roi de Cappadoce, ne tira de sa victoire que des périls et des blessures : car les barbares, chassés du champ de bataille, rentrent dans leur ville, égorgent leurs enfans et leurs femmes, brûlent leurs maisons et leurs richesses, et, pour ne laisser aux vainqueurs que le spectacle de l'incendie, ils jettent leurs esclaves dans les flammes, et s'y précipitent eux-mêmes. Ensuite, Perdiccas, voulant joindre à sa puissance le titre de roi, rechercha, du consentement d'Olympias, la main de Cléopâtre, sœur d'Alexandre-le-Grand, et mariée d'abord à l'autre Alexandre; mais, pour séduire Antipater par de faux projets d'alliance, et obtenir plus aisément de lui un renfort de Macédoniens, il lui demande en même temps la main de sa fille. Antipater découvrit ses projets, et les deux épouses qu'il demandait lui furent refusées. La guerre éclata ensuite entre Antigone et Perdiccas; Antigone avait pour lui Cratère et Antipater, qui, ayant conclu la paix avec les Athéniens, donnèrent à Polyper-

pace, Polyperchonta Græciæ et Macedoniæ præponunt. Perdiccas, alienatis rebus, Aridæum, et Alexandri Magni filium in Cappadocia, quorum cura illi mandata fuerat, de summa belli in consilium adhibet. Quibusdam placebat bellum in Macedoniam transferri, ad ipsum fontem et caput regni, ubi Olympias esset, mater Alexandri, non mediocre momentum partium, et civium favor, propter Alexandri Philippique nomina : sed in rem visum est, ab Ægypto incipere, ne in Macedoniam profectis, Asia a Ptolemæo occuparetur. Eumeni, præter provincias, quas acceperat, Paphlagonia, et Caria, et Lycia, et Phrygia adjiciuntur. Ibi Craterum et Antipatrum opperiri jubetur; adjutores ei dantur cum exercitibus frater Perdiccæ Alcetas et Neoptolemus : Clito cura classis traditur : Cilicia, Philotæ adempta, Philoxeno datur : ipse Perdiccas Ægyptum cum ingenti exercitu petit. Sic Macedonia, in duas partes discurrentibus ducibus, in sua viscera armatur; ferrumque ab hostili bello in civilem sanguinem vertit, exemplo furentium, manus ac membra sua ipsa cæsura. Sed Ptolemæus in Ægypto solerti industria magnas opes parabat : quippe et Ægyptios insigni moderatione in favorem sui sollicitaverat, et reges finitimos beneficiis obsequiisque devinxerat : terminos quoque imperii, acquisita Cyrene urbe, ampliaverat; factusque jam tantus erat, ut non tam timeret, quam timendus ipse hostibus esset.

VII. Cyrene autem condita fuit ab Aristæo, cui nomen Batto propter linguæ obligationem fuit. Hujus pater

chon le gouvernement de la Macédoine et de la Grèce. Perdiccas, voyant sa fortune changer de face, consulte, en Cappadoce, sur la conduite de la guerre qui éclatait, Aridée et le fils d'Alexandre, confiés tous deux à ses soins. Les uns voulaient transporter le théâtre de la guerre dans la Macédoine, siège et centre de l'empire, où Olympias, mère d'Alexandre, et les noms de son époux et de son fils, chers encore à la nation, assureraient le succès de leur cause. Cependant, on aima mieux commencer par l'Égypte, de peur qu'en passant en Macédoine on ne livrât l'Asie aux mains de Ptolémée. On réunit la Paphlagonie, la Carie, la Lycie, la Phrygie, aux provinces que gouvernait Eumènes. Il reçut l'ordre d'y attendre Cratère et Antipater. Alecte, frère de Perdiccas, et Néoptolème, devaient lui prêter l'appui de leurs forces. La flotte fut confiée à Clitus; le gouvernement de la Cilicie passa de Philotas à Philoxène; Perdiccas entra lui-même en Égypte à la tête d'une puissante armée. Ainsi la Macédoine, divisée en deux factions par la désunion de ses chefs, tourna contre elle-même des armes encore teintes du sang ennemi, et, dans son aveugle délire, déchira de ses mains ses propres entrailles. Cependant Ptolémée ne négligeait rien pour affermir son pouvoir en Égypte : il avait gagné par sa douceur l'affection des habitans, et s'était attaché les rois voisins par ses bienfaits et sa générosité; enfin, il avait reculé, par la conquête de Cyrène, les limites de son empire, et telle était l'étendue de ses forces, qu'il devait inspirer plutôt que ressentir la crainte.

VII. Cyrène fut fondée par Aristée, surnommé Battus parce qu'il était bègue. Grinus, son père, roi de l'île de

Grinus, rex Theræ insulæ, quum ad oraculum Delphos, propter dedecus adolescentis filii nondum loquentis, deum deprecaturus venisset, responsum accepit, quo jubebatur filius ejus Battus Africam petere, et urbem Cyrenen condere, usum linguæ ibi accepturus. Quum responsum ludibrio simile videretur, propter solitudinem Theræ insulæ, ex qua coloni ad urbem condendam in Africam tam vastæ regionis proficisci jubebantur, res omissa est. Interjecto deinde tempore, velut contumaces, pestilentia deo parere compelluntur: quorum tam insignis paucitas fuit, ut vix unam navem complerent. Quum venissent in Africam, pulsis accolis, montem Cyram, et propter amœnitatem loci, et propter fontium ubertatem, occupavere. Ibi Battus, dux eorum, linguæ nodis solutis, loqui primum cœpit: quæ res animos eorum, ex promissis dei jam parte percepta, in reliquam spem condendæ urbis accendit. Positis igitur castris, opinionem veteris fabulæ accipiunt, Cyrenen, eximiæ pulchritudinis virginem, a Thessaliæ monte Pelio ab Apolline raptam, perlatamque in ejusdem montis juga, cujus collem occupaverant, a deo repletam, quatuor pueros peperisse, Nomium, Aristæum, Authocum, Argæum: missos a patre Hypseo, rege Thessaliæ, qui perquirerent virginem, loci amœnitate captos in iisdem terris cum virgine resedisse: ex his pueris tres adultos in Thessaliam reversos, avita regna recepisse: Aristæum in Arcadia late regnasse, eumque primum et apium et mellis usum, et lactis ad coagula, hominibus tradidisse, solstitialesque

Théra, honteux d'entendre son fils bégayer encore dans l'adolescence[4], vint à Delphes implorer la pitié du dieu. L'oracle lui ordonna d'envoyer Battus en Afrique, pour y fonder la ville de Cyrène, où l'usage de la langue lui serait rendu. Le roi, ne voyant qu'une plaisanterie insultante dans un oracle qui ordonnait aux habitans de la petite île de Théra d'aller fonder une colonie dans les vastes contrées de l'Afrique, n'exécuta point ce qui lui était prescrit. Bientôt une peste cruelle punit leur résistance à la volonté des dieux. Forcés d'obéir, ils s'embarquèrent en si petit nombre, qu'ils remplirent à peine un seul vaisseau. Arrivés en Afrique, au pied du mont Cyra, ils en chassèrent les habitans et s'y arrêtèrent, séduits par la beauté du pays et l'abondance des eaux. Ce fut alors que la langue de Battus, leur chef, se délia, et qu'il commença à parler. En voyant s'accomplir cette partie des promesses du dieu, ils sentirent se ranimer leur espoir, et résolurent de fonder leur ville. Ayant donc assis leur camp en ce lieu, ils apprirent que, d'après une antique tradition, Cyrène, jeune fille d'une rare beauté, enlevée par Apollon, et transportée du mont Pélion de Thessalie sur le sommet du Cyra qu'ils occupaient, y avait donné le jour à quatre fils, Nomius, Aristée, Autochus et Argée; que les Thessaliens envoyés par le roi Hypsée pour chercher sa fille, s'étaient établis près d'elle dans ce délicieux séjour; que trois de ses enfans, rentrés plus tard dans la Thessalie, avaient hérité du sceptre de leur aïeul; qu'Aristée, roi des vastes contrées de l'Arcadie, y avait enseigné aux hommes l'art d'élever les abeilles, d'employer le miel, de cailler le lait, et observé

ortus sideris primum invenisse. Quibus auditis, Battus, virginis nomine ex responsis agnito, urbem Cyrenen condidit.

VIII. Igitur Ptolemæus hujus urbis auctus viribus, bellum in adventum Perdiccæ parabat. Sed Perdiccæ plus odium arrogantiæ, quam vires hostium nocebant; quam exosi etiam socii ad Antipatrum gregatim profugiebant. Neoptolemus quoque in auxilium Eumeni relictus, non solum transfugere, verum etiam prodere partium exercitum voluit. Quam rem quum præsensisset Eumenes, cum proditore decernere prœlio necesse habuit. Victus Neoptolemus ad Antipatrum et Polyperchonta profugit, hisque persuadet, ut continuatis mansionibus, læto ex victoria et securo fuga Eumeni superveniant. Sed res Eumenem non latuit. Itaque insidiæ in insidiatores versæ; et qui securum aggressuros se putabant, securis in itinere, et pervigilio noctis fatigatis occursum est. In eo prœlio Polyperchon occiditur. Neoptolemus quoque cum Eumene congressus, diu, mutuis vulneribus acceptis, colluctatus est; in summa victus, occumbit. Victor igitur duobus prœliis continuis Eumenes afflictas partes transitione sociorum paululum sustentavit. Ad postremum tamen Perdicca occiso, ab exercitu hostis cum Pythone, et Illyrio, et Alceta, fratre Perdiccæ, appellatur; bellumque adversus eos Antigono decernitur.

le premier le lever de l'astre qui brille au solstice d'été. Battus, reconnaissant le nom que lui avait désigné l'oracle, fonda sa ville, et la nomma Cyrène.

VIII. Ptolémée, soutenu des forces de cette ville, se dispose à repousser l'ennemi. Mais l'arrogance de Perdiccas lui fut plus fatale que la puissance de ses rivaux : chaque jour, ses alliés, irrités de sa fierté, passaient en foule dans le camp d'Antipater, et Néoptolème, chargé de secourir Eumène, voulut non-seulement le trahir, mais encore débaucher ses soldats. Instruit de ses desseins, Eumène se vit forcé de lui livrer bataille. Néoptolème vaincu se réfugie près d'Antipater et de Polyperchon, et leur persuade de s'avancer à marches forcées contre son vainqueur, pour l'écraser dans la sécurité et la joie de son triomphe. Mais ce projet fut encore découvert à Eumène, qui les fit tomber dans le piège qu'eux-mêmes lui avaient dressé : ils espéraient le surprendre, et ce fut lui qui les attaqua à l'improviste dans leur marche, épuisés par la veille et la fatigue. Polyperchon fut tué dans cette rencontre. Eumène et Néoptolème en vinrent aux mains, et, après un assez long combat où ils se blessèrent mutuellement, Néoptolème, vaincu, resta sur la place. Ces deux victoires relevèrent un peu le parti d'Eumène, affaibli par tant de trahisons. Mais Perdiccas ayant été tué, il fut déclaré par l'armée ennemi public, avec Python, Illyrius et Alceste, frère de Perdiccas, et Antigone reçut l'ordre de leur faire la guerre.

LIBER XIV.

I. Eumenes, ut Perdiccam occisum, se hostem a Macedonibus judicatum, bellumque Antigono decretum cognovit, ultro ea militibus suis indicavit, ne fama aut rem in majus extolleret, aut militum animos rerum novitate terreret; simul, ut, quomodo circa se animati essent, cognosceret, sumpturus consilium ex motu universorum. Constanter tamen præfatus est, si cui hæc terrori essent, habere eum discedendi potestatem. Qua voce adeo cunctos in studium partium suarum induxit, ut ultro illum omnes hortarentur, rescissurosque se ferro decreta Macedonum affirmarent. Tunc exercitu in Ætoliam promoto, pecunias civitatibus imperat; recusantes dare hostiliter diripit. Inde Sardes profectus est ad Cleopatram, sororem Alexandri Magni, ut ejus voce centuriones principesque confirmaret, existimaturos, ibi majestatem regiam verti, unde soror Alexandri staret. Tanta veneratio magnitudinis Alexandri erat, ut etiam per vestigia mulierum favor sacrati ejus nominis quæreretur. Quum reversus in castra esset, epistolæ totis castris abjectæ inveniuntur, quibus iis, qui Eumenis caput ad Antigonum detulissent, magna præmia definiebantur. His cognitis, Eumenes, vocatis ad concionem militibus,

LIVRE XIV.

I. Lorsque Eumène eut appris que Perdiccas était mort, que lui-même était déclaré par les Macédoniens ennemi public, qu'enfin Antigone marchait contre lui, il se hâta d'en instruire ses soldats, craignant que la renommée ne leur exagérât le péril, ou que ces nouvelles inattendues n'abattissent leur courage : il voulait aussi par là pénétrer leurs sentimens secrets, afin de régler son plan d'après la disposition générale des esprits. Il déclara pourtant avec fermeté, que quiconque se sentait effrayé était libre de se retirer; et ces paroles lui gagnèrent si bien les cœurs, que tous l'exhortèrent à se défendre, et promirent de déchirer avec le glaive les décrets des Macédoniens. Conduisant alors son armée en Étolie, il impose un tribut à chaque ville, et livre au pillage celles qui refusent de le payer. De là, il se rendit à Sardes, auprès de Cléopâtre, sœur d'Alexandre-le-Grand, pour qu'elle affermît par ses paroles le dévouement des centurions et des capitaines : en voyant dans leur parti la sœur de leur souverain, ils croiraient défendre la majesté royale elle-même; car telle était la vénération des peuples pour la mémoire de ce grand roi, qu'on cherchait l'appui de ce nom sacré, jusque dans les femmes issues du même sang. A son retour dans le camp, on y trouva des lettres partout répandues. Elles promettaient de grandes récom-

primo gratias agit, quod nemo inventus esset, qui spem cruenti præmii fidei sacramento anteponeret: deinde callide subnectit, confictas has a se epistolas ad experiendos suorum animos esse: ceterum salutem suam in omnium potestate esse; nec Antigonum, nec quemquam ducum sic velle vincere, ut ipse in se exemplum pessimum statuat. Hoc facto, et in præsenti labantium animos retinuit, et in futurum providit, ut, si quid simile accidisset, non se ab hoste corrumpi, sed ab duce tentari arbitrarentur. Omnes igitur operam suam certatim ad custodiam salutis ejus offerunt.

II. Interim Antigonus cum exercitu supervenit, castrisque positis, postera die in aciem procedit. Nec Eumenes moram prœlio fecit: qui victus in munitum quoddam castellum confugit; ubi quum videret se fortunam obsidionis subiturum, majorem exercitus partem dimisit, ne aut consensu multitudinis hosti traderetur, aut obsidio ipsa multitudine gravaretur. Legatos deinde ad Antipatrum, qui solus par Antigoni viribus videbatur, supplices mittit: a quo quum auxilia Eumeni missa Antigonus didicisset, ab obsidione recessit. Erat quidem solutus ad tempus metu mortis Eumenes: sed nec salutis, dimisso exercitu, magna spes erat. Omnia igitur circumspicienti optimum visum est, ad Alexandri Magni Argyraspidas, invictum exercitum, et tot victoriarum

penses à quiconque apporterait à Antigone la tête de son rival. Aussitôt Eumène, ayant convoqué ses soldats, les remercie de ce qu'aucun d'eux n'a sacrifié ses sermens et son honneur à l'espoir de la récompense promise au meurtrier. Puis il ajoute avec adresse qu'il a lui-même supposé ces lettres, pour éprouver leur fidélité; qu'au reste, sa vie est dans les mains de tous; mais que ni Antigone, ni les autres généraux ne voudraient assurer leur victoire par une lâcheté, dont l'exemple pourrait être imité contre eux-mêmes. Il sut ainsi et retenir dans le devoir ceux dont la fidélité chancelait, et les armer désormais contre les séductions de l'ennemi, en leur faisant soupçonner, dans de pareilles promesses, un piège tendu par leur chef. Tous offrirent donc à l'envi de veiller à la garde de sa personne.

II. Cependant Antigone paraît avec son armée, asseoit son camp, et vient le lendemain présenter la bataille. Eumène l'accepte sans hésiter; mais il est vaincu, et se voyant menacé d'un siège dans un château-fort[1] où il s'était réfugié, il congédie la plus grande partie de ses soldats : il craignait que tous ne conspirassent pour le livrer à l'ennemi, ou qu'avec une telle multitude il ne fût difficile de tenir long-temps. Il implore ensuite l'appui d'Antipater, qui seul semblait capable de lutter contre Antigone. Des secours furent envoyés : à cette nouvelle, Antigone leva le siège, et Eumène se vit pour le moment délivré du péril; mais, sans armée, quel salut pouvait-il espérer? Dans sa détresse, il résolut d'invoquer l'appui des Argyraspides d'Alexandre, troupe invincible, et brillante de l'éclat de mille victoires. Mais, après Alexan-

præfulgentem gloria, decurrere. Sed Argyraspides post Alexandrum omnes duces fastidiebant, sordidam militiam sub aliis, post tanti regis memoriam, existimantes. Itaque Eumenes blandimentis agere; suppliciter singulos alloqui, nunc commilitones suos, nunc patronos appellans, nunc periculorum et operum Orientalium socios: nunc refugia salutis suæ, et unica præsidia commemorans: solos esse, quorum virtute Oriens sit domitus; solos, qui militiam Liberi patris, qui Herculis monumenta superarint: per hos Alexandrum magnum factum; per hos divinos honores, et immortalem gloriam consecutum: orat, ut non tam ducem se, quam commilitonem, recipiant, unumque ex corpore suo esse velint. Receptus hac lege, paulatim imperium, primum monendo singulos, mox, quæ perperam facta erant, blande corrigendo, usurpat: nihil in castris sine illo agi, nihil administrari sine solertia illius poterat.

III. Ad postremum, quum Antigonum venire cum exercitu nuntiatum esset, compellit eos in aciem descendere. Ibi dum ducis imperia contemnunt, hostium virtute superantur. In eo prœlio non gloriam tantum tot bellorum cum conjugibus et liberis, sed et præmia longa militia parta perdiderunt. Sed Eumenes, qui auctor cladis erat, nec aliam spem salutis reliquam habebat, victos hortabatur. Nam et virtute eos superiores fuisse affirmabat: « Quippe ab his quinque millia hostium cæsa: et si in bello perstent, ultro hostes pacem petituros. Damna, quibus se victos putent, duo millia mulierum,

dre, les Argyraspides dédaignaient tous les généraux; et, pleins du souvenir de sa gloire, ils croyaient s'avilir en servant sous un autre chef. Eumène, forcé d'avoir recours aux flatteries et aux caresses, supplie tour à tour chacun d'eux; il les nomme ses compagnons d'armes, ses soutiens, son refuge, son unique asile : ils ont partagé ses périls et la conquête de l'Orient; leur valeur seule a subjugué l'Asie et effacé les exploits de Bacchus et d'Hercule; à eux seuls Alexandre a dû le surnom de grand, les honneurs divins et sa gloire immortelle. Il les conjure de le recevoir, non comme général, mais comme soldat, et de lui accorder une place dans leurs rangs. Ce fut à ce titre qu'il fut admis parmi eux; mais il sut peu à peu se rendre maître, d'abord en rappelant à chacun son devoir, puis en réparant avec bonté les fautes commises. On finit par ne plus rien faire dans le camp sans le consulter, et son habileté parut nécessaire pour toutes choses.

III. Enfin, apprenant qu'Antigone s'approchait avec son armée, il décide ses soldats à lui livrer bataille. Mais ils dédaignent les ordres d'un général, et sont vaincus par l'ennemi : ils perdent à la fois leurs femmes, leurs enfans, et la gloire et le butin acquis par tant de conquêtes et de fatigues. Eumène, qui les avait conduits à ce fatal combat, et qui n'avait plus d'autre espoir, cherchait à ranimer leur courage : « Ils avaient, disait-il, surpassé les vainqueurs en bravoure; cinq mille ennemis étaient morts sous leurs coups, et, s'ils poursuivaient la guerre, Antigone viendrait bientôt demander la paix. Les pertes qui semblaient attester leur défaite, la captivité de deux mille

et paucos infantes, et servitia esse, quæ melius vincendo possint reparare, quam deserendo victoriam. » Porro Argyraspides neque fugam se tentaturos dicunt, post damna patrimoniorum, et post conjuges amissas, neque bellum gesturos contra liberos suos; ultroque eum conviciis agitant, « quod se post tot annos emeritorum stipendiorum, redeuntes domum cum præmiis tot bellorum, ab ipsa missione rursus in novam militiam immensaque bella revocaverit, et a laribus jam quodam modo suis, et ab ipso limine patriæ abductos, inanibus promissis deceperit : nunc quoque amissis omnibus felicis militiæ quæstibus, ne victos quidem in misera et inopi senecta quiescere sinat. » Ignaris deinde ducibus, confestim ad Antigonum legatos mittunt, petentes, ut sua reddi jubeat. Is redditurum se pollicetur, si Eumenem sibi tradant. Quibus cognitis, Eumenes cum paucis fugere tentavit : sed retractus, desperatis rebus, quum concursus multitudinis factus esset, petit, ut postremum sibi alloqui exercitum liceret.

IV. Jussus ab universis dicere, facto silentio, laxatisque vinculis, prolatam, sicut erat catenatus, manum ostendit : « Cernitis, milites, inquit, habitum atque ornamenta ducis vestri, quæ mihi non hostium quisquam imposuit : nam hoc etiam mihi solatio foret. Vos me ex victore victum, vos me ex imperatore captivum fecistis. Quater intra hunc annum in mea verba jurejurando obstricti estis. Sed ista omitto (neque enim miseros convi-

femmes, de quelques enfans, d'une troupe d'esclaves, se répareraient plutôt en poursuivant qu'en abandonnant la victoire.» Les Argyraspides répondent que, privés de leurs biens[2] et de leurs familles, ils ne peuvent se résoudre ni à fuir, ni à faire la guerre à leurs enfans : puis, ils lui reprochent avec amertume «de les avoir entraînés à de nouveaux combats et à d'interminables guerres, lorsque, après leurs longs services, ils rapportaient dans leur pays les fruits de tant de conquêtes; de les avoir arrachés en quelque sorte de leurs foyers, de leur patrie, dont ils touchaient déjà le seuil; maintenant, dépouillés de tous les biens que leur avait donnés le sort des combats, il voulait leur ravir encore le triste repos d'une vieillesse pauvre et misérable!» Bientôt, à l'insu de leurs chefs, ils députent à Antigone, pour lui redemander ce qu'ils ont perdu; celui-ci promet de les satisfaire, s'ils consentent à lui livrer Eumène. A la nouvelle de cette trahison, Eumène voulut fuir avec quelques amis; mais arrêté et privé de tout espoir, il demanda à parler pour la dernière fois aux soldats assemblés.

IV. Tous l'invitèrent à parler; on relâcha ses liens, et, le silence s'étant rétabli[3] : «Soldats, dit-il en étendant ses mains enchaînées, vous voyez de quels ornemens est couvert votre général, et, pour comble de douleur, ce n'est point la main de mes ennemis qui m'a chargé de ces fers : c'est vous qui avez changé ma victoire en défaite, qui m'avez fait tomber du commandement dans les chaînes. Quatre fois, dans le cours de cette année, vous m'avez juré fidélité; mais ne parlons pas de vos sermens,

cia decent) : unum oro, si propositorum Antigoni in meo capite summa consistit, inter vos me velitis mori. Nam neque illius interest, quemadmodum aut ubi cadam; et ego fuero ignominia mortis liberatus. Hoc si impetro, solvo vos jurejurando, quo toties vos sacramento mihi devovistis. Aut si ipsos pudet roganti vim adhibere, ferrum huc date, et permittite, quod vos facturos pro imperatore jurastis, imperatorem pro vobis sine religione jurisjurandi facere.» Quum non obtineret, preces in iram vertit. « At vos, ait, devota capita, respiciant dii perjuriorum vindices, talesque vobis exitus dent, quales vos ducibus vestris dedistis! Nempe vos iidem paulo ante et Perdiccæ sanguine estis aspersi, et in Antipatrum eadem moliti. Ipsum denique Alexandrum, si fas fuisset eum mortali manu cadere, interempturi, quod maximum erat, seditionibus agitastis. Ultima nunc ego perfidorum victima, has vobis diras atque inferias dico, ut inopes extorresque omne ævum in hoc castrensi exsilio agatis, devorentque vos arma vestra, quibus plures vestros, quam hostium duces, absumpsistis.» Plenus deinde iræ, custodes suos præcedere ad Antigoni castra cœpit. Sequitur exercitus, prodito imperatore suo, et ipse captivus, triumphumque de se ipso ad victoris sui castra ducit, omnia auspicia regis Alexandri, et tot bellorum palmas laureasque una secum victori tradens; et, ne quid deesset pompæ, elephanti quoque et auxilia Orientalia subsequuntur. Tanto pulchrior hæc Antigono, quam Alexandro tot victoriæ fuerunt; ut, quum ille Orientem

les reproches siéent mal aux infortunés. Je ne vous demande qu'une grâce : si ma tête est le prix du pardon que vous offre Antigone, laissez-moi mourir au milieu de vous. Peu lui importe en quel lieu, de quelle main je dois périr, et mon trépas du moins sera sans ignominie. Si j'obtiens de vous cette faveur, je vous affranchis des sermens qui vous ont tant de fois liés à moi, ou, si vous repoussez ma prière, si vous craignez de porter sur moi vos mains, donnez-moi une épée, et laissez votre général faire volontairement pour vous ce que vous avez juré de faire pour lui! » Indigné de leur refus, et passant des prières aux menaces : « Eh bien! dit-il, puissent les dieux vengeurs maudire vos têtes parjures, et vous réserver le sort que vous avez fait subir à vos chefs! N'est-ce pas vous qui naguère vous êtes souillés du sang de Perdiccas [4] et avez menacé la vie d'Antipater? Alexandre lui-même, si une main mortelle eût pu l'immoler, serait tombé sous vos coups; mais ce que vous pouviez contre lui, vous l'avez fait par vos séditions. Pour moi, votre dernière victime, j'appelle sur vous la vengeance des divinités infernales; puissiez-vous, sans biens, sans patrie, vivre exilés au sein des camps, et mourir déchirés par vos armes, plus fatales à vos chefs qu'aux généraux ennemis! » Il dit, et bouillant de colère, marcha vers le camp d'Antigone à la tête des soldats qui le gardaient. L'armée, comme lui captive, suit le chef qu'elle a trahi, et conduit elle-même vers le camp du vainqueur les décorations du triomphe : elle va mettre aux pieds de son nouveau maître ces palmes, ces lauriers, trophées des victoires d'Alexandre, et, pour donner à sa marche plus

vicerit, hic etiam eos, a quibus Oriens victus fuerat, superaverit. Igitur Antigonus domitores illos orbis exercitui suo dividit, redditis, quæ in victoria ceperat. Eumenem vero, verecundia prioris amicitiæ, in conspectum suum venire prohibitum, assignari custodibus præcepit.

V. Interea Eurydice, uxor Aridæi regis, ut Polyperchonta a Græcia redire in Macedoniam cognovit, et ab eo arcessitam Olympiadem, muliebri æmulatione perculsa, abutens valetudine viri, cujus officia sibi vindicabat, scribit regis nomine Polyperchonti, Cassandro exercitum tradat, in quem regni administrationem rex transtulerit: eadem et in Asiam Antigono per epistolas nuntiat. Quo beneficio devinctus Cassander, nihil non ex arbitrio muliebris audaciæ gerit. Deinde profectus in Græciam, multis civitatibus bellum infert : quarum excidio, veluti vicino incendio, territi Spartani, urbem quam semper armis, non muris, defenderant, tum contra responsa fatorum et veterem majorum gloriam, armis diffisi, murorum præsidio includunt. Tantum eos degeneravisse a majoribus, ut, quum multis seculis murus urbi civium virtus fuerit, tunc cives salvos se fore non existimaverint, nisi intra muros laterent. Dum hæc aguntur, Cassandrum a Græcia turbatus Macedoniæ sta-

d'éclat et de pompe, traîne à sa suite les éléphans et les troupes auxiliaires de l'Asie. Par cette seule victoire, Antigone semblait effacer toutes les conquêtes d'Alexandre : l'un avait subjugué l'Orient, l'autre en terrassait les vainqueurs. Antigone dispersa dans ses troupes ces conquérans de l'univers, après leur avoir rendu ce qu'ils avaient perdu par sa victoire. Quant à Eumène, ne pouvant se défendre d'une sorte de pudeur au souvenir de leur ancienne amitié, le vainqueur défendit qu'on l'amenât devant lui, et le confia à la vigilance de ses gardes.

V. Cependant Eurydice, épouse du roi Aridée, apprit que Polyperchon [5], sorti de la Grèce pour rentrer en Macédoine, appelait près de lui Olympias. Aussitôt, jalouse du pouvoir qui semblait promis à sa rivale, et profitant de la faible santé de son mari, dont elle usurpait le pouvoir, elle écrit au nom du roi à Polyperchon, de remettre son armée à Cassandre, que le roi choisit pour dépositaire de son autorité. Antigone, en Asie, reçoit les mêmes ordres. Enchaîné par ce bienfait, Cassandre devient l'esclave de cette femme audacieuse. Il passe en Grèce, attaque et renverse plusieurs villes. Les Spartiates, effrayés de ces désastres et de l'incendie allumé près d'eux, oublient à la fois et les promesses des oracles et la gloire de leurs aïeux : se défiant de la puissance de leurs armes, ils entourent de murailles cette ville jusque là défendue par leur seul courage, et l'on vit se cacher à l'abri de ses murs la race dégénérée de ces héros, qui, pendant tant de siècles, avaient eux-mêmes servi de rempart à leur patrie ! Au reste, les troubles de la Macédoine y rappelèrent bientôt Cassandre. Eurydice et Aridée avaient

tus domum revocavit. Namque Olympias, mater Alexandri Magni regis quum Epiro in Macedoniam, prosequente Æacida, rege Molossorum, veniret, prohiberique finibus ab Eurydice et Aridæo rege cœpisset, seu memoria mariti, seu magnitudine filii, et indignitate rei moti Macedones, ad Olympiadem transiere: cujus jussu et Eurydice, et rex occiditur, sex annis post Alexandrum potitus regno.

VI. Sed nec Olympias diu regnavit. Nam quum principum passim cædes, muliebri magis, quam regio more fecisset, favorem sui in odium vertit. Itaque audito Cassandri adventu, diffisa Macedonibus, cum nuru Roxane et nepote Hercule, in Pydnam urbem concedit. Proficiscenti Deidamia, Æacidæ regis filia, et Thessalonice privigna, et ipsa clara Philippi patris nomine, multæque aliæ principum matronæ, speciosus magis quam utilis grex, comites fuere. Hæc quum nuntiata Cassandro essent, statim, citato cursu, Pydnam venit, et urbem obsidione cingit. Quum fame ferroque urgeretur Olympias, longæ obsidionis tædio, pacta salute, victori se tradidit. Sed Cassander, ad concionem vocato populo, sciscitaturus, quid de Olympiade fieri velint, subornat parentes interfectorum, qui, sumpta lugubri veste, crudelitatem mulieris accusarent. A quibus accensi Macedones, sine respectu pristinæ majestatis, occidendam decernunt, immemores prorsus, quod per filium ejus virumque, non solum vitam ipsi inter finitimos tutam habuis-

refusé l'entrée du royaume à Olympias, mère d'Alexandre-le-Grand, qui venait de l'Épire avec Æacide, roi des Molosses; et les Macédoniens, indignés de cet outrage fait à l'épouse de Philippe et à la mère d'Alexandre, se déclarèrent pour elle : Eurydice et son époux furent tués par ses ordres, après un règne de six ans.

VI. Olympias ne leur survécut pas long-temps. Femme vindicative bien plus que souveraine, elle répandit le sang des nobles, et vit bientôt l'amour de ses sujets dégénérer en haine. Aussi, à l'approche de Cassandre, n'osant plus compter sur les Macédoniens, elle se retira à Pydna avec sa bru Roxane et Hercule son petit-fils : elle fut suivie de Déidamie, fille du roi Æacide, de sa belle-fille Thessalonice, princesse qu'illustrait le nom de son père Philippe, et de plusieurs femmes d'un haut rang, cortège plus brillant qu'utile. A cette nouvelle, Cassandre marche à la hâte sur Pydna, qu'il assiège, et Olympias, pressée par le fer et la disette, fatiguée de la longueur du siège, se rend au vainqueur sous promesse de la vie. Mais Cassandre ayant assemblé le peuple pour le consulter sur le sort de la reine captive, détermine secrètement les familles des victimes à venir en habits de deuil accuser la cruauté d'Olympias. Enflammés par ce spectacle, les Macédoniens ne voient plus la majesté de son ancien rang : ils la condamnent à mort, oubliant que c'est par la valeur de son époux et de son fils qu'ils ont, non-seulement vécu sans crainte au milieu de tant de voisins puis-

sent; verum etiam tantas opes imperiumque orbis quæsissent. Sed Olympias ubi obstinatos venire ad se armatos vidit, veste regali, duabus ancillis innixa, ultro obviam procedit. Qua visa, percussores attoniti fortuna majestatis prioris, et tot in ea memoriæ occurrentibus regum suorum nominibus, substiterunt; donec a Cassandro missi sunt, qui eam confoderent, non refugientem gladium nec vulnera, aut muliebriter vociferantem, sed virorum more fortium, pro gloria veteris prosapiæ, morti succumbentem; ut Alexandrum posses etiam in moriente matre cognoscere. Insuper exspirans, capillis et veste crura contexisse fertur, ne quid posset in corpore ejus indecorum videri. Post hæc Cassander Thessalonicen, regis Aridæi filiam, uxorem ducit: filium Alexandri cum matre, in arcem Amphipolitanam custodiendos mittit.

sans, mais acquis leurs immenses richesses et l'empire de l'univers. Olympias, voyant des hommes armés s'avancer vers elle d'un air menaçant, se présente à eux, appuyée sur deux de ses femmes, et couverte de ses ornemens royaux. A son aspect, les assassins, frappés de l'idée de ses grandeurs passées, et du souvenir de tant de rois que leur rappelait sa présence, s'arrêtèrent devant elle; mais d'autres satellites, envoyés par Cassandre, la frappèrent enfin : elle ne recula pas devant le fer levé pour la percer, elle ne poussa point ces cris que laisse échapper la faiblesse de son sexe; elle reçut la mort avec une fermeté digne des héros de son illustre race, et l'on eût pu reconnaître Alexandre dans le dernier soupir de sa mère. On rapporte qu'en tombant elle se couvrit le corps de ses cheveux et de sa robe, pour ne rien offrir aux yeux qui blessât la pudeur. Après sa mort, Cassandre épousa Thessalonice, fille du roi Aridée, et relégua le fils d'Alexandre, avec sa mère, dans la citadelle d'Amphipolis.

LIBER XV.

I. Perdicca, et fratre ejus Eumene, ac Polyperchonte, ceterisque ducibus diversæ partis occisis, finitum certamen inter successores Alexandri Magni videbatur, quum repente inter ipsos victores nata discordia est : quippe postulantibus Ptolemæo, et Cassandro, et Lysimacho, ut pecunia in præda capta, provinciæque dividerentur, Antigonus negavit, se in ejus belli præmia socios admissurum, in cujus periculum solus descenderit. Et ut honestum adversus socios bellum suscipere videretur, divulgat, se Olympiadis mortem, a Cassandro interfectæ, ulcisci velle, et Alexandri, regis sui, filium cum matre obsidione Amphipolitana liberare. His cognitis, Ptolemæus et Cassander, inita cum Lysimacho et Seleuco societate, bellum terra marique enixe instruunt. Tenebat Ptolemæus Ægyptum cum Africæ parte majore, et Cypro, et Phœnice. Cassandro parebat Macedonia cum Græcia. Asiam et partes Orientis occupaverat Antigonus, cujus filius Demetrius, prima belli congressione, a Ptolemæo apud Gamalam vincitur. In quo prœlio major Ptolemæi moderationis gloria, quam ipsius victoriæ, fuit : siquidem et amicos Demetrii non solum

LIVRE XV.

I. PERDICCAS, Eumène son frère, Polyperchon et les autres chefs de ce parti étaient morts : la guerre semblait finie entre les successeurs d'Alexandre; mais tout à coup la discorde éclate parmi les vainqueurs. Ptolémée, Cassandre et Lysimaque demandaient le partage du butin et des provinces conquises : Antigone s'y refuse; il répond que lui seul a droit aux fruits d'une guerre dont il a seul couru les hasards. Et, pour justifier son entreprise contre ses alliés, il fait publier qu'il va venger Olympias, massacrée par Cassandre, et délivrer le fils d'Alexandre son roi, assiégé avec sa mère dans Amphipolis. A cette nouvelle, Cassandre et Ptolémée s'unissent à Lysimaque et à Seleucus : ils préparent la guerre avec ardeur et sur terre et sur mer. Ptolémée occupait l'Égypte et la plus grande partie de l'Afrique, l'île de Chypre et la Phœnicie. La Macédoine et la Grèce obéissaient à Cassandre. L'Asie et les provinces d'Orient étaient au pouvoir d'Antigone, qui, dès la première bataille, vit son fils Demetrius battu à Galama[1] par Ptolémée. Le vainqueur s'illustra plus encore par sa modération que par son triomphe : il rendit aux officiers de Demetrius leur liberté et leurs biens, en y ajoutant des

cum suis rebus, verum etiam additis insuper muneribus, dimisit; et ipsius Demetrii privatum omne instrumentum ac familiam reddidit, adjecto honore verborum : « Non se propter prædam, sed propter dignitatem inisse bellum, indignatum, quod Antigonus, devictis diversæ factionis ducibus, solus communis victoriæ præmia corripuisset. »

II. Dum hæc aguntur, Cassander ab Apollonia rediens, incidit in Abderitas, qui propter ranarum muriumque multitudinem relicto patriæ solo, sedes quærebant. Veritus, ne Macedoniam occuparent, facta pactione in societatem eos recepit; agrosque iis ultimos Macedoniæ assignat. Deinde, ne Hercules, Alexandri filius, qui fere annos quatuordecim excesserat, favore paterni nominis in regnum Macedoniæ vocaretur, occidi eum tacite cum matre Barsine jubet, corporaque eorum terra obrui, ne cædes sepultura proderetur : et quasi parum facinoris in ipso primum rege, mox in matre ejus Olympiade ac filio admisisset, alterum quoque filium cum matre Roxane, pari fraude interficit : scilicet, quasi regnum Macedoniæ, quod affectabat, aliter consequi, quam scelere, non posset. Interea Ptolemæus cum Demetrio, navali prœlio, iterato congreditur, et amissa classe, hostique concessa victoria, in Ægyptum refugit. Demetrius filium Ptolemæi Leontiscum, et fratrem Menelaum, amicosque ejus cum privati instrumenti ministerio, pari provocatus antea munere, Ægyptum remit-

présens; il renvoya même à Demetrius tout son bagage particulier, en déclarant que, s'il avait pris les armes, ce n'était pas par cupidité, mais par honneur, indigné qu'Antigone, après la défaite de leurs ennemis, eût voulu garder pour lui seul les fruits de leur victoire commune.

II. Cependant Cassandre, à son retour d'Apollonie, rencontre les Abdéritains[2], qui, abandonnant leur ville infestée de grenouilles et de rats, cherchaient une nouvelle patrie. Craignant qu'ils n'envahissent la Macédoine, il traite avec eux, les admet dans son alliance, et leur assigne les terres situées à l'extrémité du royaume. Le respect des peuples pour la mémoire d'Alexandre pouvait faire passer la couronne à son fils Hercule, alors âgé de quatorze ans : Cassandre ordonne de l'égorger secrètement avec sa mère Barsine, et fait enfouir leurs cadavres, dans la crainte que les derniers devoirs rendus à leurs restes ne dévoilassent son forfait. Bientôt, comme si c'était trop peu pour lui d'avoir fait périr d'abord le roi, puis sa mère Olympias et l'un de ses fils, il égorge encore son second fils avec sa mère Roxane : il semblait que le crime seul pût lui assurer l'empire de la Macédoine, auquel il aspirait. Cependant Ptolémée livre à Demetrius une seconde bataille navale où sa flotte est détruite; il abandonne la victoire à l'ennemi et se retire en Égypte. Demetrius, imitant la conduite de son rival, renvoie à Ptolémée et son fils Leontiscus et son frère Ménélas, et ses amis et son bagage. Rivalisant ainsi, au

tit : et, ut appareret eos non odio, sed dignitatis gloria accensos, donis muneribusque inter ipsa bella contendebant; tanto honestius tunc bella gerebantur, quam nunc amicitiæ coluntur! Hac victoria elatus Antigonus, regem se cum Demetrio filio appellari a populo jubet. Ptolemæus quoque, ne minoris apud suos auctoritatis haberetur, rex ab exercitu cognominatur. Quibus auditis, Cassander et Lysimachus, et ipsi regiam sibi majestatem vindicaverunt. Hujus honoris ornamentis tamdiu omnes abstinuerunt, quamdiu filii regis sui superesse potuerunt. Tanta in illis verecundia fuit, ut, quum opes regias haberent, regum tamen nominibus æquo animo caruerint, quoad Alexandro justus heres fuit. Sed Ptolemæus et Cassander, ceterique factionis alterius duces, quum carpi se singulos ab Antigono viderent, dum privatum singulorum, non commune universorum bellum ducunt, nec auxilium ferre alteri volunt, quasi victoria unius, non omnium foret, per epistolas se invicem confirmantes, tempus et locum coeundi condicunt, bellumque communibus viribus instruunt. Cui quum Cassander interesse propter finitimum bellum non posset, Lysimachum cum ingentibus copiis in auxilium sociis mittit.

III. Erat hic Lysimachus illustri quidem Macedoniæ loco natus, sed virtutis experimentis omni nobilitate clarior : quæ tanta in illo fuit, ut animi magnitudine philosophiam ipsam, viriumque gloria omnes, per quos

sein de la gûerre, de munificence et de bienfaits, tous deux montraient assez que l'honneur, et non la haine, les animait à se combattre. On portait donc alors plus de générosité à la guerre qu'on ne met aujourd'hui de foi dans l'amitié! Fier de cette victoire, Antigone se proclame roi avec son fils Demetrius; Ptolémée, pour ne pas rester au dessous d'eux dans l'opinion de ses peuples, se fait décerner le même titre par son armée. A cette nouvelle, Cassandre et Lysimaque s'arrogent à leur tour la dignité royale. Aucun d'eux n'avait osé revêtir les insignes de la suprême puissance, quand il restait encore quelque fils de leur maître : tel était leur respect pour sa mémoire, qu'avec le pouvoir de roi, ils renoncèrent sans peine à en porter le titre, tant qu'Alexandre put avoir un héritier légitime[3]. Mais Ptolémée, Cassandre et les autres chefs de ce parti, tour à tour affaiblis par Antigone, comprennent que chacun ne doit plus faire pour soi une guerre qui les intéresse tous; qu'il est imprudent à eux de se refuser mutuellement du secours, comme si la victoire n'avait de fruits que pour un seul. Ils resserrent donc par lettres les nœuds de leur alliance, fixent le temps, le lieu de leur réunion, et réunissent leurs forces pour combattre. Cassandre, retenu par la guerre sur les frontières de son empire, envoie Lysimaque, avec une armée nombreuse, au secours de ses alliés.

III. Lysimaque était issu d'une illustre famille macédonienne; mais toute noblesse s'effaçait devant l'éclat de ses belles actions : sa grande âme semblait au dessus des leçons même de la philosophie[4], et parmi les

Oriens domitus est, vicerit. Quippe quum Alexander Magnus Callisthenem philosophum, propter salutationis Persicæ interpellatum morem, insidiarum, quæ sibi paratæ fuerant, conscium fuisse iratus finxisset, eumque, truncatis crudeliter omnibus membris abscissisque auribus ac naso labiisque, deforme ac miserandum spectaculum reddidisset, insuper cum cane in cavea clausum, ad metum ceterorum, circumferret, tunc Lysimachus, audire Callisthenem, et præcepta ab eo virtutis accipere solitus, misertus tanti viri, non culpæ, sed libertatis pœnas pendentis, venenum ei in remedium calamitatum dedit. Quod adeo ægre Alexander tulit, ut eum objici ferocissimo leoni juberet. Sed quum ad conspectum ejus concitatus leo impetum fecisset, manum amiculo involutam Lysimachus in os leonis immersit, arreptaque lingua, feram exanimavit. Quod quum nuntiatum regi esset, admiratio in satisfactionem cessit, carioremque eum propter constantiam tantæ virtutis habuit. Lysimachus quoque magno animo regis, veluti parentis, contumeliam tulit. Denique omni ex animo hujus facti memoria exturbata, postea in India insectanti regi quosdam palantes hostes, quum a satellitum turba, equi sui celeritate desertus esset, solus ei per immensas arenarum moles cursus comes fuit. Quod idem antea Philippus, frater ejus, quum facere voluisset, inter manus regis exspiraverat. Sed Lysimachum desiliens equo Alexander hastæ cuspide ita in fronte vulneravit, ut sanguis aliter cludi non posset, quam diadema sibi demp-

vainqueurs de l'Orient, nul n'eût pu lui disputer le prix de la force. Alexandre, pour se venger du philosophe Callisthène, qui s'opposait à ce qu'on se prosternât devant lui selon l'usage des Perses[5], l'enveloppa comme complice dans une conjuration tramée contre lui : il voulut qu'on lui mutilât tous les membres, qu'on lui coupât les oreilles, le nez et les lèvres; que ce triste et hideux spectacle fût exposé à tous les yeux; que sa victime, renfermée avec un chien dans une cage de fer, fût promenée au milieu de l'armée pour frapper d'effroi tous les cœurs. Lysimaque, habitué à écouter Callisthène et à recevoir de lui des leçons de vertu, ne put voir sans pitié ce grand homme puni si cruellement d'une liberté généreuse : il lui offrit du poison, et mit un terme à ses maux. Alexandre, indigné, le fit exposer à un lion furieux; mais au moment où le lion, s'enflammant à sa vue, se précipitait sur lui, Lysimaque s'enveloppe le bras de son manteau, le plonge dans la gueule du monstre, saisit sa langue et l'étouffe. Le roi admira son courage, et pardonna : tant d'intrépidité lui rendit même Lysimaque plus cher. Celui-ci oublia également l'affront qu'il avait essuyé du roi, comme un châtiment infligé par un père. Enfin, le souvenir de cette action s'effaça entièrement; et lorsque dans l'Inde, le roi poursuivit quelques ennemis épars, séparé de la troupe de ses gardes par la vitesse de son cheval, il n'eut que Lysimaque pour compagnon de sa course à travers de vastes déserts de sable. Déjà Philippe, son frère[6], avait succombé en cherchant à le suivre; il était mort dans les bras du roi. Pour Lysimaque, il fut blessé par accident : Alexandre, sautant de cheval,

tum rex, alligandi vulneris causa, capiti ejus imponeret. Quod auspicium primum regalis majestatis Lysimacho fuit. Sed et post mortem Alexandri, quum inter successores ejus provinciæ dividerentur, ferocissimæ gentes, quasi omnium fortissimo, assignatæ sunt: adeo etiam consensu universorum palmam virtutis inter ceteros tulit.

IV. Priusquam bellum inter Ptolemæum, sociosque ejus, adversus Antigonum committeretur, repente ex Asia majore digressus, Seleucus novus Antigono hostis accesserat. Hujus quoque et virtus clara, et origo admirabilis fuit. Siquidem mater ejus Laodice, quum nupta esset Antiocho, claro inter Philippi duces viro, visa est sibi per quietem ex concubitu Apollinis concepisse, gravidamque factam, munus concubitus, annulum a deo accepisse, in cujus gemma ancora sculpta esset; jussaque donum filio, quem peperisset, dare. Admirabilem fecit hunc visum et annulus, qui postera die, ejusdem sculpturæ, in lecto inventus est, et figura ancoræ, quæ in femore Seleuci nata cum ipso parvulo fuit. Quamobrem Laodice annulum Seleuco eunti cum Alexandro Magno ad Persicam militiam, edocto de origine sua, dedit. Ubi post mortem Alexandri, occupato regno Orientis, urbem condidit, ibique geminæ originis memoriam consecravit. Nam et urbem ex Antiochi patris nomine Antiochiam vocavit; et campos vicinos urbi Apollini dicavit. Originis ejus argumentum etiam in posteris man-

l'atteignit au front du fer de sa lance; il ne put arrêter le sang qu'en détachant son diadème pour lui en ceindre la tête et envelopper la blessure. Tel fut le premier présage de la royauté de Lysimaque. Après la mort d'Alexandre, lorsque ses successeurs se partagèrent son empire, on assigna à Lysimaque, comme au plus vaillant de tous, les nations les plus redoutables : d'un accord unanime on semblait lui déférer ainsi le prix du courage.

IV. Avant que n'éclatât la guerre de Ptolémée et de ses alliés contre Antigone, celui-ci avait trouvé un nouvel ennemi dans Seleucus, sorti de la haute Asie, prince illustre et par son courage et par sa merveilleuse origine. Sa mère Laodice, épouse d'Antiochus, un des plus fameux généraux de Philippe, crut voir en songe Apollon partager sa couche, et, pour prix de ses faveurs, lui donner, lorsqu'elle eut conçu, une bague dont la pierre portait l'image d'une ancre : elle devait la remettre au fils qui naîtrait d'elle. Ce qui prêta à cette vision les caractères d'un prodige, c'est qu'un anneau marqué de la même empreinte fut trouvé le lendemain dans le lit de Laodice, et que Seleucus, en venant au monde, avait une ancre tracée sur la cuisse. Lorsque Seleucus partit avec Alexandre pour l'expédition de Perse, sa mère lui remit l'anneau, en lui révélant le mystère de sa naissance; et, après la mort d'Alexandre, Seleucus fondant une ville dans l'Orient, dont il était maître, y consacra le souvenir de sa double origine : il donna à la cité le nom d'Antioche, du nom de son père Antiochus, et Apollon fut honoré d'un culte particulier dans les campagnes voisines. Sa postérité garda la trace de sa divine naissance : ses en-

sit : siquidem filii nepotesque ejus, ancoram in femore, veluti notam generis naturalem, habuere. Multa in Oriente, post divisionem inter socios regni Macedonici, bella gessit. Principio Babyloniam cepit; inde, auctis ex victoria viribus, Bactrianos expugnavit. Transitum deinde in Indiam fecit, quæ post mortem Alexandri, veluti cervicibus jugo servitutis excusso, præfectos ejus occiderat. Auctor libertatis Sandrocottus fuerat : sed titulum libertatis post victoriam in servitutem verterat : siquidem occupato regno, populum, quem ab externa dominatione vindicaverat, ipse servitio premebat. Fuit hic quidem humili genere nàtus, sed ad regni potestatem majestate numinis impulsus. Quippe quum procacitate sua Alexandrum regem offendisset, interfici a rege jussus salutem pedum celeritate quæsierat. Ex qua fatigatione, quum somno captus jaceret, leo ingentis formæ ad dormientem accessit, sudoremque profluentem lingua ei detersit, expergefactumque blande reliquit. Hoc prodigio primum ad spem regni impulsus, contractis latronibus, Indos ad novitatem regni sollicitavit. Molienti deinde bellum adversus præfectos Alexandri elephantus ferus infinitæ magnitudinis ultro se obtulit, et, veluti domita mansuetudine, eum tergo excepit, duxque belli, et prœliator insignis fuit. Sic acquisito regno, Sandrocottus ea tempestate, qua Seleucus futuræ magnitudinis fundamenta jaciebat, Indiam possidebat : cum quo, facta pactione, Seleucus, compositisque in Oriente rebus, in bellum Antigoni descendit. Adunatis igitur om-

fans, ses descendans avaient tous une ancre à la cuisse, comme un signe naturel de leur famille. Après le partage de l'empire de Macédoine, Seleucus fit long-temps la guerre en Orient: il s'empara d'abord de Babylone, et, sa victoire lui donnant de nouvelles forces, il conquit la Bactriane; delà il passa dans l'Inde, qui, à la mort d'Alexandre avait secoué le joug et mis à mort ses gouverneurs. Sandrocottus avait brisé les fers de sa patrie; mais après la victoire, le libérateur de l'Inde en était devenu le tyran : il avait usurpé l'empire et asservi lui-même les peuples qu'il venait d'affranchir d'une domination étrangère. C'était un homme d'une naissance obscure; mais la volonté des dieux paraissait l'appeler à l'empire. Alexandre, choqué de son audace, ayant ordonné sa mort, il avait cherché son salut dans la fuite : fatigué d'une longue course, il se livrait au sommeil, lorsqu'un lion énorme s'approcha de lui, essuya de sa langue la sueur qui le couvrait, et, à son réveil, se retira en le caressant. Ce prodige lui inspira l'espoir de régner, et, à la tête d'une troupe de brigands, il excita les Indiens à se soulever. Plus tard, lorsqu'il allait combattre les gouverneurs nommés par Alexandre, un éléphant sauvage, d'une prodigieuse grandeur, se présente à lui, le reçoit sur son dos comme un maître qui l'eût apprivoisé, et devient à la fois pour lui un guide et un combattant. Sandrocottus s'éleva ainsi au trône, et lorsque Seleucus jetait les fondemens de sa grandeur future, il était maître de l'Inde. Seleucus traita avec lui, et, tranquille du côté de l'Orient, il s'engagea dans la guerre contre Antigone. Les alliés livrent bataille avec leurs forces réunies. An-

nium sociorum copiis, prœlium committitur: in eo Antigonus occiditur; Demetrius, filius ejus, in fugam vertitur. Sed socii, profligato hostili bello, denuo in semet ipsos arma verterunt; et, quum de præda non convenirent, iterum in duas factiones diducuntur. Seleucus Demetrio, Ptolemæus Lysimacho junguntur. Cassandro defuncto Philippus filius succedit. Sic, quasi ex integro, nova Macedoniæ bella nascuntur.

tigone périt et son fils Demetrius prend la fuite. Mais les alliés, délivrés de leur ennemi, tournent leurs armes contre eux-mêmes, et ne pouvant s'accorder sur le partage du butin, ils se divisent encore en deux partis. Seleucus s'unit à Demetrius, et Ptolémée à Lysimaque. Cassandre meurt, et son fils Philippe lui succède. Ainsi la Macédoine voit encore une fois les guerres se rallumer dans son sein.

LIBER XVI.

I. Post Cassandri regis filiique ejus Philippi continuas mortes, Thessalonice regina, uxor Cassandri, non magno post tempore, ab Antipatro filio, quum vitam etiam per ubera materna deprecaretur, occiditur. Causa parricidii fuit, quod post mortem mariti, in divisione inter fratres regni, propensior fuisse Alexandro videbatur. Quod facinus in eo gravius omnibus visum est, quod nullum maternæ fraudis vestigium fuit; quanquam in parricidio nulla satis justa causa ad sceleris patrocinia prætexi potest. Ob hæc igitur Alexander, in ultionem maternæ necis, gesturus cum fratre bellum, auxilium a Demetrio petit; nec Demetrius, spe invadendi Macedonici regni, moram fecit. Cujus adventum verens Lysimachus, persuadet genero suo Antipatro, ut malit cum fratre in gratiam reverti, quam paternum hostem in Macedoniam admitti. Inchoatam igitur inter fratres reconciliationem quum præsensisset Demetrius, per insidias Alexandrum interficit; occupatoque Macedoniæ regno, cædem apud exercitum excusaturus, in concionem vocat. Ibi « priorem se petitum ab Alexandro allegat : nec fecisse se, sed occupasse insidias : regem autem se Macedoniæ vel ætatis experimentis, vel causis justiorem esse;

LIVRE XVI.

I. La mort de Philippe suivit de près celle de Cassandre son père; et bientôt, la reine Thessalonice, veuve de Cassandre, est mise à mort par son fils Antipater : elle lui demanda en vain la vie par le sein qui l'avait nourri. Lorsqu'après la mort de son époux elle partageait l'empire entre ses fils, elle s'était montrée, disait-on, favorable à Alexandre : tel fut le prétexte de ce parricide, d'autant plus odieux à tous, que rien ne prouva la faute qu'Antipater imputait à sa mère. Quel motif légitime pourrait d'ailleurs excuser un parricide? Aussi vit-on Alexandre, voulant venger sur son frère le meurtre de sa mère, demander l'appui de Demetrius; et celui-ci, dans l'espoir d'envahir la Macédoine, se hâta de s'unir à lui. Lysimaque, redoutant son approche, engage Antipater, son gendre, à se réconcilier avec son frère, plutôt que d'ouvrir la Macédoine à l'ennemi de son père. Mais Demetrius pressent que l'inimitié des deux frères va cesser; il fait assassiner Alexandre, envahit la Macédoine, et convoque l'armée pour prononcer devant elle l'apologie de son crime. Là, il déclare « que, menacé le premier par Alexandre, il a prévenu le crime plutôt qu'il ne l'a commis; que par son expérience, fruit de l'âge, il convient mieux au trône de Macédoine, auquel il a d'ailleurs des droits; son père avait accompagné

patrem enim suum et Philippo regi, et Alexandro Magno socium in omni militia fuisse; liberorum deinde Alexandri ministrum, et ad persequendos defectores ducem exstitisse : contra Antipatrum, avum horum adolescentium, amariorem semper ministrum regni, quam ipsos reges, fuisse : Cassandrum vero patrem, exstinctorem regiæ domus, non feminis, non pueris pepercisse; nec cessasse, quoad omnem stirpem regiæ sobolis deleret: horum scelerum ultionem, quia nequisset ab ipso Cassandro exigere, ad liberos ejus translatam : quamobrem etiam Philippum, Alexandrumque, si quis manium sensus est, non interfectores suos, ac stirpis suæ, sed ultores eorum, Macedoniæ regnum tenere malle. » Per hæc mitigato populo, rex Macedoniæ appellatur. Lysimachus quoque, quum bello Doricetis, regis Thracum, premeretur, ne eodem tempore et adversus eum dimicare necesse haberet, tradita ei altera parte Macedoniæ, quæ Antipatro ejus genero obvenerat, pacem cum eo fecit.

II. Igitur Demetrius, totis Macedoniæ regni viribus instructus, quum Asiam occupare statuisset, iterato Ptolemæus, Seleucus, et Lysimachus, experti priore certamine quantæ vires essent concordiæ, pacta societate, adunatisque exercitibus; bellum adversus Demetrium transferunt in Europam. His comitem se et belli socium, jungit Pyrrhus, rex Epiri, sperans non difficilius Demetrium amittere Macedoniam posse, quam acquisierat. Nec spes frustra fuit : quippe exercitu ejus corrupto, ipsoque in fugam acto, regnum Macedoniæ occupavit.

dans toutes leurs campagnes et le roi Philippe et Alexandre-le-Grand; plus tard, il avait protégé l'enfance des fils d'Alexandre, et poursuivi ceux qui les trahissaient. Au contraire, Antipater, l'aïeul de ses jeunes rivaux, avait été pour la Macédoine un maître plus dur que ses rois eux-mêmes : Cassandre, leur père, couvert d'un sang auguste, avait, sans épargner ni les femmes ni les enfans, frappé la race des rois jusque dans ses derniers rejetons. Il poursuivait sur les fils de Cassandre les crimes dont il n'avait pu le punir lui-même : et Philippe, Alexandre, si les mânes conservent quelque sentiment, devaient voir avec joie l'empire de la Macédoine passer, non à leurs assassins, aux meurtriers de leur race, mais à leurs vengeurs. » Les Macédoniens apaisés le reconnurent pour souverain : Lysimaque lui-même, alors forcé de se défendre contre Doricète, roi de Thrace, craignant d'avoir à combattre un nouvel ennemi, fit la paix avec Demetrius, et lui livra le reste de la Macédoine qui avait appartenu à son gendre Antipater.

II. Demetrius, avec toutes les forces de la Macédoine, se préparait donc à envahir l'Asie, lorsque Ptolémée, Seleucus et Lysimaque, à qui la guerre précédente avait montré les heureux effets de la concorde, forment une alliance nouvelle, réunissent leurs troupes, et viennent le combattre en Europe. Pyrrhus, roi d'Épire, se joint à eux, et s'associe à cette expédition : il espérait que Demetrius perdrait la Macédoine aussi facilement qu'il l'avait acquise. Cet espoir ne fut point trompé : Pyrrhus séduit les soldats de son rival, l'oblige à fuir, et s'empare du

Dum hæc aguntur, Lysimachus generum suum Antipatrum, regnum Macedoniæ ademptum sibi soceri fraude querentem, interficit, filiamque suam Eurydicen, querelarum sociam, in custodiam tradit : atque ita universa Cassandri domus Alexandro magno, seu necis ipsius, seu stirpis exstinctæ pœnas, partim cæde, partim supplicio, partim parricidio luit. Demetrius quoque a tot exercitibus circumventus, quum posset honeste mori, turpiter se dedere Seleuco maluit. Finito bello, Ptolemæus cum magna rerum gestarum gloria moritur. Is, contra jus gentium, minimo natu ex filiis ante infirmitatem regnum tradiderat, ejusque rei populo rationem reddiderat : cujus non minor favor in accipiendo, quam patris in tradendo regno fuerat. Inter cetera patris et filii mutuæ pietatis exempla, etiam ea res amorem populi juveni conciliaverat, quod pater, regno ei publice tradito, privatus officium regni inter satellites fecerat, omnique regno pulchrius regis esse patrem duxerat.

III. Sed inter Lysimachum et Pyrrhum regem, socios paulo ante adversus Demetrium, assiduum inter pares discordiæ malum bellum moverat. Victor Lysimachus, pulso Pyrrho, Macedoniam occupaverat. Inde Thraciæ, ac deinceps Heracleæ bellum intulerat : cujus urbis et initia et exitus admirabiles fuere. Quippe Bœotiis pestilentia laborantibus oraculum Delphis responderat, « coloniam in Ponti regione sacram Herculi conderent. » Quum propter metum longæ ac periculosæ navigatio-

trône de Macédoine. Cependant Lysimaque fait égorger son gendre Antipater, qui l'accusait de lui avoir enlevé son royaume : il fait emprisonner sa fille Eurydice, qui joignait ses plaintes à celles de son époux. On vit ainsi le meurtre, les supplices, le parricide, venger sur la race entière de Cassandre les mânes d'Alexandre-le-Grand et de sa famille assassinée. Entouré de tant d'armées ennemies, Demetrius, au lieu de chercher un trépas honorable, se livra lâchement à Seleucus. A la fin de la guerre, Ptolémée meurt couvert de gloire : avant sa maladie, il avait, contre le droit des gens, cédé son sceptre au plus jeune de ses fils[1]; et le peuple, à qui il rendit compte de sa conduite, applaudit à l'élévation du fils autant qu'à la générosité du père. Tous deux avaient donné plus d'un exemple de leur mutuelle tendresse, et le jeune prince devenait plus cher encore à la nation, lorsqu'on voyait son père, après lui avoir publiquement cédé le titre de roi, remplir encore auprès de lui l'office d'un de ses gardes, et préférer le nom de père du roi à la puissance souveraine.

III. Cependant la discorde, fruit ordinaire de l'égalité, excitait la guerre entre Pyrrhus et Lysimaque, unis naguère contre Demetrius. Lysimaque, vainqueur, s'empare de la Macédoine, dont il avait chassé Pyrrhus. Delà il passe en Thrace, et marche bientôt contre Héraclée, ville dont l'origine et la chute sont également merveilleuses. L'oracle de Delphes avait ordonné aux Béotiens, désolés par la peste[2], de fonder dans le Pont une colonie consacrée à Hercule. Tous aimèrent mieux attendre la mort dans leur patrie, que d'affronter les pé-

nis, mortem in patria omnibus præoptantibus, res omissa esset, bellum his Phocenses intulerunt. Quorum quum adversa prœlia paterentur, iterato ad oraculum decurrunt : responsum, « idem belli, quod pestilentiæ, remedium fore. » Igitur conscripta colonorum manu, in Pontum delati, urbem Heracleam condiderunt. Et quoniam fatorum auspiciis in eas sedes delati erant, brevi tempore magnas opes paravere. Multa deinde hujus urbis adversus finitimos bella, multæ etiam domesticæ dissensiones fuere. Inter cetera magnifica, vel præcipue illud memorabile fuit. Quum rerum potirentur Athenienses, victisque Persis, Græciæ et Asiæ tributum in tutelam classis descripsissent, omnibus cupide ad præsidium salutis suæ conferentibus, soli Heracleenses, ob amicitiam regum Persicorum, collationem abnuerunt. Missus itaque ab Atheniensibus Lamachus cum exercitu ad extorquendum, quod negabatur, dum, relictis in litore navibus, agros Heracleensium populatur, classem cum majore parte exercitus naufragio repentinæ tempestatis amisit. Itaque quum neque mari posset, amissis navibus, neque terra auderet cum parva manu inter tot ferocissimas gentes reverti, Heracleenses honestiorem beneficii, quam ultionis occasionem rati, instructos commeatibus auxiliisque dimittunt, bene agrorum suorum populationem impensam existimantes, si, quos hostes habuerant, amicos reddidissent.

IV. Passi sunt inter plurima mala etiam tyrannidem : siquidem quum plebs et novas tabulas et divisionem

rils d'une navigation lointaine, et l'ordre du dieu ne fut point accompli. Mais bientôt les Phocéens portent la guerre dans leur pays : battus en plusieurs rencontres, les Béotiens consultent de nouveau l'oracle, et apprennent que le remède qui eut arrêté les ravages de la peste, doit mettre fin aussi aux maux de la guerre; une troupe de colons se forme, et va fonder dans le Pont la ville d'Héraclée. Sur cette terre où les appelait le destin, ils virent s'accroître rapidement leur puissance. Tour à tour menacés par les armes des nations voisines et par des dissensions intestines, ils s'illustrèrent par plusieurs belles actions, et surtout par le trait suivant. Lorsque, après la défaite des Perses, les Athéniens vainqueurs imposaient à la Grèce et à l'Asie des tributs destinés à l'entretien de leur flotte, chaque peuple s'empressait d'y contribuer dans l'intérêt de son salut : les seuls Héracléens s'y refusèrent, comme alliés des rois de Perse. Envoyé par Athènes pour les contraindre à payer, Lamachus avait laissé ses vaisseaux sur les côtes, et désolait leur territoire, lorsqu'une tempête vint tout à coup détruire, avec sa flotte, la plus grande partie de son armée. La perte de ses vaisseaux lui fermait la mer; sur terre, il n'osait traverser avec une poignée d'hommes tant de contrées barbares : mais les Héracléens, ne voulant se venger que par des bienfaits, le renvoyèrent avec des vivres et des secours; ils crurent, en s'attachant l'amitié de ceux qu'ils avaient eus pour ennemis, être assez dédommagés du ravage de leurs campagnes.

IV. Parmi les maux qu'ils souffrirent, il faut compter la tyrannie. Le peuple demandait l'abolition des dettes et

agrorum divitum impotenter flagitaret, diu re in senatu tractata, quum exitus rei non inveniretur, postremum adversus plebem, nimio otio lascivientem, auxilia a Timotheo, Atheniensium duce, mox ab Epaminonda Thebanorum petivere. Utrisque negantibus, ad Clearchum, quem ipsi in exsilium egerant, decurrunt. Tanta calamitatum necessitas fuit, ut, cui patriam interdixerant, eum ad tutelam patriæ revocarent. Sed Clearchus exsilio facinorosior redditus, et dissensionem populi occasionem invadendæ tyrannidis existimans, primo tacitus cum Mithridate, civium suorum hoste, colloquitur; et inita societate paciscitur, ut revocatus in patriam, prodita ei urbe, præfectus ejus constitueretur. Postea autem insidias, quas civibus paraverat, in ipsum Mithridatem vertit. Namque quum, velut arbiter civilis discordiæ, de exsilio reversus esset, statuto tempore, quo urbem Mithridati traderet, ipsum cum amicis suis cepit, captumque, accepta ingenti pecunia, dimisit. Atque ut in illo subitum se ex socio fecit hostem, sic ex defensore senatoriæ causæ repente patronus plebis evasit; et adversus auctores potentiæ suæ, a quibus revocatus in patriam, per quos in arce collocatus fuerat, non solum plebem accendit, verum etiam nefandissima quæque tyrannicæ crudelitatis exercuit. Igitur populo ad concionem vocato, neque se affuturum amplius grassanti in populum senatui, ait; intercessurum etiam, si in pristina sævitia perseveret : quod si pares se crudelitati senatorum arbitrentur, abiturum cum militibus suis, neque civili-

le partage des terres possédées par les riches. Le sénat, ne pouvant mettre fin aux désordres, ni réprimer la licence qu'un trop long repos avait produite, implora le secours de l'Athénien Timothée, et bientôt d'Épaminondas, général thébain. Tous deux refusèrent, et les sénateurs eurent recours à Cléarque, qu'eux-mêmes avaient exilé : l'excès de leurs maux les forçait à rappeler pour la défense de la patrie l'homme à qui la patrie avait été fermée. Cléarque, animé au crime par son exil, ne vit dans les dissensions intestines qu'une voie vers la tyrannie : il s'unit en secret avec Mithridate, ennemi d'Héraclée, et s'engage par un traité à lui livrer la ville où il est rappelé, pour la gouverner ensuite en son nom. Mais plus tard, il fait tomber Mithridate lui-même dans le piège qu'il préparait à son pays. Rentré dans Héraclée comme arbitre des discordes civiles, à l'instant même qu'il avait fixé pour remettre la ville aux mains de Mithridate, il s'empare de sa personne et de son escorte, et lui fait acheter sa liberté par des sommes immenses. Devenu l'ennemi de son allié, on le vit bientôt aussi, de défenseur des nobles, devenir le patron du peuple : il se soulève contre ceux qui ont élevé sa puissance, qui l'ont rappelé de l'exil, qui lui ont livré la citadelle : il déploie même contre eux toutes les rigueurs d'une cruauté tyrannique. Enfin, il convoque une assemblée, et déclare que désormais il ne secondera plus les violences du sénat : il protégera même le peuple, si ces fureurs se prolongent. Si les citoyens se trouvent assez forts pour résister à leurs ennemis, il va quitter la ville avec ses soldats, pour ne pas prendre part aux dissensions civiles : s'ils se croient

bus discordiis interfuturum; sin vero diffidant viribus propriis, vindictæ se civium non defuturum: proinde consulant sibi ipsi, jubeant abire se, an malint causæ popularis socium remanere. His verbis sollicitata plebs summum ad eum imperium defert; et dum senatus potentiæ irascitur, in servitutem se tyrannicæ dominationis cum conjugibus et liberis tradit. Igitur Clearchus LX senatores comprehensos (nam ceteri in fugam dilapsi erant) in vincula compingit. Lætari plebs, quod a duce potissimum senatorum, senatus deleretur, versaque vice auxilium eorum in exitium conversum esset. Quibus dum mortem passim omnibus minatur, cariora eorum pretia facit: siquidem Clearchus magna pecunia (quasi minis populi occulte eos subtracturus), accepta, spoliatos fortunis, vita quoque spoliavit.

V. Cognito deinde, quod bellum sibi ab iis, qui profugerant, misericordia in auxilium sollicitatis civitatibus, pararetur, servos eorum manu mittit. Et ne quid mali afflictis honestissimis domibus deesset, uxores eorum filiasque nubere servis suis, proposita recusantibus morte, compellit, ut eos sibi fidiores, et dominis infestiores redderet. Sed matronis tam lugubres nuptiæ graviores repentinis funeribus fuere. Itaque multæ se ante nuptias, multæ in ipsis nuptiis, occisis prius novis maritis, interficiunt, et se tam funestis calamitatibus, virtute ingenui pudoris, eripiunt. Prœlium deinde committitur: quo victor tyrannus captivos senatores in triumphi modum per ora civium trahit. Reversus in urbem alios vincit,

trop faibles, il est prêt à servir leur vengeance : ils doivent donc, ou ordonner son départ, ou le choisir pour appui de leur cause. Le peuple, séduit par ces discours, lui défère le pouvoir souverain[3], et dans sa haine aveugle contre le sénat, il se livre avec ses enfans et ses femmes à la domination d'un tyran. Cléarque fait saisir et charger de chaînes soixante sénateurs; les autres avaient pris la fuite : la multitude s'applaudit de voir le sénat détruit par son propre chef, et frappé par le bras dont il attendait son salut. Le tyran menace tous les sénateurs de la mort, pour leur arracher une rançon plus forte : sous prétexte de les dérober secrètement à la fureur du peuple, il reçoit d'eux des sommes immenses, et avec leur fortune leur ravit bientôt la vie.

V. Il apprend ensuite que les sénateurs fugitifs se préparent à le combattre, et que la compassion soulève les cités en leur faveur. Il affranchit aussitôt leurs esclaves, et pour que les plus nobles familles vissent combler la mesure de leurs maux, il ordonne sous peine de mort, aux femmes et aux filles de ses victimes, d'épouser leurs esclaves : il espérait augmenter en ceux-ci, et leur dévouement à sa cause, et leur acharnement contre leurs maîtres. Mais à ces femmes illustres un si horrible hymen sembla pire qu'une prompte mort : elles se tuèrent, les unes avant les noces; d'autres, au sein des fêtes nuptiales, après avoir égorgé leurs nouveaux époux : et leur fierté généreuse les déroba à ces affreux malheurs. Le combat se livre : le tyran triomphe, et fait traîner sous

torquet alios, alios occidit : nullus locus urbis a crudelitate tyranni vacat. Accedit sævitiæ insolentia, crudelitati arrogantia. Interdum ex successu continuæ felicitatis obliviscitur se hominem; interdum Jovis se filium dicit. Eunti per publicum aurea aquila, velut argumentum generis, præferebatur : veste purpurea, et cothurnis regum tragicorum, et aurea corona utebatur : filium quoque suum Ceraunon vocat, ut deos non mendacio tantum, verum etiam nominibus illudat. Hæc illum facere duo nobilissimi juvenes Chion et Leonides indignantes, patriam liberaturi in necem tyranni conspirant. Erant hi discipuli Platonis philosophi : qui virtutem, ad quam quotidie præceptis magistri erudiebantur, patriæ exhibere cupientes, quinquaginta cognatos, veluti clientes, in insidiis locant. Ipsi more jurgantium, ad tyrannum, veluti ad regem, in arcem contendunt : qui jure familiaritatis admissi, dum alterum priorem dicentem intentus audit tyrannus, ab altero obtruncatur. Sed et ipsi, sociis tardius auxilium ferentibus, a satellitibus obruuntur. Quare factum est, ut tyrannus quidem occideretur, sed patria non liberaretur. Nam frater Clearchi, Satyrus, eadem via tyrannidem invadit; multisque annis, per gradus successionis, Heracleenses sub regno tyrannorum fuere.

les yeux du peuple les sénateurs captifs. A son retour dans la ville, il prodigue les chaînes et les tortures et la mort : rien n'est à l'abri de ses cruautés. A ses fureurs, à sa barbarie, il joint le délire de l'orgueil : enivré de ces longs succès, il semble oublier qu'il est homme, il se proclame fils de Jupiter. Un aigle d'or, emblême de sa céleste origine, est porté devant lui dans les rues; il emprunte aux rois de théâtre leurs manteaux de pourpre, et leurs cothurnes et leurs couronnes d'or; il donne à son fils le nom de Ceraunus[4], et usurpe le nom des dieux qu'outrageaient déjà ses mensonges. Indignés dé tant d'excès, deux jeunes gens d'un sang illustre, Chion et Leonides, jurent d'affranchir leur patrie par le meurtre du tyran : disciples de Platon, ils voulurent pratiquer, pour le salut de leur pays, ces leçons de sagesse, qu'ils puisaient chaque jour dans les entretiens de leur maître. Ils placent en embuscade cinquante conjurés, leurs parens, et eux-mêmes feignant une querelle, se rendent à la citadelle : ils étaient connus du tyran, et ils obtiennent accès près de lui. Il écoutait les plaintes de l'un d'eux, il est tout à coup frappé par l'autre; mais ces hommes généreux, secourus trop tard par leurs amis, périssent sous les coups des gardes. Ainsi, en égorgeant le tyran, ils ne purent affranchir leur patrie : Satyrus, frère de Cléarque, s'empara à son tour du pouvoir; et pendant une longue suite d'années, les Héracléens gémirent sous le sceptre héréditaire des tyrans.

LIBER XVII.

I. PER idem ferme tempus in Hellesponti et Chersonesi regionibus terræ motus fuit : maxime tamen Lysimachia urbs, ante duos et viginti annos a Lysimacho rege condita, eversa est. Quod portentum dira Lysimacho stirpique ejus, ac regni ruinam, cum clade vexatarum regionum, portendebat. Nec ostentis fides defuit : nam brevi post tempore, Agathoclem filium suum, quem in successionem regni ordinaverat, per quem multa bella prospere gesserat, non solum patrium, verum etiam humanum ultra morem, perosus, ministra Arsinoe noverca, veneno interfecit. Hæc illi prima mali labes, hoc initium impendentis ruinæ fuit. Nam parricidium principum secutæ cædes sunt, luentium supplicia, quod occisum juvenem dolebant. Itaque et hi, qui cædibus superfuerant, et hi, qui exercitibus præerant, certatim ad Seleucum deficiunt; eumque pronum jam ex æmulatione gloriæ, bellum Lysimacho inferre compellunt. Ultimum hoc certamen commilitonum Alexandri fuit, et, velut ad exemplum fortunæ, par reservatum. Lysimachus quatuor et LXX annos natus erat, Seleucus septem et LXX. Sed in hac ætate utrique animi juveniles erant, imperiique cupiditatem insatiabilem gerebant. Quippe quum orbem

LIVRE XVII.

I. Un tremblement de terre agita, vers cette époque, la Chersonnèse et l'Hellespont : il se fit surtout sentir à Lysimachie; cette ville, fondée depuis vingt-deux ans par Lysimaque, fut détruite. Un tel prodige annonçait d'affreux malheurs à ce prince, à sa famille; ils présageaient la fin de leur empire et la ruine des provinces qu'ils avaient désolées. Ces augures menaçans furent accomplis. Bientôt le roi devient l'ennemi de son fils Agathocle, qu'il avait déclaré son successeur au trône, et dont le courage l'avait heureusement servi dans plusieurs guerres : oubliant les sentimens d'un père et les devoirs même d'un homme, il le fait empoisonner par Arsinoé, sa marâtre. Tel fut l'origine de ses maux, le signal de ses désastres. Au meurtre de son fils, il joignit d'autres forfaits : les courtisans payèrent de leur tête les pleurs qu'ils donnaient à la mort du jeune prince. Ceux qui avaient échappé aux massacres, ceux qui commandaient les armées, passent à l'envi du côté de Seleucus, et l'excitent à une guerre qui lui plaisait d'ailleurs contre un rival de gloire. Cette lutte fut la dernière entre les compagnons d'Alexandre, et l'on eût dit que la fortune avait réservé l'un pour l'autre ces illustres ennemis. Lysimaque avait atteint sa soixante-quatorzième année, et Seleucus sa soixante-dix-septième : mais tous deux, à

terrarum duo soli tenerent, angustiis sibimet inclusi videbantur, vitæque finem non annorum spatio, sed imperii terminis metiebantur.

II. In eo bello Lysimachus, amissis ante variis casibus xv liberis, non instrenue moriens, postremus domus suæ ruinæ cumulus accessit. Lætus tanta victoria Seleucus, et quod majus victoria putabat, solum se de cohorte Alexandri remansisse, victoremque victorum exstitisse, non humanum esse opus, sed divinum munus, gloriatur, ignarus prorsus, non multo post fragilitatis humanæ se ipsum exemplum futurum. Quippe post menses admodum septem a Ptolemæo, cujus sororem Lysimachus in matrimonio habuerat, per insidias circumventus occiditur; regnumque Macedoniæ, quod Lysimacho eripuerat, cum vita pariter amittit. Igitur Ptolemæus quum et in gratiam memoriæ magni Ptolemæi patris, et in favorem ultionis Lysimachi ambitiosus apud populares esset, primo Lysimachi filios conciliare sibi statuit; nuptiasque Arsinoes sororis suæ, matris eorum petit, puerorum adoptione promissa, ut, quum in locum patris eorum successisset, nihil illi moliri vel verecundia matris, vel appellatione patris auderent. Fratris quoque, regis Ægypti, concordiam per epistolas deprecatur, professus, deponere se offensam erepti paterni regni, neque amplius a fratre quæsiturum, quod honestius a paterno hoste perceperit. Omnique arte adu-

cet âge, conservaient encore l'ardeur de la jeunesse et une insatiable ambition. Le monde, qu'ils se partageaient, leur paraissait trop étroit, et ils semblaient mesurer leur vie, non par le nombre de leurs années, mais par l'étendue de leur empire.

II. Lysimaque, qui avait perdu quinze enfans par des accidens divers, mourut lui-même dans cette guerre d'une mort glorieuse, et consomma la ruine de sa maison [1]. Fier d'un si beau triomphe, plus fier encore de rester seul entre les généraux d'Alexandre, et d'avoir vaincu les vainqueurs même, Seleucus voyait dans son bonheur, non plus l'ouvrage d'un homme, mais un bienfait des dieux : il ignorait qu'il allait bientôt attester par son propre exemple la fragilité de la puissance humaine. Sept mois après, Ptolémée, dont Lysimaque avait épousé la sœur, le fait assassiner; et Seleucus perd, avec la vie, cette couronne de Macédoine, qu'il venait d'enlever à son rival. Alors, Ptolémée, que le souvenir du grand Ptolémée son père et les mânes de Lysimaque vengés avaient rendu cher à ses peuples, sentit s'éveiller son ambition : il voulut d'abord s'attacher les fils de Lysimaque, et demanda la main de sa sœur Arsinoé, leur mère, promettant d'adopter ses enfans; il pensait qu'en prenant la place et le nom de leur père, il trouverait dans ce titre sacré, et dans leur respect pour leur mère, une garantie contre leurs attaques [2]. Il écrit aussi au roi d'Égypte, son frère, pour lui demander son amitié. Il lui pardonne, dit-il, de l'avoir dépouillé de son trône : il ne songe plus à ravir à un frère ce qu'il a conquis sur l'ennemi de son père. Il le comble de flatteries et de cares-

latur ei, ne Antigono Demetrii, et Antiocho, Seleuci filio[3], cum quibus bellum habiturus erat, tertius sibi hostis accederet. Sed nec Pyrrhus, rex Epiri, omissus, ingens momentum futurus, utri parti socius accessisset: qui et ipse spoliare singulos cupiens, omnibus se partibus venditabat. Itaque Tarentinis adversus Romanos laturus auxilium, ab Antigono naves, ad exercitum in Italiam deportandum, mutuo petit; ab Antiocho pecuniam, qui opibus, quam militibus, instructior erat; a Ptolemæo Macedonum militum auxilia. Sed Ptolemæus, cui nulla dilationis ex infirmitate virium venia esset, quinque millia peditum, equitum quatuor millia, elephantos quinquaginta, non amplius quam in biennii usum dedit. Ob hæc Pyrrhus, filia Ptolemæi in matrimonium accepta, vindicem eum regni reliquit, ne, abducta in Italiam juventute, prædam hostibus regnum relinqueret.

III. Sed quoniam ad Epiri mentionem ventum est, de origine regni ejus pauca narranda sunt. Molossorum primum in ea regione regnum fuit. Post Pyrrhus, Achillis filius, amisso per absentiam Trojanis temporibus paterno regno, in his locis consedit, qui Pyrrhidæ primo, postea Epirotæ dicti sunt. Sed Pyrrhus quum in templum Dodonæi Jovis ad consulendum venisset, ibi Lanassam, neptem Herculis, rapuit: ex cujus matrimonio octo liberos sustulit. Ex his nonnullas virgines nuptum finitimis regibus tradidit, opesque affinitatum auxilio magnas paravit: atque ita Heleno, filio Priami regis,

ses, de peur qu'il ne vienne s'unir à Antigone, fils de Demetrius, et à Antiochus, fils de Seleucus, contre lesquels lui-même allait combattre. Pyrrhus, roi d'Épire, ne fut pas oublié : il devait être, pour l'un et l'autre parti, ou un puissant allié, ou un ennemi redoutable; il vendait son appui à ces rivaux qu'il voulait dépouiller tour à tour. Pour aller au secours de Tarente, menacé par les armes romaines, il emprunte à Antigone une flotte destinée à transporter son armée en Italie : il demande de l'argent à Antiochus, qui avait plus de trésors que de soldats, et à Ptolémée un renfort de troupes macédoniennes. Celui-ci, à qui sa faiblesse ne permettait pas de résister, lui confie, seulement pour deux années, cinq mille fantassins, quatre mille cavaliers, cinquante éléphans. Pyrrhus épouse la fille de ce prince, et lui laisse la garde de ses états, que le départ de son armée pour l'Italie exposait aux invasions étrangères.

III. Puisque j'ai été conduit à parler de l'Épire, je dois présenter quelques détails sur l'origine de ce royaume. Les premiers maîtres du pays furent les Molosses. Plus tard, Pyrrhus, fils d'Achille, qui, retenu au siège de Troie, avait perdu le trône de son père, s'établit en ces lieux : ses peuples prirent le nom de Pyrrhides, et ensuite celui d'Épirotes. Pyrrhus était venu au temple de Dodone pour y consulter Jupiter : il y enleva la petite-fille d'Hercule, Lanassa, et de son mariage avec elle naquirent huit enfans. Plusieurs de ses filles s'unirent aux rois voisins, dont l'alliance augmenta ses forces. Alors, voulant récompenser les rares qualités d'Helenus, fils de

ob industriam singularem, regnum Chaonum, et Andromachen Hectoris, quam et ipse matrimonio suo in divisione Trojanæ prædæ acceperat, uxorem tradidit: brevique post tempore Delphis, insidiis Orestæ, filii Agamemnonis, inter altaria dei interiit. Successor huic Pielus filius fuit. Per ordinem deinde regnum ad Arrybam descendit: cui, quoniam pupillus et unicus ex gente nobili superesset, intentiore omnium cura servandi ejus educandique, publice tutores constituuntur: Athenas quoque erudiendi gratia missus, quanto doctior majoribus suis, tanto et gratior populo fuit. Primus itaque leges et senatum annuosque magistratus et reipublicæ formam composuit; et ut a Pyrrho sedes, sic vita cultior populo ab Arryba statuta. Hujus filius Neoptolemus fuit: ex quo nata est Olympias, mater Alexandri Magni, et Alexander, qui post eum regnum Epiri tenuit; et in Italia bello gesto, in Brutiis interiit. Post ejus mortem, frater Æacides regno successit, qui, assiduis adversus Macedonas bellorum certaminibus populum fatigando, offensam civium contraxit; ac propterea in exsilium actus, Pyrrhum filium bimum, admodum parvulum in regno reliquit. Qui et ipse quum a populo propter odium patris ad necem quæreretur, furtim subtractus in Illyrios defertur; traditusque est Beroæ, Glauciæ regis uxori, nutriendus, quæ et ipsa genus Æacidarum erat. Ibi eum, seu misericordia fortunæ ejus, seu infantilibus blandimentis inductus rex, adversum Cassandrum, Macedoniæ regem, qui eum sub belli comminatione deposcebat,

Priam, il lui céda le royaume de Chaonie, et lui donna pour femme Andromaque, veuve d'Hector, qu'il avait lui-même épousée lorsqu'elle lui échut en partage après la ruine de Troie. Mais bientôt il mourut à Delphes, assassiné au pied des autels par Oreste, fils d'Agamemnon[4]. Son fils Pielus lui succéda. Plus tard, les droits du sang appelèrent au trône Arryba, encore en bas âge, et seul rejeton de cette illustre famille : on veilla avec soin sur son enfance, le peuple lui choisit des tuteurs; on l'envoya étudier à Athènes, et, plus éclairé que ses aïeux, il sut mieux qu'eux aussi gagner l'amour de ses peuples. Le premier, il donna à l'Épire des lois, un sénat, des magistrats annuels, un gouvernement régulier; et si ces peuples avaient reçu de Pyrrhus le sol qu'ils habitaient, ce fut à Arryba qu'ils dûrent le bienfait de la civilisation. De Néoptolème, son fils, naquirent Olympias, mère d'Alexandre-le-Grand, et Alexandre, qui porta après lui la couronne d'Épire, et qui alla combattre et mourir dans le Brutium, en Italie. A ce prince succéda son frère Æacide : ses guerres continuelles contre la Macédoine soulevèrent contre lui ses peuples fatigués: forcé de quitter l'Épire, il y laissa son fils Pyrrhus, âgé de deux ans. Le peuple, irrité contre le père, voulait égorger le fils : on le déroba à sa fureur; on le porta dans l'Illyrie, pour le confier à Béroa, femme du roi Glaucias, issue elle-même du sang des Æacides. Le roi, touché de pitié pour ses malheurs, séduit peut-être par ses caresses enfantines, le protégea long-temps contre Cassandre, roi de Macédoine, qui le redemandait en menaçant Glaucias de ses armes : celui-ci, pour mieux défendre le jeune

diu protexit, addito in auxilium etiam adoptionis officio. Quibus rebus moti Epirotæ, odio in misericordiam verso, annorum XI eum in regnum revocaverunt, datis tutoribus, qui regnum usque adultam ejus ætatem tuerentur. Adolescens deinde multa bella gessit; tantusque rerum successu haberi cœptus est, ut Tarentinos solus adversus Romanos tueri posse videretur.

prince, alla jusqu'à l'adopter. Enfin, les Épirotes, passant de la haine à la pitié, le rappelèrent sur le trône, après onze années d'exil, et lui nommèrent des tuteurs pour veiller sur le royaume pendant sa jeunesse. Parvenu à l'âge d'homme, Pyrrhus entreprit beaucoup de guerres, et s'illustra tellement par ses exploits, qu'il parut seul capable de soutenir Tarente contre les efforts des Romains.

NOTES

PRÉFACE.

1. *Dont plusieurs même avaient porté le titre de consuls.* Entre autres, A. Albinus (*Voyez* Cic., *Brut.*, xxi), L. Cincius (*Denys d'Halicarn.*, i, 6), L. Lucullus (Cic., *Academ.*, ii, i), et Cicéron lui-même, qui écrivit en grec une histoire de son consulat (*Ad Attic.*, i, 19).

2. *Les sujets que les historiens de la Grèce se sont partagés, etc.* L'abbé Paul a traduit : *Cette suite de faits dont les historiens grecs ont détaché chacun une partie, et qu'ils ont écrits séparément, etc.* Le mot latin *gregatim* se refuse à cette interprétation. Justin nous représente les historiens grecs s'approchant de l'histoire universelle, et s'emparant à la fois et sans ordre (*gregatim*) des faits que le goût de chacun le porte à retracer, sans s'inquiéter si l'ouvrage qu'il entreprend se lie aux ouvrages de ses devanciers et à ceux de ses contemporains (*inter sese facta occupant*). Avec ce sens, la relation des deux membres de phrase est on ne peut plus claire : à ces ouvrages incohérens sur les faits d'une même histoire, Trogue Pompée oppose avec avantage son Histoire universelle, conforme à l'ordre des temps et des faits. Cette interprétation nous paraît fort simple : cependant, au lieu d'y recourir, les éditeurs de Justin ont mieux aimé, ou forcer le sens de *gregatim*, en disant que ce mot était mis pour *segregatim* (*Voyez* l'édition de M. Lemaire), ou changer la leçon de tous les manuscrits, *sese gregatim*, en *sese gregati.* (C'est le texte adopté par l'abbé Paul.) — Quant à *omissis, quæ sine fructu erant*, nous avons suivi le sentiment des commentateurs qui ont rapporté cette idée incidente aux historiens grecs, et non à Trogue Pompée. Non-seulement les historiens grecs s'étaient partagé sans ordre les différentes parties de l'histoire universelle, mais plusieurs de ces parties n'avaient pas été traitées : Trogue Pompée, au contraire, a tout embrassé. Il ne faut pas perdre de vue

que Justin loue ici dans Trogue Pompée l'auteur d'une histoire générale et complète, et il relève l'avantage de cette universalité, en rappelant les lacunes qui existent entre les histoires particulières.

3. *C'est à vous.* On ne sait pas d'une manière certaine à quel empereur est adressée cette préface. Quelques éditions portent *ad te, imperator Antonine*, mais c'est, dit Wetzel, une glose ajoutée par ceux qui confondent Justin l'Historien avec Justin le Martyr. (*Voyez* au commencement du volume, les notices sur Justin par M. Laya et F. Schœll.)

LIVRE PREMIER.

1. *Histoire universelle.* Justin, d'après Trogue Pompée, a donné à son ouvrage le nom de Philippiques, soit parce qu'il en consacre une grande partie à l'histoire de Philippe et de ses successeurs, soit qu'il ait voulu emprunter le titre des harangues de Démosthène et de Cicéron.

2. *Ninus, roi d'Assyrie, etc.* Au rapport de Justin, chapitre II de ce premier livre, la domination des Assyriens dura 1300 ans : or, on place, vers l'an du monde 3108, Arbaces, qui la renversa. Il faut donc supposer que Ninus régna vers l'an 1808, ou 1422 ans avant la fondation de Rome.

3. *Sésostris.* Appelé aussi Vexoris. Justin, II, 3, place ce prince 1500 ans avant Ninus.

4. *Il soumit, etc.* Ctésias, cité par Diodore, II, 5, fait monter à deux millions de soldats les forces de ce conquérant.

5. *Dura treize cents ans.* Le même auteur compte, depuis Ninus jusqu'à Sardanapale, trente rois, qui occupent un espace de 1360 ans : d'autres augmentent le nombre des rois dont Eusèbe nous a conservé les noms, et diminuent au contraire celui des années.

6. *L'un est élevé comme fils du pasteur, etc. Voyez*, sur la naissance et les premières années de Cyrus, HÉRODOTE, I, 125 et suiv.

7. *Ainsi finit l'empire des Mèdes, etc.* An de Rome 203 : la durée de l'empire des Mèdes, dont notre auteur indique seulement la naissance et la chute, paraît avoir été plus courte.

8. *Trembla pour lui-même.* Un manuscrit porte *desolutus*, un autre *desolatus*, mais la plupart *de se sollicitus* : nous avons dû préférer cette dernière leçon.

9. *Barène.* Ville voisine d'Ecbatane, et non pas Barcé, comme le portent la plupart des textes. Barcé était une ville de la Cyrénaïque, où les armes de Cyrus n'avaient pas encore pénétré. (*Voyez* Ctésias et Bongars.)

10. *Avait envoyé ses forces avec autant d'empressement, etc.* Ce fait n'est pas exact. Crésus, suivant le conseil d'un oracle, avait demandé du secours aux Athéniens et aux Lacédémoniens. Les Lacédémoniens étaient en route avec un corps d'armée, lorsqu'ils apprirent la défaite de leur allié : ils retournèrent dans leur patrie. Voilà à quoi se réduit le dévouement des Grecs à la cause de Crésus.

11. *Le meurtre de Candaule fut le prix d'un nouvel hymen.* L'abbé Paul et les commentateurs ne me paraissent pas avoir entendu cette phrase. Ils la traduisent et l'expliquent comme s'il y avait, non pas *cædes Candaulis nuptiarum præmium fuit*, mais *nuptiæ fuere præmium cædis*. Justin veut dire que Gygès, en consentant à s'unir à la reine, obtint pour prix de cet hymen le trône de Candaule. Gygès reçut, pour la dot de sa nouvelle épouse, le sang du roi et la couronne.

12. *Elle livra son sceptre, etc.* Cicéron, *de Attic.*, III, 9, a emprunté à Platon, *de Leg.*, II, des détails plus fabuleux encore sur l'histoire de Gygès.

13. *Bois, dit-elle, etc.* Tel est aussi le récit d'Hérodote, I, 214. Diodore raconte, au contraire, que Cyrus, pris dans la bataille, ne survécut à sa défaite que pour mourir sur une croix.

14. *Prexaspes.* Appelé par d'autres Comètes, ou Comaris.

15. *Le mage.* La plupart des auteurs attribuent le meurtre de Smerdis, frère de Cambyse, non à Prexaspes, mais à un autre mage nommé Smerdis, comme le prince qu'il massacra et dont il usurpa la couronne.

16. *De se soustraire aux regards, etc.* L'abbé Paul a traduit *les rois perses ont le visage voilé.* Nous avons pensé qu'il valait mieux en-

tendre cette phrase dans le sens d'un passage précédent, liv. 1, c. 2, *raro à viris visus, in feminarum turba consenuit. Posteri quoque ejus, id exemplum secuti, responsa gentibus per internuntios dabant.*

LIVRE SECOND.

1. *Pour retracer les actions des Scythes.* La transition qui unit l'un à l'autre les deux premiers livres de cette histoire, paraît empruntée à Hérodote, qui a placé de même, entre la prise de Babylone et l'expédition de Darius en Scythie, une description de cette contrée et des mœurs de ses habitans, liv. IV.

2. *Ces argumens, etc.* Sans examiner ici ni la vraisemblance d'une pareille discussion, ni les argumens produits à l'appui de chaque système, peut-être n'est-il pas hors de propos de remarquer, d'une part, qu'Hérodote établit, entre l'Égypte et la Phrygie, la même question de prééminence; de l'autre, que la plupart des opinions ici présentées, paraissent avoir eu crédit chez des peuples et dans des siècles beaucoup plus éclairés. Ainsi, Héraclite, et les stoïciens après lui, croyaient que le monde à sa naissance avait longtemps été rempli de feux; ainsi, au rapport de Virgile, la Scythie passait pour le point le plus élevé de la terre:

> Mundus, ut ad Scythiam, Rhiphæasque arduus arces
> Consurgit, premitur Libyæ devexus in Austros.
>
> GEORG., I, v. 240.

3. *La justice est gravée dans les cœurs, etc.* — *Plus ibi boni mores valent, quam alibi bonæ leges,* dit Tacite en parlant des Germains. *Voyez* aussi HORACE, III, od. 24.

4. *Des peaux de bêtes fauves.* Le texte ajoute *murinis :* ce sont des peaux de martres, de bléreaux, de renards, etc. (Note de l'abbé Paul.)

5. *Sésostris, etc.* Voyez précédemment, liv. I, note 3.

6. *Il se retire dans son royaume.* Hérodote et Diodore racontent, au contraire, que Sésostris, partout vainqueur, réunit la Scythie à son empire.

7. *Dans les plaines de Themiscyre.* Les traditions relatives à l'origine et à l'histoire de l'empire des Amazones sont remplies d'incertitude. Strabon les rejette toutes, comme également fabuleuses (liv. XI). Au reste, on s'accorde généralement à fixer le siège de leur puissance dans les lieux désignés par Justin. Ovid., *de Pont.*, IV, ep. 10 :

Et tu femineæ Thermodon cognite turbæ.

Prop., III, eleg. 14, v. 14 :

Qualis Amazonidum nudatis bellica mammis
Thermodonteis turma lavatur aquis.

8. *Le nom d'Amazones.* A privatif, μαζὸς, mamelle.

9. *Se signala si glorieusement, etc. Voyez* Virgile, *Æn.* I, 490.

10. *Partagea treize jours, etc. Voyez* liv. XII, ch. 3.

11. *Jancyrus.* D'autres éditions portent, soit *Janthyrus*, soit *Idanthyrus*. Hérodote l'appelle Idanthyrse. *Voyez,* sur cette expédition de Darius, Hérodote, liv. IV.

12. *Qu'on n'a pas vu s'élever, etc.* Tous les auteurs attestent la haute antiquité d'Athènes. Cicéron a dit : *Athenarum urbs ea vetustate est, ut ipsa ex se cives suos genuisse dicatur.*

13. *Dont la fille Atthis donna, etc.* On fait aussi dériver ce nom, soit d'Actis, beau-père et prédécesseur de Cécrops, soit du mot grec ἀκτὴ, rivage.

14. *Vers cette époque.* Vers l'an du monde 2490.

15. *Par Démophon, son fils.* On a relevé ici une double erreur. Démophon, quoique fils de Thésée, ne fut pas son successeur immédiat, et ne parut pas au siège de Troie, du moins comme roi d'Athènes, puisque son avènement est postérieur à la prise de cette ville. *Voyez* Homère, *Il.,* v. 552 et suiv.

16. *Le gouvernement fut confié, etc.* Cette assertion paraît inexacte. La royauté, abolie à Athènes après le dévouement et la mort de Codrus, fut remplacée par des magistratures qui, également conférées à vie, et même héréditairement, ne se distinguaient de la dignité royale que par le nom et quelques restrictions

apportées à l'étendue jusque là illimitée de ses pouvoirs : telle était, entre autres, l'obligation imposée à ces nouveaux magistrats, de rendre compte au peuple de leur administration. Ils furent appelés archontes, ou quelquefois médontides, du nom de Médon, fils de Codrus, le premier d'entre eux. L'archontat, resté pendant trois siècles dans la famille de Codrus, fut ensuite limité par les Athéniens à une durée de dix ans, et enfin il se partagea, vers l'an du monde 3227, entre neuf magistrats annuels. Ainsi s'explique la confusion que présente ici notre texte.

17. *Dioclès.* Appelé généralement Hipparque. Il est singulier que Justin, d'accord avec les historiens anciens sur le fond de ce récit, ait omis les noms des conjurés, Harmodius et Aristogiton, restés si long-temps en honneur dans la Grèce. (*Voyez* Barthélemy, *Introduction*, et note 4 *ibid.*)

18. *Il aplanit les montagnes.* On connaît, sur le nombre des soldats de Xerxès et les détails de son expédition, les récits fabuleux des historiens de la Grèce, rejetés par les anciens eux-mêmes. Juv., x, 174.

> Creditur olim
> Velificatus Athos, et quidquid Græcia mendax
> Audet in historia.

19. *Avec quatre mille soldats.* On n'a pas même de données bien précises sur le nombre des soldats que Léonidas commandait aux Thermopyles. (*Voyez* Barthélemy, *Introduction*, note 7.)

20. *Restez en arrière.* Gronovius a changé *remos* en *remis*. En effet, *remos inhibere*, qui se trouve dans le texte de l'abbé Paul, voudrait dire *suspendre l'action des rames*, plutôt que *reculer*, et ne serait pas d'accord avec le reste de la phrase, *ite cessim, a bello discedite.*

21. *Dans des îles écartées.* A Égine, à Trézène, à Salamine.

22. *Un combat naval.* Bataille de Mycale, gagnée par le Spartiate Léotychides et Xantippe l'Athénien. (An de R. 275.)

22 bis. *Il battit Xerxès, etc. Voyez* Cornelius Nepos, *Vie de Cimon.*

LIVRE TROISIÈME.

1. *Artaxerxe.* Surnommé *Longue-Main.*

2. *Bacabasus.* Appelé aussi Mégabyse. *Voyez* le récit de Diodore, différent sur plusieurs points de celui de notre auteur.

3. *Chargé de l'administration.* Lycurgue donna des lois à Sparte, vers l'an du monde 3100, environ trois siècles avant Solon.

4. *A des magistrats annuels.* Ces magistrats étaient les éphores, placés par Lycurgue à côté et presqu'au dessus du pouvoir des rois, qu'ils pouvaient faire saisir, emprisonner, etc. (*Voyez* Cornelius Nepos, *Vie de Pausanias*, 5.) Les éphores étaient au nombre de cinq.

5. *Et n'abolit ses lois.* Plutarque, *Vie de Lycurgue*, assure que les institutions du législateur de Sparte subsistèrent dans toute leur force pendant les cinq siècles qui suivirent sa mort; Tite-Live, l. xxxix, 37, suppose leur durée plus longue encore : *sine muris per octingentos propè annos liberi..., etc.*

6. *Enflammés par ces chants guerriers.* Horace, *Art poétique:*

> Tyrtæusque mares animos in martia bella
> Versibus exacuit...

Quelques-uns des chants guerriers de Tyrtée nous ont été conservés. Cette poésie mâle et sévère, pleine de mouvement et de chaleur, forte d'idées plutôt que brillante d'images, paraît bien digne des merveilleux effets que lui attribue l'histoire. On peut d'ailleurs remarquer que ces hymnes, d'accord avec les récits des historiens, attestent assez clairement les revers de Lacédémone et la seconde guerre de Messénie; en général, il y est peu question de victoires ou de conquêtes : la honte d'une vie achetée au prix de l'honneur, la gloire du guerrier mort dans le combat pour la défense de sa patrie, de son épouse, de ses jeunes enfans, les pleurs promis à sa cendre, l'immortalité réservée à son nom, sont le sujet de ces chants.

7. *La victoire resta enfin aux Lacédémoniens.* Les Messéniens, vaincus, se retirèrent sur la côte de Sicile, et s'établirent dans la

ville de Zancle. Ils lui donnèrent leur nom, qui, altéré par l'orthographe latine, *Messina*, a conservé jusqu'à nos jours, dans la langue même du pays, son antique forme dorienne, *Messana* (*Voy.* Mitford, *Hist. of Greece*, I, ch. 4).

8. *Destiné par toutes les cités, etc.* Voyez CORNELIUS NEPOS, *in Arist.*, 3.

9. *D'une flotte qu'ils avaient envoyée en Égypte.* Les Égyptiens, alors soulevés contre la Perse, avaient imploré le secours d'Athènes.

10. *Pressée par deux ennemis.* Erreur chronologique : la guerre de Messénie était, à cette époque, entièrement terminée.

11. *Et prirent plusieurs villes de l'Achaïe.* On a relevé avec raison, dans cette partie de l'histoire de Justin, quelques anachronismes et omissions assez graves. On peut remarquer, entre autres, qu'il n'indique ni la double victoire remportée en un seul jour par Cimon, près du fleuve Eurymédon, ni même la guerre de Corcyre et de Corinthe, épisode important de la guerre du Péloponèse.

12. *La Sicile devint alors le théâtre des hostilités.* An de Rome 328.

LIVRE QUATRIÈME.

1. *Et qu'elle en fut détachée.* L'opinion que présente ici Justin paraît avoir été universellement adoptée par les anciens; je me bornerai à citer les vers admirables où Virgile décrit ce phénomène, *Æneid.*, III, 417 :

> Hæc loca, vi quondam et magna convulsa ruina,
> Tantum ævi longinqua valet mutare vetustas!
> Dissiluisse ferunt : quum protenus utraque tellus
> Una foret : venit medio vi pontus, et undis
> Hesperium Siculo latus abscidit, arvaque et urbes
> Litore diductas angusto interluit æstu...

2. *D'un mot grec qui signifie* rompu. Ῥήγιον, de ῥηγνύω, ῥήγνυμι, rompre, briser.

3. *Trinacrie.* Τρία ἄκρα, trois promontoires. Les épithètes poétiques de *tricuspis, tricervix,* données quelquefois à la Sicile, rappellent et expliquent son premier nom.

4. *N'en a produit un plus grand nombre.* Le nombre et la cruauté des tyrans qui déchirèrent la Sicile étaient passés en proverbe :

> Invidia Siculi non invenere tyranni
> Majus tormentum.

5. *Aima mieux obéir à un esclave.* Hérodote, parlant de ce ministre, l'appelle *οἰκέτης*, mot qui pourrait désigner, non pas l'esclave, mais l'ami d'Anaxilaüs.

6. *Ils suspendirent pour quelque temps la guerre.* Voyez l. XVIII, 3, et XIX, 1, 2.

7. *S'emparèrent de leur ville.* Au rapport de Polybe, ce crime fut commis, non par les vétérans d'Himère, mais par une garnison de 4000 soldats romains chargés de défendre Rhèges contre Pyrrhus et les Carthaginois, l'an de Rome 472; bientôt la ville fut reprise par les troupes romaines, et tous les coupables mis à mort (POLYBE, I, 7).

8. *Rappelé pour comparaître devant les juges.* Voy. V, I, et CORNELIUS NEPOS, *Vie d'Alcibiade.*

9. *Et il ajouta l'opprobre de sa captivité, etc.* On rapporte que Démosthène et Nicias, tombés tous deux aux mains de l'ennemi, furent mis à mort par le peuple. *Voy.* THUC., VII, 82-86.

LIVRE CINQUIÈME.

1. *Et y engagea le roi.* Agis régnait alors à Lacédémone. An de Rome 340.

2. *Darius.* Darius Nothus, fils d'Artaxerxe Longue-Main, petit-fils de Xerxès.

3. *La guerre commençait à peine.* Ce fait semble inexact; la guerre, depuis long-temps commencée, était restée quelques années suspendue.

4. *L'invasion des Carthaginois dans la Sicile.* An de Rome 344. Les Carthaginois passèrent en Sicile pour y secourir les Égestains,

pressés par les efforts réunis de Sélinonte et de Syracuse (Diodore, l. xiii).

5. *Et accourt au devant de l'armée victorieuse. Voyez* Cornelius Nepos, vii, 6, et Plutarque, *Vie d'Alcibiade.*

6. *L'ennemi surprend, écrase leurs bataillons dispersés.* La bataille fut, au rapport de Diodore, livrée par Antiochus, lieutenant d'Alcibiade, en son absence et malgré ses ordres.

7. *Pour lui substituer Conon.* Le commandement fut partagé entre dix officiers.

8. *Il s'exila pour la seconde fois.* Alcibiade se retira dans la Chersonèse. *Voyez* Cornelius Nepos, vii.

9. *Evagoras, roi de Chypre.* Evagoras est le père de ce Nicoclès, dont Isocrate a écrit l'éloge.

10. *Athènes demanda la paix.* An de Rome 349.

11. *Les uns disaient.* Les Corinthiens et les Thébains.

12. *Et par l'exil de Denys.* Il y a ici une nouvelle confusion. Dans l'année 349, époque de la prise d'Athènes, un soulèvement éclata en effet à Syracuse contre Denys l'Ancien, qui, à l'aide des Carthaginois, raffermit bientôt son pouvoir : ce fut seulement en 398 que Denys le Jeune, chassé par Dion, se réfugia en Italie, et en 411 que, dépouillé de son autorité, il se retira à Corinthe.

13. *Vers Artaxerxe.* Artaxerxe Mnémon, successeur de Darius.

14. *Épuisent les faibles débris, etc.* Isocrate (Areopag.) porte à 1500 le nombre des citoyens égorgés par les trente tyrans.

15. *L'orateur Lysias.* Les cruautés des tyrans l'avaient forcé de quitter Athènes.

16. *Non plus en secret.* An de Rome 353.

LIVRE SIXIÈME.

1. *Hercynion.* Appelé par Diodore *Psammitichus.*

2. *Les Spartiates rappellent Agésilas.* Ce fait est inexact, et

Justin, comme nous le verrons plus tard, porte témoignage contre lui-même. Agésilas fut rappelé en Europe, non par l'invasion de Conon, mais par les succès des Thébains et des Corinthiens ligués contre Lacédémone. Conon ne rentra dans la Grèce et ne s'approcha de Sparte qu'après la mort de Lysandre et le retour d'Agésilas.

3 *Des deux côtés, les généraux, etc.* Les premiers textes portent *Summa igitur non tam ducum, etc.* Comme cette phrase n'est pas intelligible, les critiques ont dû proposer des corrections : nous avons adopté celle qui est indiquée par Wetzel. D'autres, conservant *non*, suppriment *tam*, changent *quam* en *quæ*, et présentent ainsi la phrase : *Summa igitur non ducum in eo prælio, quæ militum æmulatio fuit.*

4. *Ce fut alors, etc.* Voyez la fin du chap. 11, et la note 2 de ce livre.

5. *Cette année.* An de Rome 365.

6. *Aux portes de la ville.* On sait que Sparte n'avait ni portes ni murailles ; j'ai dû cependant reproduire l'expression du texte.

7. *Et courut aussitôt livrer bataille.* Ces mots du texte, *nec diu... ex continenti*, renferment une erreur de date : Épaminondas parut devant Sparte l'an de Rome 385 ; et la bataille de Mantinée n'eut lieu que six ans après, en 391.

8. *Épaminondas mourut peu de jours après.* Tous les anciens rapportent qu'Épaminondas expira peu d'instans après la bataille, et Justin lui-même semble l'indiquer à la fin de ce chapitre : du reste, les détails qu'ils nous ont transmis sur sa mort sont conformes au récit de notre auteur.

9. *La gloire de Thèbes, etc.* Ce jugement est celui de Cornelius Nepos : ... *Nemo eat inficias, Thebas et ante Epaminondam natum, et post ejus interitum, perpetuo alieno paruisse imperio ; contra eas, quamdiu ille præfuerit reipublicæ, caput fuisse totius Græciæ.* (Vie d'Épaminondas, 10, *in fine.*)

10. *Resté trois ans.* Philippe passa environ dix années à Thèbes, et n'en sortit que trois ans après la bataille de Mantinée et la mort d'Épaminondas.

LIVRE SEPTIÈME.

1. *Le nom d'Égée.* Αἴξ, αἴγος, chèvre.

2. *D'une autre sépulture.* Alexandre-le-Grand ordonna, en mourant, que ses restes fussent déposés dans le temple de Jupiter Ammon. (*Voyez* XII, 15.) Au reste, il est inexact de dire que la race de Perdiccas s'éteignit avec Alexandre, puisque ce prince laissa lui-même un fils, qui, il est vrai, ne lui succéda pas.

3. *Enlevé par une mort prématurée.* Il régna cependant trente-cinq ans.

4. *Sous le règne de Darius.* Alexandre régna depuis l'an 275 jusqu'à l'an 318 après la fondation de Rome; et, par conséquent, son avènement au trône fut postérieur à l'invasion des Perses sous le règne de Darius, mort en 267. Il faudrait donc suppléer aux noms cités par notre texte ceux de Xerxès et d'Artaxerxe.

5. *Dès le commencement de son règne.* 384-386.

6. *De puissans ennemis.* Les Illyriens, les Thraces, les Péoniens, etc.

7. *L'œil droit crevé d'une flèche.* L'inscription gravée par Aster sur la flèche qui blessa Philippe, la réponse de ce prince et sa vengeance, enfin l'étrange flatterie du courtisan Clisophus, qui, depuis cette époque, ne parut plus devant son maître sans s'être fait bander un œil, sont des faits trop connus pour qu'il soit nécessaire de les reproduire ici.

LIVRE HUITIÈME.

1. *Déjà assez puni...* Les batailles de Leuctres et de Mantinée. *Voyez* liv. VI.

2. *Et font la guerre aux Thébains.* La guerre sacrée, commencée par Philomèle et les Phocéens, l'an de Rome 399, ne fut terminée qu'en 408.

3. *Ne se montra guère plus fidèle.* Voyez DÉMOSTHÈNE, seconde Olynthienne.

4. *Maîtresse encore de tant de cités.* « Græciam etiam *nunc* et viribus et dignitate orbis terrarum principem..., etc. »

Quelques interprètes ont voulu trouver dans ce mot une allusion à l'état de la Grèce, à l'époque même où écrivait Justin, et en ont conclu qu'il avait vécu après la translation de l'empire à Byzance. Avec un tel raisonnement, il est bien peu d'historiens qu'on ne dût croire contemporains des hommes dont ils racontent la vie, puisque tous se reportent fréquemment, par les formes de leurs récits, à l'époque qu'ils décrivent; et, dans notre texte même, on rencontre quelques lignes plus bas une locution toute semblable, dont il est impossible de tirer la même induction : « Thebanos Lacedæmoniosque, antea inter se imperii, nunc Græciæ imperantis æmulos... »

Une si frivole conjecture ne mérite pas de plus longs détails, et ne peut étonner ceux qui savent jusqu'où la manie de tout expliquer a souvent entraîné les commentateurs.

5. *Se disputaient la faveur de son tyran.* Il nous a paru nécessaire, pour l'intelligence de ce passage, de substituer *gratiæ* à *Græciæ*. C'est un changement conseillé par Grævius et par Wetzel.

6. *Il s'empare des Thermopyles.* An de Rome 408.

LIVRE NEUVIÈME.

1. *Cette ville fondée par Pausanias, roi de Sparte.* Byzance fut fondée, non par les Spartiates, mais par une colonie de Mégariens, commandés par Byzante, qui donna son nom à la ville (An de R. 104.) Ce fut seulement en 278 que les Spartiates vinrent s'y établir.

2. *Son fils Alexandre.* Né en 398.

3. *On livra bataille.* Bataille de Chéronée, en Béotie. (An de Rome 416.)

4. *Ni orgueil aux vaincus.* On lit, dans Diodore, que Philippe, loin de montrer, dans les premiers instans de sa victoire, la modération que lui attribue Justin, oublia à la fois et la pitié qu'il devait aux vaincus, et le respect qu'il se devait à lui-même. « Philippe, lui dit l'un des captifs, l'orateur Démade, en le voyant

insulter aux guerriers étendus morts à ses pieds, tu joues le rôle de Thersite, et tu pourrais jouer celui d'Agamemnon! » Ces mots firent rentrer le vainqueur en lui-même; il jeta la couronne de fleurs qui couvrait sa tête, accorda la liberté à Démade, et rendit justice à la valeur des vaincus.

5. *Convoque à Corinthe, etc.* An de Rome 417.

6. *En répudiant Olympias.* Après avoir répudié Olympias, Philippe épousa, non pas la sœur d'Attale, mais la fille d'un roi Thrace, nommée Méda. Cléopâtre, sœur, et, selon d'autres, nièce d'Attale, fut la dernière des sept épouses de Philippe.

7. *Philippe mourut, etc.* An de Rome 418.

8. *L'un voulait régner avec ses amis.* Les premières éditions portaient : *Regnare ille cum amicis nolebat;* nous avons substitué, avec Wetzel, *volebat* à *nolebat*, qui n'était pas d'accord avec l'esprit général de ce morceau.

LIVRE DIXIÈME.

1. *Artaxerxe.* Artaxerxe Mnémon, mort en 388.

2. *Il consacra Aspasie au culte du soleil.* Ou plutôt, comme le rapporte Plutarque, au culte de Diane, adorée à Ecbatane (*In Artax.*, 43).

3. *Codoman.* Neveu du roi Ochus.

LIVRE ONZIÈME.

1. *Le flambeau qui avait éclairé, etc.* On sait que chez les anciens on portait un flambeau dans les fêtes nuptiales, devant les nouveaux époux (VIRG., *Æn.*, IV) :

Nec conjugis unquam
Prætendi tædas...

2. *Respectant en lui les auspices de sa royauté.* Les Romains tiraient un augure des premières personnes ou des premiers objets qui se présentaient à eux dans certaines cérémonies religieuses. Telle est sans doute l'idée de Justin, et l'abbé Paul ne l'a pas

rendue, en traduisant, *pour ne pas ensanglanter les prémices de son règne.*

3. *Du sang des Éacides.* Éacus, fils de Pélée, aïeul d'Achille, fut le chef de la race des Éacides; Pyrrhus ou Néoptolème, fils d'Achille, fut le premier roi d'Épire, et de son sang naquit Olympias, mère d'Alexandre.

4. *Leurs anciens forfaits, racontés par la fable.* Les crimes de la maison d'Œdipe.

5. *Hercule, tige des Eacides.* Alexandre, du sang d'Éacus (*Voy.* note 3), descendait d'Hercule, par Caranus, roi de Macédoine. *Voyez* DIOD., VII, *fragm.* 9.

6. *Les mânes des héros, etc.* C'est en sacrifiant sur le tombeau d'Achille, qu'Alexandre prononça ces paroles fameuses, que Cicéron nous a transmises : « O fortunate, inquit, adolescens, qui tuæ virtutis Homerum præconem inveneris ! » (*Pro Arch. poeta.*)

7. *La première bataille, etc.* Bataille du Granique. — 420.

8. *Cinq cents stades, etc.* Dix-huit lieues de 2500 toises.

9. *Enfin la bataille commença.* Bataille d'Issus en Cilicie.—421.

10. *Plusieurs souverains de l'Orient, etc.* Josèphe range dans ce nombre Jaddus, grand-prêtre des Juifs. (*Ant.* XI.)

11. *Ensuite, on en vint aux mains.* Bataille d'Arbelles.—423.

12. *Auquel le destin réservait leur empire.* Voy. liv. XLI, 4 et 5, l'affranchissement des Parthes et le commencement de leur puissance.

LIVRE DOUZIÈME.

1. *De recouvrer sa liberté.* An de Rome 424.

2. *Zopyrion.* Voy. Quinte Curce, liv. I, c. I.

3. *Vint le trouver à la tête de trois cents femmes.* Voy. l. II, 4.

4. *Qui avait trahi et égorgé son maître.* Voy. liv. XI, 15.

5. *En s'y montrant aussi terrible, etc.* Voyez tout ce récit dans Quinte Curce, viii, 1.

6. *Pausanias.* Il est difficile de croire que ce Pausanias soit le meurtrier de Philippe. Alexandre n'était pas l'auteur de sa mort, qui d'ailleurs était méritée.

7. *Son audace lui coûta la vie.* Voyez l. xv, 3.

8. *Argyraspides.* Nom formé de deux mots grecs, ἄργυρος, argent, et ἀσπὶς, bouclier.

9. *Nicée.* Du grec νίκη, victoire.

10. *Le roi vit en songe, etc.* Voy. Quinte Curce, ix, 8; Cicéron, *de Divinat.*, ii, 66, etc.

11. *Avec son père Ammon.* Voyez l. xi, 11.

12. *Lui donna plus de larmes, etc.* Éphestion mourut à Suze, en Médie, l'an de Rome 428.

13. *Son gendre Alexandre Lynceste*, etc. Alexandre Lynceste, coupable de trahison, avait été emprisonné par l'ordre d'Alexandre (*Voyez* l. xi, 7), et mis à mort après trois ans de captivité.

14. *Qu'il fallut le porter dans une corne de cheval.* Ce fait, par lui-même sans importance, se réfère à une opinion qui paraît avoir été universellement adoptée chez les anciens. *Voy.* Pline, xxx, *extr.*; Sénèque, *Quæst. nat.*, iii, 25; Vitruve, viii, 3, etc.

15. *Roxane.* Fille d'Oxyarte, roi de Bactriane : elle donna le jour à Alexandre, surnommé *Ægus.* Voyez xv, 2.

LIVRE TREIZIÈME.

1. *Dans son trésor.* Le texte porte *vectigali tributo.* Nous avons cru devoir, avec plusieurs critiques, en retrancher ce dernier mot.

2. *Avaient à craindre à la fois, etc.* On trouve, dans la plupart des éditions, *nec minus milites invicem se timebant.* Nous avons suivi une autre leçon plus intelligible et plus conforme à la suite des idées.

3. *Proclamés aux jeux Olympiques.* Le texte dit *mercatu Olympico* : tel est aussi le nom que Pythagore, dans Cicéron, donne à ces jeux : « Mercatum eum, qui habetur maximo ludorum apparatu, « totius Græciæ celebritate : nam ut illic alii corporibus exercitatis « gloriam et nobilitatem coronæ petunt, alii emendi aut vendendi « quæstu et lucro ducuntur. » *Voyez* Tuscul., v, 3.

4. *Son fils bégayer, etc.* Le latin dit *filii nondum loquentis*, et un peu plus bas, *loqui primum cœpit* : nous aurions donc exprimé dans la traduction qu'Aristée était muet, si le surnom qu'on lui donna, Βάττος, n'eût contredit cette idée et ne nous eût donné à croire que *non loqui* est pour *non limpide loqui.*

LIVRE QUATORZIÈME.

1. *Dans un château-fort.* Le château de Nora, entre la Lycaonie et la Cappadoce. *Voyez* Cornelius Nepos, *Vie d'Eumène.*

2. *Privés de leurs biens.* Le mot *patrimoniorum* a été substitué dans le texte à *matrimoniorum*, qui, rapproché des mots suivans, *et post conjuges amissas*, forme un pléonasme choquant.

3. *Et le silence s'étant rétabli. Voyez* ce discours dans Plutarque, *Vie d'Eumène*, chap. 32.

4. *Vous êtes souillés du sang de Perdiccas. Voyez* liv. xiii, fin du chapitre huitième.

5. *Polyperchon.* An de Rome 436. Ce même général, selon Justin, était mort depuis quatre ans. *Voyez* dans les notes de M. Lemaire, sur ce chapitre, un récit plus exact de ces faits, emprunté au xviiie livre de Diodore.

LIVRE QUINZIÈME.

1. *Galama.* Lieu situé près de Gaza. *Voyez* Diodore, xix, 84.

2. *Abdéritains.* Quelques textes portent le nom *Audariates*, d'autres *Autariatas* : cette dernière leçon repose sur l'autorité de Diodore et d'Athénée.

3. *Ils renoncèrent sans peine, etc.* Étrange respect pour la mémoire et la famille d'Alexandre, de la part de ces capitaines, qui avaient égorgé ses enfans! *Voyez* la première partie de ce chapitre.

4. *Au dessus des leçons même de la philosophie.* Nous avons substitué dans le texte, sur l'autorité de quelques manuscrits, les mots *philosophiam ipsam*, à la leçon communément adoptée, et à peu près vide de sens, *philosophia ipsa*.

5. *Selon l'usage des Perses. Voyez* plus haut livre XII, 7.

6. *Philippe, son père.* Philippe, au rapport de Quinte Curce, avait parcouru avec le roi un espace de cinq cents stades, ou environ dix-huit de nos lieues.

LIVRE SEIZIÈME.

1. *Au plus jeune de ses fils.* Ptolémée Philadelphe. (An de Rome 470.)

2. *Désoles par la peste. Voyez* le récit d'un fait analogue, liv. XIII, ch. 7.

3. *Lui défère le pouvoir souverain.* An de Rome 390.

4. *Céraunus.* Du mot grec κεραυνὸς, qui signifie foudre.

LIVRE DIX-SEPTIÈME.

1. *Et consomma la ruine de sa maison.* An de Rome 472.

2. *Une garantie contre leurs attaques. Voyez* liv. XXIV, ch. 2.

3. *A Antigone, fils de Démétrius, etc.* Le texte de Wetzel porte, *omnique arte adulatur Eumeni et Antigono, Demetrii filiis, etc.* Mais l'éditeur observe qu'on ne trouve au temps dont il s'agit aucun Eumène que Ptolémée ait pu craindre et flatter. Gronovius a proposé de lire, *Nicomedi, ne cum Antigono, Demetrii, et Antiocho, Seleuci filiis, etc.* Grævius approuva ce changement. Cependant un autre critique, suivant de plus près le manuscrit, a

préféré la leçon que nous donnons dans cette édition, et qui concilie la vérité historique avec l'autorité des textes primitifs.

4. *Assassiné au pied des autels, etc.* VIRG., *Æn.* III, 327 :

. . . . Qui deinde secutus
Ledæam Hermionem Lacedæmoniosque hymenæos,
Me famulo famulàmque Heleno transmisit habendam.
Ast illum, ereptæ magno inflammatus amore
Conjugis, et scelerum furiis agitatus, Orestes
Excipit incautum, patriasque obtruncat ad aras.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE

DES MATIÈRES CONTENUES DANS CE VOLUME.